Envoi →

Une Amie inconnue d'Eugénie de Guérin

# Coraly de Gaïx

## Correspondance et Œuvres

PUBLIÉES AVEC NOTES ET PORTRAIT

PAR LE

Baron de BLAY DE GAÏX

*Introduction par Armand PRAVIEL*

*Lettre-préface de Jules LEMAITRE*
de l'Académie Française




PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE, HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5 — TÉL. 828. 20

1912

Souvenir amical

Bon. de Blay de Gaix.

Une Amie inconnue d'Eugénie de Guérin

# Coraly de Gaïx

Correspondance et Œuvres

OUVRAGES DU BARON DE BLAŸ DE GAÏX

---

**Histoire militaire de Bayonne**. Deux volumes in-8° carré. (Lamaignère, éditeur, 9, rue Jacques Lafitte, Bayonne).

Tome I, XX, 388 pages . . . . . . . . . . . . . 7 fr. » »
Tome II, XX, 456 pages . . . . . . . . . . . . . 7 fr. » »

**Lettres du baron de Castelnau**. V-360 pages, in-8 écu. (Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris). . . . . 3 fr. 50

**Lettres de Mgr Jean de Fontanges**. VIII-268 pages, in-8 écu. (Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris) . . 3 fr. 50

---



*Coraly de Gaïx*
*1801-1847*

H. CHAMPION, ÉDITEUR

Une Amie inconnue d'Eugènie de Guérin

# Coraly de Gaïx

## Correspondance et Œuvres

PUBLIÉES AVEC NOTES ET PORTRAIT

PAR LE

Baron de BLAY DE GAÏX

*Introduction par Armand PRAVIEL*

*Lettre-préface de Jules LEMAITRE*
de l'Académie Française




PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE, HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5 — TÉL. 828. 20

1912

*A Monsieur le baron de Blay de Gaïx.*

*Monsieur,*

*Je vous remercie de m'avoir fait connaître le journal et les lettres de Mlle Coraly de Gaïx. Cette « demoiselle de la Restauration » me plaît extrêmement. J'aime, au commencement, sa candeur, sa gaîté, sa verve innocente, son romantisme de petite-fille, son ardeur en amitié, sa piété, sa bonté, et, vers la fin, sa tristesse. Puis, ses lettres ressuscitent un coin d'une France déjà ancienne, un petit monde provincial, campagnard et aristocratique, plein de figures originales, et, si je puis dire, une vie savoureuse et libre dans la tradition.*

*Tout cela, M. Armand Praviel nous l'explique à merveille ; de sorte qu'il ne me laisse rien à ajouter.*

*En lisant ce livre, on goûtera dans sa familiarité le charme d'un passé noble et pur. Et l'on vous sera reconnaissant d'avoir sauvé de l'oubli une amie et une sœur spirituelle d'Eugénie de Guérin.*

*Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.*

JULES LEMAITRE.

# INTRODUCTION

—

En mai 1836 Eugénie de Guérin écrivait à son amie, Louise de Bayne :

Je compte aussi pour beaucoup la connaissance que j'ai faite de personnes qui vous connaissent, et surtout une sainte qui m'aime, qui vous aime, qui a fait le charme et la conquête de tous les salons de Lisle (1) par sa piété, son esprit, qui n'est ni jeune ni belle, mais infiniment aimable, bonne et naïve ; vous voyez là M^lle de Gaïs. J'admire comme notre connaissance s'est faite dans un salon où elle m'entendit nommer. « Mademoiselle serait-elle l'amie de Louise ? » Comme je ne dis pas non, voilà des prévenances, des compliments, des attentions, des amitiés. La sainte aurait fini par me gâter ; à chaque rencontre, ces amitiés recommençaient en commençant par parler de vous ; ce beau sujet me menait loin, et j'aimais tant d'y revenir que je cherchais les pas de M^lle de Gaïs, je l'aurais voulue toujours avec moi, je l'aurais mise dans ma poche. Enfin, nous nous aimons.

Nous avons même découvert que nous étions cousines et dit sur cela mille tendresses. Si vous lui écrivez, dites-

(1) L'Isle d'Albi ou l'Isle-sur-Tarn (Tarn).

lui bien que sa cousine du Cayla garde précieusement son souvenir et que je serais heureuse de la revoir. Mais il est de ces rencontres qui ne se présentent plus dans la vie. Il a fallu qu'une retraite, un P. Goudelin, nous fissent sortir chacune de notre désert pour nous voir un instant. En voilà jusqu'en paradis peut-être (1)?

M<sup>lle</sup> de Gaïs, ou mieux de Gaïx, ne devait pas être une personne banale, pour inspirer si vite une telle affection. Mais que serait-il donc advenu si Eugénie de Guérin, sous les similitudes de goût révélées en de brèves conversations, avait pu se rendre compte que sa nouvelle amie confiait comme elle à un *Journal* intime et à des lettres qu'elles aurait voulues plus intimes encore les impressions sincères, spirituelles et émues de sa vie monotone et entièrement sacrifiée au devoir?

Beaucoup plus longtemps que ceux de la solitaire du Cayla, ce *Journal* et ces *Lettres*, — ou du moins ce qu'il en reste, — ont été enfermés soigneusement avec les papiers de famille ; ce n'est que tout récemment, que grâce à la bienveillance éclairée du baron de Blay de Gaïx, son neveu, nous a été révélée cette âme charmante, qu'Eugénie avait eu bien raison de juger « infiniment aimable et bonne et naïve », et qui, en toute simplicité, pouvait fournir l'étoffe d'une « sainte ».

Aussi bien, à notre époque où de prétendus mora-

(1) Eugénie de Guérin, *Lettres* éditées par Trébutien.

listes prennent l'habitude de considérer toutes les jeunes filles de jadis comme des « oies blanches » et de décréter que notre temps seul a su résoudre le problème de l'éducation des femmes, il ne sera pas inutile de rechercher et de retrouver, en ces manuscrits sans artifice, « l'état d'âme » d'une « demoiselle » de la Restauration (1).

*
* *

Coraly de Gaïx était née, en effet, le 10 août 1801, dans ce même pays d'Albigeois où se dressait la modeste gentilhommière des Guérin, mais dans un vaste château qui datait du moyen âge : « Situé sur une hauteur, on apercevait de loin ses vieilles tours, ses remparts à demi ruinés. Des salles énormes ornées de tapisseries à grands personnages et de vieux portraits ; de larges fossés, des corridors sombres et obscurs, des escaliers tournants, le cri des chouettes et des hiboux, un bois immense que les contes populaires peuplaient d'apparitions surnaturelles (2) », tel fut le décor qui contribua à donner à M[lle] de Gaïx une imagination innocemment romantique.

Elle descendait, d'ailleurs, d'une race fort ancienne, adonnée à la guerre et implantée dans le Midi vers le milieu du XVI[e] siècle ; mais ce

(1) Le *Journal* et la plupart des *Lettres* de Coraly de Gaïx ont été écrits avant 1830.

(2) *Souvenirs de mon jeune âge*, par Coraly de Gaïx.

n'était que depuis 1719 qu'elle s'était fixée aux environs de Castres, dans le manoir, si heureusement semblable à Combourg, et que l'on devait bientôt abandonner pour reconstruire tout auprès une demeure plus pratique et plus habitable.

Mais, en changeant de toit, les mœurs devaient rester les mêmes, dans ce foyer sur lequel les erreurs révolutionnaires n'avaient eu aucune prise. Comme dans la plupart des châteaux de cette époque, on vivait nombreux et unis, cherchant le bonheur dans les affections familiales, et non dans les factices amusements de notre moderne « bougeotte ». A côté du père et de la mère, Emmanuël de Richard, baron de Gaïx, et Ursule Boulade d'Espine, jeunes tous deux, il y avait là une tante du même âge, un oncle — le Chevalier — et une troupe d'enfants : Edmond, Marie, Henriette, Alexandrine et Mathilde, dont Coraly était l'aînée.

Ah ! il n'y avait pas de place pour l'ennui : on passait l'hiver à Castres, dans l'hôtel familial ; dès les beaux jours, on regagnait la campagne, habitée de tous côtés et où les visites étaient si nombreuses qu'elles devenaient parfois un fardeau (les lettres en portent des traces). Mais, au milieu de ce mouvement, de tous ces « allants et venants », que de douces amitiés ! Tout près de Gaïx, voici le château d'Hauterive où la famille de Villeneuve offre à Coraly ses trois meilleures amies : Léontine, Octavie et Emilie ; le château de Lostanges, où l'on va visiter

Justine, Elise et Mathilde de Bonne ; le château de Lastours, où fleurit la musicienne Hombeline ; plus loin, à Saint-Pons, la résidence de la famille de Raynaud, où souvent l'on ira chercher Elise, la compagne de tous les jeux et de toutes les rêveries littéraires. A certains moments, ce petit monde rieur et tendre est réuni à Gaïx, et nous trouvons dans la correspondance d'amusantes indications sur ses jeux favoris ; parfois aussi, on part en excursion, au trot paisible de la berline ou du simple « trouski », on va près ou loin, sans faste, sans désir d'éblouir, avec une grande joie silencieuse de se serrer après la tourmente et de rêver que l'on recommence « la douceur de vivre » d'autrefois.

Dans ce milieu, Coraly attirait vite l'attention, puis la tendresse. Ce n'est point qu'elle fût jolie : à seize ans, elle ne l'était pas beaucoup plus qu'à trente-cinq. Mais, facilement, sous les lignes volontairement ironiques qu'elle s'est consacrée, on devine tout de même son charme :

D'un physique très ordinaire, ma tournure est dépourvue de grâce ; de la fraîcheur et un bon cœur, voilà mon beau côté. Tout le reste est fort médiocre. Mes émotions sont vives, je n'éprouve rien à demi. Heureusement, Dieu a resserré le cercle de mes désirs, en me faisant connaître le néant des choses d'ici-bas ; je vois avec indifférence un monde qui n'est pas fait à la mesure de mon cœur. Ce n'est qu'à mon amie que je fais cette confidence, car, n'ayant jamais eu des succès

mondains, l'on pourrait prendre ceci pour du dépit. Puissé-je passer une vie ignorée! Cachée comme la violette, je ne désire aucun rang ni aucune place sur la terre, sinon dans le cœur de ma mère, des autres personnes de ma famille et de mes amis (1)...

Que l'on ne voie pas dans cette humilité le fruit naturel d'une éducation campagnarde ou d'un esprit borné. Quoique Coraly n'eût été élevée que dans un modeste pensionnat de Castres, il suffit de parcourir quelques lignes de sa correspondance pour voir qu'elle était fort cultivée. Elle avait reçu de sa mère, de sa tante, de sa grand'mère, de tout le milieu distingué où elle vivait une instruction plus solide que celle de beaucoup de modernes habituées de cours et de conférences. Et quand elle se rencontrait avec ses amies, « le petit chat est mort » ne servait nullementde thème à leurs conversations, mais bien plutôt les grands et beaux livres du jour, les historiens, les poètes, les moralistes.

On se doute bien quel était le préféré de ces jeunes imaginations. Je pense que vers 1817 il devait en être de même un peu partout. Les mères laissaient traîner sur leur guéridon le *Génie du Christianisme* et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il n'en fallait pas plus pour que le nom et l'image de M. de Châteaubriand fussent présents dans la pénombre de tous les salons et au bout de toutes les avenues. Son

(1) *Souvenirs de mon jeune âge.*

œuvre inspire tous les songes. Coraly et Léontine de Villeneuve crient : « Léonidas ! » à travers les paisibles campagnes tarnaises. Si le brouillard s'en mêle, c'est presque de l'hallucination.

Le soleil, ce jour-là, avait un peu d'humeur, car il ne parut pas de toute la journée ; un brouillard très humide était répandu dans la campagne ; mais voilà que, à travers le nuage, nous voyons apparaître une espèce de caravane arabe, telle que Châteaubriand les dépeint dans son *Itinéraire* : l'âne marchait en tête escorté par la cavale du désert que montaient de mystérieux personnages, enveloppés dans de grands châles à la façon des Turcs. Il ne manquait à tout cela qu'un turban et quelques chameaux.

Enfin, cet équipage arrive, l'on s'empresse à le recevoir, les châles tombent, la métamorphose s'opère et les trois belles nymphes du pays sont à notre cou. Léontine, Octavie et Justine venaient nous demander à déjeuner. J'aurai bien voulu avoir à leur donner les dattes de Jéricho et leur faire boire l'eau du Jourdain. Mais, hélas ! je ne trouvai dans mon office que quelques confitures de ma façon, quelques bouteilles de vin vieux et du fruit de nos vergers qu'elles croquèrent comme s'il eût été de l'antique Grèce. Le moment du départ arrive. Justine est déjà perchée sur sa haute jument, Léontine a légèrement sauté sur sa monture, mais la pauvre Octavie a enfourché l'onagre des déserts qui l'emmène droit au moulin. Tu comprends comme nous dûmes rire de ce petit voyage ; nous eûmes toutes les peines du monde à remettre ce pauvre âne dans le droit chemin, car, effrayé par nos éclats de rire et par les cris d'Octavie, il trottait tant qu'il pouvait. Enfin, grâce à

quelques coups de bâton, il rejoignit ses camarades, et bientôt nos belles voyageuses disparurent dans le nuage (1).

Mais la hantise de Châteaubriand ne se manifestait pas toujours de cette façon joyeuse. Souvent, nous retrouvons, au cours du Journal, des Lettres, ou de gros manuscrits sur le *Crucifix* et la *Semaine Sainte*, des « morceaux » directement inspirés par le grand enchanteur ; quand elle dépeint la fenaison, ou la première communion des petits paysans, ou un sermon en plein air, ou encore le transport du Saint Viatique au lit d'un mourant, toutes choses qu'elle note parce qu'elle les a vues et qu'elle pourrait transcrire directement, nous sentons très bien que Coraly de Gaïx interpose toujours entre elle et son modèle quelque vision de Châteaubriand. Elle lui emprunte son vocabulaire, ses procédés, sa phraséologie ; et, naturellement, c'est dans ces passages qu'elle nous intéresserait le moins, si nous ne trouvions là une des plus éclatantes marques de l'empire du grand écrivain sur son époque. Quels poètes font de même rêver les jeunes filles d'aujourd'hui ?

Un jour, Coraly et Léontine n'y tinrent plus. Se communiquer, en paroles et par lettres, leurs sentiments sur le grand homme ne pouvait plus leur suffire. Voir René, l'entendre, lui parler ! Et voici

(1) Lettre à Elise de Raynaud, octobre 1824.

l'étrange et touchante missive qu'un beau jour de la Restauration on rédigea dans le château de Gaïx, spécimen de toute une littérature qui semble bien disparue :

Monsieur le Vicomte,

Nous n'avons l'honneur de vous connaître que par la beauté de vos ouvrages et votre dévouement à la cause royale. Vous serez très étonné quand vous saurez que nous n'avons que quatorze à quinze ans, mais l'enthousiasme qu'inspirent vos ouvrages est commun à la vieillesse et à l'enfance. Nous vous avouons franchement que nous n'avions pas beaucoup de goût pour le genre descriptif, mais votre style enchanteur nous l'a fait aimer.

Les preuves de fidélité que vous avez données au Roi sont connues, et, ayant partagé vos sentiments, nous nous faisons gloire d'avoir dans notre parti un auteur aussi distingué. Tout cela réuni nous a donné un vif désir de vous connaître. C'est pourquoi nous serions très flattées si, quelque jour, vous honoriez nos châteaux de votre présence.

Nous ne pourrons pas vous présenter les rosiers de Jéricho, ni les palmes de Cadès, ni les ruines de ces antiques tours qu'ont illustrées tant de preux chevaliers. Mais vous y verrez des chênes qui ont vu vieillir nos pères et qui leur ont survécu... Au milieu d'une prairie s'élève un temple couvert de mousse, entouré de cyprès et de tombeaux ; à travers des bois antiques, l'on arrive à des ruines qu'ont habitées nos aïeux.

Elles n'existent plus, ces tours !... Ils sont épars, ces créneaux !... Quelques pierres restent encore et nous

rappellent le néant des grandeurs humaines. Nous allons y rêver sur les vertus qu'ont pratiquées nos aïeux... Quelques fleurs qui croissent çà et là à l'ombre de ces vieilles murailles, le hibou qui fait entendre son cri plaintif, des pierres qui s'écroulent, voilà le tableau qui se déroulera à vos regards, et votre muse mélancolique trouvera là des sujets dignes d'elle.

Après vous avoir exposé les beautés que vous trouverez à Gaïx et à Hauterive, nous oserons, Monsieur, vous engager à venir illustrer par votre présence les lieux qui nous sont si chers et qui nous le seront bien davantage quand votre souvenir s'y rattachera.

Agréez, Monsieur le Vicomte, les sentiments de reconnaissance qui seront bien vifs si vous daignez accomplir les désirs de vos dévouées admiratrices.

Coraly de Gaïx.
Léontine de Villeneuve (1).

Que la lettre n'ait jamais été envoyée, que nous importe! Elle nous montre que dans ces vieilles demeures de province, on savait, sans en jamais beaucoup sortir, se tenir au courant du mouvement intellectuel. Coraly et ses amies, en effet, du fond de leur pays castrais, sont dignes de collaborer à la *Muse Française* et de faire partie du premier Cénacle. Mme de Genlis ne leur dit rien de bon avec sa « sensiblerie » et son « attachement aux principes révolutionnaires »; Xavier de Maistre les émeut avec *le Lépreux de la cité d'Aoste* et *la Jeune Sibé-*

(1) *Souvenirs de mon jeune âge.*

*rienne* : mais il est encore trop paisible pour leur imagination. Ce qu'il leur faut, c'est Gessner, d'Arlincourt, Walter Scott surtout, et bientôt Lamartine ; entre elles, il n'est question que « de prières, de rochers, de blanche main, de vocation sainte, de noir visage, de plaisirs, de chagrins, de duels, de physionomies sévères, de regards enchanteurs, d'âme sublime, de cœur malheureux (1)... » Quand elles songent au mariage, elles se souhaitent en riant « un beau mari, dans un vieux château au clair de lune, avec des chouettes et des chauves-souris, au milieu d'une forêt pleine de fantômes (2). » Lorsque Coraly veut s'isoler, elle descend près du château, « sous des arbres touffus, à travers lesquels le soleil ne pénètre jamais », auprès d'une petite cascade invisible, et là elle passe des heures à contempler le ruisseau qui coule à ses pieds, un arbre couvert de lierre et, plus loin, « un pont à demi-ruiné à travers lequel on aperçoit les branches flexibles d'un saule pleureur ». Cette solitude n'est troublée que « par un berger qui vient, sur l'autre bord, abreuver son troupeau (3) ». Quand elle emmène Léontine jusqu'aux ruines du vieux château, elles gravent leurs noms sur la pierre, « pour que le voyageur sache que leur amitié seule a existé au

(1) Lettre à Elise de Raynaud, septembre 1823.
(2) A la même, juillet 1825.
(3) A la même, juillet 1825.

milieu de tant de débris (1) ». Si, la nuit, on aperçoit, au delà du petit cimetière, les lanternes de quelques pêcheurs d'écrevisses, on ne doute plus que ce ne soient des fantômes, et toute la maison en est bouleversée. Coraly écrit des vers, et malgré les fautes de prosodie, ils ne sont pas sensiblement inférieurs à ceux que prodiguaient alors Chênedollé, Millevoye ou Alexandre Guiraud :

Un soir, assis au pied d'une croix solitaire
Qu'un vieux lierre entourait de ses frêles rameaux,
Un aveugle, pensif et couvert de poussière,
De son manteau poudreux secouait les lambeaux.
... Les débris d'un vieux casque et d'une antique armure
Attestaient ses travaux, cachaient ses cheveux blancs.
... Un chien auprès de lui cherchait une caresse .. (2).

On voit que nul accessoire n'a été oublié, et cela est fort touchant. Mais ce qui l'est bien davantage, c'est de voir ce romantisme ingénu inspirer les jeux de ces demoiselles, et leur fournir des distractions auprès desquelles le tennis ou le puzzle font une figure assez ridicule.

La scène se passe au château de la Ribaute, au pied de la Montagne-Noire, dans la famille de Saint-Martin. Il y avait là Elise de Raynaud en visite chez ses jeunes amis : Clémence, Caroline, Louise, Philibert et Victor. Un beau matin de l'été de 1821,

(1) Lettre à Léontine de Villeneuve, 3 août 1818.
(2) *Souvenirs de mon jeune âge.*

Élise et Clémence, qui étaient allées se promener dans les champs, fort loin du château, rentrèrent avec une histoire mystérieuse à raconter. Dans un endroit isolé, elles avaient découvert une petite maison « d'une élégante simplicité » ; non loin d'elle, se dressaient « deux cyprès et un saule, aux branches duquel étaient suspendues une lyre et une épée attachées par un crêpe noir ». Un jeune enfant était assis sous l'arbre mystérieux. Elles l'interrogèrent :

— Qu'est-ce que tout cela ?

— Mam'selle, je m'appelle Guillot pour vous servir.

— Hé bien, Guillot, dis-nous donc ce que cela veut dire ?

— Ma mère s'appelle Gertrude.

— A la bonne heure. Mais qui demeure là ?

— C'est une jolie dame qui pleure toujours.

— Et tu ne sais pas pourquoi ?

— Non. Elle dit quelquefois à ma mère que c'est celui qui portait cela qui en est la cause. Puis, elle prend ce joli instrument, et elle pleure en chantant un air bien triste.

— Tu ne sais pas son nom ?

— Elle se nomme Enia. Elle vient tous les soirs prier Dieu sous cet arbre, et elle ne s'en va jamais sans avoir fait un baiser à ce vilain sabre qui la fait tant pleurer.

Souvenirs d'Ossian et de Lamartine ! A ce récit chacun s'enflamme, et Philibert, tout troublé, jure

qu'il ira « au coucher du soleil » voir et consoler peut-être cette belle affligée. Mais laissons la parole à la narratrice :

Jamais journée ne fut plus longue ; enfin, le moment arrive ; l'on part. Après avoir cheminé quelque temps, on aperçoit la jolie chaumière et les tristes cyprès ; on se tapit derrière un buisson. Tout à coup, un léger bruit se fait entendre, une femme voilée de noir paraît ; elle s'avance, détache la lyre. A travers son crêpe, on apercevait un teint d'une blancheur éblouissante et la plus belle figure du monde. Alors on entendit une voix bien douce, puis des accords, puis des sanglots... qui furent troublés par les grands éclats de rire de ces demoiselles. Leurs idées romanesques disparurent tout à coup, et Philibert, furieux, essaya en vain de les calmer. Ne pouvant y réussir, et craignant que la belle dame n'en fût offusquée, il se décida à s'avancer pour s'excuser d'avoir troublé une douleur aussi intéressante. Comme il s'approchait avec une grande émotion et qu'il avait déjà posé un genou en terre, il poussa un cri, le charme s'évanouit ; et, au lieu de la beauté chimérique que son imagination avait créée, il en trouva une autre plus réelle, sa sœur Louise en personne, qui lui accorda généreusement son pardon. Philibert prit fort bien la mystification de ses sœurs qui rirent beaucoup de cette histoire (1).

On pourra juger par tout ceci de la place que la littérature tient dans les papiers de Coraly de Gaïx. C'est une première différence, très sensible, avec les souvenirs d'Eugénie de Guérin. Tandis que l'une

(1) Lettre à Léontine de Villeneuve, été de 1821.

nous donne le parfum d'une âme, vivant loin du monde, fleurissant pour Dieu seul, l'autre nous offre le reflet pittoresque d'une époque.

*
* *

Nous ne devrons donc pas nous étonner de retrouver chez elle de la politique. Toute sa famille, tous ses amis ont plus ou moins souffert de la Révolution ; sa grand'mère d'Espine aime à en évoquer les lugubres souvenirs ; son père et son oncle ont été proscrits et ont longtemps vécu dans les bois, traqués par la Terreur... Elle arrive à la vie au moment de l'écroulement de l'Empire et du retour des Bourbons.

Aussi avec quel soin a-t-elle noté « la joie délirante du bon peuple de Castres » et surtout de sa famille, après l'abdication, sa fureur au moment des Cent-Jours : elle bondit à une fenêtre et crache sur l'aigle impériale que des soldats portent en triomphe ! Elle se multiplie, lorsque Castres, l'une des premières villes du Midi, arbore le drapeau blanc, et que l'hôtel de Gaïx devient le quartier général de la défense royaliste. Plus tard, cette humeur belliqueuse ne l'abandonnera pas, et lorsque le chevalier, reprenant du service, sera parti pour la guerre d'Espagne, elle aime à s'imaginer que l'on va former un régiment de femmes, dont Léontine de Villeneuve sera colonel, et où elle sera trompette :

Notre coup d'essai doit être d'enlever Mina et de le conduire vivant au duc d'Angoulême.

J'espère, ma chère, que vous applaudirez à nos projets ; ils sont dignes de vous. Nos armes défensives sont un sac de cendres, et les offensives sont une quenouille que nous ne perdrons jamais de vue, puisqu'elle doit nous conduire au chemin de la gloire.

Adieu, mon cher colonel ; quand le régiment sera organisé, votre respectueuse trompette saura alors se mettre à sa place. En attendant, permettez-moi de vous traiter encore en amie, en vous embrassant de tout mon cœur (1).

On devine avec quels sentiments cette jeune *ultra* accueillit la Révolution de 1830. Après l'épanouissement de la Restauration, qui avait passé comme sa jeunesse, on recommença l'émigration à l'intérieur, strictement pratiquée sous l'Empire, et Coraly ne consacrera plus à la vie publique que des notes ironiques ou indignées : tantôt elle se moque du sous-préfet de Saint-Pons qui, dans un discours adressé à la Garde nationale, a tellement parlé du coq gaulois qu'au lieu de lui répondre on avait envie de crier : « Cacaraca ! » Tantôt, à l'annonce de l'expulsion des Jésuites, elle s'écrie : « Quels brigands, quelles canailles que ceux qui nous gouvernent ! ».

Mais ces sentiments, elle devait les exprimer d'une façon publique lorsque, à la suite des polémiques suscitées en faveur de la liberté d'enseignement, Louis Veuillot fut enfermé à la Conciergerie.

(1) Lettre à Léontine de Villeneuve, 1821.

Deux ans auparavant, Veuillot avait eu l'occasion, dans ses *Mémoires de Sœur Saint-Louis*, de parler de la paroisse de Gaïx et de l'œuvre entreprise parmi les jeunes paysannes par Mathilde et Coraly. Les deux sœurs les réunissaient, le dimanche, et les employaient à recruter quelques fonds pour les missionnaires de Chine : humble essai de patronage, dont il entrevit toute la portée (1). Aussi, quand elles apprirent son internement, elles lui montrèrent qu'elles ne l'avaient pas oublié. Cueillant et vendant des fleurs pour lui, elles lui envoyèrent une somme qui devait l'aider à continuer sa propagande et son action, en accompagnant cet envoi d'une lettre à laquelle Mathilde a collaboré, mais où l'on retrouve surtout la main de Coraly :

*A Monsieur Louis Veuillot, à Paris,*
*prison de la Conciergerie.*

Gaïx, ce 2 juin 1844.

Vous nous connaissez bien, nous sommes les petites filles de Gaïx dont vous avez parlé dans un beau livre, lorsque nos sœurs, plus grandes, nous apprenaient à choisir les fleurs, les champignons et les oiseaux qui plaisaient le plus, pour avoir notre petit sou à donner, nous aussi, aux pauvres missionnaires. Nous sommes étonnées qu'un monsieur que nous n'avions jamais ren-

(1) *Mémoires de Sœur Saint-Louis*, ch. XXII.

contré dans nos courses sût si bien nous connaître. Peut-être que le bon Dieu vous avait envoyé un ange ou quelque bon prophète, comme il faisait autrefois à ses amis dans les histoires de la Bible. Maintenant, nous sommes plus grandes. Aussi, avons-nous fort bien compris que les hommes de notre pays sont plus méchants que ceux de la Chine. On vous a mis en prison, parce que vous vouliez que nos frères fussent instruits par ceux qui savent le catéchisme et le mettent en pratique.

Vous avez bien raison ! Que seraient-ils sans cela ? Les pauvres petits de la Chine, dont les histoires nous font tant pleurer, sont bien moins à plaindre ! Le bon missionnaire les baptise et, s'il ne peut pas tous les acheter, du moins ceux qui périssent vont au ciel, tandis qu'en France, si on ne leur apprend pas à connaître le bon Dieu, que deviendront-ils ? Aussi, nous destinons nos cueillettes à vous aider à payer cette grosse somme que tous nos pères entre eux ne possèdent pas.

Dans nos marchés, l'on demandait souvent pourquoi nous vendions nos fleurs ; nous disions votre nom, pour ne pas mentir, et aussitôt, chose étonnante, notre corbeille était vide et notre main pleine de beaux sous blancs comme nous n'en avions jamais vus. Nous vous les envoyons tous, et nous avons bien prié la bonne Vierge, tous les soirs, à notre petite chapelle. Pour vous nos plus beaux bluets lui étaient offerts ; elle vous soutiendra, vous protégera ; elle nous l'a presque promis, ainsi que de nous faire un jour partager votre triomphe, comme aujourd'hui vous partagez nos trésors.

Veuillot fut touché de la lettre et du souvenir fidèle. Il répondit :

A la Conciergerie, le 29 juin 1844.

Le prisonnier de la Conciergerie ne se souvient guère de ses livres, mais il n'a pas oublié les paysannes de Gaïx, ni le chapitre qu'elles lui ont fourni : le meilleur qu'il ait jamais publié ; il connaît leur œuvre, il a gardé leur souvenir, il répète leurs noms dans ses prières, deux noms surtout : Coraly, Mathilde. Coraly dit que Mathilde est un ange et Mathilde dit que Coraly est une sainte ; et il y a un moine qui certifie au prisonnier que Coraly et Mathilde disent vrai toutes deux. Le prisonnier n'avait pas besoin de cette garantie. Ce sont des âmes aimées de Dieu, celles qui viennent au secours du soldat de la Croix, l'aident de leurs prières, de leurs aumônes et surtout de leurs douces exhortations.

Soyez bénies, sœurs inconnues : l'ange invisible de Gaïx est venu jusqu'ici ; il y a fidèlement apporté le parfum de vos fleurs, et ni les barreaux, ni les verrous n'ont empêché le prisonnier d'aller en esprit jusqu'à ces prairies, jusqu'à ces ombrages, jusqu'à cette chapelle où la bonne sainte Vierge vous accompagne avec tendresse quand vous travaillez et quand vous priez.

Ecoutez maintenant, douces abeilles du Seigneur ; voici ce que le prisonnier vous envoie en retour de vos aumônes :

Quand vous entendrez dire qu'un de vos frères souffre pour la justice, recommandez-le bien au bon Dieu, mais ne le plaignez pas ; il pense à son Sauveur, il s'estime heureux de souffrir, il voudrait souffrir davantage, il se sent plus courageux et plus fort que jamais. Si vous voulez, à votre tour, connaître cette grande joie, cela est facile ; confessez partout Jésus-Christ, préférez son amour à l'amour du monde, sacrifiez-lui, au premier signe,

tout ce qui vous sera le plus cher; le monde ne manquera pas de vous haïr et de vous persécuter et vous goûterez une joie si grande, si grande, qu'il semble qu'elle devrait être réservée pour le ciel.

Mes sœurs, petites et grandes, châtelaines et paysannes, adieu. Que celui qui donne aux champs leurs fleurs brillantes et aux brillantes fleurs leurs aimables parfums, verse dans vos cœurs son plus noble ouvrage, la joie et les consolations qu'il m'a données par vous. Amen.

Louis Veuillot.

*
* *

« Coraly est une sainte. » Nous retrouvons sous la plume de Louis Veuillot la même expression qu'Eugénie de Guérin avait employée huit ans auparavant. En tout cas, c'était une sainte fort gaie et qui avait beaucoup d'esprit. Ces mêmes jeunes filles de Gaïx, dont elle avait si bien présenté la troupe édifiante à Louis Veuillot, de façon à lui arracher une sorte de sermon, elle nous en donnera elle-même, un an après, un portrait tout différent : « Elles grimpent sur les arbres comme de vrais garçons, se disputent, se battent jusque dans l'église » et font enrager leur pauvre directrice qui, après le mariage de Mathilde, est demeurée seule à leur tête ; quant à leur science, si l'on demande à l'une « combien il y a de dieux, » elle répondra quatre ou peut-être cinq, elle n'en est pas bien sûre ; à l'autre : qui s'est incarné pour nous? — La Sainte Vierge. Qui vous a créée et mise

au monde? Elle répondra carrément : C'est M^lle^ Mathilde (1) ».

Cette verve innocente, qu'elle conserva jusqu'au seuil de la tombe, fut, je crois bien, son grand tourment. Elle y voyait son péché favori, et ses confesseurs devaient la reprendre sur ce chapitre. Aussi, dans ses lettres, que de remords, que de ratures! Mais aussi, heureusement pour nous, que de portraits amusants et de scènes humoristiques! Tout un coin de la province de jadis y revit, avec ses scènes comiques et ses originaux.

Les mornes déserts que sont devenues nos petites villes et nos campagnes ne nous permettront bientôt plus d'imaginer ce qu'était cette province d'autrefois, où l'étroitesse des horizons, l'absence de comparaisons, le défaut presque absolu de frottement permettaient à la plante humaine de se développer librement, suivant les plus fantasques variétés. Voici la vieille M^lle^ Augustine avec sa robe pêche, son bonnet lilas, ses faux cheveux crêpés, frisés et parfumés; elle habite en compagnie de sa sœur Nancy, qu'elle assassine de ses soins, et d'une série de respectables personnes, un hôtel de la burlesque station d'Ussat-les-Bains, auquel on a donné le nom d'*Hôtel du Célibat* (2). Voici l'homme des

(1) Lettre à Mathilde, devenue baronne de Blay de Gaïx, 12 août 1845.

(2) *Un voyage à Ussat.*

prophéties, surnommé « l'Ange Topetphaël » et qui trouve dans Michée ou dans Baruch l'annonce de tous les événements contemporains (1). Voici M. de Corneillan, habillé toujours à l'ancienne mode, avec sa longue queue attachée par un ruban noir ; celui-là est grand chasseur devant l'Eternel, et pour donner à la compagnie « une idée de son savoir-faire », il se met à fusiller « les chapons de la basse-cour ; ces pauvres bêtes faisaient des cris inhumains (2) ». A côté de lui, son inséparable compagnon, M. de B..., dont le français laissait quelque peu à désirer et qui criait à la chasse sur un ton intraduisible : « Courneillan ! Courneillan ! la liêbre, il a sauté le bartas, il est entré dans la goïre, on voit les patades (3) !... » Voici le bon père de famille, « un petit monsieur à perruque blonde, habit violet et nez crochu, qui parle tout le temps de ses *petits*, dont le plus jeune a dix-sept ans au moins, en se tapant le front, en se donnant de grandes claques sur les cuisses et en mangeant comme un ogre (4) ; en vis-à-vis, le provincial odieux, celui qui déjà veut se donner le grand genre de la capitale : « Tout en arrangeant ses cheveux, frappant sans bruit ses doigts l'un contre l'autre, comme s'il jouait du

(1) Lettres à Marie, devenue baronne de Chefdebien, et à Mathilde, baronne de Blay de Gaïx, 15 juillet 1845.

(2) Lettre à Elise de Raynaud, octobre 1825.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à la même, fin septembre 1824.

piano, passant son pouce dans une de ses boutonnières », il donne sa *paole d'honneu* que *Païs* n'est pas plus *aguéable* que Toulouse et que, d'*apès* cette *obsévation*, il va y passer le *canaval*. C'est un homme sensible, et pour être bien à la mode de 1825, « il a l'air d'une élégie ambulante », déclarant à tout venant qu'il veut « faire un *maïage* d'inclination » ; il ne demande seulement qu'une demoiselle de cinquante mille écus comptant et cinquante en *espéance* (1) ». Et tous ces types caractéristiques, amusants et vivants, ne défilent pas ainsi sous nos yeux. Ils se groupent, s'accostent, se mêlent, se choquent, à l'aventure des mille petits incidents qui deviennent vite des événements provinciaux : une fête votive, où le sacristain lui-même s'abandonne si bien aux joies de la bouteille, qu'il roule ivre-mort dans l'escalier de la chaire (2) ; des cortèges officiels, où les oies se mêlent à la procession, où des meutes de chasse font d'extravagants répons au *Miserere* (3) ; l'apostolat extraordinaire de M^me^ de Lestiés, « qui fait avaler à son mari, protestant, tout le pain bénit qu'elle peut attraper à la messe, prétendant que chaque morceau qu'il mange lui efface un péché (4) » ; et puis des noces, des noces encore,

(1) *Souvenirs de mon jeune âge*. — Lettre à Léontine de Villeneuve, fin janvier 1826.

(2) Lettre à Elise de Raynaud, 1er septembre 1825.

(3) Lettre à Léontine de Villeneuve, 5 août 1826.

(4) Lettre à Elise de Raynaud, novembre 1825.

rustiques, villageoises ou aristocratiques, mais toutes imprégnées à la fois de mœurs patriarcales et d'un savoureux comique ; enfin, des cérémonies grandioses, comme l'installation de M. de Villeneuve à la mairie de Castres, « avec cavalcades, banquets, feux de joie et illuminations, sans compter les vers et les sérénades qui pleuvaient de tous côtés »...

Il y eut surtout un complimenteur fort intéressant, qui se présenta après le charmant discours du sous-préfet, en réclamant l'attention du public, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait de plus marquant dans la ville. Ses bras pendants, sa tête énorme, son teint fleuri s'accordaient à merveille avec sa voix de jeune fille. Après un profond salut : « Messieurs, dit-il, le Roi... naguère... Le Roi !... » Il eut beau se taper le front, jamais l'air de bonté et les paroles bienveillantes de M. de Villeneuve ne purent le tirer de son *Roi naguère* (1).

Tout cela n'a rien de méchant, et Coraly de Gaïx ne pouvait en concevoir un bien amer repentir. Plus lourdement devaient lui peser, au tribunal de la Pénitence, les croquis irrévérencieux qu'elle nous a laissés sur le bon clergé campagnard de son époque, croquis sans amertume, cependant, et qu'on ne lira pas sans plaisir dans les presbytères.

Eugénie de Guérin nous a fréquemment parlé du curé d'Andillac ; mais il nous apparaît comme lointain, estompé par la poésie et la piété. Le vieux curé

(1) Lettre à la même, février 1826.

de Gaïx se dresse, au contraire, devant nous avec un réalisme charmant, ce brave recteur qui, depuis le Concordat, n'a cessé de demeurer au château, a baptisé, béni, marié toute la famille ; on le voit, parcourant la campagne à cheval, prenant les enfants en croupe, distribuant les dragées ou les prises de tabac, — ou bien, dans son église, enseignant l'évangile en paraboles languedociennes et en brusques saillies paysannes. On se disputait à la porte de son confessionnal. Un jour, une de ses pénitentes, « pressée d'un singulier mouvement de contrition, voulut passer avant les autres, qui s'y opposaient de toutes leurs forces. Alors, elle eut l'idée de monter sur le confessionnal, afin de se glisser plus vite à la place de celle qui se retirerait. Mais, se pressant un peu trop, elle tomba à califourchon sur le cou de la pauvre pénitente, qui se mit à crier comme un aigle ». Aussitôt, le curé de bondir au dehors et de crier d'une voix de tonnerre :

*Coussi i a de canous per tua lous omes e i en a pas per esclarci las fennos* (1) !

L'archiprêtre de Castres vient à nous sous des couleurs plus mystiques ; malheureusement, il meurt en 1825, et son successeur, ce bon M. Facieux, a bien du mal à le remplacer. Un beau jour, il inspirera à

(1) Comment y a-t-il des canons pour tuer les hommes et n'y en a-t-il pas pour décimer les femmes ! — *Souvenirs de mon jeune âge*.

Coraly, ainsi que la plupart du clergé castrais, une chanson patoise fort amusante, qui fera le tour de la ville, et comme la malicieuse sera obligée de s'en accuser à confesse, il la lui fera chanter tout entière en guise de pénitence : ce qui montre qu'il ne manquait pas d'esprit.

D'autres silhouettes sont plus résolument comiques : par exemple, celle de ce curé de P... qui, montant en diligence, s'improvisa le mentor, le chaperon, l'aumônier de ces demoiselles, mais ne réussit qu'à être « leur assommoir, leur pressoir, leur étouffoir et leur désespoir (1) » ; ou celle de ce pauvre prédicateur qui, au milieu de son sermon, chaussa ses lunettes, « feuilleta ses cahiers, se fit porter un cierge pour y mieux voir, l'éteignit en crachant dessus et le fit rallumer (2)... »

Mais la plus extraordinaire de toutes est celle du brave ecclésiastique rencontré à Ussat, en 1846 :

C'était un fort saint homme, tout pénétré de sa vocation, mais qui avait un air si fou, des manières si excentriques, que je l'avais d'abord très mal jugé. Il nous avait choisies pour ses confidentes et nous racontait, entre autres choses, qu'il était quelquefois attaqué de crises épouvantables à la suite desquelles il se croyait enragé : il me semblait, en entendant cela, voir ses yeux sortir de sa tête, et sa bouche presque écumante laissait

(1) *Un voyage à Ussat.*
(2) Lettre à Elise de Raynaud, avril 1824.

voir de grosses vilaines dents qui ne nous rassuraient guère. Nous faillîmes en prendre la fuite :

— Ah ! Monsieur, nous écriâmes-nous toutes épouvantées, est-ce que vous allez nous mordre ?

— Oh ! soyez tranquilles, Mesdames, je suis trop bien élevé.

Cet argument ne nous rassura pas du tout ; et nous fûmes bien moins tranquilles encore, quand nous apprîmes plus tard qu'il avait été mordu par un chien. On ne le connaissait que sous le nom de *l'Enragé.*

Un beau soir, au milieu du cercle, il se lève sans dire gare et se met à entonner d'une voix de stentor, comme s'il eût été au lutrin :

J'aime Lucile à la folie.
Lucile fait tout mon bonheur ;
Ce qui me plaît dans mon amie,
C'est qu'elle est laide à faire peur.

Puis il interrompit son chant pour nous demander, d'un air terrifié :

« Pardon, Mesdames, aucune de vous, au moins, ne se nomme Lucile ? »

Sur notre réponse négative, il continua sans scrupules, chantant toujours à pleins poumons.

Je te laisse à penser quels bruyants éclats de rire accompagnèrent cette antienne ! Et pourtant, ma chère, c'était un fort digne homme.

J'ai voulu te conter cette histoire pour te faire profiter de la leçon que j'en ai tirée : c'est qu'il ne faut jamais juger les gens sur la mine (1).

Malgré la sage moralité du récit, Coraly de Gaïx

(1) *Un voyage à Ussat.*

se sentait certainement troublée d'abandonner sa plume à de pareilles fantaisies ; à mesure qu'elle avançait en âge, en effet, elle avait beaucoup corrigé en elle cette aptitude à saisir le côté comique des choses et des hommes. Elle n'était plus la rieuse petite fille, qui ne voyait autour d'elle et devant elle que joies, sourires, espérances et promesses. Que de deuils à Gaïx, depuis la petite Alexandrine, morte en 1824, jusqu'à la mère, fauchée prématurément ! Octavie de Villeneuve et Joséphine de Brassac ont été emportées, elles aussi, par un mal impitoyable ; Emilie de Villeneuve a fondé à Castres une maison religieuse, le « couvent bleu » de l'Immaculée-Conception.

Coraly n'a-t-elle pas été tentée de l'y suivre ? C'est ce que semble indiquer un simple mot d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne : « On m'a dit aussi, ce me semble, que Mlle Coraly de Gaïx entrait chez Mlle de Villeneuve (1)... »

Et, quelques mois plus tard, elle soulignait le vif intérêt qu'elle n'avait cessé de lui inspirer : « C'est une personne charmante, de celles qui plaisent tout d'abord. Je voudrais bien qu'une autre retraite, je ne sais quoi, pût nous faire rencontrer. Quand sera-ce ? Il est des choses et des personnes qu'on ne voit pas deux fois (2). »

(1) Lettre à Louise de Bayne, du 11 mai 1837.
(2) Lettre à Antoinette de Boisset, septembre 1837.

Malheureusement, nous ne possédons sur cette période, de 1832 à 1841, aucune lettre de Coraly de Gaïx ; peut-être avait-elle exigé des destinataires qu'elles fussent brûlées, car c'étaient celles de la crise de sa vie, les lettres décisives qui contiennent le secret d'une âme. Celle-ci, par bonheur, n'était guère difficile à deviner. En fille courageuse et simple, elle avait dû préférer à l'asile du couvent le devoir impérieux qui lui incombait, à elle, l'aînée, de remplacer la mère absente. Ce devoir, elle l'accomplit bravement, jusqu'au bout. Une à une, elle vit ses sœurs, au soleil des noces, quitter le foyer, s'en aller l'une en Bretagne, l'autre en Roussillon, l'autre à Narbonne ; et, en 1845, nous la retrouvons seule dans le grand château de Gaïx, avec son père malade et son oncle, le vieux chevalier, auquel elle tient compagnie toute la journée, lui lisant des contes et lui faisant des patiences. Les amies se sont envolées, elles aussi ; elles se sont mariées et Léontine de Villeneuve, et Justine de Bonne, et Elise de Raynaud. On a eu beau se promettre que le mariage ne changerait rien aux anciennes tendresses, la pauvre Coraly a dû bientôt s'apercevoir qu'elle seule avait le temps et le goût de continuer la longue correspondance d'autrefois. Il y a beaucoup de mélancolie dans ce crépuscule de vie, dans cette existence qui avait besoin d'affection, de tendresse, de lumière, de chaleur, et qui va bientôt s'éteindre.

Une seule chose lui reste : ce qui ne meurt pas,

la consolation chrétienne. Elle va la chercher dans la prière, dans les sacrements, dans les sévérités de ses confesseurs, qui arrachent patiemment en elle les derniers brins d'ivraie. Pour peu qu'on sache lire entre les lignes, on découvre facilement ce grand progrès moral qui s'accomplit en elle. Elle encourage ses sœurs, elle prêche gentiment à ses amies ; elle s'est attelée à une tapisserie, véritable ouvrage de Pénélope, afin de ne pas trop rêver... car, en somme, très courageusement, elle veut penser le moins possible à l'amertume de sa vie.

Dès lors, les notations religieuses qu'elle nous livre à ce moment-là sont bien plus intéressantes, bien plus sincères que celles du début, où il entrait trop de littérature à la Châteaubriand. Lorsqu'elle accompagnait le saint Viatique chez un malade, vers 1824, on ne voyait que prairies, fleurs, chemins coupés par des torrents, humble cabane, souvenirs de la Galilée, etc. Maintenant, son ton est bien plus simple et plus prenant :

Le petit clerc courut après moi : « Mademoiselle ! Mademoiselle ! M. le Curé a dit que vous deviez rester pour accompagner le Saint-Sacrement qu'il va porter à un malade de Valdurenque. » Je ris du sans-façon du pauvre curé, et je revins sur mes pas. C'était à Michel, de l'Oustalou, à ce pauvre jeune homme qui, me prenant sans doute pour Esculape, voulut à toute force me montrer l'autre jour cette horrible plaie qu'il a par là-bas, au fond des côtes ; c'était à lui qu'on portait le bon Dieu.

Là où tout à l'heure j'avais rencontré un brillant cavalier en superbe équipage allant voir un grand de la terre, passait aussi le Roi du ciel allant visiter un pauvre sur son grabat, précédé d'un petit clerc tout déguenillé et n'ayant d'autre suite qu'une pauvre âme plus déguenillée encore (1).

C'est ici, peut-être, en ces derniers feuillets, que nous découvrons le vrai caractère de Coraly de Gaïx, cette mélancolie profonde qui se cache souvent sous la bruyante gaieté du dehors. Ne l'écrivait-elle pas elle-même dès le début : « Je n'ai que seize ans, très rieuse de mon naturel, et cependant mes pensées sont tristes sans que je le veuille (2). »

En ces dernières années regrette-t-elle quelque chose ? N'a-t-elle pas ressenti quelque peine intime et jamais révélée, en voyant ses sœurs et ses amies, toute la bande joyeuse des beaux jours, fonder des foyers nouveaux pleins du divin recommencement de l'enfance ? Elle a beau rire la première de son célibat, s'exclamer : Des maris *libera nos, Domine !* on ne sait jamais les pensées des « demoiselles » qui mûrissent entre leur vieux père et les patiences de leur oncle le chevalier. Et il ne faut pas s'étonner si elle écrit à sa petite-nièce de Chefdebien à l'occasion du jour de l'an : « Je reçois avec reconnaissance les vœux que tu fais pour moi. Si tu les accompagnes

(1) Lettre à Mmes de Chefdebien et de Blay, 7 août 1845.
(2) *Souvenirs de mon jeune âge.*

de tes prières, je suis sûre de mon bonheur, si ce n'est dans ce monde, au moins dans l'autre, et c'est le principal, car, ma pauvre enfant, cette vie est bien laide. Tu ne l'aperçois encore qu'à travers un prisme enchanteur; à ton âge, je la voyais ainsi et je disais toujours : « Oh ! que demain sera beau ! » Et, pourtant, que de larmes m'a apportées ce lendemain ! (1) »

Regrette-t-elle de n'avoir pas suivi cette vocation dont on avait parlé quelque temps et dont le bruit était parvenu à Eugénie de Guérin? Peut-être, en effet, sa véritable voie était-elle là, sa nature aimante, active, souple, courageuse et gaie eût fait merveille dans le cloître. Déjà, à vingt-cinq ans, un attrait bien défini la poussait de ce côté ; nous en avons la preuve dans un récit qu'elle nous fait d'une visite à l'hôpital de Castres. La vie d'abnégation, d'obéissance et de sacrifice des filles de Saint-Vincent de Paul l'attirait déjà : « Voilà donc, me disais-je, des personnes heureuses. Elles ont tout abandonné sur la terre, elles voient tout leur avenir ; occupées du matin au soir, elles ne connaissent ni désirs ni remords ; rien ne trouble la sérénité de leurs jours. Et moi, qui viens de passer une journée charmante aux yeux du monde, je suis triste et troublée. Et puis, quelque chose me disait tout bas de rester toujours avec les anges de la terre et de ne plus revenir dans le monde. »

Elle ne peut se détacher de ces rêveries : elle nous

(1) Lettre à Gabrielle de Chefdebien, 30 décembre 1841.

montre sœur Elisabeth, navrée parce que le vieux Guillaume n'a pas voulu manger sa soupe, et sœur Joséphine, toute honteuse de se montrer un peu salie par les remèdes qu'elle vient de préparer. C'est une claire vision de jardin monastique qui est certainement revenue la visiter pendant les soirées un peu monotones de Castres et de Gaïx (1).

... Mais trêve à ces hypothèses! si Coraly n'ignora point de semblables chagrins, du moins ne vieillit-elle pas en leur compagnie, et elle précéda Eugénie de Guérin de quelques mois seulement dans la tombe.

*
* *

Certes, à côté de sa silhouette, auprès des *Reliquiæ* qu'elle nous a laissées et que j'ai feuilletées, il n'y a pas l'ombre fraternelle et douloureuse de Maurice, le drame de la Chesnaie, le culte respectueux d'un Barbey d'Aurevilly, l'enthousiasme lyrique d'un Lamartine; allons plus loin, s'il y a parenté entre les deux âmes de Coraly et d'Eugénie, c'est très profondément, dans cette intimité qui ne se découvre que pendant une retraite, au pied de l'autel; plus nous montons à la surface, et plus nous sommes obligés de noter des différences.

Il nous semble cependant que ces papiers, malheureusement incomplets, ne sont point sans quelque

(1) Lettre à Elise de Raynaud, 15 juin 1826.

intérêt psychologique, puisqu'on peut y découvrir presque à chaque page l'âme « infiniment aimable, bonne et naïve » qu'avait découverte Eugénie.

Mais, à notre avis, ce qui l'emporte sur la révélation sincère de cette âme pour laquelle tous les éléments indispensables ne sont plus entre nos mains, c'est l'évocation du cadre où s'épanouit Coraly de Gaïx, dans les calmes et fécondes années de la Restauration. Grâce à ces *Souvenirs de mon Jeune Age*, à ces lettres tout intimes, nous voyons apparaître devant nous un fragment de notre vie provinciale d'il y a cent ans, avant les chemins de fer, les automobiles et les aréoplanes ; heureux temps de simplicité, de bonhomie, où, quoi qu'on en dise, nobles et paysans vivaient fort rapprochés, parlaient la même langue, étaient animés des mêmes sentiments, semblaient, en dépit des bouleversements révolutionnaires, avoir repris tout naturellement l'ordinaire train de vie d'avant la Révolution. Sans y songer, Coraly de Gaïx nous livre le secret de ces magnifiques réserves provinciales, grâce auxquelles la France a si longtemps vécu et qui menacent maintenant de lui manquer, le secret de ces vies innombrables qui acceptaient humblement et noblement de servir, de tenir leur place dans l'organisme français, d'accomplir sans fracas tout leur devoir, — et qui, malgré tout, mieux que dans l'effrayante bousculade de l'arrivisme d'aujourd'hui, savaient y découvrir leur bonheur.

Voilà peut-être ce qui mérite à ces vieux papiers de ne pas être dédaignés. Ils contiennent mieux qu'une rêverie spirituelle ou touchante : une leçon et un exemple.

ARMAND PRAVIEL.

# EPITRE A MA VIEILLESSE

—

C'est à toi, ma vieillesse, que je dédie ce journal de mes jeunes années. Quoique je n'aie pas pour toi un grand attrait, je veux pourtant faire tous mes efforts pour t'entourer de bonheur. Un auteur que j'aime de préférence a dit que la jeunesse n'est heureuse que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse si malheureuse que parce qu'elle sait tout. En dépit de mon admiration pour Châteaubriand, j'ai la prétention de te prouver que l'on peut trouver des charmes dans le souvenir. Je ne t'aperçois encore qu'en perspective, et, sauf le respect que je te dois, tu ne me parais pas gentille.

Je vois d'ici tes rides vénérables, tes cheveux blancs, ton dos voûté... Mais, si ton aspect est repoussant, que ta bonté fasse oublier ces petites disgrâces. Tu ne rabâcheras pas au moins l'histoire de ta beauté passée, de tes succès mondains, car je ne fus jamais ni belle, ni flattée.

Je voudrais bien te donner encore quelques avis importants ; mais, comme il ne sied pas au disciple d'ins-

truire le maître, je t'ajourne à cinquante ans d'ici pour te faire part de toutes mes réflexions. De seize à cinquante ! C'est bien long ! je ne sais trop si mon épître parviendra à son adresse. Dans tous les cas, je te prie de croire au profond respect de ta postulante.

CORALY DE GAIX (1).

(1) Etant née avec le siècle, elle avait seize ans en 1816, année où elle commença à écrire ses souvenirs. Elle n'atteignit pas la cinquantaine, puisqu'elle mourut en 1847.

# Coraly de Gaïx

## CHAPITRE PREMIER

### SOUVENIRS DE MON JEUNE AGE

Qui me rendra ces heures fortunées,
Où l'avenir nous semble si lointain,
Où l'on sourit aux nouvelles années,
Comme on sourit au retour du matin.

L. DE V. (1).

J'ai passé ma première enfance dans un vieux château qu'habitait ma famille, et qui figurerait très bien dans quelque histoire d'anciens chevaliers. Situé sur une hauteur, on apercevait de loin ses vieilles tours, ses remparts à demi ruinés. Des salles énormes ornées de tapisseries à grands personnages et de vieux portraits ; de larges fossés ; des corridors sombres et obscurs ; des escaliers

(1) Ces initiales désignent probablement Léontine de Villeneuve.

tournants ; le cri des chouettes et des hiboux ; un bois immense que les contes populaires peuplaient d'apparitions surnaturelles ; tout cela enchantait ma jeune imagination. Les revenants surtout excitaient ma terreur et ma curiosité.

C'était dans ce vieux manoir que vivaient ma mère, âgée de dix-neuf ans (1), d'une beauté remarquable, ma tante du même âge, mon père, mon oncle le Chevalier, mon frère Edmond et moi. A nous six, nous ne faisions pas un siècle. Mais, en revanche, quelques-uns de nos serviteurs étaient d'un accord parfait avec les vieux meubles et les murs croulants. C'était une partie de ceux de mon grand-père qui avait passé à sa jeune postérité. Nicolas, vieux Allemand, le plus ancien de tous, avait pour ses maîtres un attachement à toute épreuve. L'on dit que les extrêmes se touchent ; aussi étais-je sa Benjamine.

Mon père lui demandait un jour qui il aimait le plus de la famille :

« *Que si*, *que non*, Monsieur, répondit-il, c'est la *pichotte* (2) » ; c'est ainsi qu'il commençait tous ses discours. Accoutumé à l'étiquette de mes grands-parents, il ne pouvait se faire à la vivacité de mon père et de ma mère :

« Madame est une *saùtaïre* (3), disait-il à sa confidente, la vieille Cateau ; *saùte* l'escalier de quatre en quatre, et ne me laisse pas le temps d'ouvrir les battants de la porte pour se mettre à table. Monsieur, c'est un

(1) En 1800, année de son mariage.
(2) La petite.
(3) Une sauteuse.

*baùch* (1) ! il crève tous les *chivau* ! Ah ! que si monsieur le grand-père les voyait ! il faudrait bien marcher plus droit ! »

Cateau, berceuse de mon père, était aussi devenue la mienne ; elle me prodiguait la même tendresse et m'endormait avec les mêmes chants. Sa mort m'a coûté bien des larmes ; j'avais alors cinq ans ; c'est le premier de mes chagrins. Mais comme tous ceux de cet âge, il fut vite effacé ; je n'en perdrai pourtant jamais la souvenance.

Notre bon curé (2), que j'ai toujours vu au château, fut aussi le premier de mes amis. Lorsque j'étais bien sage, il me prenait avec lui sur son cheval pour aller à vêpres. Quelquefois, avant l'office, il s'asseyait sous le porche, et les paysans venaient lui raconter leurs petites affaires qu'il écoutait avec intérêt. Ces audiences m'amusaient beaucoup. Je retenais les expressions énergiques de ces braves gens, les appliquant ensuite à tort et à travers.

Un jour, voyant ma famille occupée à lire les journaux, je voulus faire aussi la grande personne, et, prenant une gazette, je feignis de lire très attentivement. Ma mère, qui s'en aperçut, me dit :

« Coraly, fais-nous la lecture. »

Alors, avec un air très grave, je commençai :

« Papa a dit à M. le curé : Hé ! bonjour monsieur le Curé ! Comment vous portez-vous ? — M. le Curé lui a répondu : « Que le diable te crève ! Coquin ! » et autres épithètes de ce genre qui me valurent une petite

(1) Un fou.

(2) M. l'Abbé Lecamus.

semonce et la défense à ma bonne de me laisser désormais sous le porche de l'église.

Mon frère était le compagnon de mes jeux ; nos repas, nos promenades, nos plaisirs étaient communs. La naissance de ma sœur Marie, que je crus avoir été trouvée sous un rosier, augmenta notre joie par la pensée que nous étions de grands personnages, puisqu'elle était plus enfant que nous ; et nous saluâmes sa bonne arrivée par des sauts et des gambades.

Afin d'être plus à portée de soigner notre éducation, ma famille se fixa à la ville. D'un autre côté, le château était si grand, si délabré, que mon père se décida à le détruire pour en construire un autre dont Edmond et moi posâmes la première pierre. J'étais bien jeune alors, et pourtant, cette cérémonie me donna un sentiment de tristesse que je ne savais encore m'expliquer : mais l'enfant avait joué à l'ombre de ces vieilles tours où l'hirondelle bâtissait son nid, et ni l'une ni l'autre n'aimaient à les voir abattre. Ces pauvres petites bêtes furent aussi désolées que moi ; plus heureuse qu'elles, je ne perdis pas au moins l'aile maternelle.

Enfin, arrivés à Castres, me voilà entourée de livres, de maîtres et d'ennuis, dans une pension qui ne ressemblait pas du tout aux lieux que je venais de quitter.

Cependant mes études finirent par m'intéresser. Je prenais fait et cause pour un peuple contre mes compagnes. Ces petites querelles finissaient quelquefois par des batailles sérieuses qui obligeaient nos maîtresses à venir nous imposer silence.

L'époque de ma première communion arriva. On me prépara longtemps à cette grande action, et mon jeune

cœur se nourrissait avec transport des sentiments que donne la connaissance d'une religion toute d'amour. Oh ! qu'elles sont douces les premières impressions de la vertu ! J'aimais surtout à entendre raconter l'histoire de notre Sauveur lorsqu'il disait : « Laissez les petits enfants venir à moi », et qu'on me le montrait dans une gravure de la Bible entouré de ceux qu'il attirait en les caressant. Oh ! alors, je n'aurais jamais voulu grandir !

Un jour, j'avais lu dans mes heures ces paroles d'un psaume : « Que ma prière s'élève vers vous, Seigneur, comme la fumée de l'encens ! » Cette image m'enchanta, et, me trouvant à l'église pendant qu'on bénissait l'autel, je demandai à Dieu la grâce d'être bien sage ; puis, je soufflai bien fort, afin que ma prière se confondît avec la fumée qui montait vers le ciel. Mes compagnes ne comprenaient rien à ce que je faisais et je leur avouai naïvement quelle était ma prétention ; elles se moquèrent de moi, et je n'osai plus renouveler cet enfantillage.

Une autre fois, c'était le 21 janvier, je me crus députée du ciel pour convertir tout un régiment. J'assistais avec ma pension à une cérémonie expiatoire pour la mort de Louis XVI. L'histoire de ce Roi martyr que l'on m'avait racontée ; son oraison funèbre que je venais d'entendre ; ces chants si tristes, cet appareil lugubre, tout cela faisait sur mon cœur une vive impression. La cérémonie fut longue ; chacun se retira sans attendre la fin.

Il ne resta plus dans l'église que le régiment sous les armes et notre pension placée derrière le corps d'officiers, ce qui me donna la facilité d'entendre leur conversation :

« Nous ne sortirons plus d'ici ! » disait l'un avec un énorme bâillement et en tournant le dos à l'autel.

« Toutes les jolies femmes s'en sont allées ! disait l'autre. — Jolies ou laides, il n'y a plus personne qu'une vieille maman qui, en vérité, en vaut quatre, tant elle est grasse et ronde. »

Cette conversation commença à me scandaliser infiniment, et mon indignation augmenta bien davantage, lorsque, me retournant, j'aperçus ma pauvre tante prosternée dans un coin ; on eut dit cet ange de paix chargée de toutes les iniquités du peuple. Alors, certes, je n'y tins plus, et, me redressant pour leur en imposer davantage :

— Messieurs ! leur dis-je d'un ton solennel, je vous prie de vous taire !. Ce n'est pas dans l'église que l'on tient de pareils discours ! d'ailleurs elle n'est pas vieille.

— Tiens ? dit celui-ci avec un éclat de rire ; entends cette petite fille. Quelle drôle de figure ! elle a, morbleu, une jolie main !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? lui répondis-je d'une voix terrible.

— Laissez-moi la baiser, mon petit bijou !

— Si vous approchez, je vous mords !

— Oh ! oh ! dit l'autre ; elle est en colère, il faut l'apaiser. Tenez, ma petite prêcheuse, dit-il, en me présentant une bonbonnière, voilà des dragées, prenez-en donc !

— N'avancez pas ! m'écriai-je avec un renouvellement de fureur, ou je crache dedans.

Je me disposais à leur tenir tête encore longtemps, mais la maîtresse de pension, ne comprenant pas quel colloque je pouvais avoir avec tous ces grands diables, arriva pour interposer son autorité. Je lui contai le sujet de ma

colère ; elle me gronda ; je pleurai. Ainsi finit ma mission.

Enfin, le plus beau jour de ma vie arriva. Après avoir reçu la bénédiction de mes parents, parée de ma robe blanche, l'on me présenta à l'autel et mes larmes mouillèrent la main du prêtre qui distribuait le Pain des anges. Ce sera toujours le plus ravissant de mes souvenirs. Puisse-t-il être aussi la sauvegarde de mon innocence !

*
* *

Nous allions quelquefois passer l'été dans une terre à ma grand'mère, nommée Espine, située sur une haute montagne ; rien n'est sauvage ni désert comme ces bois de hêtre et ces immenses bruyères. Le château, placé sur la partie la plus élevée, domine une vue magnifique. C'est là que ma grand'mère aimait à réunir ses enfants. Douée d'un cœur très tendre, elle avait essuyé et senti plus vivement qu'une autre les chagrins inséparables de notre existence. La mort de son mari qui la laissa veuve fort jeune, avec deux belles terres et deux enfants, fut le premier anneau de cette chaîne que les prisons de la Révolution et la perte de sa fortune allongèrent considérablement. Mais, s'oubliant elle-même, sa belle âme sentait bien plus encore le malheur de sa famille. Si elle a jamais connu le bonheur, c'est celui qu'elle a fait goûter aux autres.

C'était donc auprès de cette bonne mère que nous nous réunissions tous les ans, mon père, ma mère et mes sœurs, mon frère et son précepteur. Nous menions une vie toute champêtre. Nous allions quelquefois dans les chaumières voisines boire du lait, et nous donnions en échange aux jeunes filles des rubans et des chapelets.

Le soir, après le souper, rassemblés autour d'un grand feu, (car, dans ces montagnes, il est nécessaire en toute saison), nos parents nous racontaient quelques histoires des jours mauvais. Mon père parlait de sa proscription, des dangers qu'il avait courus ; sa physionomie s'animait alors, et l'on voyait dans ses yeux le feu de la jeunesse, qu'il aurait bien aussi retrouvé dans son cœur, s'il eut encore fallu se battre pour son roi. Ma mère nous disait, avec une expression touchante, l'effroi qu'elle éprouvait lorsque des bandes horribles entouraient le château pour chercher le prêtre ou le proscrit qui y étaient cachés. Ces récits nous enchantaient, l'heure de se retirer arrivait toujours trop tôt.

Je ne sais quels sentiments doux et tristes me faisait éprouver le séjour des montagnes ; je croyais être plus près du ciel. Souvent, en allant me coucher, je demeurais longtemps auprès de ma fenêtre, contemplant la belle vue qui s'étendait devant moi. Je regardais la lune, puis les hêtres dont l'ombre allongée ressemblait à des fantômes, j'écoutais les aboiements du chien ami du pauvre montagnard. Quelquefois nous entendions le tonnerre gronder dans la plaine, tandis que le ciel était pur sur nos têtes et je priais Dieu de me mettre toujours au-dessus des orages du monde. Puissé-je n'en connaître jamais les tempêtes qu'en les contemplant sous mes pieds !

Je n'ai que seize ans, très rieuse de mon naturel, et cependant mes pensées sont tristes sans que je le veuille. D'où vient cela ? je n'en sais rien. En attendant, j'écris tout bonnement ce qui vient sous ma plume pour me mieux connaître dans l'avenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne porte à la rêverie comme ces montagnes

et ces landes sauvages. J'en prends à témoin le montagnard lui-même que l'on rencontre souvent gardant ses troupeaux. Debout sur un rocher, il regarde le ciel et murmure une prière mystérieuse qu'il ne comprend pas, mais qu'il croit renfermer plus encore que ses désirs. Religieux par attrait plus que par devoir, il mêle ce sentiment à toutes ses actions, ce qui leur prête beaucoup de charme. Son chant est triste et monotone ; ses mœurs patriarcales ; sa vie très sobre ; l'eau glacée de la fontaine, le blé noir et les pommes de terre, voilà sa nourriture. Le trait distinctif de son caractère est l'amour de la patrie ; et le jeune soldat, que le sort a désigné, aime mieux s'exposer à la mort du déserteur que vivre loin de sa montagne.

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il va voir à la veillée celle qu'il a choisie ; s'il est refusé, la jeune fille tourne à l'envers les tisons qui éclairent la chaumière. Dans le cas contraire, elle prend sa quenouille, s'asseoit auprès de sa mère et cause, en travaillant, sur le bonheur de l'hymen dont elle a l'air de filer les beaux jours. Au comble de ses vœux, le jeune homme va trouver son vieux père, qui arrive le lendemain pour faire la demande en ces termes :

« Je ne viens pas acheter votre champ, ni marchander votre récolte ; je ne veux pas de vos vaches ni de vos brebis, mais je veux une chose bien plus précieuse encore. »

Puis, s'approchant du foyer, il trace sur la cendre avec son bâton des caractères mystérieux. On lui répond aussi par ce langage symbolique, et le mariage est conclu.

Voilà une bien longue page sur mes chères montagnes. Mais j'aime d'autant plus ce qui me les rappelle qu'Espine

vient d'être vendu et que je ne reverrai plus ses nuages ni ses bruyères !

Lorsque le château que mon père faisait bâtir fut terminé, nous retournâmes à la campagne passer les beaux jours. Ma mère devint ma première amie ; je lui contais mes petits chagrins, elle était de moitié dans mes plaisirs. Je n'ai jamais connu d'âme plus tendre, ni d'esprit plus délicat. Toujours en alarme pour ceux qu'elle aime, elle connaît beaucoup plus les épines de la tendresse qu'elle n'en éprouve les douceurs. Sa conservation pleine d'abandon et de naturel est semée de mots heureux dont elle ne se doute même pas parce qu'ils lui sont dictés par son cœur. Entièrement dévouée à ses enfants, elle ne sait pas goûter de satisfaction qui ne se rapporte à eux ; elle est l'âme et le bonheur de sa nombreuse famille.

Mon père, quoique fort jeune, est pourtant un homme d'autrefois. La beauté de son âme, la noblesse de ses sentiments, et surtout son extrême franchise empêchent qu'il soit en harmonie avec son siècle. Orphelin à l'âge de sept ans, l'aîné d'un frère et d'une sœur, trop enfant pour émigrer à la Révolution, sa jeunesse fut orageuse. Il se nourrit longtemps du pain de proscription, habitant les bois et les déserts ; il a rapporté de cette vie errante et solitaire toute la pureté des mœurs patriarcales.

Mon oncle le Chevalier fut aussi proscrit avec mon père, mais rien ne put altérer sa gaîté intarissable. Son cœur est parfait, ses sentiments élevés. Entièrement dévoué à ceux qu'il aime, le plus jeune de nous est toujours son enfant gâté. Que de dragées ne m'a-t-il pas fait croquer ! Depuis la Restauration, il a pris le parti

des armes et a laissé un grand vide dans notre famille.

Comment parlerais-je de tous ceux que j'aime sans dire un mot de ma tante, cet ange consolateur placé au milieu de nous pour partager toutes nos souffrances et nous donner l'exemple de toutes les vertus ! Orpheline avec ses frères, elle devint l'enfant de la Providence qui se plut à orner son esprit et son cœur. Le monde lui a offert son encens ; mais, ayant tourné son regard vers le ciel, elle passa par le monde comme ce ruisseau qui traverse la mer sans rien prendre de son amertume. Elle s'efforce de cacher un esprit très supérieur sous une apparence simple et modeste. Mais elle a beau faire, le parfum décélera toujours la fleur. Si elle ne contribuait pas autant au bonheur de ma mère et qu'elle n'eût pas soigné mon enfance avec autant de sollicitude, elle aurait encore mille droits à ma tendresse.

Mon frère partit pour le séminaire de Saint-Acheul (1), et je fus chargée d'enseigner à mes sœurs la géographie et l'histoire sainte. Enorgueillie de ce noble emploi, je crus devoir prendre des manières très dignes qui ne m'obtinrent pas plus de respect. Mes élèves se moquaient de moi. Marie surtout était un petit diable. A une figure très distinguée où se peignait un je ne sais quoi de nuageux et de triste se joignait une imagination ardente : mais un bon petit cœur se montrait toujours à travers la vivacité de son caractère. Etant allée, un jour, faire une longue course, elle perdit son clocher de vue, et, se croyant au bout du monde :

— Sommes-nous près de Jérusalem ? demanda-t-elle très sérieusement.

(1) Collège de Jésuites, près d'Amiens.

— Oh ! sûrement, et tiens, voici le Jourdain, répondîmes-nous en sautant un petit ruisseau, et riant aux éclats, ce qui la fâcha beaucoup.

Si je m'étends sur ce sujet, c'est que Marie est une de mes plus chères affections, et que je veux la suivre aimable et bonne dans tous les âges. Elle n'aimait pas à voir finir ses héros, et la mort de Moïse lui coûta beaucoup de larmes. Je la trouvai un jour se promenant avec beaucoup d'agitation dans la grande salle, racontant cette touchante histoire aux vieux portraits dont elle est tapissée. — « Eh bien ! mesdames ! disait-elle : Eh bien ! Moïse… sur la montagne d'Abarim !… Il est mort ! pauvre Moïse ! » et la voilà pleurant de tout son cœur.

Elle avait entendu dire : *sérieux comme un pape.* M. l'abbé de Grandpierre, qui ne rit jamais, vint nous voir. Marie l'examine longtemps, se glisse derrière le fauteuil de ma mère, grimpe sur les barreaux, parvient à son oreille et lui dit :

« Maman ! c'est le pape ? »

Cette naïveté dérida pourtant le grave abbé et l'illusion de Marie fut détruite.

Nous avions composé en son honneur des litanies que nous lui chantions, quand elle n'était pas sage ; elles la mettaient au désespoir.

Ma sœur Alexandrine est différente. La douceur de son caractère et la bonté de son cœur se peignent dans ses yeux. Appliquée, studieuse, cédant toujours aux autres, incline à la piété, les qualités naissantes de sa jeune âme présagent les plus beaux fruits pour l'avenir.

Pour Henriette, c'est bien la plus jolie petite fille du monde. Ce qui s'annonce le plus chez elle, c'est le sen-

timent de son importance ; tout le monde doit lui être soumis et parler chapeau bas. Le précepteur de mon frère lui donnant, un jour, en jouant, une petite tape, l'appela : *ma petite Henriette*. Je n'ai jamais vu de colère pareille ; mais aujourd'hui ce petit travers a presque disparu, ne laissant subsister qu'une franche gaîté.

Tout près de Gaïx est un château (1) habité par une famille bien intéressante. Le comte Louis de Villeneuve s'y est fixé depuis plusieurs années, parce que le calme de cette résidence plaît infiniment à Mme de Villeneuve (2). C'est une femme remplie d'esprit ; d'une force d'âme peu commune, elle s'est entièrement dévouée à l'éducation de ses filles. Le pauvre du village connaît son nom qu'il bénit tous les jours, mais il n'a jamais aperçu la main qui le soulage. Le silence qui règne autour de ce château, cette rivière qui baigne les murs, ces fossés, ce parc, cet espèce de mystère, tout cela lui donne une teinte romantique qui intéresse.

Trois jeunes personnes, que l'œil maternel n'a jamais perdues de vue, passent dans cette solitude des jours paisibles. Notre voisinage, et plus encore la sympathie de nos cœurs, ont établi entre nous une liaison qui, je l'espère, fera aussi le charme de nos vieux jours. Léontine, dont l'âge se rapproche le plus du mien, occupe une place d'honneur dans mes affections. Son esprit étant bien au-dessus du mien, je ne pourrai dire que faiblement ce qu'on admire en elle : une imagination féconde, une âme tendre et délicate, un esprit très remarquable ; voilà

(1) Hauterive.

(2) Mme de Villeneuve et sa sœur, Mme de Palarin, étaient filles de M. d'Avessens de Saint-Rome.

son ensemble. Aimant l'étude avec passion, elle passera d'une gaieté folle à une lecture sérieuse, et trouvera autant de plaisir à celle-ci qu'à celle-là. Sa physionomie spirituelle est animée par de grands yeux noirs : elle aimera le monde avec passion parce qu'elle a tout ce qu'il faut pour lui plaire ; en attendant, elle fait le charme de nos petites réunions.

Octavie, sa sœur, est de l'âge de Marie ; leur enfance a beaucoup de rapports et leur amitié est fondée sur des goûts semblables. Vive, aimable et tendre, tout ce qu'elle dit est plein d'abandon et de grâce. Aucune pensée noble, généreuse, n'est étrangère à son cœur ; ses idées sont fort gaies et originales. C'est une tête bouillante qui a besoin d'être arrêtée, mais qui ne restera jamais inactive.

Emilie, la plus jeune, est encore trop enfant pour pouvoir être jugée, c'est la petite amie de mes sœurs et l'élève de Léontine. Nous nous réunissons fort souvent et toujours avec un nouveau plaisir.

Quelquefois notre bonne et commune amie Justine de Bonne vient renforcer nos bruyantes réunions. Cette dernière habite avec son père le château de Lostanges, qui est aussi tout près de Gaïx. Un heureux naturel, une humeur toujours égale, beaucoup de simplicité, un teint éblouissant, un cœur parfait ; il est impossible de connaître Justine sans l'aimer. Elle a quelque chose qui attache ; elle n'excitera pas un enthousiasme passager, mais bien un sentiment durable. Son père, chevalier de Saint-Louis, est le meilleur ami du mien.

Ces aimables voisinages répandent beaucoup de charme dans notre solitude.

Voilà presque une galerie de portraits auxquels je

veux ajouter le mien, afin de savoir si, dans trente ans d'ici, je saurai me reconnaître : d'un physique très ordinaire, ma tournure est dépourvue de grâce ; de la fraîcheur et un bon cœur ; voilà mon beau côté ; tout le reste est fort médiocre. Mes émotions sont vives, je n'éprouve rien à demi. Heureusement, Dieu a resserré le cercle de mes désirs en me faisant connaître le néant des choses d'ici-bas ; je vois avec indifférence un monde qui n'est pas fait à la mesure de mon cœur. Ce n'est qu'à mon amie que je fais cette confidence, car, n'ayant jamais eu des succès mondains, l'on pourrait prendre ceci pour du dépit. Puissè-je passer une vie ignorée ! cachée comme la violette, je ne désire aucun rang ni aucune place sur la terre, sinon dans le cœur de ma mère, des autres personnes de ma famille et de mes amis.

Nos aimables voisines viennent nous voir souvent, jamais autant que nous le voudrions. Octavie, Justine et Marie, avec leur ardeur pétulante, mettent tout en mouvement. Un jour, à l'heure du dîner, avec une chaleur suffocante, ces demoiselles avaient disparu. On a beau sonner la cloche d'appel ; ma famille est dans les transes. Les domestiques courent les champs, et, des petites folles, point de nouvelles. Enfin, après quelques heures d'attente et beaucoup d'inquiétude, nous voyons paraître, au bout de l'allée, Justine triomphante, à califourchon sur un âne, jambe par ci, jambe par là, son chapeau pendant, les cheveux en désordre, Octavie et Marie, rouges comme l'écarlate, armées de longues perches, frappant de tous leurs bras cette pauvre bête qui trottait à droite et à gauche, en dépit de Justine qui criait et s'attachait à tout ce qu'elle pouvait accrocher.

— D'où venez-vous, Mesdemoiselles ? — leur dit ma mère d'un air sévère.

— C'est que... reprit Octavie, nous allions faire des découvertes. Justine ne pouvant plus marcher, nous l'avons juchée sur un âne que nous avons trouvé dans un pré ; et...

— Je vous en prie, leur dit ma mère, à l'avenir laissez vos découvertes, et ne vous éloignez plus du château sans permission.

Mais toutes ces mercuriales ne produisaient qu'un effet momentané. Il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de contenir la vivacité de ces petits lutins : grimper sur des arbres, franchir des fossés, sauter à crû sur des chevaux ou des ânes ; agiles à la course, on eût dit des garçons travestis. C'étaient encore elles qui égayaient nos soirées. Rien n'était plus original ni plus drôle que les proverbes qu'elles improvisaient. Jeunes et vieux riaient aux éclats : et, malgré la mutinerie de ces petites filles, il était impossible de ne pas les aimer à la folie.

Léontine et moi, plus grandes, voulions être aussi plus raisonnables. Nos mères, après nous avoir lu quelques passages du *Génie du Christianisme*, nous avaient livré l'*Itinéraire* de Châteaubriand, ce qui acheva de nous tourner la tête. Ce n'étaient plus que promenades sentimentales ; nous ne rêvions que pèlerinages, caravanes... Les ruines du vieux château nous représentaient les débris de Sparte ou d'Athènes, et nous criions : *Léonidas !* à nous enrouer.

Lorsque Léontine était à Hauterive, notre correspondance, plus active que jamais, n'était remplie que de

Châteaubriand ; comme nous aurions voulu le voir, l'entendre, lui parler ! Ses belles pages attendrissaient nos cœurs et faisaient couler nos larmes. Enfin, notre admiration ne faisant que croître et embellir, nous résolûmes de lui écrire en grand secret pour le prier de venir nous voir. Voici notre lettre :

Monsieur le Vicomte

Nous n'avons l'honneur de vous connaître que par la beauté de vos ouvrages et votre dévoûment à la cause royale. Vous serez très étonné quand vous saurez que nous n'avons que quatorze à quinze ans, mais l'enthousiasme qu'inspirent vos ouvrages est commun à la vieillesse et à l'enfance. Nous vous avouons franchement que nous n'avions pas beaucoup de goût pour le genre descriptif, mais votre style enchanteur nous l'a fait aimer.

Les preuves de fidélité que vous avez données au Roi sont connues, et, ayant partagé vos sentiments, nous nous faisons gloire d'avoir, dans notre parti, un auteur aussi distingué. Tout cela réuni nous a donné un vif désir de vous connaître. C'est pourquoi nous serions très flattées si, quelque jour, vous honoriez nos châteaux de votre présence.

Nous ne pourrons pas vous présenter les rosiers de Jéricho, ni les palmes de Cadès, ni les ruines de ces antiques tours qu'ont illustrées tant de preux chevaliers. Mais vous y verrez des chênes qui ont vu vieillir nos pères, et qui leur ont survécu... Au milieu d'une prairie s'élève un temple couvert de mousse, entouré de cyprès et de tombeaux ; à travers des bois antiques, l'on arrive à des ruines qu'ont habitées nos aïeux.

Elles n'existent plus ces tours !... ils sont épars ces créneaux !... quelques pierres restent encore et nous rappellent

le néant des grandeurs humaines. Nous allons y rêver sur les vertus qu'ont pratiquées nos aïeux !... Quelques fleurs qui croissent çà et là à l'ombre de ces vieilles murailles, le hibou qui fait entendre son cri plaintif, des pierres qui s'écroulent, voilà le tableau qui se déroulera à vos regards, et votre muse mélancolique trouvera là des sujets dignes d'elle.

Après vous avoir exposé les beautés que vous trouverez à Gaïx et à Hauterive, nous oserons, Monsieur, vous engager à illustrer par votre présence ces lieux qui nous sont si chers et qui nous le seront bien davantage quand votre souvenir s'y rattachera.

Agréez, monsieur le Vicomte, les sentiments de reconnaissance qui seront bien vifs, si vous daignez accomplir les désirs de vos dévouées admiratrices.

Coraly de Gaïx,
Léontine de Villeneuve.

Après avoir terminé ce beau chef-d'œuvre, nous n'osâmes pas le confier à la poste sans en prévenir nos mères, qui, comme on le pense bien, rirent beaucoup de notre folie, et en empêchèrent l'exécution. Mais, malgré cela, notre amour pour l'illustre voyageur ne cessa pas : il n'était plus question entre nous que de la fleur du désert et des cèdres du Liban. La montagne coiffée d'un bonnet de nuages, le brin de mousse qui frissonne, étaient ce qui me charmait le plus et ce que je m'efforçais le plus d'imiter ; mais l'on se moqua si fort de moi, que je suis corrigée pour la vie.

*
* *

Nos plus beaux jours sont ceux où nous avons quelque

fête à célébrer. Celles de mon père, de ma mère, nous donnent les plus douces jouissances. Deux mois à l'avance, nous commençons les préparatifs : ce sont des ouvrages, des bourses, des écrans que nous voulons offrir ; quelques scènes de notre composition qui n'ont d'autre mérite que le motif qui les inspire. Tout cela avec un mystère qui n'en est pas un pour ma famille, mais qui ajoute un nouveau charme à nos apprêts.

Je n'oublierai jamais la première fête que nous donnâmes à ma mère, le jour de sainte Ursule. Après avoir fabriqué une petite pièce que je croyais un chef-d'œuvre, où mes amies et mes sœurs jouaient un rôle, je voulais encore offrir à ma mère un cadeau de ma façon. Je pris sur mon sommeil pour broder, à son insu, un ouvrage qui me rendit malade. Ma mère, alarmée sur mon compte, ne sachant à quoi attribuer ma pâleur, appela le vieux médecin qui soignait ma famille et qui était dans mon secret.

— Voyez, lui dit-elle, cette enfant dépérit tous les jours, je ne sais quelle en est la cause !

— Oh, Madame ! répondit le médecin, il n'y a pas de lésion manifeste ; c'est que mam'selle travaille trop.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? Cette petite paresseuse ne fait rien du tout ; certainement l'ouvrage ne la fatigue guère.

J'avais beau faire signe au médecin qui ne cessait de répéter.

— Allez, Madame, je sais ce que je dis, mam'selle travaille trop ; il sortira de là quelque chose qui vous surprendra.

Heureusement que ce discours ne fut pas compris, et le médecin repartit, à ma grande satisfaction.

Cependant la distribution des rôles, les répétitions, nous occupaient sans cesse ; il fallait envoyer des exprès à nos amies, recevoir leurs réponses ; tout cela en cachette, afin d'augmenter par la surprise le plaisir que nous nous promettions. Mais quel enfant peut tromper les yeux maternels ? Ma mère s'aperçut fort bien de toutes nos menées et feignit une parfaite ignorance.

Enfin, ce beau jour arriva : mon père nous permit d'inviter quelques-uns de nos amis : nous jouâmes de notre mieux. Nos costumes, notre joie, rendirent cette fête beaucoup plus intéressante que je ne l'espérais. J'offris mon petit ouvrage auquel, par exemple, ma mère ne s'attendait pas du tout. Elle fut tout attendrie, et nous, bien heureuses. Oh ! comme ces jours passent vite ! Au moins, ceux-là ne traînent pas le remords après eux.

Je ne raconterai pas tous les plaisirs que nous avons goûtés en ce genre, pour éviter les répétitions. Je veux cependant parler d'un jour de saint François, fête de mon père. Les joues d'Henriette se ressouviendront longtemps de cette journée. Nous préparâmes quelques scènes où nous avions tâché de conserver le caractère des personnes qui jouaient, c'est-à-dire celui de nos sœurs ; Henriette surtout était fort bien dépeinte. Léontine prit le rôle de la paysanne ; moi, celui de M^me^ Singlant.

Comme j'étais dans la coulisse, en costume de vieille décrépite, robe de damas vert, paniers, coiffure à papillon, je vis paraître Henriette avec sa robe blanche, pâle comme un lys. C'était sans doute l'émotion qui l'avait saisie. Affligée de ne plus lui voir ses jolies couleurs, je m'approche d'elle, et, sans la prévenir, sans réflexion, sans autre forme de procès, je lui applique à

tour de bras deux tapes étourdissantes. Les larmes de la pauvre enfant me tirèrent de ma distraction. J'en fus désolée, mais les couleurs reparurent ; elle n'en fut pas moins jolie, et joua sa petite scène à ravir.

Cependant, l'imagination de Léontine s'exaltait de jour en jour ; son esprit se formait ; la poésie avait pour elle un attrait inconcevable. Un soir, étant assises, tête à tête, sur le divan du salon d'Hauterive, dans une de ces conversations où aucune de nos pensées n'était cachée, où notre cœur se montrait à découvert, elle me parlait d'une jeune femme charmante :

« Elle est adorable ! » me disait-elle.

Cette expression me choqua, je la trouvai trop exagérée : « Ah ! Léontine, lui dis-je, ne profanons pas ce mot *adorable ;* il ne peut se rapporter qu'à la divinité. »

Frappée de cette réflexion, elle n'ajouta plus rien.

Quelques jours après, ces dames vinrent nous voir.

« Ma chère, me dit-elle, ce que vous me dites l'autre jour sur le mot *adorable* m'a fait réfléchir. J'ai supposé une jeune femme qui va mourir, occupée de la tendresse qu'elle a pour son enfant et de l'adoration qu'elle doit à Dieu. J'ai fait là-dessus quatre vers qui m'ont paru jolis, j'ai voulu ajouter une fin, puis un commencement : tout cela a fait une espèce d'élégie que je vous apporte. »

En disant cela, elle me donna un feuillet de papier où je lus une pièce de vers, intitulée : *La pauvre Mendiante.*

Etonnée de ce coup d'essai, je ne voulais jamais croire qu'il fût de Léontine.

— Mais, lui dis-je, avez-vous étudié les règles de la versification ?

— Non, me dit-elle, l'oreille m'a guidée.

Octavie, toute glorieuse de l'esprit de sa sœur, m'assurait que ces vers étaient de Léontine. Il fallut donc se rendre à l'évidence. Je me dis alors : il n'est donc pas si difficile de faire des vers ! L'essai suivit cette pensée lumineuse. Marie, ayant fait la même remarque, mit aussi la plume à la main. Léontine, enhardie par son premier succès, voulut en tenter un second.

Nous voilà toutes les trois, sans autre règle que notre ignorance, griffonnant du papier, cherchant des rimes, nous gardant l'une à l'autre un profond secret. Lorsqu'enfin, un beau jour, étant encore réunies, nous nous fîmes mutuellement nos confidences. Chacune sortit une paperasse de son portefeuille ; mais, quel fut notre étonnement en voyant que, sans nous être donné le mot, le sujet de nos vers était trois aveugles. Léontine avait choisi un petit *aveugle-né ;* une *jeune fille aveugle* avait inspiré Marie ; et moi un pauvre *vieillard aveugle.* Cette singularité me parut si plaisante que je vais transcrire ici ces trois élégies.

## L'AVEUGLE-NÉ (1)

Tout auprès d'un berceau, couche de l'innocence,
Que les pleurs du remords ne viennent point souiller,
Adèle, dont les traits encor peignent l'enfance,
Oubliant le sommeil, se plaisait à veiller.
Sa voix, son regard, tout disait : elle est mère. -
Des séduisants plaisirs dédaignant la chimère,

(1) Par Marie de Gaïx.

Elle cherche les siens au berceau de son fils ;
Endort par des chansons le germe des soucis ;
De perles et de fleurs dépouille sa coiffure,
Pour orner de joyaux sa blonde chevelure.
Et son voile d'hymen, ce tissu précieux,
Suspendu sur l'enfant, lui dérobe les cieux.

Mais, vaine illusion ! tendresse passagère !
Dernier rêve trompeur d'un espoir éphémère !
Ah ! pourquoi tempérer un jour trop radieux ?
Le ciel a refusé la lumière à ses yeux.
Et cet azur brillant que l'étranger admire,
D'une mère, jamais, ne verra le sourire.
Adèle, en y songeant, sentit ses pleurs couler,
Et les baisers d'un fils n'ont pu la consoler.

« Dors, ange du berceau, dors sans penser, dit-elle ;
« Mais laisse-moi pleurer sur ton triste destin.
« Encore quelques jours, et la raison cruelle
« T'apprendra que la nuit peut avoir une fin.

« Alors tu me diras : est-ce bien beau l'aurore ?
« Montre-moi le soleil, et la terre et les fleurs.
« Dis-moi pourquoi mes yeux ne peuvent voir encore ?
« Je ne te répondrai, mon fils, que par des pleurs !

« Cher enfant ! il comprend le prix d'une caresse ;
« D'un baiser, bien souvent, il demande le don ;
« Et pour lui, du bonheur, la coupe enchanteresse,
« Il la puise en mon sein en répétant mon nom.

« De ses pas chancelants, s'il hasarde l'usage,
« Il tend ses petits bras pour réclamer le mien,
« Et je ne me dis pas, en guidant son jeune âge :
« Ce bras, un jour moins faible, il sera mon soutien.

« Ah ! le Ciel à jamais unit notre existence.
« Hélas ! d'une douceur mes maux seront suivis ;
« J'aurai, pour sa vieillesse, encor les soins d'enfance ;
« Jusqu'à mon dernier jour je conduirai mon fils.

« Mais, n'est-il plus ce temps où le Dieu des miracles
« Ranimait une vue éteinte sans retour ?
« Grand Dieu ! tu le permets, j'espère en tes oracles.
« Demandez, as-tu dit ; rends à mon fils le jour. »

Ces accents sont montés au Dieu de la prière.
Sera-ce vainement que sa bouche a promis ?
La mère du Sauveur pria pour une mère :
Elle se rappelait du regard de son fils !

## LA JEUNE FILLE AVEUGLE (1)

Déjà les vents du Nord, au sourd mugissement,
Arrachaient au vieux chêne un reste de verdure
Que nos bois dépouillés lui cédaient tristement ;
La lune n'éclairait qu'à demi la nature ;
Les oiseaux de la nuit, par l'horreur inspirés,
Faisaient vibrer les airs de leurs cris prolongés ;

(1) Par Léontine de Villeneuve.

Et du haut d'un castel l'airain annonçait l'heure.
De l'infortune, hélas ! c'est la triste demeure.
Seule, désespérée, délaissée sans retour,
Malvina du bonheur n'attendait plus le jour !
Aveugle, sans parents, à ce monde étrangère,
Depuis que sa compagne avait quitté la terre,
Ne pouvant plus aimer, elle voulait mourir !
Grâce, beauté, fraîcheur, en elle tout s'efface.
Du sombre désespoir ses traits gardent la trace ;
A la seule douleur son âme peut s'ouvrir !...
« Où sont tous mes amis ? où sont-ils ? disait-elle :
La seule Evelina m'était restée fidèle,
Elle essuyait mes pleurs, écartait les revers,
Guidait mes pas tremblants, embellissait ma vie,
Veillait auprès de moi, me nommait son amie ;
Et par ses yeux, enfin, je voyais l'univers !
Mais, pourquoi, de ce temps, me retracer les charmes ?
Pourquoi me rappeler ces jours chers à mon cœur ?
Il ne me reste plus que le deuil, que les larmes ;
Mon ange a pris sans moi le chemin du bonheur.
Vous, qui voyez encore la lumière des cieux,
Conduisez Malvina vers cette roche antique,
Où, d'une vieille croix plantée par ses aïeux,
Sont les restes couverts d'un lierre symbolique.
La demeure des morts ne saurait m'effrayer ;
C'est dans ces tristes lieux que je veux habiter.
Au séjour des vivants je n'ai plus d'espérance ;
Des hommes désormais mon cœur n'attend plus rien.
Mais je sens que ma mort va finir ma souffrance.
De mon éternité le jour heureux commence ;
La nuit qui m'environne aura fini demain. »

## LE VIEILLARD AVEUGLE (1)

Un soir, assis au pied d'une croix solitaire
Qu'un vieux lierre entourait de ses frêles rameaux,
Un aveugle, pensif et couvert de poussière,
De son manteau poudreux secouait les lambeaux.
Son front était couvert d'une large blessure
A demi effacée par les rides des ans.
Les débris d'un vieux casque et d'une antique armure
Attestaient ses travaux, cachaient ses cheveux blancs.
Mais, pour lui. le présent était rempli d'alarmes ;
Son bonheur n'existait que par le souvenir,
Et les jours glorieux de ses premières armes
Egayaient la pensée de son pâle avenir.
Un chien auprès de lui cherchait une caresse ;
Il regardait son maître, et semblait demander
Un reste d'aliment, un regard de tendresse
Que le pauvre soldat ne pouvait accorder.
Il disait à Dieu seul sa douleur, sa misère,
Et ne fatiguait pas les voyageurs distraits
Par les gémissements d'une vaine prière
Qu'ils repoussent souvent et n'accueillent jamais.
Mais son cœur s'adressait à Celui qui console :
« Seigneur, comme un torrent, je passe et je m'enfuis !
Le bonheur d'ici-bas n'est qu'un songe frivole ;
De ma longue existence abrégez les ennuis.
Ma mère me contait, dans ma tendre jeunesse,
Qu'autrefois un vieillard, qu'on appelait Tobi,
Aveugle, délaissé, dans sa grande vieillesse
Par les soins de votre ange avait été guéri.

(1) Par Coraly de Gaïx.

Il revit son enfant : son cœur trouva des charmes,
Lorsqu'il n'espérait plus qu'un éternel sommeil.
Moi, je n ai plus de fils pour essuyer mes larmes !
Que me servirait donc de revoir le soleil ?
Je suis seul sur la terre et n'ai plus d'espérance ;
Mon bâton et mon chien, voilà tous mes trésors.
Je veille sans plaisirs ; je m'endors sans remords ;
Un peu de pain suffit à ma triste existence.
Mais, hélas ! aujourd'hui ce secours a manqué...
Demain, lorsque les fleurs commenceront d'éclore,
Comme leur doux parfum mon âme aura passé,
Et pour moi du bonheur apparaîtra l'aurore ! »

Il dit, penche la tête, et s'endort sans retour. —
— Lorsque le jour parut, on vit un chien fidèle
Couché près d'un vieillard qu'il regardait toujours ;
Il semblait agité d'une angoisse mortelle. —
Attendant son réveil, il mourut à son tour.

Léontine, ayant pour la poésie beaucoup de dispositions, voulut en étudier les règles. Elle a fait, depuis cette époque, bien d'autres morceaux que j'ai recueillis, car ils doivent servir à nous rappeler les beaux jours de notre jeunesse. Et, d'ailleurs, elle ajoute si peu de prix à ce qu'elle fait, que, sans la fraude de ses amies, elle n'aurait conservé aucune de ces petites poésies dont une autre serait si glorieuse.

*
* *

L'hiver qui nous chasse de la campagne et nous sépare de nos amies, est la saison que nous aimons le moins.

Mais, vivent les beaux jours qui nous ramènent à Gaïx ! Des lectures en commun, des promenades, de l'ouvrage ; l'éclair n'est pas plus rapide que nos journées. Nous avons ordinairement beaucoup de monde ; quelquefois des visites ennuyeuses dont le départ nous donne beaucoup de joies ; le plus souvent, ce sont des amis que nous voudrions garder toujours.

De ce nombre est Auguste de Raynaud (1) que ma famille a toujours traité comme l'enfant de la maison, et que nous aimons comme un frère. Rempli d'esprit, d'honneur et de courage, il joint à ces brillantes qualités un cœur qui a le tendre et la délicatesse d'une femme. Enfant de la montagne, il en a conservé une teinte mélancolique qui ajoute un charme de plus aux manières distinguées qu'il a rapportées du grand monde.

Ordinairement, à des jours bruyants succède une profonde solitude. J'aime à me promener seule dans nos longues allées, surtout en automne, lorsqu'à l'abri de nos buis épais, j'entends le vent siffler au-dessus de ma tête. Pendant l'été, nous allons souvent sauter dans la prairie sur les monceaux de foin dont elle est couverte. Rien n'est joli comme cette récolte : un vallon d'une lieue de long, bordé d'une rivière, entouré d'arbres, rempli de chariots de bœufs, de paysans, de jolies faneuses avec leurs longs râteaux et leurs chapeaux de paille ; des faucheurs qui, de leurs faux inexorables, tranchent les ronces comme les plus belles fleurs et renversent, en passant, le toit de la pauvre perdrix qui avait logé sa

(1) Fils du vicomte de Raymond résidant à la Salvetat, près Saint-Pons (Hérault).

couvée naissante sous une touffe protectrice. Que de fois n'ai-je pas essayé de sauver la vie à ces pauvres petits orphelins ! mais tous mes efforts étaient inutiles, tant il est vrai que rien ne peut remplacer les soins d'une mère !

Quelquefois, je vais avec mes sœurs, dans les champs, ramasser des épis pour grossir la gerbe de la pauvre glaneuse, espérant bien être un jour comme ces épis échappés à la main du moissonneur et recueillis par les anges.

Mais la saison que j'aime le mieux, c'est le printemps. Alors tout se renouvelle, tout prend un air de fête. Il me semble rajeunir avec la nature. Les rossignols s'égosillent, l'air est embaumé, les fleurs éclosent. Après ces fleurs viendront des fruits ; c'est comme l'espérance.

Une jeune personne, charmante par ses grâces, intéressante par sa position, vint grossir pendant quelques années notre bande joyeuse. Joséphine de B..., qu'une prédilection trop exclusive en faveur de sa sœur aînée rendait fort malheureuse, avait été forcée d'abandonner le toit paternel. Elle vivait à Castres, retirée dans un couvent, sans plaisirs, sans affections, isolée sur la terre, supportant son malheur avec résignation. Tant de jeunesse, d'infortune intéressèrent ma famille. Je tâchai de me rapprocher d'elle, d'obtenir son amitié, de gagner sa confiance.

Malgré la défiance naturelle qui accompagne toujours l'infortune, Joséphine crut pouvoir compter sur mon cœur et me fit lire dans le sien toute l'amertume dont il était abreuvé. Oh ! combien ses chagrins m'ont fait verser de larmes ! Elle venait avec nous à la campagne,

partageait nos jeux et nos plaisirs, en augmentait le charme par sa présence. Il y avait en elle quelque chose de séduisant qui entraînait malgré soi. Les jeunes personnes la désiraient pour amie ; tous les élégants du jour aspiraient à sa main. Mais Joséphine ne partageait aucun des sentiments qu'elle inspirait ; sa tête était vive, son cœur froid ou désabusé. Cependant je n'ai pas à me plaindre, son amitié pour moi fut toujours franche et sincère.

Son séjour à Gaïx ne fut qu'une suite de fêtes : promenades à cheval, vaudevilles, collations charmantes trouvées comme par magie dans nos jolis vallons, suivies de danses ou de courses aux barres. Ce fut dans une de ces parties que ma mère ayant été faite prisonnière, ma petite sœur Henriette, prenant la chose au sérieux, voulut aller à son secours ; ayant manqué son coup, elle se jeta dans les bras de notre mère en fondant en larmes :

« Ah ! maman ! lui dit-elle, je n'ai pas pu vous délivrer ! »

Nous rîmes de cette douleur enfantine, et pourtant cette petite scène mouilla nos yeux.

Un jeune abbé, ami d'enfance de mon frère, jouait aussi avec nous. Joséphine voulut l'attaquer. Lorsqu'il se vit poursuivi par cette jolie personne, le voilà franchissant les haies, les fossés, croyant bonnement être poursuivi avec l'acharnement qu'il mettait à fuir. Nous voyions de loin flotter de temps en temps la queue de sa soutane, tandis que Joséphine, tranquillement assise, riait avec nous de sa frayeur. Je crois vraiment qu'il l'avait prise pour le diable ; il est certain que jamais diable ne prit des formes plus séduisantes.

C'était une galanterie de M. de Villeneuve qui nous avait mis ce jour-là si fort en gaîté. Cet excellent ami, qui a toute la grâce et la politesse de l'Ancien Régime, sachant que nous avions beaucoup de monde, vint lui-même chercher ses filles, disant qu'il était fort pressé de retourner dans ses champs. Nous murmurâmes fort contre un départ aussi précipité. Pour nous dédommager un peu, notre troupe joyeuse alla les reconduire. Le temps était superbe ; l'équipage de ces dames les attendait dans une jolie gorge, ombragée d'arbres et traversée par un ruisseau. Arrivés au lieu indiqué, nous voyons une table sur le gazon, des domestiques, des gâteaux, du punch glacé. M. de Villeneuve, qui avait voulu nous donner cette surprise, fit les honneurs de tout cela avec sa grâce accoutumée.

Plusieurs jeunes gens étaient avec nous ; l'un d'eux, M. Eugène de M..., touché des beaux yeux et surtout de la jolie dot de Joséphine, mettait tout en œuvre pour lui plaire et obtenir sa main. Elle réunissait, il est vrai, tous les avantages, mais elle s'était aperçue que le plus recherché était sa fortune, car la manie du siècle est l'amour de l'argent.

Un jeune homme me disait dernièrement, d'une manière tout à fait sentimentale :

« Si, par exemple, Mademoiselle, je me mariais avec vous ! Eh bien, nous mourrions de faim, car les parchemins ne nourrissent pas. M^lle^ Léontine, oh ! celle-là est bien riche ! Aussi, je l'aime ! mais, je l'aime ! »

Et, en disant cela, il ouvrait une bouche où trois petits pâtés seraient entrés de front. Ensuite, il me condamna au célibat sans rémission ; puis, ayant des remords, il

ajouta d'un ton de pitié que je pourrais peut-être bien trouver un mari. Après cette belle harangue, il prit sa canne, son chapeau, et disparut.

Il y aurait vraiment de quoi me désoler, si j'avais la vocation du mariage. Mais, quoique bien jeune, mon éloignement pour cet état est connu. Ma grand'mère m'annonce de grands regrets pour l'avenir si je persiste dans ma résolution, mais je n'en crois rien. Après avoir raisonné à dix-huit ans comme à trente, il serait guignonnant de penser à trente comme à dix-huit.

Mais revenons à M. Eugène de M... Un jour, jouant je ne sais quelle charade, il demanda à ma mère, comme une grâce, de lui laisser conter une histoire.

— Je le veux bien, lui dit ma mère, mais prenez garde à ce que vous allez dire !

— Soyez tranquille, Madame !

Et le voilà débitant une espèce de roman, qu'il dédiait sans doute à Joséphine ; c'était de l'amour, des larmes, des soupirs. Ma mère, impatientée, coupa court à cela, le priant sans compliment d'en finir et d'aller préparer son troisième acte.

Abasourdi d'un ordre aussi sec, le pauvre garçon ne put y tenir ; il passa avec nous dans la pièce voisine, et s'évanouit. Mon père et quelques messieurs le soutinrent, tandis que Léontine, Octavie et moi, très effrayées, traversâmes l'appartement où la société nous attendait, en criant de toutes nos forces :

« Du vinaigre ! du vinaigre ! il se meurt ! »

Tout le monde applaudissait au naturel avec lequel nous jouions l'effroi.

« Le mot est, peut-être, *vinaigre* ! » se disait-on.

Enfin, nous reparûmes avec des secours, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous persuadâmes la société de la réalité de ce qu'on ne cessait de prendre pour un jeu :

Parmi les admirateurs de mes amies se trouvait un colonel qui me disait ingénûment :

« Moi, Mademoiselle, je m'ennuie partout, et pourtant il y a huit jours que je suis ici sans m'être ennuyé un seul instant. C'est drôle, cela ! »

Joséphine nous quitta avec les hirondelles. L'hiver nous surprit à la campagne et nous fûmes obligés d'y passer les jours de Noël. Comme cette fête est bien plus touchante ici qu'à la ville ! Ce petit enfant, ces anges, cette crèche, ces pasteurs, tout cela s'accorde mieux avec l'innocence et la simplicité de nos pauvres bergers. Lorsqu'ils s'acheminent le soir vers l'église, entourés de leur famille, suivant le petit sentier tracé dans la neige, avec leurs gros sabots, leurs habits des dimanches, leur rosaire à la main, qu'on entend de tous côtés les cloches des environs qui ressemblent aux concerts des anges, il est impossible de ne pas éprouver un sentiment délicieux : c'est de l'amour, c'est de la tristesse, c'est de la joie, c'est du mépris pour toutes les grandeurs de la terre.

Pendant le printemps, nous allons quelquefois à Saint-Pons voir notre grand'mère et notre oncle d'Espine qui est si bon, si aimable pour nous. Là, entourées de nos vieux parents, nous passons d'heureux moments qui s'écoulent toujours trop vite. Le trait caractéristique de ma famille maternelle est un esprit vif et original, accompagné d'une grande bonté de cœur, ce qui rend leurs relations fort agréables.

Les dames de Saint-Martin et notre charmante cousine Elise de Raynaud ajoutent aussi beaucoup de plaisir à notre séjour. Cette dernière a jeté trop de charme dans ma vie pour que je ne la mentionne pas particulièrement. Elle n'est pas jolie, mais sa taille est superbe. Tout est passion chez elle ; poursuivant sans cesse la chimère du bonheur, je crains qu'elle ne soit jamais heureuse, parce que la réalité sera toujours au-dessous de ses illusions.

Un passage d'une de ses lettres, que je prends presque au hasard entre mille, la fera mieux connaître. Elle était au château de Cuq, appartenant à son frère ; ces constructions, très haut perchées, dominent une plaine immense.

« Je sortis de l'église, m'écrivait-elle, et, m'asseyant sous le porche, je regardais l'épais brouillard qui couvrait cette belle plaine. On ne distinguait que les objets les plus rapprochés, mais à bien peu de distance, ce n'était plus qu'incertitude. Je comparai ce coup d'œil à celui qu'on jette sur l'avenir ; mais je savais au moins qu'au premier rayon du soleil, cette vapeur légère disparaîtrait, et que tout ce qu'elle couvrait était beau et uni, au lieu que l'avenir demeure toujours couvert d'un voile impénétrable. Si un doux rayon d'espérance vient parfois l'entr'ouvrir, l'illusion, l'erreur et les mécomptes sont toujours le fruit de nos téméraires recherches » !

La liberté, l'union, la simplicité, qui règnent à Saint-Pons, font une seule famille de tous ses habitants. Nous allons souvent, avec ma cousine Elise, Caroline et Clémence de Saint-Martin, faire de longues courses dans les montagnes. Quelquefois nous montons jusqu'à la Sal-

vetat où notre excellent oncle, le vicomte de Raynaud, nous reçoit à la façon des patriarches.

A notre dernier voyage, nous assistâmes à la première communion de deux cents petits montagnards. Je n'ai jamais rencontré de foi plus vive que la leur ; on les mena aux fonts baptismaux où ils se présentèrent deux à deux, levant les mains sur les Saints Evangiles et jurant de renoncer à un monde dont ils ne connaîtront jamais les amères douceurs. Ils se rendirent ensuite à l'autel en procession, chantant un cantique patois plein de grâce et de naïveté, portant des cierges allumés qu'ils présentaient à Dieu comme pour lui dire qu'ils voulaient aussi se consumer à son service. Enfin, le saint sacrifice commence, le prêtre fait un discours tout rempli de la bonté et de la miséricorde d'un Dieu qui fut enfant pauvre et faible comme eux. Et les petits montagnards, fondant en pleurs, n'eussent point voulu échanger leur indigence contre la richesse.

A ces larmes succède un profond recueillement ; le prêtre demeure dans le silence ; le peuple se prosterne et le Dieu de l'innocence descend au milieu de ces pauvres enfants, et enivre leurs âmes d'une joie que les heureux du siècle ne goûteront jamais. Religion de mon Dieu, vous avez des consolations pour toutes les larmes !

Sans sortir de cette montagne, j'en trouve une preuve bien touchante dans ce que je vis un jour à Caylus. Une petite fille, ayant perdu sa mère, qui était déjà veuve, se trouva abandonnée, sans secours. Le vieux curé du lieu voua, selon l'usage, l'orpheline à la Vierge. Il la porta au pied de l'autel, et, mêlant sa voix tremblante aux pleurs de l'enfant qui n'avait plus rien sur la terre, il l'offrit à

la Reine des Anges. Oh ! j'en suis sûre, Marie a protégé la pauvre petite, ce qui vaut plus pour elle que la fortune et le bonheur !

*
* *

Je ne veux pas passer sous silence des événements trop remarquables pour n'avoir pas frappé ma jeune mémoire ; je veux dire le retour des Bourbons. Il ne me reste de ce premier moment que le souvenir de la bataille de Toulouse dont nous entendions le bruit, quoique à douze lieues de distance ; l'arrivée des Anglais qui se présentaient à nos portes comme de vieux amis, chacun d'eux ayant un enfant de la ville sur les bras ; le passage de l'armée d'Espagne avec son innombrable artillerie ; la joie délirante du bon peuple de Castres et de ma famille surtout, qui, ayant conservé, pour son Roi malheureux, amour et fidélité, m'avait pour ainsi dire nourrie dans les mêmes sentiments.

Après tant de bonheur, les Cents Jours arrivèrent ; et quoique notre ville, surnommée la sainte, ne puisse jamais retirer un grand lustre de ce que je vais raconter, je n'en aurai pas moins la satisfaction de me souvenir qu'elle a toujours été la première à manifester les sentiments empreints sur ses armes : *debout ! toujours debout* pour Dieu et le Roi !

A l'approche de l'usurpateur, tout est en émoi. Le régiment alors à Castres se divise. La bonne partie fut au secours du duc d'Angoulême ; l'autre resta pour mettre notre pauvre cité sens dessus dessous. Je fus même au moment de donner beaucoup d'inquiétude à ma famille par

un imprudent enfantillage. La curiosité m'attira à une fenêtre à l'instant où le régiment promenait, avec des cris horribles, l'aigle impériale. Voulant cracher dessus, je manquai mon but et j'atteignis la manche d'un vilain officier qui demandait vengeance à tue-tête. Sans la protection d'un grand coquin qui fit valoir mon extrême jeunesse, j'eusse été vraisemblablement conduite en prison.

Après une foule de tracasseries de tout genre, nous parvînmes enfin au comble de nos vœux et arborâmes le drapeau blanc. Cet élan trop prématuré nous valut forces inquiétudes. Toulouse, Béziers, Albi nous menaçaient. Sans ressources aucunes qu'un dévouement sans borne, une petite troupe fut organisée à la hâte. M. Justin de Bonne, d'une capacité peu commune, qui avait déjà fait ses preuves, en était le chef ; M. Louis Azaïs, plein de courage et d'ardeur pour la cause royale, le seconda avec toute la capacité d'une tête ardente qui sait affronter le danger. Mon oncle était absent ; et mon père, malade depuis longtemps, était profondément ému de l'idée qu'il ne partagerait pas les périls de ceux qui allaient défendre une si bonne cause.

Pendant quelques jours, un calme qui précédait l'orage donna le temps de faire quelques utiles préparatifs. La maison de mon père était le quartier général ; nuit et jour, les estafettes se succédaient. Enfant, je riais de cette agitation. Cependant tout annonçait une attaque prochaine.

Un matin, réveillés au bruit des cloches, des tambours, on nous apprend que la ville va être assiégée par huit cents hommes venant d'Albi. C'est alors que

nos bons Castrais se démontrèrent avec toute l'énergie qui les caractérise ! Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous s'arment à leur manière. C'était des broches, des haches, des frondes, etc. ; mon frère, encore enfant, alla instamment prier ma mère de lui permettre d'aller aussi défendre son pays ; ma mère, touchée jusqu'aux larmes, mais craintive dans sa tendresse, lui refusa cette faveur.

Les poissardes découvrirent un petit canon semblable à une seringue, l'établirent sur des roues, les cartouches dans un carton, et le menèrent en triomphe sur le champ de bataille. Il fit merveille par la frayeur miraculeuse qu'il inspira à nos ennemis. La fière contenance de notre petite armée leur en imposa, mais ils envoyèrent un trompette pour nous sommer d'abattre notre cher drapeau. *Vaincre ou mourir* fut la réponse.

Alors, un parlementaire se présente ; c'était le général Tridoulat. Ce pauvre homme, effrayé de l'exaltation des habitants, demandait doucettement s'il ne serait point massacré. On l'amena à la maison commune ; là, on lui prouva jusque à l'évidence que, vu la volonté bien déterminée de ne point céder, il n'avait rien de mieux à faire que de s'en retourner et nous laisser jouir en paix de nos espérances.

Ce discours, appuyé de tout ce qui pouvait convaincre le général, produisit son effet : il demanda aussitôt une sauvegarde. M. de Perrin et quelques autres furent désignés pour le reconduire. Cette circonstance me ramène à un événement assez singulier pour que je le mentionne.

M^me^ de Perrin, attendant son mari avec des craintes

bien pardonnables à cette époque, entraîna ma mère, d'autres dames et plusieurs jeunes gens sur le chemin qui devait le ramener. C'était le soir. Déjà à grande distance de la ville, on allait toujours, espérant de rencontrer ceux qu'on attendait avec tant d'impatience, quand, tout à coup, une voix s'écrie :

« Mesdames ! Allez dans les bois ! Il y a du trouble dans la ville ! »

Ce conseil arrête la petite troupe. Les hommes vont au secours, les femmes en attendent.

Un moment après, autre avertissement aussi obscur que le premier. M. Terson, notre voisin, bon autant que brave, apparaît au milieu de ces indécisions. Sa fille, nouvellement mariée et souffrante, était l'objet de ses sollicitudes :

— Hé bien ! Monsieur Terson ! quelles nouvelles ?

— Ma fille ! ma fille ! criait-il tout essoufflé ; ma fille ! ne te trouble pas ! on s'égorge ! le tapage est affreux ! mais rassure-toi ! l'on s'égorge !

A ces mots, ma mère veut courir à sa famille qu'elle croit exposée. La crainte lui donne des ailes. Notre tante, la comtesse de Mauléon, et Mme Balard, auteur du poème de l'*Amour maternel* (1), la suivent ; plus jeune qu'elle, ma mère les devance. Les cris, le bruit du tambour, qu'on entendait dans le lointain ; la rencontre d'un silencieux détachement de cavalerie, le sabre à la main,

(1) Marie-Françoise-Jacquette Alby, épouse de M. Balard, avocat à Castres, était née en 1776. En 1810, elle publia un poème en quatre chants intitulé *Amour Maternel*. Elle obtint aux Jeux-Floraux un Souci et un Lis, et les lettres de maîtrise en 1819.

au travers duquel elle passa comme une ombre légère ; sa robe blanche, sa course rapide ; l'airain qui frappait onze heures ; tout cela donnait à cette scène un aspect tout à fait romantique. Aux portes de la ville, ma mère apprend que tout ce bruit n'est qu'une fausse alarme. Un des messieurs qui l'avait suivie nous la ramena encore toute tremblante de l'effroi que nous lui avions causé, et nous rîmes de bon cœur de sa plaisante aventure.

Cependant les instants qui s'écoulaient nous amenaient au but tant désiré. Encore quelques jours et nous étions ensevelis sous des ruines : le général Gilli, alors commandant à Toulouse, se disposait à marcher avec de l'artillerie sur notre pauvre ville, quand il apprit que les décrets de la Providence étaient accomplis ; Louis XVIII était remonté sur le trône de ses pères. Le cœur touché de reconnaissance, mes chers compatriotes allèrent aux pieds des autels rendre grâces à celui qui les avait préservés de tant de périls. Et ils sont aujourd'hui, comme alors, *toujours debout* pour Dieu et le Roi.

*
* *

Pendant les hivers que nous passons à Castres, sortant peu, nous menons une vie très uniforme. Nous voyons souvent la famille de Lastours. M$^{me}$ de Lastours est une amie de ma mère ; étant du même pays, ayant les mêmes goûts, elles ont une singulière ressemblance de cœur et de destinée qui n'a fait encore que resserrer des liens qui datent de loin. Ce sentiment se perpétue chez leurs enfants ; je suis moi-même étroitement liée

avec Hombeline de Lastours, et je trouve dans cette liaison toute la douceur d'une amitié sûre et sincère. A une voix enchanteresse, Hombeline joint un talent très remarquable sur le piano ; nous faisons ensemble beaucoup de musique, et le temps passe alors deux fois plus vite.

Ma mère nous mène pourtant quelquefois dans ce qu'on appelle le monde. S'il est partout comme celui-là, je dis sans hésiter qu'il est fort ennuyeux : une toilette gênante, des parties où l'on s'expose à perdre beaucoup d'argent, des femmes qui s'embrassent et se déchirent, des hommes qui excitent leur caquetage en se moquant ensuite de celles qu'ils ont le plus flattées ; ce sont ces aimables perfidies qui alimentent la conversation et tiennent lieu d'esprit.

Ce qui m'a le plus frappée, ces jours-ci, c'est un beau merveilleux, embelli par vingt mille livres de rente, qui, tout en arrangeant ses cheveux, frappant sans bruit ses doigts l'un contre l'autre comme s'il jouait du piano, passant son pouce dans une de ses boutonnières (ce qui est aujourd'hui le grand genre), nous donnait sa *paole d'honneu* (car il n'est plus permis de prononcer les R), que *Païs* n'était pas plus *aguéable* que Toulouse, et que, d'après cette *obsévation*, il allait y passer le *canaval*. Pour moi, qui ne suis pas encore à cette hauteur, je le regardais de tous mes yeux et le trouvais fort ridicule.

Du reste, je juge de mes impressions d'après un cadre fort rétréci ; je pense que le grand monde a sans doute d'autres jouissances qui me sont inconnues, puisqu'on se donne tant de peine, et quelquefois beaucoup de mal, pour se les procurer.

## CHAPITRE II

### MON PREMIER ROMAN (1)

Oh ! si tu savais, chère amie. quelle humiliation, quel mécompte d'amour-propre je viens d'éprouver ! tu ne me plaindrais pas, méchante ! mais tu rirais comme les autres, j'en suis sûre. Eh bien ! voici mon histoire. Tu sais ma passion malheureuse pour la lecture, et combien l'on est sévère à mon égard pour le choix des ouvrages que l'on me permet. L'autre jour, impatientée plus que de coutume, à cause d'un refus que je venais d'essuyer pour un roman de Walter-Scott : — « Eh bien ! dis-je dans mon impatience, puisqu'on m'interdit le roman le plus innocent, je vais en faire un ; on me permettra bien de le lire, j'espère ! » Aussitôt dit, aussitôt fait ; et, de cette belle colère, sortirent les pages que voici :

(1) Adressé, sous forme de lettre, à sa cousine et amie Elisa de Raynaud.

## Les mémoires d'une Rose.

« Tout le monde écrit son histoire ; de belles dames et de petits enfants ; des écrivains illustres et des voleurs de profession ; jusqu'à un louis d'or qui a donné ses mémoires ! Pourquoi donc, moi aussi, ne donnerais-je pas les miens ? Ma vie, si éphémère et si parfumée, n'en sera pas moins remplie de graves enseignements et de douces leçons. Peut-être plus d'un cœur brisé trouvera au fond de mon calice un baume pour des blessures, et, dans les plis de mes feuilles, une pensée du ciel pour essuyer ses pleurs !

### *Ma naissance*

Marie, blonde et rieuse enfant, prodiguait ses soins empressés à sa vieille mère d'abord, puis à un pot de fleurs placé sur l'étroite fenêtre de son obscur réduit ; et ce fut là le lieu de ma naissance.

— Un beau rosier croissait avec l'enfant ; l'un et l'autre embellissaient la solitude de la pauvre mère, et réjouissaient ses yeux et son cœur.

Marie, la blonde jeune fille, ne connaissait encore de la vie que les joies de l'innocence et les caresses maternelles. Bientôt, hélas ! ces dernières lui furent ravies ! et son petit réduit, naguère si riant quand elle était heureuse, lui parut tout à coup sombre et désolé. Elle considérait avec effroi cette couche déserte, cette quenouille abandonnée, cet escabeau de bois où plus personne ne viendrait s'asseoir, ces murs tristes et dépouillés où pendaient seulement un rosaire, une image enfumée et un crucifix devant lequel, désormais, elle s'agenouillera toute seule !

plus de caresses maintenant ! plus de regards amis ! Que deviendra la pauvre orpheline ?

Et ses larmes coulaient, amères et abondantes, quand tout à coup le joli rosier frappa ses regards. Elle approche avec émotion de ce compagnon d'enfance ; elle aperçoit un beau petit bouton dont le rouge commençait à poindre, le premier qui eût encore paru :

« Ah : dit-elle, en joignant les mains : Merci ! mon Dieu, de l'ami que vous m'envoyez ! N'est-ce pas l'âme de ma mère qui a passé par cette fleur et qui vient me dire : Courage ! Vois ce pauvre arbuste : tu l'avais abandonné, et pourtant, le soleil et la rosée ne lui ont pas manqué. Crois-tu donc que Dieu t'abandonne, lui qui prend soin de ce petit bouton ? ».

Aussitôt, cette charmante enfant, remplie d'une sainte confiance, essuya ses larmes, écarta une feuille qui empêchait un rayon de soleil d'arriver jusqu'à moi : et, dès lors, nos existences se confondirent comme mes doux parfums avec ceux d'un beau lis.

### *Le papillon*

Dix fois le jour elle venait me voir, et, à chaque visite, elle me trouvait embellie. Bientôt se détachèrent les frêles liens qui retenaient mes feuilles prisonnières ; et ce fut un moment de bonheur pour Marie, lorsqu'elle les aperçut qui commençaient à s'entr'ouvrir.

« Ah ! disait-elle, joli bouton ! nous sommes du même âge ; j'ai quinze ans, toi quinze heures, et M. le Curé, ce matin, comparaît mon existence à celle d'une fleur. Puisque la vie est si courte, je veux au moins qu'elle soit bien remplie. »

Et, ce disant, elle prit son ouvrage, se plaça près de la fenêtre, et fit tourner son léger fuseau en pensant au ciel et à sa mère.

Bientôt un papillon, aux ailes d'or et au bleu corsage, vint voltiger autour de moi. Marie le regardait avec admiration. Elle abandonna son fuseau et, appuyée contre la fenêtre, elle suivit des yeux les évolutions de son nouvel hôte. Mais une larme mouilla sa paupière, à la pensée que mes charmes trouvaient au moins un admirateur, tandis qu'elle, la pauvre enfant, voyait sa jeunesse s'évanouir sans que personne lui dise : *Tu es belle !* car le cristal de la fontaine lui avait révélé ce secret.

Oh ! Marie ! que cette pensée épouvante ton bon ange ! Si tu pouvais le voir prodiguer autour de toi son amour et sa tendre sollicitude, tu n'envierais plus, je t'assure, des regards qui te flétriraient !

Cependant, le joli papillon tournoyait, s'élevait, s'éloignait, puis revenait encore. Enfin, il se fixa sur une de mes feuilles qui n'était qu'à demi étalée. Marie avança doucement sa petite main, prit entre ses jolis doigts les ailes du papillon et le fit son captif. Mais, lorsqu'elle voulut le mettre sous le verre qui devait lui servir de prison transparente, l'insecte s'échappa, laissant entre les doigts de son geôlier l'azur, le pourpre et l'or que l'enfant admirait naguère et qui n'étaient maintenant qu'une sale poussière.

« Voilà donc, se dit-elle alors, voilà donc ce qui reste de tant d'éclat ! Ma mère me disait un jour que tout ce qui brillait dans le monde était encore plus éphémère. Aussi, mon Dieu, je vous donne mon cœur ! puisse ma vie s'écouler ignorée ! de vous seul, désormais, je désirerai

les suffrages ! » A peine avait-elle fini ces mots, que son bon ange tressaillit de joie. Elle crut entendre le bruit de ses ailes ; un sentiment de bonheur ineffable fit battre son pauvre cœur, et une douce voix lui disait, au fond de l'âme : C'est à présent, Marie, que tu es belle aux yeux des anges et de Dieu ! »

J'en étais là de mon chef-d'œuvre que je relisais avec émotion, m'attendrissant sur le sort de mon héroïne, et me blessant de ma propre épée, car j'avais presque les larmes aux yeux. Enchantée de ce commencement, je voulus voir l'effet qu'il produirait sur mes sœurs, et j'allai les trouver dans la lingerie, occupées avec deux ou trois de nos femmes. J'eus beau prendre ma voix la plus touchante, mes inflexions les plus pathétiques ; ma lecture ne provoqua d'abord que d'énormes bâillements, suivis d'un rire inextinguible.

L'on m'assura que je réussirais beaucoup mieux à raccommoder des bas ; et me voilà, ma chère, avec mon dé, mon aiguille et mes ciseaux, corrigée pour la vie, je l'espère, de l'envie de faire des romans. Cependant, il me semble que j'avais de bien belles choses à dire ! La table de mes chapitres était si jolie, et leurs titres si touchants ! *La rosée ! le mois de Marie ! la fête Dieu ! la tombe !* Enfin n'y pensons plus, et ravaudons des bas.

# CHAPITRE III

## LETTRES — PREMIÈRE SÉRIE (1817-1824) (1)

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive.*

[Château de Gaïx, ce]... août 1817 (2).

Je suis si piquée, ma chère Léontine, de la guerre que j'entends journellement faire à ma taille, et surtout de ce que ces dames m'en ont dit l'autre jour, que je veux à tout prix la raffiner. Veuillez donc avoir la bonté, si, toutefois, cela ne vous dérange pas, et si madame votre mère veut bien le permettre, de m'envoyer le corset que vous avez eu la bonté de m'offrir et qui vous sied si bien. Je le garderai un jour seulement, et moins, s'il vous est nécessaire ; j'espère qu'à notre première vue, vous allez me trouver svelte et bien tournée. Ne riez pas, les moyens

(1) Du début de la correspondance jusqu'à la mort de sa sœur Alexandrine.

(2) Les parties entre [...] ont été ajoutées par l'éditeur.

sont violents, mais le succès n'est point douteux ; un peu de diète et quelques heures de position tous les matins vont me rendre charmante.

Aurez-vous aussi la bonté de m'envoyer Berquin, votre ami et le mien ; je me sens, comme vous, très peu de dispositions à devenir raisonnable, et j'espère, chère Léontine, que nous sauterons encore longtemps ensemble.

Maria et moi vous prions de ne pas nous oublier auprès de la charmante marquise Octavie ; embrassez Emilie de notre part et croyez toujours que je vous aime bien.

Papa et maman me chargent de leurs compliments pour M. et M[me] de Villeneuve, et moi, je les prie d'agréer mes respects.

*A la même.*

Gaïx, ce 3 août 1818.

Voilà déjà quelques jours, ma chère Léontine, que j'aurais dû vous écrire. Je viens réparer ma petite négligence et vous prier de ne pas en vouloir à Corcor qui vient vous demander pardon.

J'espère que Lamichaudière (1) continue son cours d'histoire, et qu'il en est au moins au règne de quelque Henri vingtième, croisé pour la délivrance de Jérusalem en Egypte, l'an du monde 14000 ; vous voyez que je suis

(1) Professeur d'histoire et de géographie, résidant à Castres.

au courant de vos leçons, et l'on pourrait croire que j'ai écouté aux portes, si vous ne m'aviez mis vous-même sur les traces du savant géographe.

Ne vous donnez pas la peine d'arracher les ronces du Caucase (1) ; vous savez bien, ma chère, que les chemins épineux mènent à la gloire et je crains bien de n'avoir pas celle d'arriver au sommet sans accrocs et sans écorchures.

La Saint-Laurent est attendue ici avec bien de l'impatience ; encore quatorze jours, et nous voilà à Hauterive. Oh ! comme nous allons faire les folles ! Nous pourrions bien encore barbouiller quelque *paperaille*, mais dites à Octavie que nos chefs-d'œuvre méritent quelque considération, et apprenez-lui, s'il vous plaît, à les admirer. Vous recevrez notre dernière production qui, je crois, a besoin d'être revue et corrigée ; les quinze et dix-sept ans de leurs auteurs s'y font remarquer à chaque ligne. J'espère cependant que nous pourrons facilement la perfectionner, et que je pourrai dans peu vous renouveler de vive voix l'expression de ma sincère amitié.

## *A la même.*

Gaïx, ce 17 août 1818.

Ne vous fâchez pas, ma chère Lélé, et surtout ne m'accusez pas de paresse ou d'indifférence. Lisez et jugez : j'ai passé deux jours à Castres, plusieurs autres à aider

(1) Locution proverbiale.

maman à recevoir des visites agréables ou ennuyeuses, et deux autres presqu'endormie par un mal de tête qui m'a fort tracassée. Vous voyez, mon cœur, que mes raisons sont bonnes, mais aujourd'hui, devrais-je avoir tous les maux du monde, je saurai trouver la force de vous écrire, tant votre amitié m'est chère.

Le complot de milady Tempête et de mistress Furibonde (1) ne m'effraie pas beaucoup ; je crois même que ce n'est rien. J'ai cajolé Marie, suivant vos conseils, elle n'a pas su résister à mes caresses et m'a montré la lettre dans laquelle Octavie lui dit qu'elle manque d'expressions pour lui communiquer son complot. Vous lui direz, de ma part, que je suis très flattée de ce qu'elle apprend notre ouvrage par cœur. Il est vraiment capable de former son goût ; c'est un beau morceau d'éloquence, digne de celui auquel il est dédié (2). Maria ne pourra compromettre notre *paperaille*, je l'ai toujours mise hors de sa portée. Enfin, ma chère, ne craignez rien, leur malice n'est pas redoutable ; laissez-les *pimbécher* à leur aise, nous trouverons bien le moyen de leur rendre la pareille.

J'aurais bien le droit de me plaindre à mon tour, ma chère Léontine, vous m'avez manqué de parole. Ce n'est pas joli, et j'espère que, pour vous réhabiliter, vous m'enverrez *Pauline* (3) que j'attends avec beaucoup d'impatience. Votre écriture m'est aujourd'hui très familière.

(1) Milady et mistress, deux rôles d'une pièce jouée par les demoiselles de Villeneuve et de Gaïx.

(2) Châteaubriand.

(3) *Pauline ou la fille naturelle*, comédie en 3 actes, par G. B. Radet, représentée par la 1re fois au Théâtre du Vaudeville, à Paris, le 11 avril 1796.

Dans tous les cas, je pourrai suivre l'exemple de Marie qui, pour déchiffrer la lettre d'Octavie, crut devoir endosser des lunettes. Je ris encore de ces deux folles, et il m'a semblé entendre le terrible Raoul (1), lorsque, dans sa colère, Octavie s'écriait : « Finiras-tu bientôt ? » Ne me décelez pas au moins, car je redoute fort la tête de cette petite barbe-bleue et je veux, bon gré mal gré, me maintenir dans ses bonnes grâces.

Embrassez-la bien tendrement de ma part, dites-lui que je la remercie de l'esprit qu'elle m'a accordé ; cela vaut mieux que rien. Aujourd'hui elle peut le mettre à zéro ; je ne puis arranger deux idées de suite. Croyez pourtant, ma bonne amie, qu'il me restera toujours la faculté de vous exprimer, sinon d'une manière élégante, du moins d'un langage qui vous est bien connu, la tendresse qu'aura toujours pour vous

Flavie, Gabrielle, Coraly.

P.-S. — Je n'ai osé entreprendre seule un pèlerinage au vieux château ; j'aime mieux vous attendre afin d'aller ensemble errer sur ces ruines. Nous nous conterons les réflexions que tant de grandeurs abattues nous inspireront, nous y graverons nos noms à côté l'un de l'autre, afin que le voyageur sache que notre amitié seule a existé au milieu de tant de débris... Oh ! pour le coup, ma chère, voilà un morceau qui vaut bien l'histoire du *papa caché*

(1) *Raoul barbe-bleue*, comédie en 3 actes, par Sedaine, — représentée pour la 1re fois le 2 mars 1789 — Bruxelles, Loiseau, imprimeur-libraire.

*derrière la gaze* (1). Comment trouvez-vous notre amitié fondée sur des ruines? Je ne sais ce que je dis, je vous quitte en vous priant de m'envoyer les livres que vous avez eu la bonté de me proposer, et je crains fort que l'éloquent Pierre Blanchar (2) ne remplace, dans mon esprit, l'aimable M. de Châteaubriand.

Adieu, ma belle, pensez quelquefois à la rabâcheuse qui vous embrasse de tout son cœur. Présentez mes respects à M. et Mme de Villeneuve, parlez de moi à mon futur (3), afin qu'il ne m'oublie pas.

### *A la même.*

[Gaïx,] ... 1818.

Comme votre émissaire est arrivé, j'allais vous écrire, ma chère Lélé, pour vous remercier des livres que vous m'avez prêtés et vous renvoyer les autres. Veuillez donc recevoir nos doubles remercîments et les faire agréer à Mme de Villeneuve pour l'excellent beurre que nous venons de recevoir ; on ne peut manger rien de meilleur, et nous sommes tous bien sensibles aux bontés de madame votre mère.

(1) Allusion à un essai de poésie bien enfantine, que l'on peut attribuer à une des plus jeunes demoiselles du groupe qui cultivait les muses.

(2) Littérateur français né en 1772, mort en 1846, auteur de nombreux ouvrages pour la jeunesse.

(3) Ludovic de Villeneuve, très jeune frère de Léontine, qu'elle désignait plaisamment par les appellations de « mon futur, mon petit ménestrel, notre nouvel Orphée ».

Vous avez bien raison, ma chère, de gronder Joséphine (1) ; elle veut nous quitter vendredi prochain en dépit de nos prières. Peut-être que le mot que je viens de lui écrire la décidera à rester plus longtemps ; je vais lui porter ma lettre afin qu'elle vous réponde elle-même. Nous sommes d'une occupation extraordinaire ; je travaille à une bourse que je voudrais offrir à papa le jour de sa fête ; je ne sais si je l'aurai achevée, je le voudrais bien. Ma petite pièce (2) m'occupe beaucoup aussi ; ajoutez à cela mon rôle de curieuse que je joue si mal ! Oh ! j'ai bien besoin de vos leçons et de vos conseils, il me tarde bien de vous voir. J'espère que madame votre mère, qui a eu jusqu'ici tant de bontés pour nous, ne s'opposera pas à nos petites courses ; je voudrais qu'elles fussent un peu plus fréquentes, j'ai grand besoin de vous.

Adieu, ma bien aimée, si je n'ai pas la plume de Gesner (3), je sais sentir aussi bien que lui le plaisir d'aimer ; vous me le faites goûter, ma bonne Lélé, d'une manière bien vive et je me trouve trop heureuse d'être si bien payée. Adieu, adieu, je vais trouver Joséphine, mais ce ne sera pas sans vous embrasser.

P.-S. — Un baiser de ma part à l'aimable Octavie. Marie a été sensible à ses reproches, car elle est entourée d'un appareil d'écriture magnifique : plumes, papiers,

(1) M[lle] Joséphine de Brassac.

(2) Une pièce intitulée *La Curieuse*, que l'on préparait pour cette fête.

(3) Salomon Gesner, poète, né à Zurich en 1730, mort en 1788, a fait des pastorales qui furent traduites en français et furent fort goûtées par la société polie.

grandes phrases, etc., je ne sais ce qui va résulter de tout cet attirail.

(*De Joséphine*).

Toujours aimable, chère Léontine, même dans vos reproches. Je voudrais bien savoir qu'est-ce qui me les attire ? Moi, ne plus vous aimer ! ou ne vous avoir jamais aimée ! Il faut, ou que ma physionomie soit bien trompeuse, ou que vous ne connaissiez pas Lavater, pour être tombée dans une pareille erreur. Celle qui vous aime et vous aimera toujours.

JOSÉPHINE.

*A Octavie.*

Je ne veux point des hommages d'Octavie, mais bien de sa tendresse. Ainsi, qu'il ne soit plus question de cette dernière quand vous écrirez à celle qui vous aime de tout son cœur.

*A la même.*

[Gaïx,] ... 1818.

Je viens vous prouver, ma chère Lélé, que je sais tenir mes promesses. Je parie que vous avez déjà commencé à gronder contre moi ; les grands mots de paresseuse et d'indifférente, dont vous savez si bien me qualifier, vous ont échappé plus d'une fois, et vous voyez cependant que Corcor ne mérite ni l'un ni l'autre. Si je ne vous ai pas

écrit hier, c'est que des barquettes que nous avons faites à votre intention et que nous gardons, afin de pouvoir les manger ensemble, m'en ont empêchée ; j'espère que voilà une bonne raison. Nous sommes toutes, ma Lélé, bien impatientes de vous voir ; en attendant, chacune étudie son rôle. Ce matin encore, Joséphine a été se rafraîchir dans la rivière, et moi, le livre en main, posée sur le rivage, je la faisais répéter.

Elle est aussi jolie, mais bien plus aimable que le personnage qu'elle joue, car vous pensez bien que, lorsqu'elle n'est plus Sophie, les sermons sont mis de côté et nous faisons des enfantillages tout le long du jour. Arrivez vite, ma chère, afin d'embellir encore davantage nos jolies journées et d'augmenter et partager nos moments de plaisir. Marie me charge de dire à Octavie de ne pas apporter trop de raison et d'en laisser une partie à Hauterive. Quant à moi, je la prie de recevoir de ma part un baiser bien tendre. Adieu, ma bonne Lélé, je vais voir si Joséphine ne veut pas écrire un mot dans ma lettre ; croyez toujours à la tendresse de

CORALY DE GAÏX.

P.-S. *(de Joséphine)*. — Venez, ma chère Léontine, accourez ; je veux vous embrasser et me bien venger. Douce vengeance !

*(De Coraly)*. — L'aimable, la belle, la tendre Joséphine, Coraly n'a dit que la vérité.

*(De Joséphine)*. — Je voudrais bien faire un gros pâté sur ce vilain mot *vérité*, mais croiriez-vous que Coraly a la main épanouie comme une rose sur toutes les malices qu'elle a écrites?

*(De Coraly).* — Ne trouvez-vous pas le mot de *rose* bien poétique et surtout bien appliqué? Elle est charmante, cette Joséphine !

*(De Joséphine).* — C'était une rose séparée du monceau.

*(De Coraly).* — Il est fâcheux que nous n'ayons plus de papier, il faut terminer nos folies.

*(De Joséphine).* — J'ai encore un remords : au moins, ma chère, n'ayez pas de distractions en lisant ma signature, et n'y laissez que la qualification qui me convient si bien, quand je m'adresse à vous.

*(De Coraly).* — Je voudrais vous écrire encore quelque chose de tendre, mais, après une si belle phrase, je n'ai plus un mot en bouche. Mais si mon esprit ne sait pas aussi bien l'exprimer, mon cœur sait aussi bien sentir.

*La trop modeste Coraly.*

*(De Joséphine).* — Quelle excessive modestie !

*(De Coraly).* — Qu'elle est folle ! Si votre cœur confond nos écritures, j'espère que vos yeux sauront les démêler.

*A Mademoiselle Octavie de Villeneuve, à Hauterive.*

[Gaïx, ce ...] 1818.

Il faut bien, ma chère Octavie, que je répare mes étourderies et que je vous renvoie le volume de Lacre-

telle (1) que je vous assurais hier n'avoir pas vu ; une distraction de ma part a occasionné cette méprise. Peut-être avez-vous déjà mis tout sens dessus dessous pour le retrouver et c'est moi qui suis la cause de tout ce désordre. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais je désirerais bien que ceci me servît de leçon à l'avenir. Voici encore deux ou trois étourderies : j'ai laissé sur votre lit une partie de mes charmes et, comme vous n'avez pas le droit d'en être jalouse, je pense que vous me renverrez sans regret ma pauvre perruque ainsi qu'un sac noir que j'ai laissé suspendu à une chaise du salon.

Voilà, je crois, tout le chapitre de ma mauvaise tête épuisé. Passons maintenant à celui de mon cœur qui abandonne Hauterive avec le double regret de vous quitter et de n'avoir pas lu la lettre de Léontine, mais j'espère que ce qui a été différé ne sera pas perdu. Jamais journée ne fut plus rapide que celle d'hier ; nous fûmes si gaies, si bien reçues, vous eûtes tant de bontés pour nous ! Mais si le plaisir passe, les sentiments et le souvenir restent, et je vous prie de croire que l'étourderie de mon esprit ne passera jamais à mon cœur. En arrivant ici, nous trouvâmes un bel équipage et de beaux messieurs ; c'était la famille Guiraud qui reprit, après le souper, le chemin de Saint-Pons.

Adieu, ma chère Octavie, je vous aime bien. Il a fait cette nuit un orage épouvantable par ses coups de tonnerre, et qui, je l'espère, n'aura pas troublé votre sommeil comme le nôtre, car toutes ses faveurs paraissent avoir été réservées pour Gaïx. Toute à vous.

(1) Lacretelle, né à Metz en 1766, mort en 1855, venait de faire paraître une histoire de France pendant les guerres de religion.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, hôtel d'Avessens, rue Vélane, Toulouse.*

Gaïx, ce 7 septembre 1818.

Vous voyez, ma chère Léontine, que je tiens ma parole, mais je ne dois pas m'en faire un mérite, car je trouve bien du plaisir à m'entretenir avec vous. J'espère que vous serez arrivée sans mésaventure, et que je recevrai bientôt le journal ou plutôt l'itinéraire de votre voyage.

Parlez-moi de vos plaisirs, de vos amies, mettez-moi un peu au courant du grand monde. Je pense que la politique ne sera pas oubliée dans vos entretiens avec Mlle d'Argicourt (1), et, quoique je ne sois pas très forte dans cette partie, je n'en suis pas moins très empressée de connaître les idées du jour. Vous savez que les miennes sont fort retardées sur cet article, mais je n'en souhaite pas moins la vie éternelle aux ministres, longs et heureux jours à nos princes et princesses ; ainsi soit-il.

Pour tout le reste, ici, rien de nouveau que la pluie qui reverdit les arbres et qui m'ennuie infiniment ; je ne peux pas même sortir pour aller au Vieux-Château revoir les noms que nous y avons tracés. Je m'en dédom-

(1) La famille d'Argicourt était toulousaine; son salon était très fréquenté par la société élégante et littéraire. Mlle d'Argicourt épousa le marquis de Panat, mainteneur des jeux floraux et maire de Toulouse.

mage en chantant notre romance chérie que j'ai cherché à parodier en rappelant les charmantes journées que nous avons passées ensemble ; mon esprit ne secondant pas mes idées, j'ai été obligée de laisser la rime et de conserver mes douces souvenances.

Qu'il me tarde de revoir les peupliers d'Hauterive ; alors, vous serez de retour, nous pourrons nous raconter gaîment votre début dans le monde, et moi, mes pèlerinages aux modestes ruines de Carthage. Adieu, ma chère Lélé, répondez-moi bientôt. Pensez, dans vos jours d'étiquette, à nos franches gambades ; c'est, je crois, le plus sûr moyen de vous les faire regretter. Aimez toujours celle qui se dit votre meilleure amie.

*A la même.*

[Gaïx, ...] novembre 1818.

Comme vous savez bien me dédommager, ma chère Léontine ! ma fâcherie s'est tout à fait dissipée en lisant votre charmante lettre, et vos débats politiques m'ont bien amusée. Vous me rendez presque honteuse de barbouiller du papier, mais votre indulgence et votre amitié me font braver toute vergogne. Je vous dirai que Canuel (1), le congrès et les ministres laissent mon esprit dans un grand repos ; je plains le malheur des uns, laisse discuter les autres et n'envie pas l'élévation des derniers.

(1) Canuel (Simon), né en 1767, mort en 1840, ancien militaire et député, avait été chargé de réprimer l'insurrection de Lyon et venait de faire paraître une brochure sur cet événement.

Le fracas des cours et les intrigues des cabinets m'occupent fort peu ; je suis heureuse sans cela, ma famille et mes amies suffisent à mon cœur.

Mais, quoique vous en disiez, ma chère, si je ne suis pas diplomate, je deviendrai au moins amazone. Nous avons ici M. de Martrin avec une nombreuse meute, qui fait un bruit épouvantable en courant après les lièvres et les lapins. J'assiste quelquefois à la destruction de ces derniers, et, pour m'apprivoiser au bruit du canon, je commence à écouter celui du fusil, non sans frayeur, et vous ririez de me voir courir après les chiens, les doigts dans les oreilles. Au retour, ces messieurs nous racontent les hauts faits de Brillant, la finesse de Tant-Beau, le courage de Tayaut, la ruse des lièvres, leurs détours et contours. Enfin, ma chère, la chasse peut être agréable, mais l'histoire qui vient après l'est beaucoup moins.

La matinée m'a paru si belle aujourd'hui que j'avais presque la certitude de vous voir ; je n'ai pas besoin de vous dire combien vous êtes désirée ici et combien nous sommes empressées de voir finir le vent et les pluies qui vous retiennent à Hauterive. Recevez mon compliment sur la perte du savant géographe (1) ; quel malheur ! Que vont devenir les Philippe VIII et les constantes victoires de Louis XIV, mais il faut s'y résoudre. J'embrasse mon petit ménestrel et le prie de ne jamais chanter d'autre dame que moi.

Marie écrira demain à Octavie. Dites à cette charmante lady que je l'aime comme Henri IV aimait Crillon, à tort

(2) Le professeur Lamichaudière.

et à travers. Adieu, mon cœur, aimez-moi bien, imitez mon exactitude et soyez persuadée de toute ma tendresse.

*A la même.*

[Castres, ...] décembre 1818.

Quand on retourne à la ville, ma chère Léontine, c'est un remue-ménage qui n'en finit plus. Mille occupations m'ont empêchée jusqu'ici de vous écrire, mais aujourd'hui que tous mes arrangements sont finis, je profite du premier moment de calme pour m'entretenir avec vous. Je vous remercie d'abord de votre aimable lettre et de la méthode que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; la leçon que vous avez ajoutée va m'être fort utile, et j'espère qu'à mon retour à la campagne vous serez satisfaite de mes progrès.

Ma chère Léontine, il me tarde bien de vous revoir ; vous ne sauriez croire combien je vous trouve de moins, même entourée de mes anciennes amies. Je ne rencontre partout que de grands cercles bien cérémonieux, où il faut se tenir droite, n'entendre dire que de futiles babioles, car vous savez, ma chère, que la moitié du monde rit de l'autre moitié. Aussi notre gaîté de Gaïx et les doux moments que j'ai passés avec vous sont mes souvenirs les plus agréables. Je vous asssure pourtant que ce n'est pas à tort que votre sœur et la mienne m'ont donné le nom de *mis champêtre* ; mon éducation est encore des

plus rustiques et je vais vous en donner un échantillon qui vous amusera sans doute.

J'étais l'autre jour dans un cercle d'étiquette, occupée à dissimuler mon ennui. Mme de B., qui a mille bontés pour moi, m'engageait du geste à me tenir droite. Je reçus son avis en la remerciant de mon mieux, et elle me répondit :

« Mon enfant, ne l'oubliez pas au moins. »

Les personnes, qui étaient dans le salon, firent silence. Alors, élevant la voix, je lui dis du ton le plus poli :

« Ah, Madame ! depuis quatre heures je suis à la torture, et il me tarde bien que tout le monde soit sorti, pour me mettre à mon aise ».

Je vis à l'instant ma sottise, mais comment faire pour la réparer ? Maman ouvrait de grands yeux, chacun se regardait, j'étais désolée, mes excuses n'avaient pas le sens commun. Je finis enfin par déclarer que j'étais une sotte ; heureusement, tout le monde le crut, on en rit, et la soirée fut fort gaie. Ce qui m'afflige le plus dans tout cela, c'est de ne pas répondre aux soins que se donne maman pour me débarrasser de cette gaucherie qui me rend ridicule dans le monde et n'est vraiment pas supportable à mon âge.

Mais c'est assez parler de moi, venons à vous, ma chère Lélé. Comment passez-vous votre temps ? Je sais qu'il n'est pas perdu et que vous allez bien ajouter à ce que vous savez déjà ; de mon côté, je tâcherai de vous suivre, clopin-clopant, car je n'ai ni votre mémoire ni vos moyens, mais j'ai le désir de m'instruire, et c'est, dit-on, un bon commencement.

La politique est aujourd'hui si embrouillée qu'elle

occupe tous les *ultra*. Pour moi, je veux m'en tenir à l'espoir et j'ai la conviction qu'avec l'aide de Dieu, notre parti aura le dessus. Je pense que vous serez un peu de mon avis, car à votre âge et au mien, il est bien naturel de voir couleur de rose même les objets les plus tristes. Je vais cependant vous faire part des nouvelles que nous avons reçues par une lettre du mari de M^me^ Caroline (1), datée du 25.

Après de longs débats dans le ministère et au Conseil d'Etat, M. de Richelieu d'un côté avec les royalistes, M. Decazes à la tête des indépendants, M. de Richelieu ayant donné d'abord sa démission qui a été refusée, les autres ministres, à l'imitation de M. de Richelieu, en ont fait autant et ont été aussi refusés. Le roi, quoiqu'en peine, s'est enfin décidé à soutenir M. de Richelieu, qui demeure chargé d'organiser un ministère qui puisse être d'accord. On dit que M. de Lauriston serait porté à la guerre, M. de Chabrol, de Lyon, à la justice. Le ministère de la police étant supprimé serait réparti entre ceux de la justice et de l'intérieur. D'autres disent que M. X... passerait à la justice, et quelques-uns portent M. de Villèle à la marine, mais on ajoute qu'il n'acceptera pas, (une autre lettre prétend que les royalistes l'y obligeront). On dit aussi que la réunion aux pairs et aux députés va à merveille.

Papa, qui voulait écrire tous ces détails à M. de Villeneuve, a été obligé d'aller à la campagne et m'a chargée de le remplacer. Mais me voilà au bout de mon papier et bien près du nouvel an ; recevez, ma chère Léontine, les

(1) M^me^ Caroline de Barre, épouse de M. Dor de Latours, député de Castres de 1818 à 1827.

vœux bien sincères que je fais pour votre bonheur et celui de tous vos alentours. Marie attend un jour de vacance pour écrire à son amie Octavie ; elle me charge de lui faire ses compliments, et vous embrasse ainsi que moi de tout son cœur.

*A Mademoiselle Octavie de Villeneuve, à Hauterive.*

[Gaïx, ...] mai 1819.

Je suis bien aise, ma chère Octavie, que Marie Leczinska (1) vous ait intéressée, gardez-là tout autant qu'il vous plaira, je ne suis point pressée. Je suis bien honteuse de n'avoir pas encore renvoyé le premier volume de l'*Histoire de France* par Anquetil, d'autant mieux que je n'en suis pas plus savante ; les commencements surtout ont laissé dans ma tête un chaos que je ne puis plus débrouiller. Mais vous allez apprendre tout cela en un clin d'œil ; je viendrai alors vous demander des leçons, et vous trouverez dans votre élève, non seulement docilité et application, mais encore amitié et tendresse.

Vous me demandez de mes nouvelles sans me donner des vôtres, ce qui est de bonne augure. Vous voulez donc aussi vous accoutumer au poison ? Oh ! ne faites plus de ces essais, ils sont trop alarmants pour ceux qui vous aiment. Quant à moi, je ne vais ni bien ni mal, j'ai toujours un fer qui tremble ; mais, si ma Lélé arrivait, tous mes maux disparaîtraient.

(1) *Vie de la reine de France, Marie Lecksinska, princesse de Pologne*, par l'abbé Proyart. Bruxelles, Lecharlier, librairie, 1794.

Votre résolution est donc irrévocable ? Vous allez vous faire ermite ? et vous voulez abandonner Corcor ? Oh, ce n'est pas joli ! Adieu, ma toute bonne, je vous aime bien tendrement et vous prie de ne pas oublier, même auprès d'Esaü, celle qui vous aimera toujours.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive.*

[Gaïx, ...] octobre 1819.

Savez-vous, ma chère Lélé, que je suis de plus en plus ébaubie de votre amabilité ? Allez, vous n'avez pas besoin de mettre votre esprit à la torture pour faire des odes et des chansons ; en vers comme en prose, vous serez toujours charmante. Ecrivez-moi souvent et croyez qu'il n'y a aucun rapport entre vos lettres et l'ennui : je n'ai pu deviner le château où il s'est réfugié, et je sais bien toujours que ce n'est pas à Gaïx, lorsque vous y êtes.

Vous devez être devenue une personne universelle ; rien ne vous est étranger ; combats, agriculture, politique, que sais-je ? mais, pour ce dernier article, vous avez des idées tout à fait raisonnables ; un ministère de femmes aurait vraiment beaucoup de partisans. Je crois que la politique prendrait alors un aspect très gracieux. Enfin, si vous remplacez un jour M. Decazes, il est certain que tout ira mieux : plus de soucis, plus d'alarmes ; nous ne verrons alors que tournois et preux chevaliers. Mais souvenez-vous, ma chère Lélé, que je ne veux pas paraître sur la scène ; mon *castel* a pour moi plus

d'attraits que toutes les cours, même la vôtre, si vous aviez le malheur de régner.

En attendant, profitez du moment où vous pouvez venir à Gaïx sans façon ; votre amie Corcor sera bien plus joyeuse de vous voir paraître modestement montée sur votre petite ânesse, qu'elle le serait de voir arriver votre Eminence la *Ministresse*, traînée par douze chevaux blancs, au moins, escortée de coureurs, laquais, postillons, etc... Que de cérémonies ! et vous savez combien je les aime !

J'espère bien que, sans tout cet attirail, nous irons grimper sur notre montagne chérie. N'oubliez pas que c'est dans cette semaine que vous devez venir. Adieu, ma belle, faites-vous, de ma part, mille baisers bien tendres, et, en attendant d'être l'humble admiratrice de votre Eminence, souffrez que je me dise encore la plus tendre de vos amies.

### *A la même.*

[Castres, ...] février 1820.

J'ai pensé, ma chère Lélé, que vous ne connaissiez pas l'article de Martainville (1) qui a fait arrêter le *Drapeau*

(1) Homme de lettres qui fonda, en 1818, le journal *Le Drapeau blanc* où il se fit remarquer par la vivacité de ses opinions royalistes. Dans le numéro du 15 février, Martainville fit paraître un article qui accusait le comte Decazes, ministre de l'Intérieur, de complicité dans l'attentat de Louvel. Le ministre porta plainte au procureur général près la cour royale de Paris et fit saisir le numéro du journal dans toute la France.

*blanc* ; il nous est parvenu, tout le monde se l'arrache, il est déjà en lambeaux. Je me suis empressée de le copier et de vous l'envoyer, espérant qu'il fera plaisir à M. et Mme de Villeneuve. J'ai écrit aussi plusieurs petits détails qui vous sont peut-être connus ; ceux qui sont arrivés aujourd'hui par les journaux sont bien intéressants. C'est une chose épouvantable ! je suis furieuse. Pauvre duc de Berry (1) ! pauvre duchesse ! pauvre France ! Si j'étais maîtresse, je partirais sur le champ.

Adieu, ma chère, il me tarde bien de vous voir. Je me porte bien et vous aime de tout mon cœur ; mes hommages respectueux à M. et Mme de Villeneuve. Je vous prie de me renvoyer par la première occasion la copie ci-jointe, parce que je veux l'envoyer à Saint-Pons et que je ne peux pas la recopier. Adieu, adieu.

### *A la même.*

[Gaïx, ...] juillet 1820.

C'est bien joli, Mademoiselle, de vous moquer ainsi des maux de votre amie ! il faudra donc que je meure pour vous prouver que ce n'est pas une plaisanterie ! Au reste, je pourrais bien prendre ma revanche, mais je n'en ferai rien, je suis trop peinée, ma bonne Lélé, de vos petites souffrances, qui sont bien plus réelles que les miennes. M. de Villeneuve nous a dit que des maux

(2) Charles Ferdinand d'Artois, duc de Berry, 2e fils de Charles X, assassiné par Louvel le 13 février 1820.

de dents vous avaient un peu maigrie ; chassez, je vous prie, et au plus vite, une si mauvaise société, afin qu'à notre première vue je vous retrouve fraîche et jolie comme de coutume.

Voilà déjà vingt grands jours que je ne vous ai vue. Pendant ce temps, j'ai été faire de petites courses, mais la campagne a bien plus d'attraits, lorsque vous la parcourez avec moi ; il me semble que les arbres sont plus verts, les prairies plus riantes et les eaux plus claires. Aussi, il me tarde bien de vous y voir. Que de choses nous allons dire ! que de montagnes nous escaladerons ! Je combattrai avec vous contre les Grecs, et même, si vous le voulez, je vous suivrai dans la mêlée malgré ma poltronnerie. Mais, à votre tour, vous chanterez avec moi les champs et les bergers de mon cher Virgile, et vous verrez qu'il y a autant de douceur dans mon étude que dans la vôtre.

Notre bonne Justine (1) était ici dimanche. Nous avons beaucoup causé ensemble ; l'article d'Hauterive surtout donna un vaste champ à notre conversation. Le nom de ma chère Lélé fut bien souvent répété, ainsi que celui de notre nouvel Orphée, dont nous avons cependant aperçu le bout de l'oreille ; mais je ne doute pas que, lorsqu'il préludera sur sa lyre, les sons en soient bien plus gais et tout aussi harmonieux. Je le prie de recevoir, de ma part, un baiser bien tendre. Adieu, adieu, ma bonne Léontine, je vous aime bien tendrement et vous embrasse de même.

(1) Justine de Bonne.

*A la même.*

[Gaïx, ... été] 1821.

Vous ne sauriez croire, chère Lélé, combien la pluie nous a contrariés aujourd'hui ; nous avions formé le charmant projet de venir vous surprendre, puisque vous ne voulez pas venir nous voir, mais l'homme propose et Dieu dispose : une légère pluie a détruit notre bonheur, tant le bonheur de la terre est fragile. Cependant, comme notre amitié pour vous est bien loin de ce défaut, je suis un peu alarmée de votre silence et de votre retraite. Je crains, à mon tour, que ce vilain voyage à Albi n'ait incommodé M. de Villeneuve, et que vous ne soyez affligée de le voir souffrant ; cette idée me tourmente et je désire bien vivement que ce ne soit pas ce motif qui vous ait éloignée de nous.

Si le temps se rassure, j'espère que nous pourrons aller calmer nous-même nos inquiétudes. Nous vous amènerons aussi une compagne de voyage qui, je le pense, vous sera agréable ; Octavie Guiraud est ici depuis mardi et ne rêve que le plaisir de vous voir ; M^me^ Silvie nous l'a laissée en allant à la Fleurosié. Nous avons beaucoup parlé de Saint-Pons, qui est dans ce moment-ci fort maussade ; tout le monde a décampé, mais, en revanche, ma chère cousine de Raynaud s'amuse bien à la Ribaute.

Attendez-vous, chère Lélé, a voir paraitre un roman

qui effacera tous ceux de Walter Scott. Elise (1) en a déjà écrit trois énormes pages, les demoiselles de Saint-Martin sont chargées de la fin. A propos de roman, il faut que je vous conte une petite aventure que m'a apprise la renommée et dont j'espère recevoir les détails un de ces jours : la scène se passe au pied de la Montagne Noire, par une belle matinée de ce mois.

Elise et Clémence (2) sortirent de bonne heure pour profiter de la fraîcheur. Enchantées par la beauté du paysage, par le chant des oiseaux, par la douceur de l'air, entraînées d'ailleurs par une conversation intéressante, elles ne songent pas qu'elles sont déjà loin du château, lorsqu'arrivées dans un endroit isolé, elles aperçoivent une petite maison, remarquable par son élégante simplicité, située dans une jolie prairie, au pied de la montagne.

A quelque distance de là, elles voient deux cyprès et un saule aux branches duquel étaient suspendues une lyre et une épée, attachées par un crêpe noir. Etonnées et enchantées d'une aussi belle rencontre, elles questionnent un jeune enfant, assis sous l'arbre mystérieux :

— Qu'est-ce que tout cela ?

— Mam'selle, je m'appelle Guillot pour vous servir.

— Hé bien ! Guillot, dis-nous donc ce que cela veut dire ?

— Ma mère s'appelle Gertrude.

— A la bonne heure. Mais, qui demeure là ?

— C'est une jolie dame qui pleure toujours.

(1) Elise de Raynaud,

(2) Clémence de Saint-Martin, qui épousa dans la suite Paul de Raynaud-Martinet, frère d'Elise.

— Et tu ne sais pas pourquoi ?

— Non, elle dit quelquefois à ma mère que c'est celui qui portait cela qui en est la cause, puis elle prend ce joli instrument et elle pleure, en chantant un air bien triste.

— Tu ne sais pas son nom?

— Elle se nomme Enia, elle vient tous les soirs prier Dieu sous cet arbre, et elle ne s'en va jamais sans avoir fait un baiser à ce vilain sabre qui la fait tant pleurer.

La curiosité de nos deux amies était portée au comble. Elles retournèrent au château et racontèrent leur course aventureuse. Philibert, qui, par ses beaux sentiments, serait digne du temps de nos bons chevaliers, était dans un grand émoi de tout ce qu'il entendait ; il assure qu'il ira au coucher du soleil voir cette belle affligée ; ces dames veulent être du voyage.

Jamais journée ne fut plus longue; enfin, le moment arrive, l'on part. Après avoir cheminé quelque temps, on aperçoit la jolie chaumière et les tristes cyprès; on se tapit derrière un buisson. Tout à coup un léger bruit se fait entendre, une femme voilée de noir paraît ; elle s'avance, détache la lyre. A travers son crêpe, on apercevait un teint d'une blancheur éblouissante et la plus belle figure du monde. Alors on entendit une voix bien douce, puis des accords, puis des sanglots... qui furent troublés par les grands éclats de rire de ces demoiselles. Leurs idées romanesques disparurent tout à coup, et Philibert, furieux, essaya en vain de les calmer. Ne pouvant y réussir et craignant que la belle dame n'en fût offusquée, il se décide à s'avancer pour s'excuser d'avoir troublé une douleur aussi intéressante. Comme il s'approchait avec une grande émotion et qu'il avait déjà posé

un genou en terre, il pousse un cri, le charme s'évanouit et, au lieu de la beauté chimérique que son imagination avait créée, il en trouva une autre plus réelle : sa sœur Louise en personne, qui lui accorda généreusement son pardon. Philibert prit fort bien la mystification de ses sœurs qui rirent beaucoup de cette histoire ; je parie que c'est Elise qui avait arrangé tout cela, et c'est bien digne d'elle.

Adieu, ma Lélé, minuit m'a surprise dans mon bavardage, je voudrais pourtant vous dire que je vous aime, mais je n'en ai ni le temps ni l'espace pour vous l'exprimer tout à mon aise ; heureusement, vous n'en doutez pas. Dites à ma bonne Octavie combien je suis jalouse de son amitié, et combien j'attache de prix à son souvenir ; dans le fait, ma Lélé, elle est charmante votre sœur, et, si j'avais des moustaches, je me mettrais sur les rangs. Adieu, je crois vraiment que je rêve, mais c'est au moins un rêve de félicité.

*A la même.*

[Gaïx, ... décembre 1821.]

Ne vous reste-t-il rien, ma chère Lélé, de ce vilain rhume qui nous a empêchées de goûter sans restriction le plaisir de nous trouver réunies à Lostanges auprès de notre heureuse amie ? vous nous avez bien manqué, je vous assure. Nous étions comme une lyre dont une corde s'est rompue ; précisément la corde qui rendait le plus beau son manquait à notre accord, aussi ai-je été fort

maussade. Octavie a dû vous le dire ; puis, si vous saviez, j'ai eu toutes les peines du monde à empêcher une certaine personne (1) de s'établir dans mon cœur. Il est fort étroit, comme vous savez, cette personne est fort large, j'ai craint que vous n'y soyez gênée et j'ai fermé la porte inhumainement.

On parle beaucoup de plaisirs et de réunions à Castres ; on annonce des punchs, des bals et des tables d'écarté ; voilà de beaux projets. Pour moi, j'espère bien ne voir tous ces plaisirs qu'en perspective, le coin du feu a pour moi trop de charmes et je ne l'abandonnerai pas.

Nous sommes allées hier à Bouffard faire notre visite de noce à M^me^ Alquier (2). Ah, ma chère, que l'étiquette est ennuyeuse ! Que de bâillements j'étouffai ! que de bêtises je marmottai ! Que vous êtes heureuse d'être à l'abri de cette gêne ! Oh, vive Gaïx où nous sommes toujours seules pour vous bien recevoir et où nous ne craignons d'être dérangées dans nos intéressantes causeries que par le chant de quelques rossignols qui ne font que nous égayer davantage ! Enfin, ma chère, pour en revenir à M^me^ Alquier, tout le monde la trouve charmante. Elle a été élevée à Ecouen ; ainsi, c'est tout dire pour beaucoup de gens. Adieu, aimez un peu la babillarde qui vous embrasse de tout son cœur.

(1) Justine de Bonne.

(2) Françoise-Elisa de Caffarelli (du Falga) épousa en 1821 M. Alquier-Bouffard, adjoint au maire de Castres.

*A la même.*

[Gaïx, ... 1823.]

Sachant, ma bonne Lélé, combien vous et votre famille prenez intérêt à tout ce qui nous touche, je m'empresse de vous donner des nouvelles de mon bon oncle (1) qui nous a écrit ce matin. Sa lettre nous a fait grand plaisir ; il est enchanté d'avoir vu le feu sous les drapeaux du roi, et nous, qu'il en soit sorti sain et sauf. Il dit que l'armée est animée du meilleur esprit ; nos jeunes soldats sont d'un enthousiasme extraordinaire, ils ont eu deux morts et quinze blessés, dont deux grièvement. Mon oncle donne ensuite tous les détails que vous savez déjà par les journaux.

Vous serez très étonnée, ma chère Lélé, quand je vous dirai que ma poltronnerie s'est changée tout d'un coup en humeur belliqueuse, et, qu'étant chargée par M. du Doignon, capitaine de chasseurs, de faire des recrues pour un bataillon de femmes qu'il doit commander, je vous ai déjà nommée colonel, et me suis enrôlée comme trompette dans votre régiment. Notre coup d'essai doit être d'enlever Mina (2) et de le conduire vivant au duc d'Angoulême.

J'espère, ma chère, que vous applaudirez à nos projets,

(1) Le chevalier de Gaïx fit la campagne d'Espagne, en qualité d'aide de camp du général marquis de Marguerye.

(2) Chef des insurgés espagnols, qui s'empara de la Catalogne en 1823 et tint tête au maréchal Moncey.

ils sont dignes de vous. Nos armes défensives sont un sac de cendres, et les offensives sont une quenouille, que nous ne perdrons jamais de vue, puisqu'elle doit nous conduire au chemin de la gloire.

Adieu, mon cher colonel ; quand le régiment sera organisé, votre respectueuse trompette saura alors se mettre à sa place. En attendant, permettez-moi de vous traiter encore en amie, en vous embrassant de tout mon cœur.

P.-S. — J'aime à croire qu'Octavie voudra aussi être des nôtres ; faites-lui de ma part une tendre caresse ; faites aussi agréer mes respects à M. et Mme de Villeneuve.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

**[Gaïx, ... septembre 1823.]**

Que j'ajourne ma colère, Mademoiselle? je m'en garderais bien ! elle me suffoquerait, si je ne lui donnais un libre passage. Comment ? passer si près de moi, sans me faire savoir que tu passes ! Ecrire si souvent sans me faire dire le jour et le moment où tu roulerais sur le chemin passant devant Gaïx ! C'est indigne ! J'étais d'autant plus furieuse que le plaisir de te voir était, depuis huit jours, mon rêve de félicité ; et, le matin de ton passage, je me disais tout bas que, le soir, je t'embrasserais peut-être.

Nous avions, ce jour-là, beaucoup de monde ; plusieurs personnes avaient entendu que je m'informais avec vivacité de l'heure où passait la diligence. Un beau jeune homme, dévoué au beau sexe, s'était mis aux aguets à

mon insu, et courut tout en sueur m'informer de votre arrivée. Nous nous précipitons sur nos chapeaux et marchons vers le grand chemin, plus vite que le vent. Mais il plut à une vieille dame de vouloir partir à ce moment-là, il fallut faire les compliments de départ, et, lorsque nous fûmes arrivés au bout de l'avenue, tu étais déjà loin, vis-à-vis de l'église.

Je crus alors que tu étais encore à la Ribaute. Je m'en retournais toute triste de falloir remettre mon bonheur au lendemain, et je me consolais de ce retard en parlant de toi à la brillante société, lorsque M^lle Pédardé me remit le paquet sentimental de ton cœur. Nous fûmes bien attrapés, je t'assure ; je fis alors le projet de ne plus t'aimer, je grondai bien contre toi, et il fallut les douces paroles de Marie, qui prit ton parti avec feu, pour me remettre en belle humeur.

Les jolies lettres que tu me portais achevèrent de m'apaiser. Ton idée originale fit rire tout le monde et donna à chacun le regret de ne t'avoir pas vue ; le beau monsieur surtout, qui avait failli prendre en ton honneur une fluxion de poitrine, était furieux contre la vieille dame qui nous avait retardés. Enfin, je dormis là-dessus, et le lendemain je t'aimais comme aujourd'hui, c'est-à-dire plus tendrement que jamais. Aussi, ma chère Elise, je me méfie de ma tendresse et je suis heureuse d'être loin de toi.

Ta dernière lettre m'a si fort touchée que je t'ai conté sur le champ tout ce que je savais ; je te parlais de danses, de prières, de rochers, de parures, de blanche main, de vocation sainte, de Paris, de noir visage, de plaisirs, de chagrins, de duels, de richesses, de physio-

nomies sévères, de regards enchanteurs, d'âme sublime, de cœur malheureux, d'esprit léger ; que sais-je encore ? Je t'ai jeté les fleurs, tu as assez d'adresse pour former le bouquet ; maintenant c'est ton affaire, ne me demande plus rien, car je n'en sais pas davantage. J'espère que ces quatre lignes vont fournir le sujet du plus beau roman du monde, et que tu me feras l'honneur de me montrer ta production ; mais, au moins, ne fais part de tes conjectures à personne, on pourrait les prendre pour des réalités, et je ne me soucie pas du tout d'être en scène.

Ton frère part demain, avec promesse de revenir bientôt. Il est fort bon pour nous et a été hier d'un grand secours aux dames de Villeneuve, qui faillirent être emportées par le vent au haut du Causse. Le chapeau d'Emilie ne put résister à ses attaques et le voilà roulant sur la bruyère, Raynaud (1) courant après, Léontine criant contre l'étourderie de sa sœur, Octavie retenant son châle, Marie, Henriette et moi riant comme des folles, et toutes tournant sur nous-mêmes afin de garantir nos robes de l'insolence du vent. Nos déserteurs furent poussés si loin que nous crûmes ne plus revoir ni chapeau, ni cousin. Enfin, au bout d'un instant, nous vîmes reparaître Raynaud triomphant, portant les marques de sa gloire que M. Eole voulait lui dérober encore. Il alla mettre la palme de sa victoire, non aux pieds, mais sur la tête d'Emilie, et nous nous séparâmes. J'augurai de là que ton frère sera un jour un chevalier sans peur, et je ne doute pas qu'il ne soit aussi sans reproche.

Si nous l'avions eu l'autre jour avec nous, il nous au-

(1) Paul de Raynaud-Martinet, frère d'Elise.

rait été d'un grand secours, car nous eûmes une belle frayeur. Lorsque la nuit fut arrivée, les domestiques aperçurent le cimetière en feu ; ne sachant trop ce que c'était, ils furent saisis de peur et s'imaginèrent que toutes les âmes du purgatoire se promenaient sur la rivière voisine, car ces flammes en suivaient le cours. Ils ne nous avertirent pourtant pas, de peur de *nous effrayer*, dirent-ils ; les hommes allèrent se coucher, et Marianne, Rose, Marguerite et Sophie, qui croyaient que c'était le Jugement Dernier, furent se préparer à la mort.

L'une était à genoux devant une croisée, priant avec ferveur, l'autre conjurait les feux de ne pas avancer davantage, toutes avaient le visage bouleversé, les yeux hagards et tremblaient de tous leurs membres ; en les voyant, on pouvait les croire face à face avec la bête de l'Apocalypse. Marie monte à onze heures pour se coucher et trouve ces filles dans cet état. Elle s'approche de la fenêtre, voit en effet une clarté effrayante qui s'avançait toujours et qui était déjà au bout de l'avenue.

Quelquefois ce feu terrible s'éteignait et d'épaisses ténèbres succédaient à cette grande lumière. Comme je souffrais d'une forte migraine, j'avais été me coucher de bonne heure et je ne savais rien de tout cela, car je dormais d'un très bon somme, lorsque, tout à coup, je fus réveillée par une voix de stentor qui criait : « Scélérats ! brigands ! voulez-vous bien nous laisser en repos ! » Je crus qu'une bande de voleurs était dans la maison. Effrayée, je me lève et cours à la fenêtre où tout le monde était rassemblé, et je vois une grande lueur au bord de la rivière, à la faveur de laquelle on apercevait plusieurs hommes qui pêchaient aux écrevisses.

Marie avait reconnu ces revenants, et Marguerite, furieuse d'avoir été leur dupe, leur chantait *pouilles*. On vint alors avertir mon père qui, suivi de deux hommes armés de longs fusils, alla à la chasse des fantômes. Mais comme ils approchaient, ils furent reconnus ; alors, le feu s'éteignit et les voleurs s'enfuirent. On en prit pourtant deux qui furent ramenés en triomphe au château. Tout le monde s'assemble pour ce grand jugement, ces malheureux mouraient de peur. Tout le monde parlait à la fois, les hommes racontaient leurs prouesses, les femmes leurs frayeurs. Puis, mon père prit le nom des coupables avec beaucoup de pompe, et finit par les inviter à souper et par leur rendre leurs filets, leurs poissons et la paix, car il leur pardonna.

Nous avons beaucoup ri de cette belle histoire; je pense qu'elle t'amusera aussi, si tu peux la lire, car j'ai bien griffonné. Le jour faillit nous surprendre dans cette expédition nocturne, d'autant mieux qu'à la suite de cet événement, chacun faisait ses réflexions ; Marguerite me disait ingénument :

« Voyez pourtant comment nous sommes ! Ces voleurs tremblaient devant un homme qui feignait d'être en colère, et nous qui sommes si coupables, nous ne tremblons pas devant Dieu. »

J'ai trouvé cette pensée bonne et j'ai admiré comment cette pauvre fille sans éducation savait si bien prendre le bon côté des choses.

Adieu, mon Elise, j'espère que tu seras contente de moi et que ma lettre égaiera tes moments de loisir et surtout réponds-moi bientôt. Il me reste encore assez

d'espace pour me rappeler au souvenir de ta mère et pour t'embrasser de tout mon cœur.

*A la même.*

Castres, le 25 février 1824.

Mon Dieu ! quelle tête ! ma pauvre amie, comment veux-tu être heureuse avec une imagination pareille ? Calme-toi, de grâce ; pourquoi pleurer un ange qui prie pour toi et qui, peut-être, s'offense de tes larmes ? Il est si doux de penser aux personnes qui nous sont chères. Cette heureuse enfant ne voudrait certes pas changer son sort, et je suis bien sûre que tu as là-haut une petite protectrice qui priera Dieu de te conserver la beauté de ton âme.

Je te gronde, ma bonne Elise, et pourtant — te le dirai-je ? — j'aime ton caractère à la folie ; cette tristesse, ces distractions, cette longue douleur prouvent un cœur qui sait aimer et que j'aime à trouver dans les personnes qui me sont chères. Je voudrais bien que tu trouvasses le moyen de ne pas te tourmenter et de conserver pourtant cette imagination si vive, cette âme si belle et ce cœur si tendre ; tu es la seule qui saches me comprendre, je t'aime presque comme une sœur, et je serais bien heureuse si tu me rendais tendresse pour tendresse.

Je te remercie des détails que tu me donnes ; Saint-Pons est donc brillant ? Nous avons ici un membre de

la Cour (1) qui a su se dérober à vos plaisirs pour offrir son encens à la belle Hombeline (2), qui, comme tu le dis, restera dans l'impénitence. Notre désert s'est pourtant métamorphosé en un petit Paris ; une belle noce a dissipé notre tristesse. On ne trouve pas assez de dentelles et de fleurs chez nos modistes pour parer toutes nos Terpsichores. D'ailleurs, une parure Castraise ! fi donc ! Tous les costumes sont toulousains, parisiens et pourquoi pas romains ?

Une de nos belles a paru dans un nouvel accoutrement, ornée d'un large ruban bleu en sautoir, rattaché par une ceinture aussi large ; chacun se demandait tout bas si c'était une nouvelle décoration ou l'ordre du Saint-Esprit ; cependant personne n'osa lui en faire la question. Mais la reine de la fête fut, à mon avis... je n'ose te le dire, tu soupçonnerais mon amour fraternel ; et pourtant, une robe blanche bien simple, une petite fleur rose dans les cheveux étaient toute sa parure. J'étais toute glorieuse de sa gentillesse et je réfléchissais que Dieu doit être bien beau, puisque sa créature est si belle.

Hélas ! ma chère, je ne suis pas faite pour le monde ; le malaise, la gêne que j'éprouve au milieu de tous ces plaisirs, la fatigue qui les suit, tout me dit que je dois rester chez moi. Figure-toi, ma belle, que quelques contredanses m'ont forcée à rester dans mon lit toute une journée. Oh, non ! je n'y reviendrai plus.

Tu me dis de prier pour toi. Oh ! Elise ! ne me charge plus de tes commissions auprès du bon Dieu. C'est toi

(1) Allusion à une plaisanterie consistant à attribuer à diverses personnes de la Société de Saint-Pons les charges de la Cour.

(2) Hombeline de Lastours.

qui vas me jeter la corde (1). Si tu savais comme je suis peu sage, tu me plaindrais ; aussi, je compte sur toi pour me mettre d'accord avec le ciel. Je parie que la Sainte Vierge ne te refuse rien, aussi parle-lui de moi.

Adieu, ma chère cousinette, un baiser à la jolie Clémence, à notre bonne Caroline, et même au petit Victor. Présente mes respects à toute ta famille et crois à la vive tendresse de celle qui se dit, par anticipation, ta vieille amie.

*A la même.*

Castres, ... mars 1824.

Voilà donc, chère Elise, ce pauvre L. embroché dans ton cœur, qui est sans doute bien élastique, car il est toujours plein, et pourtant le dernier venu sait toujours trouver une grande place. Heureusement, voilà le mercredi des cendres qui mettra ordre à cet encombrement.

Tu as donc bien dansé ce carnaval ? et en dépit des belles rimes en *ence* que tu m'a débitées, vous avez joué des charades, et, qui plus est, la comédie. Je suis fort en peine sur le compte de tes jambes ; Clémence surtout doit avoir les siennes brisées, car on m'a dit qu'elle a dansé toute une nuit chez toi où vous avez été très brillants. Je te dirai pourtant que je suis furieuse contre toi ; quelqu'un m'a dit que vous aviez passé en revue toutes les dames de Castres et que vous nous

(1) Pour la retirer du gouffre.

aviez toutes fort maltraitées. J'espérais trouver grâce à vos yeux, mais tout comme les autres, j'ai été taxée de ridicule et de pruderie. Comment, Elise, tu n'as pas pris mon parti! Je le vois bien, la lanterne magique qui passe dans ton cœur m'a fait faire la culbute : et pourtant moi, je t'aime toujours. J'espère que, grâce au temps de pénitence, je reprendrai bientôt mes droits et que tu vas me chérir de nouveau, comme une affection de carême.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Avril 1824.

T'es-tu un peu remise, chère Elise, des fatigues du carnaval? et les dangers du monde, à quand sont-ils ajournés? Clémence, qui est si gentille dans le rôle de la vicomtesse, doit l'avoir un peu sur le cœur. A propos de cœur, où en est le tien? Les allants et venants ont-ils enfin trouvé un vainqueur qui s'en soit emparé sans dire gâre. En ce cas, ma chère, nomme-moi cet usurpateur; il a empiété sur mes droits, je lui demanderai raison les armes à la main...

Je voulais te parler du baptême brillant de Mlle Michelline Almodie de Viviès. Te dire combien elle pleura pour renoncer au diable et combien de dragées j'ai croqué en son honneur, ce serait chose difficile. D'ailleurs, je n'ai pas le temps de te donner de grands détails, je t'ai déjà fait le sacrifice de ma coiffure pour t'écrire cette page. Demain, je serai épouvantable, on me croira malade, maman accusera le jeûne et le maigre, on me fera cesser tout cela et tu en seras cause!

Quel dommage? Sans cela, je te conterais un beau sermon que j'ai entendu, et au milieu duquel le prédicateur endossa ses lunettes, feuilleta ses cahiers, fit porter un cierge pour mieux y voir, l'éteignit en crachant dessus et le fit rallumer...

10 juin 1824.

Depuis notre arrivée à la campagne, la famille de Viviès a éprouvé un malheur qu'elle a senti bien vivement; cettte pauvre petite Almodie, qui faisait leur bonheur, est morte à Toulouse où ils avaient été passer quelques jours, à la suite d'une maladie affreuse. Ils sont tous désolés, et pourtant ils ne sont pas aussi malheureux que la famille de Saint-Géry dont tu as sans doute entendu parler. Elle était composée de huit demoiselles, toutes plus jolies les unes que les autres. L'une d'elles se marie avec un Anglais (1), ne quitte pas la maison paternelle, et augmente la famille d'une jolie petite fille et d'un beau garçon.

Une fièvre d'ambition tourmente le père, qui part pour Paris avec sa corbeille de fleurs, c'est-à-dire sa femme et ses sept filles — la mariée n'étant pas du voyage. — Ces jeunes personnes étaient désolées de quitter leur château (2). Au moment de partir, l'une d'elles manque ; on la cherche partout, on la trouve dans sa chambre, tenant son lit embrassé et pleurant à chaudes larmes, comme si elle avait eu un pressentiment; on l'arracha de là.

(1) Le comte Russell, d'une famille irlandaise.
(2) Château de Saint-Géry, près Rabastens (Tarn).

Ils arrivent à Paris, une maladie de langueur s'empare de toutes ces dames. Quelque temps après, Marceline, celle dont je viens de te parler, mourut entourée de ses sœurs, dans sa dix-huitième année ; elle était fraîche comme une rose, jolie comme un cœur. Le jour de la Pentecôte, qui était huit jours après, sa sœur Elisa, plus belle encore et plus intéressante, alla joindre sa sœur et emporta dans sa tombe beaucoup de jeunesse et beaucoup de vertu ; une personne qui l'a vue mourir disait qu'elle n'oublierait jamais le sourire céleste dans lequel elle expira.

M^me^ de Saint-Géry, après avoir enterré ses deux filles, est partie sur le champ avec une autre de ces demoiselles qui était aussi fort malade. La jeune mariée, sachant que sa mère arrivait, alla à Toulouse au-devant d'elle avec ses deux enfants ; à peine était-elle installée, que sa fille, qui se portait fort bien, est prise de convulsions ; au bout de six heures, elle n'existait plus. Deux ou trois jours après, son petit garçon est atteint de la même maladie que la petite de Viviès, on lui a mis le feu à la tête. S'il se tire de là, on prétend qu'il sera imbécile. Quelle série de malheurs !...

— Adieu, ma chère, ma bonne, ma charmante amie, je suis fâchée de t'aimer si fort, ma conscience s'en alarme, et pourtant je ne puis m'en empêcher. D'ailleurs, c'est toi qui en es cause ; pourquoi es-tu si aimable ? Ainsi, ma belle, tu peux te charger de la moitié de ma faute. Adieu, adieu, aime-moi toujours.

*A la même.*

Gaïx, ce 22 juin 1824.

J'ai de l'humeur contre toi, chère Elise, et pourtant tu m'as écrit une lettre bien aimable et bien tendre ; c'est précisément pour cela que je boude, ce qui ne me sert à rien. Aussi, mieux vaut prendre mon parti de bonne grâce et faire tourner au profit de mon âme une privation que mon cœur ressent si vivement. En ce cas, je ne devrais même pas t'écrire, mais le sacrifice serait au-dessus de mes forces et j'adopte avec plaisir l'idée d'un journal auquel ce beau début servira d'introduction.

Je commencerai d'abord par te dire que Marie commence à se remplumer ; elle est, je t'assure, beaucoup plus jolie qu'elle n'était avant sa maladie ; je crois que l'air de la campagne où nous sommes lui fera grand bien. Gaïx est à présent dans toute sa beauté, le temps est superbe ; mais le jour où nous arrivâmes, il fit un orage des plus pompeux. Henriette, Sophie (1) et moi, qui formions l'avant-garde, partîmes le matin ; le reste de la famille ne s'achemina que le soir, mais la tempête fut très violente, et je me réjouissais en pensant qu'elle empêcherait les miens d'arriver et que nous nous trouverions seules dans le château.

Peut-être nous serait-il arrivé quelque aventure bien

(1) Henriette, sa sœur cadette, et Sophie, femme de chambre.

touchante ? peut-être quelque troubadour égaré dans les bois serait-il venu demander un abri contre l'orage ? Je l'aurais enfermé à clef sous les voûtes et je lui aurais jeté par les fenêtres de simples fruits, du miel et du laitage...

Tout en composant le repas frugal du beau réfugié, je contemplais le ciel qui était, je t'assure, bien courroucé. Un jeune homme, qui regardait aussi, disait qu'il voudrait bien voir tomber la foudre, et, au même moment, elle visitait le bout de sa casquette qu'elle brûla en passant, entrait dans une filature, renversait trois ou quatre femmes, et puis s'en retournait gravement par la porte. Trois minutes après, une pauvre femme faisait cuire un œuf dans une poêle, le tonnerre vient à tomber dedans, la fond et disparaît, en laissant, comme tu penses, la pauvre vieille stupéfaite. Enfin l'orage cesse, ma famille se met en marche, elle arrive et mes beaux rêves s'évanouissent. J'oubliai le troubadour pour ne songer qu'au plaisir de recevoir et d'embrasser ces chers arrivants, ce qui valait mieux encore que les plus belles aventures.

Je suis heureuse de me retrouver ici ; les dames de Villeneuve sont déjà venues nous voir avec M. Eugène de Palarin. Nous allons aujourd'hui passer la journée à Hauterive, je te conterai ce soir tout cela au plus juste. En attendant, je t'embrasse à la hâte pour aller déjeuner et monter en voiture.

Du samedi matin.

Notre voyage a été des plus heureux et des plus gais ; ces dames sont charmantes ! En apercevant notre équipage, elles sortirent de la cour et nous reçurent avec

beaucoup de grâce : Léontine nous disait les plus jolies choses du monde, Emilie nous grondait de ce que nous n'avions pas emmené Henriette, Octavie s'extasiait sur la beauté de Marie, qui était en effet charmante avec son petit béret mauve sur l'oreille. Nous parlâmes beaucoup de vous toutes, Mesdames, ce qui me fit trouver les moments bien courts. J'ai raconté que Louise se trouvait mieux, puisque tu me parlais de courses à Riols et à la Foubarié, et cette nouvelle fut reçue avec grand plaisir ; je dis ensuite que vous viendriez nous voir et nous bâtîmes sur cette espérance mille charmants projets.

J'ai vu le gros, frais et réjoui M. Eugène de Palarin qui est un homme de très bonne compagnie et un bien bon sujet ; il ne manque pas d'esprit et sait apprécier celui des autres, car il m'a fait un éloge bien mérité de celui de M^me^ de Saint-Martin. Léontine m'a beaucoup parlé, non sans rougir un peu, d'un merveilleux qu'elle a vu à Toulouse, dont tu as sans doute entendu parler. On m'a dit qu'il a une tournure intéressante, de l'esprit, une tête vive quoiqu'il soit toujours silencieux et pensif. Je trouve, d'après ce portrait, qu'il doit ressembler à un soupir comme M. Eugène de Palarin ressemble à un éclat de rire. Je ne sais s'il est écrit dans le livre des destins que Léontine sera M^me^ B. ; quoiqu'il en soit, Dieu veuille qu'elle soit heureuse !

Nous attendions Auguste (1) tous les jours et nous avions formé pour cette époque, avec ces dames, des projets très intéressants ; il s'agissait de promenades à

(1) Le vicomte Auguste de Raynaud de la Salvetat, cousin d'Elise de Raynaud.

cheval, de lectures, de courses au rocher tremblant. Une lettre du duc de Mouchy les a tous fait évanouir. A notre retour ici, on nous a dit qu'Auguste était passé, qu'il n'était déjà plus. Le voilà donc encore sur la route de Paris! Qui sait s'il reviendra seul ? Il vous a laissés à la Salvetat. Quel heureux temps vous devez passer ! Quel air pur vous devez respirer ! Je pense que, par ton journal, j'aurai de longs détails sur votre séjour. Quant à nous, nos jours s'écoulent fort vite ; la promenade, la broderie, la musique, le billard et la lecture remplissent notre temps.

Je viens de lire *Le Lépreux de la cité d'Aoste* qui m'a bien vivement intéressée ; on ne peut écrire avec plus de grâce et de sentiment. M. Xavier de Maistre est surtout enchanteur lorsqu'il parle de la mort de la sœur ; une larme coula malgré moi sur cette page. Oh, Elise, que je voudrais pouvoir te l'envoyer ! J'ai lu aussi du même auteur *La Jeune Sibérienne* qui est absolument l'histoire des exilés de Sibérie ; l'héroïne est bien plus intéressante qu'Elisabeth, mais le style de Mme Cottin est, à mon avis, bien préférable.

Je m'interromps pour t'assurer que mon frère n'a emporté de chez toi aucune clef, grande ou petite. Quelle chute, ma chère Elise, après une aussi longue dissertation! Mais, sais-tu bien qu'on pourrait dire de fort belles choses sur cette clef? Si j'étais Mme de Genlis, j'en tirerais un parti merveilleux. Puisque je ne suis que Corcor, j'abandonne cet article, d'autant mieux que l'heure de la messe me presse et que je ne suis pas encore habillée. Adieu, je vais prier pour toi.

*A la même, au château de Cuq, près Vielmur.*

Gaïx, 16 septembre 1824.

Que je m'en veux, chère Elise, de t'avoir mal jugée ; pardonne-moi ce petit moment d'humeur qui ne reviendra plus, je te le promets. Pauvre Elise, tu as été souffrante, et je grondais contre toi ! mais aussi, était-ce ma faute ? Les beaux du vallon (1) me racontaient que les dames de Saint-Martin recevaient presque tous les jours de tes épîtres, les Saint-Ponais disaient qu'Octavie avait lu de toi des lettres charmantes. Je t'avais écrit deux grands volumes, quinze longs jours étaient passés et je n'avais encore rien su de toi ; ma petite bouderie est donc bien excusable. Nous aurions bien voulu, cette semaine, venir juger par nous-même de ta guérison et nous réjouir avec toi de l'arrivée de ton frère, mais, figure-toi, ma chère, que nous n'avons pas eu un moment à nous ; c'est tous les jours de nouveaux visages, Gaïx est le tourne-bride de tous les attelages du pays.

L'autre jour, maman avait été à Payrin avec toute ma famille passer une journée ; j'étais restée seule au château avec le ministre des affaires étrangères (2) qui était un peu souffrant et papa qui courait les champs. Je me réjouissais de l'idée que je pourrais enfin avoir une journée

(1) On désignait ainsi les messieurs de Raynaud et de Saint-Martin.

(2) Son frère Edmond — souvenir de la Cour de Saint-Pons.

à moi et me disposais à croquer pour mon dîner quelques côtelettes et un pan de saucisse, ce qui est fort peu poétique, lorsque j'entendis les pas d'un cheval que montait un beau du jour, à taille svelte et grands yeux noirs, qui me salua de l'air le plus gracieux et auquel je rendis le salut en l'envoyant tout bas promener.

Je ne le reconnus pas d'abord ; heureusement, mon père arriva, alla le rejoindre aux écuries et rentra accompagné de M. d'Exéa qui venait nous demander à dîner. Je fus obligée d'être toute la journée en cérémonie, étouffant un bâillement à chaque minute, ce qui faisait faire à ma figure une singulière grimace. Enfin, la conversation tomba sur le dessin, il offrit de me donner une leçon de perspective, j'acceptai bien vite, espérant faire ainsi passer le temps, et me voilà griffonnant du papier et écoutant des raisonnements auxquels je ne comprenais rien, mais que j'avais pourtant l'air de saisir à merveille, pour ne pas le décourager. Enfin la nuit arrive, suivie de maman et de toute la couvée ; alors je leur cédai la place et je montai dans ma chambre pour respirer à mon aise.

Nous avons eu, les jours suivants, un monde fou. Auguste est passé aussi en retournant de Paris à ses rochers ; il est toujours le même, et doit revenir nous voir dans quelques jours. Nous avons fait le charmant projet d'aller ensemble à Cuq voir une cousine qu'il aime de toute son âme, mais que j'aime encore plus que lui. Il apporte aux dames de Saint-Martin de fort belles choses, entr'autres des châles de cachemire. Je te dirai, ma chère, si cela peut t'intéresser, que celle qui dut jadis être sa compagne va entrer aux Carmélites ; voilà certes un bel exemple. Je crois fort qu'Auguste est la cause de cette grande ré-

solution, mais il ne veut pas en convenir ; il devrait, pour achever le roman, aller s'enfermer à la Trappe ; je crains cependant qu'il n'ait pas une grande vocation pour ce genre de vie.

Il nous a dit que le Roi était fort malade ; ce pauvre homme n'a plus qu'un mois à vivre, il est superbe dans ses derniers moments, il connaît son état et en parle avec beaucoup de tranquillité. Sa famille le regrette fort, mais ils ne peuvent pas le soigner eux-mêmes, parce qu'ils sont princes. Ah, ma chère Elise, quel bonheur de n'être pas princesses ! Quand tu souffriras, je serai au chevet de ton lit, et, dans mes derniers moments, je ne serai pas livrée, je l'espère, à des mains étrangères.

Dieu, quel ennui ! voilà encore une voiture qui arrive ; on me presse, adieu. Je ne sais ce que c'est ; je voudrais bien que ce fût toi ; tu y es peut-être. Oh ! quel plaisir ! Je cours le voir et peut-être t'embrasser tout de bon.

*A la même, au château de Cuq.*

[Gaïx, fin septembre 1824.]

Me voici, chère Elise, bien triste et bien seulette ; ma sœur Marie et maman ont été à la Beloterie, chez M^me de Boissezon, et je suis restée avec M^me Calmels (1), malade dans son lit. J'ai une frayeur horrible qu'elle ne nous donne une seconde représentation des maux effrayants

(1) Une amie de la famille.

qu'elle souffrit à Saint-Pons, ce qui ne serait amusant ni pour elle ni pour nous ; dans tous les cas, que la volonté de Dieu soit faite.

J'ai eu, toute la matinée, des pensées fort noires, je viens m'égayer un peu auprès de toi et te dire que ton frère se porte bien, qu'il chasse toute la journée, qu'il fit hier des frais étonnants auprès des dames de Villeneuve, ce qui lui valut de leur part un torrent d'éloges. Nous devions passer la journée à Lostanges ; arrivés sur le Causse, nous aperçûmes, en haut de la Roque, deux petits points blancs qui se dirigeaient vers Gaïx. L'idée me vint que c'était peut-être Léontine et sa sœur ; Raynaud se précipite à la portière et le voilà courant à perdre haleine au devant de ces deux beautés. Elles étaient fort étonnées de voir arriver à travers champs un grand jeune homme qu'elles ne reconnaissaient pas et qui avait tout l'air de courir après elles. Enfin, il les atteignit, leur débita sa harangue avec beaucoup de grâce et resta le reste de la journée très assidu auprès d'elles. Je t'assure qu'il se tira à merveille de sa petite cour, à tel point que tout le monde fut enchanté de lui.

Arrivés à Lostanges, nous trouvâmes Justine assommée d'un petit monsieur à perruque blonde, habit violet et nez crochu, qui parlait beaucoup de ses *petits* dont « le plus jeune, âgé d'au moins dix-sept ans, montait sur les échelles pour attraper les livres, quand il se disputait avec son frère sur la science ; c'était un plaisir de les voir ! » Tout en disant cela il se tapait le front, se donnait de grandes claques et mangeait comme un ogre ; je l'avais vis-à-vis de moi tout le temps du dîner, et, malgré toutes les contorsions que je faisais pour tenir mon sé-

rieux, je ne pus m'empêcher de rire aux grands éclats deux où trois fois.

Tu vas donc repartir pour Saint-Pons et nous n'aurons pas le plaisir de t'embrasser à Cuq ; c'est pourtant bien désagréable, mais il nous est impossible de bouger d'ici : Mme Calmels dans son lit d'un côté, les ennuyeux de l'autre qui se succèdent sans interruption, nous sommes absolument à l'attache. Ainsi, ma bonne Elise, ne te fâche pas, mais plains-moi d'être obligée de sacrifier ce qui me fait le plus de plaisir à ce qui m'ennuie le plus au monde. Si j'étais mieux disposée, cette contradiction me servirait pour l'autre monde ; mais, hélas ! cet article va fort mal ; j'ai grand besoin de toi pour me remettre un peu sur la bonne voie. Ainsi, je t'attends au passage.

Voilà déjà quatre jours que ma lettre est commencée. Dans cet intervalle, j'ai reçu la tienne qui m'a fait du bien ; j'en avais besoin, je t'assure, car j'ai bien pleuré tous ces jours-ci. Mme Calmels est toujours dans son lit avec des maux d'estomac et de tête affreux, le château est toujours plein d'étrangers qui se succèdent continuellement, Alexandrine malade, maman aux champs ne sachant plus où donner de la tête, Marie fort inquiète et moi, pauvre malheureuse, obligée de rester au salon avec des gens qui n'aiment pas les larmes, je cache autant que je peux sous un sourire emprunté la tristesse qui me dévore, et je suis heureuse de pouvoir avec toi épancher mon cœur.

Pour achever de nous égayer, Monseigneur l'Archevêque (1), qui est dans le vallon de Saint-Amans et

(1) Mgr Charles Drault était archevêque d'Albi depuis 1823.

qui aime beaucoup à *castelléger* (1), s'est fait annoncer pour venir ici passer la journée de mardi prochain ; *juge un peu de notre embarras*. Enfin, ma chère, il faut se soumettre à la Providence, mais je t'assure que ces jours-ci sont pour nous une rude épreuve. Prie Dieu pour nous, ma bonne Elise, nous en avons bien besoin. Ton arrivée me consolera un peu ; elle sera pour moi comme ce rayon de soleil qui brille quelquefois au milieu de la tempête. En attendant le résultat de tes prières, je t'embrasse de tout mon cœur et t'aime mille fois plus depuis que je suis triste.

*A la même, au château de Caq.*

Gaïx, 2 octobre 1824.

Que tu es aimable, chère Elise, de m'écrire avec tant d'exactitude, tes lettres me font du bien, l'expression de ta tendresse *me refresco lou cor* (2), comme le disait un paysan ; je t'assure que j'en ai bien besoin, mon cœur est bien malade. Le château a vraiment l'air d'une infirmerie ; on ne voit que médecins et bientôt confesseurs, on n'entend parler qu'ordonnances ; il ne me manque que la cornette et le long rosaire pour avoir tout l'air d'une sœur de l'hôpital.

Mme Calmels nous donne tant d'inquiétudes que nous

(1) Aller de château en château.
(2) Me rafraîchit le cœur.

avons envoyé chercher M. Albert, son médecin, à Saint-Chinian, et un curé de Castres qui doit venir demain pour la confesser. L'on ne comprend rien à sa maladie, ce sont des maux très extraordinaires. Lorsque nous vîmes que son mal empirait, nous fîmes prier Monseigneur d'ajourner sa visite qui nous aurait été fort à charge, car toute la maison est sur les dents.

Alexandrine n'est pas encore guérie, son mal n'a rien d'alarmant, mais tu sais mieux que personne que l'on n'est jamais tranquille, quand on voit souffrir ceux qu'on aime. Je crains que ma pauvre mère ne puisse supporter tant d'inquiétudes et qu'elle ne devienne malade à son tour. Ah, chère Elise, que Dieu nous en préserve !

Il fait un temps affreux qui n'a pourtant pas empêché Mme de Peytes d'arriver au plus matin lever avec un de ses enfants. Nous étions toutes presque en chemise, occupées auprès de nos malades, quand cette belle visite est arrivée ; aussitôt nous voilà courant l'une à sa robe, l'autre à ses souliers, mais, quand notre toilette a été faite, cette nouvelle arrivée avait disparu. Auguste est venu heureusement nous distraire au moment de nos idées noires ; j'ai eu bien du plaisir à le voir, il a fait du bien à maman. Nous avons fait ensemble des projets charmants pour notre avenir, mais, comme tu ne dois pas être des nôtres, il est inutile de te les conter.

Ton frère, d'après tes ordres, est parti lundi, à son grand regret, avec promesse de revenir bientôt retrouver ses bons amis les lapins de Gaïx. Il a été remplacé par un beau ménestrel (1) de ta connaissance, qui erre de

(1) M. de Montarnau, vieux garçon habitant Saint-Pons ; il

castel en castel, la guitare à la main, une longue chaîne d'or suspendue à son cou, au bout de laquelle se trouve sans doute le portrait de sa belle dont il m'a parlé avec un grand émoi. Ses yeux noirs, sa coiffure au coup de vent, sa conversation contrariante, son admiration pour Octavie te le font assez reconnaître et tu as déjà nommé *Peccicato* ; il venait de Lastours et devait passer trois jours avec nous, mais comme nous sommes fort tristes et fort maussades, il fut obligé de repartir le lendemain, après avoir été fort aimable envers une jeune personne assez gentille qu'il trouva ici le jour de son arrivée. Nous descendîmes ensemble dans les souterrains du vieux château ; à l'aspect des vieilles tours en ruine, de la mousse et du lierre qui les couvrent, du hibou et des chauves-souris qui peuplent ses ténèbres, sa muse s'échauffa et lui fit dire les plus belles choses du monde.

A propos de belles choses, tu as lu *Ourika* (1), m'a-t-on dit ? on a même ajouté que tu en étais enchantée. Je ne te conçois pas ; quoi, cette vilaine égoïste, contre laquelle je me suis mise dans des fureurs épouvantables, a pu t'intéresser ? Toi qui aimes si peu les gens qui ne pensent qu'à eux ! Le style en est charmant, j'en conviens ; il y a même des pensées neuves qui viennent du cœur, mais, à mon avis, l'héroïne est une folle qui mériterait le fouet et les petites maisons.

Nous avons lu hier avec Auguste des choses char-

jouait la comédie de société et avait un culte particulier pour Octavie Guiraud ; on l'avait surnommé *pizzicato*.

(1) Roman imprimé en 1823 et écrit par Claire Lechat de Kersaint, duchesse de Duras.

mantes que je gardais pour ton passage, mais il les a prises pour les lire à la Ribaute (1), car il est reparti aujourd'hui avec un temps superbe. Je te vois d'ici, ouvrant de grands yeux étonnés et me croyant devenue imbécile, parce que je contredis ce que j'ai raconté une page avant ; cependant ma lettre est commencée depuis trois jours, et, chaque fois que je reprends la plume, je t'écris dans la position où je me trouve, sans penser à la confusion que doit nécessairement occasionner une lettre reprise et laissée vingt fois de suite. Au moins devrais-je t'en avertir, mais je te prie, ma chère, de me pardonner, car je n'ai plus la tête à moi : j'ai eu beaucoup de lettres à écrire, du monde à voir, des malades à soigner, et, par-dessus le marché, une conscience à débrouiller, ce qui n'est pas peu de chose.

Tu vas croire, d'après cela, que je suis devenue au moins ministre, et tu ris, je parie, de mon affairement, méchante, au lieu de me plaindre ! il n'en est pas moins vrai que maman est fort alarmée et ne pense qu'à ses malades, que Marie ne veut ni écrire ni faire des frais et que je dois la suppléer. Je t'annoncerai pourtant que, depuis que ma lettre est commencée, Mme Calmels va beaucoup mieux. Elle s'est confessée hier, plus par fantaisie que par nécessité, et s'est levée aujourd'hui, ce qu'elle n'avait pas fait depuis douze jours ; elle est presque en convalescence. Que Dieu soit béni ! mais nous avons eu bien peur.

La nouvelle du mariage de Mlle de Montalivet avec

(1) Résidence de la famille de Saint-Martin, près de Saint-Amans-Soult.

M. de Lestiés (1) est-elle parvenue jusqu'à Cuq (2)? C'est une jolie acquisition que fera la ville de Castres, car cette jeune personne est vraiment charmante. Adieu, ma chère Elise, je suis une bavarde qui ne sait jamais finir, et toi une amie bien patiente qui liras tout d'une haleine ma lettre jusqu'au bout, si tu la reçois, car je crains fort qu'elle ne puisse pas partir ; dans tous les cas, tu n'y perdras pas grand'chose. Adieu, encore, supporte-moi, prie Dieu pour moi, et surtout aime-moi.

### *A la même, à Saint-Pons.*

Gaïx, 22 octobre 1824.

Je ne sais trop, chère Elise, comment je ferai partir cette lettre, mais je t'écris toujours parce que j'ai besoin de t'écrire ; tu es l'amie du cœur, peines et plaisirs, je puis tout te conter et je suis bien sûre de n'être jamais à charge. Si tu avais une sœur, tu comprendrais encore mieux combien il est désolant de la voir souffrir sans pouvoir la soulager.

Alexandrine est un ange de résignation et de patience ; on peut venir apprendre au pied de son lit tout ce que la religion donne de force et de courage, à l'âge le plus intéressant, et au sexe le plus faible. Cependant, comme

(1) M. de Calmels de Lesties appartenait à une famille protestante originaire de Lacaune (Tarn).

(2) Château appartenant à la famille de Raynaud, entre Castres et Vielmur.

nous ne sommes pas aussi patientes qu'elle et que nous n'avons pas grande foi aux médecins, nous avons fait un projet charmant qui, je l'espère, la soulagera : c'est de nous vouer toutes quatre à la Sainte Vierge. Alexandrine porte déjà le cordon blanc ; tu sais combien Marie est bonne pour les jeunes personnes, je l'ai déjà éprouvé bien des fois. J'ai la ferme confiance qu'elle nous exaucera, car elle est meilleure, dit-on, que la plus tendre des mères. Certes alors, que n'aurons-nous le droit d'attendre d'elle, puisque ma pauvre mère se dessèche de douleur, depuis que son enfant est malade ? Nous avons déjà commencé une neuvaine à la Platé (1), et, lorsque M. Mouret repassera, s'il s'arrête comme il nous l'a promis, nous le chargerons d'une messe qu'il aura la bonté de dire à Notre-Dame du Rocher (2). Tu y assisteras, chère Elise, et toutes ces demoiselles seraient bien aimables si elles y allaient avec toi ; prie-les de ma part et dis-leur combien nous en serions reconnaissantes.

Que fais-tu de mon frère ? nous n'en avons rien su depuis son départ. Notre bonne Justine, qui est venue nous voir hier, m'a raconté de belles choses du tien ; elle nous a dit que Raynaud avait lu toute notre correspondance *coram populo* chez M^me^ Silvy. Je suis furieuse ; Justine n'est pas non plus très contente. Il a d'ailleurs bien choisi son auditoire ; je te prie de lui faire une grande scène de ma part, et toi, ma chère, serre un peu mieux nos griffonnages.

Je pense que nous retournerons bientôt à Castres ; aus-

(1) Notre-Dame de la Platé, église paroissiale de Castres.

(2) Chapelle appelée aussi Notre-Dame du Jaur, située dans le voisinage de Saint-Pons.

sitôt qu'Alexandrine pourra supporter le voyage, nous nous embarquons. Je te dirai que j'ai fait pour cet hiver de grands projets de retraite, je soignerai notre chère malade et je serai enchantée d'avoir une raison qui me dispense d'aller dans le monde. Toute la ville a pris le deuil pour le Roi. Tu sais que le noir est ma couleur favorite et je suis charmée de pouvoir l'endosser, sans qu'il m'en coûte une larme ; ainsi Marie et moi allons faire une robe de soie noire qui nous servira de parure et de négligé. Je gage que Marie sera charmante sous ce costume ; la pauvre enfant a repris sa fraîcheur, mais je crains bien que les inquiétudes que nous éprouvons ne la flétrissent de nouveau. Adieu, ma bonne cousine ; heureuse, je t'aimais beaucoup ; affligée, je te chéris encore davantage. Tu me plains, j'en suis sûre, et mon cœur est bien compris du tien. Adieu, encore, je t'embrasse comme je t'aime.

*A la même.*

[Gaïx, ... octobre 1824.]

Il est bien juste, chère Élise, que tu te réjouisses un peu avec Corcor, puisque tu as bien voulu t'affliger avec elle ; il ne faut pourtant pas crier bien haut, car notre malade est encore bien souffrante, mais enfin une petite lueur d'espérance a paru et je l'ai saisie avec avidité. Je suis absolument comme un noyé qui s'attache aux branches sans être sûr qu'elles pourront le soutenir. Le mieux

qu'elle a éprouvé a un peu ranimé ma confiance ; j'aime aujourd'hui à me rappeler sa jeunesse, sa force, les bonnes prières que tu fais pour elle, et, par-dessus tout, la bonté de Marie. Tu vois, ma chère Elise, que cette dernière branche à laquelle je me suis accrochée est solide ; j'espère qu'elle ne manquera pas, mais continue à prier pour nous, tu es notre Moïse qui lève les mains au ciel sur la montagne, et nous sommes les Josué qui combattons dans la plaine ; si tu laisses retomber tes bras, adieu la victoire.

Ton frère n'a pas pu s'arrêter à notre grand regret ; il était fort pressé d'aller à Castres où Edmond a été le joindre ; il avait très bien fait son voyage. Conte-moi un peu ce qui est arrivé à ce pauvre Massipou (1). Est-il vrai qu'il ait endossé le froc, comme on me l'a dit ? c'est vraiment admirable ! quelle est donc la cause de cette belle vocation ? Y a-t-il quelque voile blanc, pris d'un autre côté ? Explique-moi cette histoire, je t'en prie, cela m'intrigue beaucoup. Je suis bien contente de ce que tu m'as dit de Masou ; il m'intéressait fort, peut-être parce qu'il t'intéressait, puisse-t-il arriver à bon port à la prêtrise !

Nous voyons souvent notre bonne amie Justine ; sa visite d'hier nous étonna pourtant un peu ; le soleil, ce jour-là, avait un peu d'humeur, car il ne parut pas de toute la journée, un brouillard très humide était répandu dans la campagne, mais voilà qu'à travers le nuage nous voyons apparaître une espèce de caravane arabe, telle que Châteaubriand les dépeint dans son *Itinéraire :* l'âne

(1) Massipou. fils de Massip ; Masou, fils de Mas.

marchait en tête, escorté par la cavale du désert que montaient de mystérieux personnages, enveloppés dans de grands châles, à la façon des Turcs. Il ne manquait à tout cela qu'un turban et quelques chameaux.

Enfin cet équipage arrive, l'on s'empresse à le recevoir, les châles tombent, la métamorphose s'opère, et les trois belles nymphes du pays sont à notre cou. Léontine, Octavie et Justine venaient nous demander à déjeuner. J'aurais bien voulu avoir à leur donner les dattes de Jéricho et leur faire boire de l'eau du Jourdain. Mais, hélas ! je ne trouvai dans mon office que quelques confitures de ma façon, quelques bouteilles de vin vieux, et du fruit de nos vergers qu'elles croquèrent comme s'il eût été de l'antique Grèce. Le moment du départ arrive, Justine est déjà perchée sur sa haute jument, Léontine a légèrement sauté sur sa monture, mais la pauvre Octavie a enfourché l'onagre des déserts, qui l'amène droit au moulin. Tu comprends comme nous dûmes rire de ce petit voyage ; nous eûmes toutes les peines du monde à remettre ce pauvre âne dans le droit chemin, car, effrayé par nos éclats de rire et par les cris d'Octavie, il trottait tant qu'il pouvait. Enfin, grâce à quelques coups de bâton, il rejoignit ses camarades, et bientôt nos belles voyageuses disparurent dans le nuage.

Adieu, mon chou, il est près de minuit, j'ai fort mal dormi la nuit dernière et pourtant, avec toi, j'oublie même le sommeil. Marie t'embrasse tendrement, et moi plus tendrement encore. Adieu, mes yeux se ferment, je vais rêver à toi.

*A la même.*

[Gaïx, fin octobre 1824.]

Hier, chère Elise, au moment où je voulais t'écrire, je trouvai dans ma table une lettre, adressée à toi, qui était de fort vieille date apparemment et que j'avais eu l'étourderie de ne pas faire partir. Je ne sais trop ce que je te disais, car, depuis ce temps-là, il m'est passé bien des choses dans la tête et dans le cœur.

Alexandrine nous occupe uniquement ; je t'assure qu'elle est bien malade, la pauvre enfant ! comme elle souffre ! Nous avons écrit pour elle au prince de Hohenlohe en Allemagne (1) ; les journaux sont remplis de guérisons miraculeuses obtenues par ses prières. J'ai aussi une grande confiance en la Sainte Vierge, qui nous protège visiblement, puisqu'elle nous conserve maman bien portante, en dépit de ses inquiétudes ; mais, d'un autre côté, je crains bien que ma pauvre sœur ne puisse guérir que par un miracle, et nous ne serons pas assez bonnes pour l'obtenir. Va vite, ma chère amie, faire une petite prière à la Vierge de la montagne ; conte-lui tous nos chagrins, elle t'écoutera, j'en suis sûre. Nous avons chargé Mme Calmels d'une messe qui doit se célébrer dans sa chapelle, et tu auras la bonté de me mander le

(1) Léopold, prince de Hohenlohe-Waldenbourg, célèbre thaumaturge allemand, né en 1794, jésuite, à qui l'on attribuait à tort le don des miracles.

jour et l'heure désignés pour cela ; je me joindrai d'ici à vous tant bien que mal. J'espère que vous apporterez par là un petit soulagement à tant de souffrances, vous qui êtes de si belles âmes !

Malgré toutes mes inquiétudes, je n'ai pu m'empêcher de rire aux éclats à toutes les malices que tu m'écris ; je trouve on ne peut mieux appliqué le ministère de la guerre et surtout celui des finances. Si notre bon Roi choisissait aussi bien ses ministres, jamais royaume n'eut été mieux gouverné ; nous ne danserions pas, j'en réponds, et les beaux arbres du foiral n'ombrageraient que des amours célestes. Mon Dieu, qu'ai-je dit ? Comment prendras-tu ma phrase ? mais je te prie d'en rire tout comme moi, et sois bien persuadée que ce n'est pas à ton intention que je l'ai écrite.

J'ai un compliment à te faire, ma chère ; tu vois beaucoup, m'a-t-on dit, un certain monsieur qui a une certaine tournure et surtout un certain sentiment accompagné de certains écus. Mais, vraiment, tu ne m'avais pas conté tout cela ; à quand le mariage, je te prie ? Allons, allons, ne fais pas l'étonnée, je veux tout savoir ; ainsi ne me laisse pas ignorer le plus petit détail.

Mon frère a été à Saint-Chinian ; tant pis, parce que cela ennuie M^me^ d'Astanières. Je lui écrirai, mais il court le monde ; j'attendrai donc qu'il soit à Saint-Pons pour lui donner de mes nouvelles. Tu n'as plus les dames de Saint-Martin et tu dois être bien désorientée. Peut-être, me reviendra-t-il de ton ennui quelques lettres de plus ? je le désire, car tu es devenue bien paresseuse.

J'espère que le premier sénateur (1) vous est arrivé

(1) Mme Calmels — toujours la plaisanterie de la Cour de Saint-Pons.

sain et sauf ; je craignais bien un moment que le Sénat ne fût obligé de prendre le deuil. Je pense qu'ils s'assembleront demain au palais en grand costume, et qu'on leur rendra compte de tous les croupions de volaille qu'aura croqués, pendant son absence, le vénérable membre, car il ne se nourrit qu'avec cela. Plaisanterie à part, chère Elise, donne-moi de ses nouvelles ; je l'ai vue partir ce matin avec beaucoup de regret et je crains bien qu'elle n'ait été malade en chemin. Je te dirai bien bas que je trouve que sa maladie lui a brouillé les idées ; tout cela m'a fait faire de bien tristes réflexions.

Adieu, ma bonne amie, nous avons eu une quantité étonnante d'ennuyeux et d'ennuyeuses. Je reviens auprès de ma sœur et je ne t'écrirai plus sans avoir de toi la promesse écrite de brûler toutes mes lettres marquées d'une croix. Adieu, je t'embrasse.

### *A la même.*

[Gaïx,] le 4 novembre, jour de ma fête, 1824.

Je te remercie, ma bien chère Elise, de l'intérêt que tu prends à tes amies, et surtout de tes bonnes prières. J'ai reçu ta dernière lettre auprès du lit de notre pauvre malade, où nous étions presque tous rassemblés ; c'était hier mercredi, à huit heures et demie du matin, dans le moment sans doute où vous descendiez de la montagne (1).

(1) Venant de la chapelle de Notre-Dame du Rocher.

Quelqu'un de nous fit la réflexion que le prêtre qui avait dit la messe devait être à son action de grâces ; alors, ma tante, frappée de cette idée, se retourne vivement : « A genoux, mes enfants », nous dit-elle d'une voix émue, et nous nous mîmes à prier de bien bon cœur.

Nous remarquâmes même qu'à l'heure où le saint Sacrifice commençait à Saint-Pons, Alexandrine éprouvait un petit soulagement, ses souffrances s'étaient un peu calmées : elle causait, elle riait, et pourtant elle nous fit venir deux ou trois fois les larmes aux yeux.

— Maman, disait-elle, guérirai-je bientôt ?

— Oui, mon enfant, je l'espère.

— Allez, ma pauvre maman, soyez tranquille ; puisque la souffrance sanctifie, je deviendrai sainte, et alors je prierai Dieu pour vous.

Cette dernière phrase arracha le cœur de ma pauvre mère. Ensuite, quand elle fut dans son bain, comme elle s'appuyait avec ses bras, son corps ne touchait à rien :

« Voyez, nous dit-elle en riant, je ne tiens plus à la terre que par un fil ».

A ces mots, les pleurs me suffoquèrent ; je m'en allai bien vite pour les dérober à maman, qui en a bien assez de sa douleur.

Je ne sais pourquoi je n'ose penser à l'avenir. Dieu est si puissant, Marie est si bonne, vos prières si ferventes, et pourtant ce mois-ci me fait frémir. Il me semble que tout ce qui m'entoure me présage un malheur ; si je vais un moment dans mon allée chérie, je suis couverte de feuilles sèches, qui étaient si jolies, il y a huit jours ; si je rentre au château, je trouve les fleurs de mes vases toutes flétries. J'ai été voir ce matin les tourterelles

d'Alexandrine et une de ces pauvres colombes est venue presque expirer à mes pieds. Alors je monte dans ma chambre, je me prends à pleurer, je prie la Sainte Vierge et l'espérance renaît dans mon cœur. N'est-ce pas, chère Elise, que ma sœur guérira ? Oh oui, elle guérira, puisque vous priez pour elle. Ne montre ma lettre à personne, je te prie, et surtout à bonne maman qui en serait peut-être effrayée ; cependant ta bonne cousine est bien malade ; oh ! bien malade !

Apprends-moi l'arrivée de mon frère à Saint-Pons, afin que je lui écrive ; ce pauvre enfant ne se doute pas du chagrin que nous éprouvons, ne le détrompe pas, chère Elise, puisqu'il est heureux. Je suis contente de ce que tu me dis de Raynaud ; je n'ai vu Justine que la veille de l'arrivée de ta lettre, sans quoi je lui aurais mis l'esprit en repos.

Adieu, ma chère et mille fois bonne amie, il faut bien que je compte sur ton cœur pour venir, pour ainsi dire, t'abreuver de mes larmes, mais je ne puis en parler qu'avec toi, car Marie ne croit pas du tout sa sœur aussi malade ; elle espère la voir bientôt rétablie, je suis obligée de respecter cette douce illusion, et de ranimer un peu le courage de maman qui voit toujours son enfant aux abois. Avec tout cela, elle se porte assez bien, et moi aussi, sauf un petit torticolis qui me donne un air penché tout à fait sentimental et une physionomie très intéressante. Adieu, mon bijou, continue tes prières, invoque tous les saints du paradis, recommande-nous à toutes les belles âmes de Saint-Pons, remercie Claire et Catherine, dis-leur surtout de ne pas s'arrêter là, car il faut absolument forcer le ciel. Adieu, encore, je t'aime bien.

## *A la même*

Gaïx, le 17 novembre 1824.

Redouble tes prières, chère Elise, nous en avons grand besoin. Notre pauvre Alexandrine ! ma chère, c'est un ange ! Elle a trop de perfections pour rester sur la terre ; c'est un fruit mûr, qui tombera bientôt. Nous sommes dans le désespoir, nous ne conserverons pas cette enfant ; elle s'affaiblit tous les jours, les médecins n'entendent plus rien à son mal, tout notre espoir est en Dieu.

Elle a reçu cette nuit les sacrements avec une piété angélique. Lorsque M. le curé est allé chercher le bon Dieu, elle m'a fait approcher et m'a demandé quelles étaient les dispositions qu'il fallait apporter à l'Extrême-Onction ; elle les connaissait mieux que moi, mais elle voulait avoir le plaisir de parler du ciel. Je lui dis alors :

— Mon enfant, c'est un sacrement qui rend la santé aux malades ; dis au bon Dieu de te guérir.

A ces mots, elle se tourna vers moi avec un visage serein :

— Je ne crains pas la mort, me répondit-elle.

— Si ce n'est pas pour toi, demande pour ton père, pour ta mère, pour nous toutes qui sommes si malheureuses de te voir souffrir.

— Va, Corcor, ne t'afflige pas, je lui dirai que sa volonté soit faite. Tiens, lave-moi les mains, prépare du coton pour les onctions, récite-moi les actes avant la Communion.

Je me mis à genoux auprès de son lit et je commençai les actes que j'achevai en sanglotant. Heureusement j'étais seule dans la chambre et, comme je parlais à voix basse, elle ne s'aperçut pas que je pleurais. Maman, qui craignait que cela ne fît mal à Marie et à Henriette, leur avait ordonné d'aller se coucher.

Enfin, M. le curé arrive, mon père et mon frère prennent chacun une bougie et vont le recevoir à la porte. Maman a eu, dans cette occasion-ci, un courage étonnant ; je t'assure que c'est bien la femme forte, c'est elle qui a assisté ma sœur pendant la cérémonie et pas une seule larme n'a trahi la douleur qui la déchirait. Pour moi, quand je vis entrer le bon Dieu, je crus que mon cœur se brisait ; je fus obligée de sortir, je restai près de la porte en versant un torrent de larmes.

Alexandrine avait les mains croisées sur sa poitrine, les yeux attachés au ciel, son visage était céleste ; on eut dit qu'elle ne tenait plus à la terre. Quand elle eut reçu le bon Dieu, elle demeura immobile pendant un quart d'heure, puis elle me fit approcher :

— Hé bien, lui dis-je, t'es-tu acquittée de ma commission auprès du bon Dieu ?

— Oui, répondit-elle, je lui ai demandé un peu de me guérir.

Ensuite, après un moment de silence :

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, faites que ce calice passe sans que je le boive, mais, au moins, que votre volonté se fasse et non pas la mienne. »

Qu'elle est heureuse de mourir dans sa belle innocence, sans connaître les chagrins de la vie ! mais nous, ma chère Elise, que nous sommes à plaindre ! Lorsque Marie

eut repris sa fraîcheur, j'eus la folie de compter sur de beaux jours, je formais de riants projets, je me nourrissais d'espérances, et voilà qu'un chagrin violent est venu me persuader plus que jamais que tout est vanité dans ce monde ; ce bel avenir que je voyais en perspective s'est enfui bien loin, j'ai sur le cœur un poids insupportable qui ne me laisse de repos ni jours ni nuits.

Si, quelquefois, je trouve le sommeil, je suis tourmentée par des songes affreux, qui sont encore pires que l'insommie ; je me réveille en sursaut, croyant toujours ma sœur aux abois. L'autre jour, j'entendis des cris de désespoir qui me réveillèrent ; je crus reconnaître la voix de maman, qui disait : « Coraly ! Coraly ! descends vite, je t'en conjure ; elle expire ! » Je saute au bas de mon lit, il n'était pas encore jour, j'arrive en chemise et les pieds nus à la chambre d'Alexandrine, que je trouve tranquille dans son lit, et sa garde au coin du feu. Elles furent effrayées de mon visage bouleversé ; je n'eus pas la force de leur dire ce que j'avais, mais je tombai sur ma chaise, ne pouvant plus me soutenir ; ce maudit songe en était la cause.

Depuis ce jour, je suis poursuivie par une espèce de cauchemar qui me fait toujours entendre les mêmes cris et la même voix chaque fois que je suis seule. Par surcroît de malheur, nous avons été obligés de prendre le deuil à cause de ma tante de Mauléon qui est morte ces jours-ci, et nous voilà, avec nos robes noires, autour de cette pauvre enfant, ce qui me fait une peine inconcevable.

Ma chère Elise, pardonne-moi ; je t'assomme de mon chagrin, je le sens, mais je ne puis en parler qu'à toi et à

Dieu. Je suis obligée de donner à ma mère un courage que je n'ai pas, et Marie est encore dans son heureuse illusion. Ah ! qu'elle y reste ! La pauvre enfant aura bien assez à pleurer, quand elle sera désabusée.

### *A la même.*

Gaïx, ce 27 décembre 1824.

J'ai reçu hier ta lettre, chère Elise, que j'ai lue en famille. Tout le monde a été enchanté des jolies douceurs que tu nous débites, mais l'on n'a pas compris ta reconnaissance, car enfin il est tout simple que l'on chérisse et que l'on aime la sixième enfant de la maison. Hélas ! ma chère Elise, tu n'es plus aujourd'hui que la sixième ; je cherche toujours partout celle qui nous manque et je ne puis la retrouver que dans le ciel. Certainement, elle est heureuse ! mais moi, qui suis encore sur la terre, je pleure quand je pense qu'elle n'y est plus.

Va ! l'on ne meurt pas de douleur. Je n'ose plus me plaindre, lorsque je vois maman supporter la sienne avec tant de courage. Si le bon Dieu nous afflige, il nous fait aussi de grandes grâces. Je croyais que cette pauvre mère y succomberait, et pourtant elle a vu souffrir cette chère enfant, elle l'a vue mourir et elle existe encore !

Votre départ cependant nous a laissé un vide immense, tout est triste, tout est désert, cette montagne qu'elle aimait tant à escalader, cette allée où nous allions ensemble, cette petite église qui faisait notre bonheur et

qui me fait aujourd'hui tant de mal ! Marie prend un peu plus sur elle ; Dieu soit loué ! je craignais bien que cela ne lui fît mal. Elle et maman supportent mieux la distraction, aussi je mets tout en œuvre pour trouver quelque chose qui puisse les distraire. Tantôt c'est une promenade, tantôt une lecture, quelquefois nous pleurons ensemble et cela me fait du bien. Je redoute pourtant beaucoup notre changement à Castres que je désirais tant l'autre jour ; mais, quand je pense que nous l'avions amenée ici brillante de fraîcheur et de jeunesse, et que nous nous en retournons sans elle, tu peux croire que cela fait bien mal.

Quelle année tourmentée nous venons de passer ! j'espère que celle que nous commençons sera plus heureuse et que notre ange obtiendra un peu de calme pour sa pauvre mère, et, pour Corcor, la force de marcher sur ses traces. Que le bon Dieu, chère Elise, donne de longs jours à tout ce qui t'est cher ; c'est le seul bonheur que je te souhaite ; tous les autres se retrouvent dans celui-là, j'en ai fait la triste expérience.

Dis, je te prie, aux dames de Saint-Martin combien nous faisons des vœux pour le rétablissement de leur frère, nous sommes bien impatients d'apprendre sa guérison. Auguste n'est pas encore venu, ce qui nous fait beaucoup de peine ; je crains qu'il ne soit malade ou qu'il ne soit parti pour Bordeaux. Il a écrit à mon frère qu'il était indisposé ; j'en ai facilement deviné la cause, ce pauvre cousin a trop bon cœur pour se bien porter. Edmond lui aurait répondu, si nous ne l'attendions d'un jour à l'autre.

Tu as été à la messe de minuit, mais pas moi. J'ai

cependant vu tous nos bergers, avec leurs gros sabots et leurs habits des dimanches, s'acheminer vers la chapelle, leur rosaire à la main, entourés de leur famille ; je t'assure que c'est bien touchant. Le temps était fort calme, on entendait de tous côtés les cloches des environs, l'air était chargé de sons magiques, on eut cru entendre le concert des anges ; je restai sur la porte un temps infini. Tout cela me donnait une tristesse mêlée de plaisir, qui avait beaucoup de charme. Ah ! ma chère Elise, qu'ils sont à plaindre ceux qui ne croient pas ! Adieu, mon Elise ; crois, je te prie, que si les années m'apportent des rides et des cheveux blancs, elles ne pourront rien sur mon cœur qui aura toujours le feu de la jeunesse pour te chérir.

Je décachète ma lettre pour te donner des nouvelles du fils de Joséphine ; il est bel enfant, se porte bien et ressemble beaucoup à sa mère. Oh ! comme je l'aimerai ! J'ai eu aussi des détails sur les derniers moments de cette pauvre amie qui, au milieu des larmes de tous ceux qui l'entouraient, était la seule qui eût du courage. Elle a exhorté elle-même son mari à la résignation, a demandé les sacrements qu'elle a reçus avec beaucoup de ferveur, et elle est morte en faisant à Dieu le sacrifice de son mari, de son enfant, et en témoignant le regret de ne pouvoir pas embrasser sa mère.

# CHAPITRE IV

LETTRES — DEUXIÈME SÉRIE (1825-1831) (1)

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

Castres, 28 février 1825.

Je profite de mon oncle d'Espine, ma chère Elise, pour te parler encore de ma tendresse et pour t'envoyer les dessins que tu réclamais de Didine (2) ; je vois que tu as de grands projets d'ouvrage pour ce carême et que tu veux réparer le temps perdu. Et moi aussi je travaille *à force*, j'ai commencé à broder deux aubes et un collet en tulle. Si j'étais auprès de toi, je réclamerais ton adresse, et j'espère que tu voudras bien refaire sur l'un de mes ouvrages la jolie petite fougasse dont tu décoras

(1) De la mort de sa sœur Alexandrine à celle de sa mère.
(2) Alexandrine de Bonne.

avec tant de grâce l'autel de la Salvetat (1), le jour de la première Communion.

Nous sommes au temps des belles morts ; celle de Mme de Villeneuve a été sublime ; la piété, la résignation, la force d'âme ont adouci ses derniers moments. Elle a expiré entre les bras de ses filles qui ne s'y attendaient pas ; aussi ces pauvres amies sont dans une affliction d'autant plus grande qu'elles n'ont jamais voulu la prévoir.

Dès que nous avons appris cette affreuse nouvelle, nous sommes montées en voiture pour aller à leur secours. Nous partons par un temps assez beau, mais, à moitié chemin, il s'éleva un tourbillon qui nous amena une pluie battante. Lorsque nous fûmes près de Labruguière, nous aperçûmes au loin une masse blanche qui s'agitait doucement et avait l'air de marcher ; tout à coup elle disparut et fut remplacée par des fantômes noirs qui s'effacèrent à leur tour. La pluie et la tempête ne nous permettaient pas de distinguer ce qui se passait.

Enfin, arrivées près d'une petite chapelle dédiée à la Vierge, nous voyons un énorme échafaudage entouré d'un peuple immense, au pied d'une grande croix. Des jeunes filles vêtues de blanc et des hommes en vêtements noirs, qui, de loin, nous avaient fait l'effet de fantômes, écoutaient attentivement les paroles d'un pauvre missionnaire, lequel, placé auprès de la croix, tenant un crucifix d'une main, leur montrait le ciel de l'autre. Il n'était distrait ni par le vent furieux qui agitait ses cheveux blancs, ni par la grêle affreuse qui frappait son

(1) Localité voisine de Saint-Pons.

visage. La foule l'écoutait avec recueillement : les uns essuyaient leurs larmes, d'autres embrassaient leurs ennemis. Ce saint vieillard qui bravait la tempête, ce spectacle si attendrissant, le nom de Dieu mêlé aux hurlements du vent, tout cela nous impressionna bien plus que ne l'auraient fait les plus beaux discours.

Didine, ma chère Elise, t'aime de tout son cœur, elle ne me parle jamais de toi qu'avec de grands éloges, et moi de me requinquer et de faire sonner bien haut que tu es ma cousine. On parle aussi beaucoup de Clémence et surtout de la jolie figure de Louise, qui a pourtant tout l'air de ne pas s'en douter. Et sainte Caroline, que dit-elle de son carnaval ? Gare, mesdames, prenez garde au courroux du roi ! (1) Vous allez être joliment secouées, car Monsieur me l'a dit ; et pourtant j'ai rompu des lances en votre honneur, j'ai raconté avec beaucoup d'éloquence que vous aviez presque toujours figuré sur des chaises, ce qui, certes, est bien canonique ; mais je n'ai pas pu le détourner de son projet.

Je voudrais bien venir vous voir, ce carême, car je ne suis jamais aussi bien qu'au milieu de vous. Ici nous sommes toujours enfermées dans notre château fort (2) d'où nous ne sortons jamais que pour aller à l'église et quelquefois chez M^me^ de Lastours. Ce genre de vie me plaît assez, je trouve du bonheur dans cette existence ; quand on est triste, il faut rester chez soi, car on n'est plus bon à rien dans le monde.

Maman nous obligea pourtant, l'autre jour, d'aller à

(1) Nouvelle allusion à la cour de Saint-Pons.
(2) L'hôtel de la famille de Gaïx, à Castres.

Gaïx avec les dames de Corneillan. Je n'y étais plus revenue depuis notre retour à la ville ; je ne puis te dire les sensations affreuses que j'éprouvai dans cette course ; j'étais arrivée avec de douloureux souvenirs et je ne retrouvai là qu'un tombeau. Ah, ma chère Elise ! il faut avoir éprouvé un chagrin aussi amer que le mien pour pouvoir le comprendre. Je me mis à pleurer sans pouvoir m'en empêcher : heureusement mon voile me servit à cacher mes pleurs et personne ne s'en aperçut. Je vis aussi de grosses larmes couler des yeux de Marie et d'Henriette, tous les autres passèrent avec indifférence ; nous fûmes obligées de remplacer par un sourire les larmes qui nous suffoquaient ; mais, lorsque je fus rentrée chez moi, j'en versai tout à mon aise et je fus heureuse de pouvoir leur donner libre cours.

Ecris-moi bientôt longuement, je veux de longs détails ; parle-moi des dames de Saint-Martin, de la santé de Philibert, d'Octavie (1) qui ne m'a plus écrit ; je crains que tu ne lui aies conté, dans un de tes moments de naïveté, ce que je t'écrivais sur son compte. Parle-moi de votre mondanité et de votre sainteté, car je ne sais pas où vous en êtes. Donne-moi aussi des nouvelles de la Cour ; j'aime beaucoup tes articles politiques ; tu devrais bien m'envoyer ton journal.

Adieu, ma chère amie, je finis en te faisant un aveu ; j'ai transgressé un de tes préceptes, mais je suis résignée à accepter telle pénitence qu'il te plaira de m'imposer. Voici le fait : une de tes charmantes lettres nous a fait rire de si bon cœur que je n'ai pu m'empêcher de la lire

(1) Octavie Guiraud.

à mon oncle d'Espine (1), malgré les foudres dont tu accompagnais ta menace. Mon oncle a ri aux éclats, en se flattant bien pourtant de grossir ta brochette. Je l'ai supplié de ne pas t'en parler, mais je n'ai pu l'obtenir ; ainsi prépare-toi à une guerre ouverte.

Après un tel aveu, oserai-je te faire une prière ? ma lettre ne peut être intéressante pour personne, je suis même incertaine si je te l'enverrai ; ainsi, ma chère, si tu la reçois, garde-la pour toi et ne la lis pas à Clémence. Ne rends pas le mal pour le bien ; j'ai fort amusé mes auditeurs, et tu ennuierais beaucoup les tiens. Adieu, mon Elise, compte toujours sur la tendresse de Corcor.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive.*

[Castres, fin mars 1825.]

Vous voilà bien seules, mes chères amies, et votre solitude doit vous paraître bien grande ; j'espère pourtant que vous avez profité de ces beaux jours, et que l'allée de buis et le petit bois n'ont pas été déserts. Vous nous occupez sans cesse, il me tarde de savoir de vos nouvelles ; nous avons laissé Emilie malade, M. de Villeneuve ne dormant pas, nos bonnes amies tristes, affligées ; tout cela ajouté à l'éloignement nous donne des pensées bien amères.

(1) Le frère de la baronne de Gaïx, qui résidait à Saint-Pons avec sa mère.

J'aurais voulu vous envoyer Lamartine, comme je vous l'avais promis, et mon original de frère l'a emporté à Saint-Pons. Je pense qu'il arrivera ces jours-ci et qu'Octavie pourra bientôt admirer de nouveau tout le romantisme et toute la sensiblerie de son héros, voire même la *tendre cuisse* et le *charmant jarret* (1), car sa plume sait tout embellir (Ma chère Octavie, ne vous fâchez pas, mais je vous trouve deux fois plus aimable que Lamartine, et moi, qui vous dirai tout bêtement que je vous aime, je crois savoir mieux aimer que lui).

Je vous conterai que je passai hier en revue tout le monde de la ville ; le soleil fit éclore de brillantes parures, l'on n'apercevait de tous côtés que fleurs et poupons, et la bonne et simple M^me^ de V..., en bonnet de nuit sur la terrasse, faisait un contraste fort singulier. Nous trébuchâmes contre M^me^ de M... et sa fille qui, malgré son chapeau de paille et sa robe blanche, ne gagne pas à être vue au grand jour. Nous demandâmes à M. de Lestiés des nouvelles de sa femme ; il secoua la tête d'un air fort triste et nous dit qu'elle n'allait pas bien. Je vous dirai tout bas, quoiqu'on l'ait dit bien haut, que les médecins prétendent qu'elle a dans le cerveau un je ne sais quoi (j'ai oublié le mot technique) ; bref, cette femme charmante doit devenir imbécile ; au reste, elle ne veut plus recevoir personne, s'endort au milieu d'un cercle, est triste, silencieuse, souffre de douleurs atroces à la tête, et le monde l'a presque oubliée.

Tous ces exemples nous parlent bien haut, chère

(1) Il est difficile d'attribuer ce vers à Lamartine, dont les *Méditations* seules avaient paru en 1823 et qui ne le contiennent pas.

Lélé ; nous ne sommes pas ici pour toujours, pourquoi donc nous attacher à la vie ? Comme il faut peu de temps pour abattre la santé la plus brillante, la beauté la plus admirée ! Quel court instant a changé le bonheur de nos deux familles en larmes amères (1) ! Il est doux alors d'avoir autre chose que le monde pour pleurer avec nous; ma Lélé, nous nous aimerons toujours, n'est-ce pas ? Oh oui, toujours ! Plaisirs et peines, tout nous sera commun. Notre amitié me fera trouver encore du charme sur la terre, et comme je passerai sans doute avant vous sans rien laisser après moi, j'emporterai en mourant la douce consolation de vivre au moins dans le souvenir de mes sœurs et de mes bonnes amies. Adieu, ma Lélé, lisez ce griffonnage, si vous le pouvez, j'espère au moins que vous saurez déchiffrer que je vous aime.

### *A la même.*

[Gaïx,] ce samedi, [... juin 1825.]

Eh bien, chère Lélé ! Comment vous trouvez-vous de votre solitude ? J'aurais bien voulu venir la troubler un moment, mais cela ne m'a pas été possible. Une petite affaire m'oblige d'aller à Castres demain, sans quoi je serais venue m'édifier de nouveau dans votre jolie église d'Hauterive où je suis, ce me semble, plus dévote qu'autre part. Je crains même que nous ne puissions

(1) Mme de Villeneuve était morte depuis peu.

effectuer, cette semaine, un projet qui nous tient tant à cœur, parce que nous attendons du monde, Caroline de Laurens et Mlle Déjean doivent venir passer quelques jours avec nous ; cette visite, tout agréable qu'elle soit, nous contrariera un peu, parce qu'elle mettra obstacle à une course qui ferait tant de plaisir. Mais vous, mes bonnes amies, qui n'avez pas les mêmes raisons, j'espère qu'au premier beau jour, après l'arrivée de M. de Villeneuve, armées de vos ombrelles et de vos immenses chapeaux de paille, vous vous acheminerez vers le châteaux de Gaïx, où vous trouverez toujours des amies bien tendres.

Je vous renvoie Mme de Genlis qui nous a fait passer des moments bien agréables, tout en nous impatientant avec sa sensiblerie et ses principes révolutionnaires. Quelle vilaine femme ! Elle, qui prie tant Dieu, peut bien réciter quelque *pater* pour son cher Pétion et son ami Barrère.

Comme les dimanches sont fort longs à la campagne, ma mère vous prierait d'avoir la bonté de lui envoyer par mon émissaire les volumes de Walter Scott que vous lui avez offerts avec tant de grâce, je crois que c'est *Quentin Durward* que vous ne lisez pas. Mais surtout, ma Lélé, ne vous dérangez pas ; n'envoyez, je vous prie, que ceux qui ne vous sont pas nécessaires.

Adieu, ma Lélé, je pense que je verrai demain à Castres notre bonne Justine ; nous parlerons certainement de vous, j'aurai donc double plaisir. Adieu, encore, ma belle princesse, veuillez recevoir, en attendant le trône de Portugal, un baiser bien tendre de Corcor ; c'est le tribut d'un cœur où vous régnez depuis long-

temps et d'où aucune révolution ne pourra vous chasser.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, au château de Cuq.*

[Gaïx, ... juillet 1825] (1).

Samedi.

La journée s'est passée en espérances, j'attendais une lettre de mon Elise : le soir arrive et me laisse sans espoir. Voilà ma vie en miniature, toujours de belles illusions, jamais une réalité. Quoique l'expérience ait dû m'habituer à ces mécomptes, je n'en suis pas moins toute désappointée, et je voudrais être près de toi pour me fâcher tout rouge. J'ai eu pourtant aujourd'hui un petit dédommagement; Mme de Saint-Martin est passée avec son pensif cousin : ils vont à Toulouse où le pauvre Auguste va dire *oui*. Il le dira sans poésie, sans illusion, il n'en sera peut-être que plus heureux. Tout le monde fait le plus grand éloge de Mlle Clémentine de Saint-Géry ; ce qu'Auguste lui trouve de plus agréable, c'est vingt-six ans et deux cent mille francs. Je suis bien sûre qu'il finira par l'aimer de tout son cœur : on dit qu'elle est d'une grande douceur, qu'elle possède un cœur parfait, beaucoup d'instruction sans pédanterie, de la simplicité dans ses goûts comme dans ses manières. Les chagrins qu'elle vient d'éprouver l'ont beaucoup flétrie, ce qui la rend à

(1) Journal d'une semaine.

mes yeux plus intéressante. Son physique est agréable, sans avoir rien de saillant, mais elle a le malheur d'avoir une sœur qui est fort belle, (si c'en est un, car, à ce compte, je serais deux fois malheureuse). Il n'en est pas moins vrai que la belle Gertrude a donné dans l'œil du pauvre cousin, qui, pourtant, s'est décidé pour Clémentine. Dieu veuille qu'il soit heureux ! Amen, amen !

M[me] de Saint-Martin est charmante, je suis bien touchée de la manière dont elle est avec moi. Elle a toujours sur les lèvres un propos agréable, et dit une chose flatteuse avec tant de finesse et de simplicité, que je suis toute gonflée de vanité quand je la quitte : ce sont ensuite des affaires avec ma conscience qui n'en finissent plus. Le mieux de Louise se soutient, Clémence est toujours jolie, Caroline charmante ; ces dames sont furieuses contre l'âge de la future cousine, elles en ont poussé un cri d'étonnement. Caroline surtout en a levé les bras audessus de la tête. Adieu, je n'ai plus le temps, la cloche m'appelle.

Dimanche.

Le temps est beau, l'air est frais, le ciel couvert : nous assistons à une messe moitié chantée, moitié psalmodiée, après laquelle le Saint-Sacrement est porté à une pauvre malade, à une demi-lieue de là. Je le suivis, marchant pêle-mêle avec des vieillards, des femmes et des enfants, qui tous étaient dans le plus profond recueillement. Après avoir traversé des champs, des prairies, des chemins coupés par des torrents, nous sommes arrivés dans une pauvre cabane enfumée.

Pendant cette course, il me semblait être à la suite de notre Sauveur, lorsqu'il allait dans les villages, essuyant les larmes du pauvre, guérissant les malades et consolant les affligés. Une jeune femme, d'une figure parfaitement belle, couchée sur son grabat, souffrait avec résignation ; deux petites filles pleuraient auprès d'elle. Nous entrons ; en apercevant son Dieu, la malade oublie toutes ses souffrances et ne pense qu'à son bonheur : « Réjouissez-vous, mon enfant. lui dit le curé, vous allez mourir ! » Cette parole, qui aurait fait frissonner un heureux du siècle, lui arracha presque un sourire. Elle attacha ensuite un tendre regard sur ses pauvres enfants, comme pour les remettre entre les mains de la Providence, et puis ne s'occupa plus que de l'échange qu'elle allait faire d'une jeune vie, pleine de chagrins et de tribulations, contre une éternité de bonheur.

Oh, Elise ! que notre religion est belle ! qu'elle sait bien trouver le chemin du cœur ! Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne croient pas ! J'aurais voulu les rassembler dans cette chaumière, ils auraient vu une jeune mère expirant dans la joie, un vieux prêtre lui montrant le ciel, une foule prosternée, Dieu lui-même portant aux malheureux consolation et espérance ! Tout cela m'a bien remué le cœur.

Quoiqu'il en soit, je suis sortie de là meilleure que je n'y étais entrée. Mais le temps avait changé, il pleuvait à seaux. J'étais sans parapluie, à une demi-heure du château, l'heure du dîner approchait et je me trouvais fort en peine. Le ciel vint à mon secours ; en un moment, toutes les *capettes* du village furent en mouvement, chacune de ces bonnes femmes voulait m'endosser la

sienne. Je les remerciai de mon mieux et courus me réfugier chez une jolie paysanne qui me reçut à merveille ; elle m'invita de très bonne grâce à partager ses patates et son millas (1) ; j'aurais accepté de grand cœur sans la crainte de faire attendre au château.

Je résolus donc de ne sortir qu'après la pluie et je m'établis, en attendant, chez la gracieuse paysanne. Une bonne vieille qui s'y trouvait me raconta l'histoire de trois ou quatre générations ; elle était vraiment une tradition ambulante ; mais ce qui l'avait le plus frappée dans toute sa vie, c'était le mariage de mon grand-père, les jeunes gens du village allant au-devant de lui avec des fifres et des tambours, les jeunes filles avec des robes blanches et des agneaux parés de rubans, le bal champêtre où elle dansait avec tant de plaisir, enfin une chanson patoise dont elle se souvenait à merveille et qui racontait la beauté de ma grand'mère ; enfin sa narration finit avec l'averse, au moment où des parapluies arrivèrent du château.

Je me remis en marche avec Sophie, qui ne m'avait pas quittée et j'arrivai, haletant de chaud et mourant de faim, car les sensations ne m'avaient pas nourrie. Et toi, ma chère Elise, tu es aussi haletante si tu as lu ces pages tout d'un trait ; ainsi, je m'arrête.

Lundi.

Enfin je l'ai reçue cette lettre tant désirée ! Elise, tu es charmante, aimable, originale, rien n'est drôle comme toi. Eh, mon Dieu, ma chère amie ! tu n'as pas besoin

(1) Bouillie de farine de maïs.

d'user d'adresse pour te faire lire : je suis toujours désolée de rencontrer ce terrible bonsoir qui vient toujours se mettre en travers d'une lettre pleine d'esprit. J'aime beaucoup ton pas accéléré : tu ne devrais jamais en prendre d'autre, celui-là te va si bien.

Hélas ! ma chère ! je crains bien que notre voyage à Cuq ne soit mis au rang de mes contradictions ; maman est encore souffrante, nous ne la quittons pas, et je suis plus désolée que toi de détruire ton espérance, sans te laisser des souvenirs. Mais, pourquoi se plaindre ? il faut se résigner. J'ai des épreuves de tout genre, anciennes et nouvelles, petites et grandes, en un mot toute une famille de contradictions, qui pourront me servir de préparation pour le jubilé.

J'ai été voir aujourd'hui le clocher de ma paroisse et nous avons déjeuné chez Mme de Boissézon, où j'ai fait connaissance avec une jeune personne que je me sens très disposée à aimer ; mais je n'en ferai rien, j'en ai pris la résolution. Cependant elle est charmante, sa figure n'est pas jolie, mais remplie de physionomie ; elle a beaucoup de grâce dans la taille, de bonnes manières, une grande douceur, de l'esprit. Comment veux-tu que je résiste à tout cela ? Sans compter une piété angélique ; il n'y a pas moyen de résister : c'en est fait, je l'aime. Mais n'en sois point jalouse, elle est bien loin de toi, c'est Mlle Antoinette de Faï, elle arrive de Pamiers avec son père et doit bientôt y retourner. Je pense que nous la verrons à Gaïx cette semaine, car nous attendons un nuage de monde. Adieu, c'est bien moi qui suis bavarde ; me voilà déjà à ma quatrième page et le premier jour de la semaine vient seulement de finir.

Mardi.

Le soleil luisait à peine, que le roulement des voitures s'est fait entendre. Je ne te dirai pas toutes les personnes que j'ai vues, mais je nommerai entr'autres M. C... qui m'a toute étonnée ; je m'en faisais une toute autre idée. Il a l'air bon, franc et sensible ; je le croyais faux, dur et méchant. Il parle de sa femme et de ses enfants comme l'aurait fait feu M. Mathieu (1), ce qui n'est pas à l'ordre du jour, surtout lorsqu'on a cinq cent mille livres de rente ; puis il s'est étendu sur le bonheur du séjour de la campagne, sur l'ennui de Paris et de ses grandeurs ; c'est vraiment un honnête homme.

Ensuite est arrivé un pauvre solitaire, maigre comme un hareng, monté sur un cheval encore plus maigre. Il habite une petite montagne où il ne s'occupe que des pauvres et de Dieu ; s'il se permet un moment de récréation, c'est pour travailler à son cercueil. Il a tout à fait la tournure d'un ermite des premiers siècles ; j'aime beaucoup à le voir, sa présence me remplit de bonnes pensées. Il a dîné avec nous légèrement et a repris ensuite le chemin de son ermitage.

Elise ! il faut que tu saches que je ne veux pas qu'on m'enterre le lendemain de ma mort et je te conseille d'avoir la même volonté. Tu connais Mme Grasset, elle a une amie qui mourut à l'âge de vingt ans ; ses compagnes, après l'avoir pleurée, voulurent la conduire en pompe au lieu de son repos ; tout était préparé pour le

(1) On dirait aujourd'hui M. Prudhomme.

convoi, lorsque la pluie survint et fit renvoyer la cérémonie au lendemain. A l'heure indiquée, ses jeunes amies se rendirent en habits blancs dans la chambre de la défunte : « Quand partirons-nous ? » demanda l'une d'elles. — « Pas encore », répondit une douce voix : c'était celle de la morte qui ne put articuler que ces paroles.

Il y en eut assez pour jeter l'épouvante parmi ces jeunes filles. Elles furent bientôt assurées que cette jeune personne n'était pas morte, mais plutôt qu'elle entendait tout ce qui se disait et se faisait, sans pouvoir donner un signe de vie, bien qu'elle se vît sur le point d'être enterrée vivante. Quelle affreuse position ? j'en frémis de la tête aux pieds ! Cette histoire est arrivée le mois passé, et aujourd'hui la ressuscitée se porte bien. Adieu, Elise, il est tard, j'ai encore des lettres à écrire, ma prière à faire et mes yeux se ferment déjà.

Mercredi.

Les dames de Villeneuve viennent de partir, nous avons passé ensemble une journée rapide. Elles me jettent toujours dans une admiration de leur esprit qui m'hébète ; je les écoute la bouche béante, et je l'ai si fort ouverte aujourd'hui que je ne sais plus la refermer : c'était un redoublement d'amabilité de leur part, et de bêtise de la mienne. Nous avons parlé de toi, ma chère Elise, et mon cœur m'a alors fourni des pensées ; tu me rends éloquente, car j'ai dit des choses admirables sur l'amitié, mais on ne les a pas remarquées. Enfin, ma chère, tu as beau dire, je ne suis pas aimable. La conver-

sation de ces dames, tes lettres et celles de Mme de Sévigné que j'ai lues aujourd'hui me donnent la forte tentation de jeter la *présente* par la fenêtre, mais je pense qu'elle te servira de pénitence pour le jubilé et je continue mon bavardage sans scrupule.

Je te parlerai d'abord d'une procession fort édifiante qui marchait fort lentement, lorsque trois oies arrivent dans un grand recueillement et se placent au milieu du rang avec beaucoup de gravité. Le maître des cérémonies les reçoit fort mal et les chasse avec ignominie ; mais elles ne se déconcertèrent pas, et l'une d'elles alla même se mêler aux autorités, entre le maire et le curé : on eut dit un adjoint. Les autres suivirent avec beaucoup de dévotion. Tout le monde se mit à rire, mais elles prirent la chose plus sérieusement et ne se retirèrent que lorsqu'on fut rentré dans l'église. Tu vois que tout ici est pour moi un exemple, et qu'il faut *mordious* que je devienne sainte.

Adieu, il fait un temps superbe ; je t'aime plus que jamais ; Monseigneur l'Evêque (1) arrive ; Lydia Alquier se marie la semaine prochaine et non pas moi, tra, la, la ; je viens de gagner cent fiches au reversi ; Marie prêche un grand sermon sur l'humilité ; Henriette fait des cabrioles, voilà toutes mes nouvelles. Adieu, il est temps de finir mes radotages ; mais ce qui n'en est pas un, c'est ma tendresse pour toi.

(1) Ou plus exactement Mgr l'archevêque (d'Albi), car l'évêché de Castres, supprimé à la Révolution, n'a pas été rétabli. C'était Mgr Brault.

Jeudi.

Si je n'avais pas la migraine, chère Elise, je t'écrirais longuement, car aujourd'hui j'ai l'humeur bavarde ; mais cette fâcheuse visite m'empêche de m'occuper, ce qui me contrarie beaucoup. J'ai été me promener à nuit close, toute seule, dans l'allée la plus sombre ; là, j'ai fait des songes creux, des châteaux en Espagne, sans porte ni fenêtres, ton souvenir m'a tenu longtemps compagnie. J'ai voulu calculer l'éternité et j'ai entassé siècles sur siècles, sans jamais pouvoir en trouver le bout.

Heureusement la Grande Ourse m'a tirée de cet abîme en se montrant à mes yeux dans toute sa magnificence ; j'ai ri comme une folle en songeant à la ressemblance que tu lui trouves. Enfin je suis rentrée, puis m'étant enfermée dans ma chambre, j'ai voulu arrêter mon esprit par une sainte lecture qui m'a dit que là où était mon trésor, là aussi était mon cœur. J'ai alors cherché rapidement mon trésor, mais je l'ai trouvé fort éparpillé dans le ciel, sur la terre et partout où tu es. Je voudrais bien pourtant le fixer dans un seul endroit, car mon cœur est bien fatigué de ses éternels voyages du ciel à Gaïx et de Gaïx à Cuq. Je voudrais cependant ne le réunir que dans cent ans ; indique-moi un moyen, car je suis bien en peine.

Tes lectures continuent-elles ? où en sont *Les Mohicans* ? c'est un remède spécifique contre les insomnies et, cette nuit, ce volume m'aurait fait grand plaisir, car j'ai bien mal dormi. Adieu, mon trésor ; heureusement pour toi, je souffre de la tête, car, autrement, tu n'en serais pas quitte à si bon marché.

Vendredi.

Je viens, ma chère Elise, de recevoir *de pa de nobio* (1) dont je puis te faire part, si tu en es désireuse. Nous venons de faire notre visite de noce à Lidia Alquier qui m'a paru fort contente ; elle nous a montré toutes ses parures, fort simples et de bon goût. Son mari n'est pas aussi joli que ses robes ; enfin, je la trouve fort raisonnable. J'ai vu aussi les cadeaux qu'on lui a faits ; celui qui m'a le plus frappé vient de son beau-frère Théodore, qui a placé, au milieu d'un beau service, un si bémol (2) en porcelaine dorée ; nous en avons bien ri.

Nous allons demain à Castres travailler à notre salut ; cela m'est bien nécessaire car, depuis quelque temps, je ne suis ni à Dieu ni au diable ; c'est un état fort dangereux. M. de Beaucaire vient de mourir d'un anévrisme ; *sic transit gloria mundi*, voilà déjà un motif de conversion.

Auguste arrive dimanche de Toulouse, peut-être ne le verrai-je pas ? Ce jubilé m'arrange et me dérange, car nous voulions venir ensemble à Cuq, afin de t'amener pour notre course au Rocher tremblant (3), et voilà qu'il n'en est plus question. Adieu, ma belle, ma bonne, ma charmante cousine, je n'ai pas le courage de relire cette pancarte ; si je suis ennuyeuse, endors-toi ; dans tous les cas brûle-moi, c'est ce que tu as de mieux à faire.

(1) Du pain de nouvelle mariée.

(2) Certain ustensile de chambre dont l'anse a la forme d'un bémol.

(3) Joli site dans le plateau du Sidobre, près de Castres.

Je te renvoie les portraits écrits ; corrige celui de Marie (1) dont tout le monde admire le style et la ressemblance, puis rends-le-moi. Adieu, je t'aime beaucoup trop pour mon salut ; je ne t'écrirai peut-être plus ; peut-être t'écrirai-je encore des volumes. Quoiqu'il en soit, présente mes respects affectueux à madame ta mère et à monsieur ton oncle ; quant à toi, ma chère, je te souhaite un beau mari, dans un vieux château au clair de lune, avec des chouettes et des chauves-souris, au milieu d'une

(1) Coraly et ses amies s'étaient exercées à faire des portraits écrits de personnes de leur entourage.

Voici celui de Marie de Gaïx fait par Elise de Raynaud :

Son âme est toute de feu ; son cœur et sa tête ne seraient pas étrangers aux orages de la vie, si une direction habile n'avait su tourner toutes ses affections vers le ciel et vers sa famille. Entourée de parents qui la chérissent, douée d'une beauté remarquable et d'un esprit distingué, elle ne saurait croire au bonheur. Son imagination place toujours un nuage entr'elle et le ciel serein que la beauté de son âme devrait sans cesse lui faire découvrir.

Tant de vivacité dans sa tête et tant de calme autour d'elle jettent dans un vague perpétuel son imagination qui ne saurait demeurer inactive et que rien encore n'a fixé. Un vers d'elle suffit pour la faire connaître :

« Ne pouvant plus aimer, elle voulait mourir ! »

La femme qui a deviné ce mot, sans avoir connu les agitations de l'âme, sans avoir eu d'autres affections que celles de sa famille, révèle tout ce que son cœur a de tendre et son âme de brûlant. Le plaisir pourra un moment la séduire, mais ne la charmera jamais ; elle en jouira tout au plus en réalité, jamais en espérance ni en souvenir.

Le spectacle de la nature lui fait éprouver de douces émotions, il a plus d'attraits pour elle qu'une brillante fête. Son caractère est d'une douceur extrême, et tout le bonheur dont elle jouira pendant sa vie ne lui semblerait pas complet si elle ne le faisait partager à ses entours.

forêt pleine de fantômes. Adieu, je suis folle, mais ce que je te souhaite bien vivement c'est un bonheur parfait, *in sæcula sæculorum*, *amen*.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive.*

[Gaïx, ... juillet 1825.]

Que devez-vous penser de moi, ma chère Lélé ? Rien de bon sans doute, ou plutôt votre excellent cœur cherche peut-être à excuser le mien, qui pourtant n'est pas coupable, car il vous aime tendrement. Nous sommes bien peinés de vous savoir tous malades ; le rhume d'Octavie nous ennuie fort, il nous semble qu'il se prolonge bien longtemps, et, par surcroît de déplaisir, nous avons appris que M. de Villeneuve était plus souffrant que de coutume. Oh ! je vous en prie, ma bonne amie, donnez-moi de vos nouvelles ; si mes soins pouvaient vous être agréables, vous n'avez qu'à parler, j'arrive sur le champ. Maman est fort bien depuis quelques jours, le régime que lui conseilla M. de Villeneuve lui a été très salutaire, et, lorsque nous nous réjouissons du retour de cette précieuse santé, celle de nos bons amis nous afflige. Ainsi va le monde, ma pauvre Lélé ; on ne goûte jamais un bonheur entier ; mais si tous ceux que j'aime pouvaient être heureux, tout le reste me serait bien indifférent.

J'ai passé quinze jours dans une grande agitation ; les besoins de mon âme m'appelaient à Castres, ceux de mon cœur me retenaient à Gaïx, j'étais toujours à rouler

sur les grands chemins : j'ai entendu des sermons qui m'ont transportée, j'ai assisté à des cérémonies qui m'ont ravie, j'ai vu des exemples qui m'ont vraiment touchée, j'ai pris les plus belles résolutions du monde, et me voilà *Gros-Jean* comme devant. Il faut sans doute que mon cœur soit de pierre, et pourtant je suis bien le contraire lorsque je pense à Hauterive et à mes bonnes amies. J'ai bien prié pour vous, ma chère Lélé ; pourquoi n'êtes-vous pas guérie ? pourquoi tous les vôtres sont-ils encore malades ? C'est que je suis toujours la même, et que Dieu n'a pas voulu m'écouter.

Adieu, ma bonne amie. Mathilde arrive avec ses livres, je vais mettre ma patience à l'épreuve. Il fait un vent furieux, une pluie battante, tout cela m'enchante. j'aime les tempêtes et les orages, pourvu qu'ils n'emportent pas votre moulin. Enveloppée d'une immense pelisse, je vais toute seule affronter les autans ; il y a surtout, à vingt pas du château, un lieu charmant que j'appelle mon pays et qui fait mon bonheur. L'on y descend d'abord par un chemin épineux et difficile comme le premier pas dans la vertu, mais l'on trouve ensuite des arbres bien touffus, à travers lesquels le soleil ne pénètre jamais.

Je m'asseois sur une pierre couverte de mousse auprès de laquelle coule, sans être aperçue, une cascade dont on entend seulement le bruit, car elle est cachée par des lianes et des ronces chargées de fleurs ; on dirait l'esprit d'une jolie femme. Devant moi est un arbre couvert de lierre, plus loin un pont à demi ruiné à travers lequel on aperçoit les branches flexibles d'un saule pleureur. Je passerais des heures à regarder le ruisseau qui coule à mes pieds ; je trouve une grande conformité entre ma

vie et ces eaux tranquilles ; quelquefois, une feuille qui tombe en trouble la surface, mais elles ne cachent aucun abîme et l'on trouve des fleurs sur ces rivages. Cette solitude n'est troublée que par un berger qui vient, sur l'autre bord, abreuver son troupeau et qui vous laisse avec une rêverie nouvelle.

Enfin, ma chère, il ne manque à ce tableau qu'un rayon de la lune, pour ressembler à une page de d'Arlincourt (1), mais je n'ai su où le placer. J'espère que vous allez bien vous moquer de moi, en m'apercevant d'Hauterive, assise sur la pierre, pensant à mes amies en regardant le lierre symbolique.

Ah, mon Dieu ! Mathilde s'impatiente et vous aussi sans doute ; je finis donc à la hâte en vous embrassant bien serré et en vous souhaitant santé, bonheur et félicité sur cette terre, et *in sæcula sæculorum.*

## *A la même.*

[Gaïx, ... août 1825.]

Mon père, étant à Castres, n'a pu répondre lui-même, ma chère Lélé, à la gracieuseté de M. de Villeneuve, mais, comme je sais qu'il y sera très sensible, je prie monsieur votre père de recevoir ses remercîments et ceux de toute la famille qui est fort disposée à croquer vos

(1) Charles-Victor Prévot, vicomte d'Arlincourt, poète et romancier, né en 1789 près de Versailles, mort en 1856.

magnifiques poissons, après les avoir admirés. Marie est partie avec mon père ; si j'étais plus hardie, je grimperais sur ma monture et je viendrais vous voir, pourvu que madame l'ânesse ne me ramenât pas à la crèche comme de coutume. Mais j'ai encore besoin de quelques leçons d'Octavie, et j'espère que, sous un maître aussi aimable et surtout aussi aimé, je ferai de rapides progrès.

J'ai reçu une lettre d'Elise, qui est toute pleine de vous ; cette chère cousine vous aime tendrement. Si nous pouvons la garder deux ou trois jours, il y en aura un qui vous sera dédié.

Je voudrais bien savoir des nouvelles de vos troubadours ; ce pauvre Don Miguel (1) est-il encore retourné sous la tour des jolies châtelaines, ou bien s'est-il enroué en chantant sa tendresse ? J'en serais fort fâchée, car, ma chère Lélé, malgré mon antipathie pour les grandeurs, je serais pourtant bien glorieuse d'avoir une princesse pour amie, mais je vous prie de croire que je ne vous aimerais pas davantage, et que ma Lélé à Hauterive flatte autant mon amour-propre que si elle devenait reine de Portugal.

Je ne sais si vous connaissez en entier le dernier ouvrage de Lamartine ; dans tous les cas, je vous l'envoie en vous priant de nous le faire passer quand vous l'aurez lu. Je vous aurais aussi renvoyé M[me] de Genlis ; mais ma tante devant venir aujourd'hui, nous en avons gardé les volumes qu'elle parcourra avec plaisir.

(1) Un partisan de Dom Miguel, prétendant au trône de Portugal.

Adieu, ma chère Lélé, venez nous voir bientôt, et recevez, en attendant, un tendre baiser de votre plus tendre amie.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, au château de Cuq.*

Gaïx, ce 25 août [1825.]

Lundi fut pour nous un jour de calme, ma chère Elise, personne ne vint troubler notre solitude, mais il nous arriva des choses assez drôles. Le matin, maman, Marie et moi allons à la messe. En entrant dans le cimetière, nous apercevons au milieu des tombeaux une femme assez grande, les cheveux épars qui tombaient jusqu'à la ceinture rattachés par un ruban rouge et une couronne de fleurs, portant un gros bouquet à son côté et, sous le bras, un énorme fagot de fleurs. Elle était debout, immobile sur une tombe, une main levée et les yeux fixes. Nous la contemplâmes de loin assez longtemps, elle nous parut jeune et belle. Tout à coup, elle jette ses fleurs, s'agenouille au pied de la croix et prie quelques instants avec beaucoup de ferveur ; puis, se relevant avec vivacité, elle saisit une pierre, monte sur le piédestal de la croix qui est assez élevé, prononce des mots mystérieux et trace avec le caillou des caractères inconnus.

Je vais chercher M. le curé qui arrive en surplis et en bonnet carré ; nous nous approchons d'elle, nous l'entourons, M. le curé lui parle, elle n'entend rien, ne voit rien, elle semble seule dans l'univers. Je t'assure qu'alors

je pensai à toi : cette femme debout sur une croix entourée de cyprès, le vent agitant sa chevelure, faisait un effet magnifique. Enfin, quelques instants après, M. le curé lui parla de nouveau et lui dit :

— Que faites-vous près de cette croix, ma bonne femme ?

— Monsieur, répondit-elle sans se déranger, je la trépane.

Nous vîmes alors que c'était une folle.

— J'espère, continua-t-elle, que cela ne lui fera pas de mal.

Alors elle descendit, reprit son paquet de fleurs et fit à chacun de nous une gracieuse révérence.

— Je suis venue, nous dit-elle, vous faire une visite ; je cueille ces fleurs pour fleurir vos chevaux quand vous viendrez me la rendre.

— Pourquoi, pauvre femme, allez-vous nu-tête, exposée au soleil et au vent ? Vous prendrez mal.

— Je ne crains pas la mort, elle est depuis longtemps l'objet de mes désirs.

Puis, elle nous parla de sa petite Sophie, nous récita des vers, et finit en nous disant :

« Adieu, Mesdames, soyez heureuses ; je vous souhaite les biens du ciel qui dureront toujours. »

Puis, elle se mit à faire vingt révérences, suivies d'une pirouette, et disparut à travers la prairie, bénissant le ruisseau, bénissant les arbres, bénissant le chemin et cueillant des fleurs en balbutiant des paroles prophétiques ; on eût cru voir une ancienne druidesse. Mais comment trouves-tu la dernière phrase de cette folle ? ne vaut-elle pas mieux que toute la raison de nos beaux esprits ?

Nous retournâmes au château en faisant de sérieuses réflexions sur la raison dont nous nous glorifions et qu'un rien peut nous faire perdre ; je remerciai Dieu de m'avoir conservé le bon sens. Cette femme resta toute la journée présente à ma pensée. J'allai me promener seule, vers midi, avec cette folle dans la tête, lorsque je fus distraite de cette rêverie par un bruit que j'entendis derrière moi. Il était produit par deux grands gaillards, cachés dans les broussailles, qui se levèrent en sursaut aussitôt qu'ils m'entendirent. Je ne sais ce qu'ils faisaient là, mais la peur me saisit, je prends la course et j'arrive essoufflée et toute tremblante, me promettant de ne plus sortir seule ; je pense que ces épouvantails étaient là pour se reposer, et qu'ils durent bien rire de ma frayeur.

Le soir, nous retournâmes à Saint-Julien, et, au milieu de notre prière, nous fûmes distraites par une voix de stentor qui criait hors de l'église : « Portez armes ! » Nous courons vers la porte et apercevons monsieur le régiment qui manœuvrait sur le grand chemin. Ce joli spectacle nous retint longtemps et nous amusa beaucoup ; et voilà la fin de nos aventures.

Je suis bien indiscrète pourtant de t'assommer d'un pareil verbiage, mais entre amies, point de compliments ; j'avais besoin de causer avec toi, et j'aime à croire que tu m'écouteras patiemment ; bien plus, que tu me répondras ; j'attends de toi une longue lettre.

Marie t'aime beaucoup et me charge de te le dire, mais, en fait de tendresse, je ne lui cède pas le pas. Quoique l'aînée, je suis obligée de baisser pavillon devant elle pour tout ce qui tient à l'esprit et aux grâces, mais quand

il s'agit des affaires du cœur, je réclame impérieusement mon droit d'aînesse.

Adieu, mon Elise, je t'aime et t'aimerai toujours, de près et de loin, en hiver et en été, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité que je vous souhaite ; ainsi soit-il. Je ne voudrais pas cependant que ma lettre eût tout l'air d'une méditation et si je la terminais à cette dernière phrase, le temps, la mort et l'éternité suffiraient pour te faire réfléchir pendant trois mois, et puis ta mère me gronderait. Il faut donc bien vite que je te parle d'autre chose et que je te raconte ma prouesse d'hier qui fut pour moi une journée mémorable.

Hé bien ! ma chère, je puis te donner des leçons d'équitation ; j'ai été hier jusqu'à moitié chemin de Castres sur madame l'ânesse où je me tenais seule comme et mieux que César, sans crier et allant presque au trot. Il est vrai que Jean tenait la bride, que Marie était d'un côté et papa de l'autre. Mais, au retour, la tendresse maternelle rappelait mon coursier au château où il avait laissé un orphelin, et le voilà qui prend le mors aux dents, et moi dessus, nous arrivâmes tous deux ensemble, sans nous séparer, sans mésaventure, laissant bien loin derrière moi et mon père et ma sœur, qui furent tous étonnés de ma bravoure. Tu vois que je fais des progrès, et que, *pour ce chapitre*, je serai bientôt digne de toi.

Adieu, mon petit bijou, sois exacte à m'écrire, car tes lettres font mon bonheur. Mets quelquefois à contribution les plumes de Clémence et de Caroline, si les tiennes refusent d'écrire, et ne te fâche pas si mes épîtres ne sont pas si longues que de coutume, ou plutôt remercies-en mes yeux ; je t'embrasse comme je t'aime.

*A la même, au château de Cuq.*

[Gaïx, 1er septembre] 1825.

Si mon départ pour Lostange a fait rire ta mère, ma bonne Elise, les détails du petit convoi et surtout les réflexions qui l'accompagnent m'ont bien touchée. J'ai reçu ta lettre au milieu de beaucoup de monde qui voulait fort savoir ce que tu me mandais ; je me suis bien gardée de leur lire l'article du pauvre petit enfant, on ne t'aurait pas comprise.

Nous avons été, tous ces jours-ci, dans un tourbillon : les uns partaient, les autres arrivaient ; la tête m'en tourne encore.

Dimanche était jour de fête votive : grands offices, grandes danses, grand sermon, grands ornements. Dames et demoiselles, prêtres et officiers remplissaient le château. Après un sermon, fort beau, sans doute, à en juger par les gestes du prédicateur, l'assemblée fut réveillée (car nos pauvres paysans dormaient tous d'un profond somme) par un bruit qui était au-dessus de nos têtes ; c'était notre petit Massillon qui, voulant descendre de chaire, secouait son souffleur, car celui-ci, ayant oublié de mettre de l'eau dans son vin en l'honneur de la fête, était couché au travers de la porte, sans qu'il y eut moyen de le réveiller. Le prédicateur le poussait par les épaules, une bonne femme le tirait par les jambes ; enfin, il sortit de là, *du corps battant les murailles* et laissant

le passage libre au pauvre abbé qui était, je puis t'assurer, bien en peine.

Au moment de la bénédiction, la plus mélomane de nos bergères commence par un grand éclat de voix un cantique patois bien touchant, quand, tout à coup, M. le curé se retourne et lui impose silence, en disant : « *Calas bous ! daisas canta las doumaiselos* (1). » Alors les demoiselles Lamouzié qui étaient avec nous, mes sœurs et moi, étonnées de cette apostrophe, commençons bien bas et d'une voix bien chevrotante un de nos cantiques, ce qui nous fit perdre entièrement notre réputation de *becs daùrats* (2). Les vêpres étant finies, les Terpsichores champêtres s'en retournèrent au village, au son de la musette et du tambourin ; pour nous, qui étions plus sages, nous revînmes au château. Le lendemain, les dames Lamouzié repartirent et furent remplacées par Justine et son père, qui passèrent la journée avec nous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, chère Elise ; demain, je m'éloignerai de toi, et je me rapprocherai de Saint-Pons, car nous irons peut-être à Mazamet chez Mme de Saint-Palais. Mais j'espère que je ne m'en éloignerai pas toujours, et qu'une belle matinée, tu me verras arriver, montée sur mon âne qui ne me ramènera pas à la crèche ; dans ce cas, je mettrai toute pitié de côté et je l'assommerai de coups, car je suis fort ennuyée de jouer le rôle de Balaam, dont l'ânesse était, je crois, l'aïeule de la mienne. Je crains fort que tu

(1) Taisez-vous, laissez chanter les demoiselles.
(2) De bouche d'or.

ne puisses lire ce griffonnage, mais je te prie de savoir démêler dans tout cela que je t'aime de tout mon cœur, et que je joins à toute la tendresse d'une nièce et d'une cousine celle d'une sœur et d'une amie.

*A la même, au château de Cuq.*

[Gaïx, ce 8 septembre 1825.]

Rire, pleurer, rechercher le monde et la solitude, être moitié folle et moitié raisonnable, voilà mon histoire depuis ton départ. J'ai l'esprit à l'envers, mais ce n'est pas ma faute. Toute la ville redoute un malheur ; moi, plus que personne, je suis à la veille de faire une grande perte, et tu ne me regretteras peut-être pas ! cependant mon pauvre curé de la cathédrale (1) va mourir... Oh ! ma chère Elise, prie Dieu, je t'en supplie, car, pour moi, je ne sais plus le faire. Conseils, force, soutien, consolations, je perds tout avec lui. Il me donnait la main pour marcher ; à présent, je marcherai seule et n'irai plus qu'à cloche-pied, je tomberai peut-être et personne ne me relèvera. Mais quelle folie ! dois-je donc me défier de la Providence ? Dieu a toujours été si bon pour moi ! Non, non, je me jette entre ses bras, que sa volonté soit faite !

Tu riras peut-être de cette longue tirade, mais j'ai le cœur plein et j'avais besoin de te dire tout cela. Ne te

(1) De Castres.

moque pas de moi, ma chère petite cousine ; si tu étais à ma place, je te plaindrais vivement. Mes sœurs, ma mère et moi sommes allées voir ce pauvre malade ; on ne voyait autour de son lit que des visages baignés de larmes ; un prêtre l'exhortait à mourir : rien ne me sécha comme son discours et ses paroles pompeuses. Le malade avait les yeux fermés, tous ses traits respiraient la paix, son front était serein : c'était bien le juste qui s'endort. Oh ! que l'on a raison de dire : « Sa mort est le soir d'un beau jour. »

Mais, ma chère Elise, ce chapitre t'ennuie peut-être et moi, aujourd'hui, je ne sais point parler d'autre chose ; aussi je te quitte et je te souhaite le bonsoir.

Du mardi.

Il est mort ce matin à onze heures, il est au ciel ; mais moi, qui suis sur la terre, j'ai pleuré tout le jour ; ma perte est encore plus grande que ma douleur. Adieu, je suis aujourd'hui trop maussade et trop triste, pour causer avec toi.

Du mercredi.

Tu m'as trouvée peut-être un peu déraisonnable, ma bonne Elise, mais, que veux-tu ? je n'en suis que plus à plaindre. Cependant, je ne veux plus t'en parler, je ne te dirai même pas son magnifique enterrement, ni l'expression de bonheur qui régnait sur son visage, ni les larmes touchantes de tout son peuple qui l'ont accompagné dans sa tombe.

Que te dirai-je donc ? ces jours-ci, je n'ai vu personne,

nous avons passé la semaine en famille, ce qui fait notre bonheur. Ce soir, avec Henriette et Marie, nous avons pris les champs, notre promenade a été rêveuse, la nuit nous a surprises; nous marchions d'un pas distrait; tout en cheminant, nous murmurions à demi-voix un long cantique sur les vanités du monde. L'air était pur, la soirée magnifique, on n'entendait que le cri de la cigale ; quelquefois le chant du courlis, caché dans un buisson voisin, se mêlait aux aboiements éloignés d'un chien de berger. De temps en temps, un rayon de la lune perçait le feuillage, éclairait la sombre allée et découvrait les jolis visages de mes sœurs, lorsqu'elles racontaient précisément que la beauté n'est qu'un songe et que Dieu seul est digne de notre amour.

Oh! combien je trouvai ces paroles touchantes dans leurs jolies bouches! Nous avons ensuite parlé de toi, ma bonne Elise, nous avons dit combien tu étais peu aimable et combien nous t'aimions peu ; crois-en ce que tu voudras, mais, tout en t'habillant de la sorte, nous désirons vivement ton retour. Le petit séjour que tu as fait à Gaïx et ensuite ton départ ont laissé ici un grand vide. Nous avons escaladé hier la montagne afin d'apercevoir de loin l'église, l'arbre et le château (1) de notre amie, mais tu étais dans les nuages et nous ne vîmes qu'un vague lointain qui te dérobait à nos yeux, comme l'espérance se cache aux infortunés.

Adieu, mon Elise, mon journal n'est pas gai, mais plus je suis triste et plus mon cœur se resserre et t'aime tendrement.

(1) Le château de Cuq.

Du samedi.

Aujourd'hui, chère Elise, grand monde, grand fracas : c'est M. de Milhau et toute l'histoire d'une vie de quatre-vingts ans ; c'est Mme de Pins et toute l'amabibité d'une femme d'esprit ; c'est Raymond de Pins, son petit-fils, et toute la bruyante gaîté d'un écolier de seize ans.

Grande joie pour nous toutes ! Léontine est arrivée fraîche, grasse et jolie, ses yeux ont repris leur vivacité, sa tournure est remplie de grâce ; c'est une femme charmante. Nous avons parlé de Saint-Sauveur (1) et de notre jolie fête qui lui a donné tant de regrets. Notre course au Rocher tremblant est plus que jamais sur le tapis, mais, tu comprends bien, ma chère cousine, que nous ne pouvons y aller sans toi ; ainsi, ma chère, tiens-toi sur tes gardes, Auguste viendra te prendre et j'espère que, pour cette fois, tu mettras de côté ton caractère indécis et partiras sans dire gare.

Je te ferai la confidence que, depuis que je n'ai plus de confesseur, j'ai jeté mon bonnet par-dessus les moulins et je suis devenue tout à fait indévote ; je veux profiter du temps du jubilé, qui arrive à toute course, pour me convertir tout de bon. Nous devons avoir un prédicateur de la Cour, tu comprends bien qu'il ne sera pas possible de résister aux belles choses qu'il nous prêchera.

Adieu, dis un *Veni creator* pour savoir ce qu'il faut

(1) Les bains de Saint-Sauveur, dans les Pyrénées, près de Cauterets.

que je fasse. Marie a ri comme une folle de la grimace horrible que j'étais obligée de faire en prononçant difficilement ce *couple éclopé* au sujet de M. et M^me^ de Lestiés ; débite ces mots huit fois sans te tromper, et tu seras plus habile que moi. A propos de phrases, je viens de voir un monsieur bien ampoulé, qui aurait pu jouer un rôle dans les *Femmes romantiques* (1) ; rien n'est drôle comme ce personnage. Adieu, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

*A la même, au château du Cuq.*

Gaïx, fin septembre 1825.

Nous avons eu, ma chère Elise, beaucoup de monde ces jours-ci, entr'autres les dames de Pélissier qui sont charmantes. Maria, l'aînée de ces dames, ressemble en beau à Eunomie Lachapelle, ce qui m'a fort prévenue en sa faveur ; sa figure porte l'empreinte d'une grande bonté et d'une douceur angélique ; sa sœur Pauline est gaie, vive, enjouée, spirituelle. Elles me conviendraient assez, si notre connaissance avait une plus vieille date, mais certes mon cœur est bien assez occupé. Tu en as envahi une grande portion, et je voudrais pourtant qu'il n'eût rien à démêler avec les créatures ; cependant ce désir est irréalisable, car tu es trop aimable.

(1) *Les Femmes romantiques ou Lord****, comédie vaudeville en un acte. Paris, Martinet, 1824, in-8°, de Théaulon de Lambert, en collaboration avec Ramond de la Croisette.

Je crains parfois que ma tendresse ne soit trop forte et je me rabats alors sur ma grande phrase, que je veux écrire en lettres d'or sur mes souvenirs : « Puisque la créature est si séduisante, que doit être le Créateur ! » C'est sans doute pour épargner cette réflexion que Léonie épouse son mari... Voilà une ligne qui ne devrait pas suivre ma belle sentence, mais enfin ce n'est pas ma faute de n'avoir rien de séduisant ! à ce compte, je serais bien coupable. A propos de séduisant, j'ai vu, non pas M. de F..., mais la moitié de lui-même ; Caroline est tout à fait singulière dans son nouvel état, elle n'a pas osé ouvrir la première lettre qu'elle a reçue de son mari, craignant de faire une inconvenance, et elle l'a portée à sa mère ; je trouve que ce trait la peint à merveille.

J'espère que ce ménage sera plus heureux que celui qui vient de passer sous nos fenêtres ; c'était un vacarme terrible, maman a été mettre le holà ; la femme, qui se relevait de la poussière, tout en se recoiffant, racontait que son mari l'avait mordue ; le mari montrait un genou meurtri par un coup de pierre que lui avait lancé sa femme. Enfin, ma chère, marie-toi, tu feras bien ; ne te maries pas, tu feras mieux encore. Adieu, je t'embrasse au plus vite, car on attend ma lettre, mais je t'assure que, fille ou femme, je t'aimerai toujours tendrement.

*A la même, au château de Cuq.*

[Castres, ... octobre 1825.]

Je voudrais bien, chère Elise, avoir le temps de causer avec toi, mais je suis si occupée par le monde et par Dieu que j'en perds la tête. Je suis encore toute chair de poule du terrible sermon que j'ai entendu hier; les missionnaires font merveille; tous les confessionnaux sont si bien entourés, qu'il n'y a pas moyen d'approcher. Si cela m'est égal, Marie n'est pas du même avis, elle est déjà au troisième ciel, et trouve cela fort désagréable.

L'autre jour eut lieu une cérémonie fort touchante, celle du sacrement de confirmation, administré à une centaine de petits anges. Après la communion de ces enfants, Monseigneur leur fit chanter un *De profundis* pour notre pauvre curé, et toute l'église éclata en sanglots. Si tu connaissais, ma chère, celui qu'on a nommé à la place de ce saint homme!... un fort bon digne prêtre, assurément; mais quelle différence!... enfin, chut! mon cœur, tu es trop blessé pour parler encore.

Ma bonne Elise, retournons la médaille. Tu viens de me voir au milieu de la sainteté, regarde-moi maintenant au milieu d'une foule de gens qui me vexent et m'ennuient; Gaïx est assiégé d'étrangers, notre voiture est toujours roulant sur les chemins. Hier, c'était la famille du Lac (1), vos voisins, qui, pour le coup, mirent de côté

(1) Dulac de Montvert.

leurs talents en musique et en tragédie ; c'était les messieurs de Falguerolles qui firent un long discours sur la société biblique. Auguste vint se jeter au milieu de tout ce monde, ce qui le contraria fort ; puis il partit pour Saint-Géry.

Adieu, je t'aime saintement, je t'embrasse saintement, je te quitte saintement, mais, dans toute cette sainteté, je n'en suis pas plus sainte, voilà le malheur !

*A la même, à Saint-Pons.*

[Gaïx, ... octobre 1825.]

Quel train ! quelle cohue ! vive la paix et la tranquillité, ma chère Elise ! ton amie a failli perdre la tête dans tout ce vacarme, mais elle est bien sûre au moins de n'y avoir pas laissé son cœur. J'arrive de Rhônel (1) où je ne devais pas aller, et tu dois avoir les détails de la noce par M. de Saint-Martin qui a dû vous conter tout le bonheur du jeune ménage. Il faut avouer cependant qu'une noce est une drôle de chose, l'on rit et l'on pleure, l'on est heureux et malheureux, voilà l'histoire de la vie, et notre chère Justine, au milieu de sa félicité, a versé bien des larmes.

La veille de ce grand jour, nous allâmes à Hauterive, afin de nous rapprocher de Lostange et nous passâmes la soirée avec l'épouseur, qui était rêveur et pensif ; je lui

(1) Ou Ronel, château situé près de Realmont, entre Albi et Castres, résidence de M. Maurice de Bonne.

en fis des reproches, il m'assura que ses rêves étaient bien doux, et qu'il cherchait à comprendre si son bonheur était une réalité. Il avala un grand verre d'eau sucrée, tout en parlant de Justine, car il avait peur d'être enroué pour prononcer le grand *oui* du lendemain ; sur ce, il alla se coucher.

Enfin, le jour arrive, je suis réveillée par des chants et par le bruit de certains talons éperonnés qui passaient dans le vestibule ; c'était mon Léon qui se rendait auprès de sa belle. Nous le suivons de près et trouvons à Lostange une nombreuse société, qui, munie d'un riche appétit, faisait disparaître, comme par magie, dindes et pâtés. Justine, nous prenant la main, nous présenta à tous ses convives. Alors, un tourbillon se met en mouvement, il renverse sur son passage chaises et tabourets, culbute tout ce qu'il rencontre et se jette à mon cou. Etourdie de tout ce vacarme, je lève la tête et je reconnais la sous-préfète qui me serrait si fort, qu'elle faillit m'étouffer. Chacun regardait cette belle scène en souriant, mon étonnement contrastait avec ces transports dont je n'ai pu jamais me rendre compte ; je crois que la pauvre femme avait perdu la tête, elle pleurait comme une gouttière, son nez était rouge, et sa joue enflée d'une aile de perdreau que son émotion l'empêchait d'avaler.

Après m'être débarrassée de ses longs bras, nous montâmes à l'appartement de cette chère Justine pour la parer de son voile et de sa couronne ; une branche de fleurs d'oranger était dans ses beaux cheveux blonds, une robe blanche bien simple composait sa parure ; en la voyant, on eut dit un ange. Les apprêts étant terminés, nous descendîmes pour être témoins d'une scène fort originale.

Un monsieur bien gros et bien court était assis devant une table où il écrivait ; auprès de lui était un paysan endimanché, le bout d'une écharpe bien sale sortait de sa poche, sa tête était surmontée d'un grand bonnet ; Léon, en costume militaire, se tenait debout auprès de Justine ; le reste de la société entourait ce groupe.

Après un moment de silence, le monsieur se lève d'un air majestueux et fait d'une voix solennelle la lecture du contrat et du devoir des époux. Puis le paysan déroula un grand papier, mit ses lunettes et commença d'une voix glapissante, presque en épelant :

*Ma-ma-du-mai-sello Jus-jus-tino dé Bonos but-ello pour époux monsieur Lion dé Bonos ?*

Tout le monde se mit à rire ; il continua dans ce langage, sans se déconcerter, et, lorsqu'il fallut dire *oui*, quelqu'un répondit *non* ; je croyais vraiment jouer une charade.

Cette comédie étant terminée, la scène changea et l'on put faire la différence de cette bouffonnerie à une cérémonie religieuse. Ici, tout était grave et touchant : Justine, au moment de partir pour l'église, prit son père à part, se jeta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et sortit de là toute en larmes; son père pleurait aussi. Arrivés à l'église, les deux époux se placèrent devant un autel tout paré de fleurs, la longue épée de Léon se campa en travers sur la robe de Justine et sembla lui dire : Ne crains rien, je te défendrai toujours. Le prêtre fit un beau discours, recommanda au mari amour et fidélité, prédit à la femme chagrins et douleurs, souhaita une longue progéniture et bénit leur union.

Nous retournâmes ensuite au château ; la journée fut

assez gaie. Après le dîner, Léontine et Octavie chantèrent des couplets qui attendrirent tout le monde. Didine voulut aussi nous donner une chanson de sa façon, comprenant vingt-huit couplets ; je t'assure que sa naïveté nous fit fort rire. On servit ensuite un punch qui redoubla la gaîté, nos cavaliers furent fort aimables et, au milieu de tout ce monde, il ne se trouva qu'une personne maussade ; ce fut moi. J'étais avec un gros rhume et une voix de rogomme, empaquetée dans un châle énorme ; on voulut me faire chanter, je commençai d'un ton si rauque, avec une physionomie si bouleversée, que j'avais bien l'air d'entonner un *requiem*. Aussi, j'en fus quitte pour le premier couplet ; on n'en demanda pas davantage.

Le moment du départ étant venu, nous nous embarquons dans un *trouski*, pour traverser la rivière par une nuit obscure. Tous nos cavaliers suivirent l'équipage, disposés à se jeter à la nage au moindre signe de danger. Le lendemain, ayant obtenu pour nous de nos parents la permission de suivre notre amie à Rhônel, nous partîmes avec Octavie de Villeneuve, sous la tutelle de Mme de Bonnemain et de mon oncle le Chevalier ; Léontine, un peu souffrante, ne fut pas de la partie. Mais, avant de te décrire ce nouveau pays, il faut que tu fasses connaissance avec la société que je trouvai réunie à Rhônel.

Je te parlerai d'abord d'un M. Prosper de Marliave qui joint à la physionomie la plus intéressante les vertus les plus touchantes. Orphelin de bonne heure, il s'était consacré à la carrière des armes, qu'il quitta bientôt pour aller vivre auprès d'une sœur et de trois tantes qu'il aimait passionnément. En le voyant, j'ai pensé à toi, le croyant capable de faire ton bonheur ; mais tout ce beau

rêve fut anéanti par l'apparition de sa femme, qui est jolie comme un cœur et qui tenait dans ses bras le plus bel enfant du monde.

Un peu plus loin était assis M. Paul de Marliave, son cousin, d'une figure fraîche et réjouie ; c'est un bon garçon, qui se trouve fort bien dans ce monde et auquel il ne faut, pour être heureux, qu'un bon dîner et une meute de chiens ; si celui-là te convient, ma chère, il est encore libre. A sa droite était sa sœur Victoire, jeune personne d'une très belle figure ; ses manières sont charmantes, sa timidité fort grande et son regard enchanteur.

Tu connais tout le reste du cercle, excepté deux ou trois messieurs de Corneillan qui sont de fort braves gens, mais les plus originaux que je connaisse. L'aîné de ces messieurs a un esprit aussi extraordinaire que sa personne ; une longue queue rattachée par un ruban noir flotte sur ses épaules. Il aime la chasse par-dessus tout ; pour nous donner une idée de son savoir faire, il se mit à tuer, à coups de fusil, les chapons de la basse-cour ; ces pauvres bêtes faisaient des cris inhumains.

Il a pour compagnon de ses exploits un certain M. de B., autre nouveau cousin de Justine, qui, voyant passer un lièvre, courut après, et, n'ayant pu l'atteindre, appela son ami, en criant : « Courneillan ! Courneillan ! la lièbre il a sauté le bartas, il est entré dans la goïre, on voit encore les patades ! »

Voilà à peu près, chère Elise, les individus que je trouvai au château de Rhônel : lorsqu'ils entendirent le bruit de nos chevaux, ils coururent sur la terrasse pour nous offrir la main. Le château est assez joli, la campagne agréable ; c'est un peu le genre de Saint-Pons, des rochers,

des montagnes, de l'eau et des bois. Justine s'y trouve à merveille, elle a déjà pris un petit air madame qui lui sied à ravir. Son mari a été fort aimable pour nous.

M. Justin est, dans tout cela, le plus à plaindre. Tu ne saurais croire combien ce pauvre père m'a touché ; la veille de son départ, on le trouva dans la cour pleurant à chaudes larmes. Il rentra dans le salon avec une expression de tristesse qu'il cherchait à effacer ; il se promenait à grands pas, puis regardait sa fille, puis nous prenait la main, comme pour nous dire : « Consolez-la, quand je n'y serai plus ! »

Nous avons été faire quelques courses aux environs ; le voisinage est très agréable. Mais, ma chère, que je te conte ; je suis transportée, ravie, enchantée ! j'ai vu une chose superbe, étonnante, majestueuse, pour tout dire en un mot, j'ai vu la cathédrale de Sainte-Cécile d'Albi. Mon enthousiasme t'étonnera peut-être, mais c'est que je n'ai jamais rien vu de si beau. Lorsque j'aperçus ces voûtes élevées, ces peintures, ces statues, je crus entrer dans le temple de Salomon. La chaire seule n'est pas en rapport d'ancienneté avec le reste, mais elle n'en est pas moins un bel ouvrage moderne ; l'on se moqua de moi, parce que je disais, fort bêtement sans doute, qu'elle était comme une rose dans des cheveux blancs. Mais je crois que tu as vu tout cela, ainsi je ne t'en parlerai pas davantage.

Enfin me voici de retour, enchantée de retrouver mon castel et nos jours paisibles ; je vais me fourrer en retraite, ayant été bien dissipée tous ces jours-ci. J'espérais à mon retour trouver une lettre de toi, il m'a fallu déchanter ; voilà le commencement de ma pénitence, mais

comme celle-là est trop sévère, je te prie de ne pas la faire durer plus longtemps, je ne suis pas encore assez parfaite. Adieu, ma bonne Elise, voilà un grand volume qui te fatiguera peut-être, aussi je m'empresse de finir en t'embrassant de tout mon cœur.

P.-S. — J'ai reçu une lettre de mon oncle l'évêque de Pamiers (1) au sujet de la postulante de Saint-Pons que Mme Gazel m'avait chargée de lui recommander. Il a fait exactement la commission et me l'écrit au milieu de plaisanteries plus gaies les unes que les autres.

*A la même, à Saint-Pons.*

[Gaïx,] ce vendredi 27 octobre [1825.]

Les lapins et les merles éprouvent aujourd'hui un grand plaisir, et nous un grand vide ; Raynaud est parti. Il a dû te conter notre course de la Beloterie, et ma séparation de corps avec mon ânesse, et la pluie qui nous a fort peu respectés, et nos stations joyeuses, et le plaisir que nous aurions eu de t'avoir avec nous. . . . . .

Samedi.

Je fais de saintes résolutions, je bâtis en Espagne de saints châteaux, tout cela est détruit par l'arrivée de plusieurs personnes. O vanité des projets ! ô inconstance du

(1) Monseigneur de Latour-Landorthe.

cœur de l'homme ! Après cette belle exclamation, je te dirai, ma chère, que ces personnes étaient la famille de Boissezon et M^lle du Faï. Vraiment je suis fâchée que tu ne la connaisses pas, elle est si douce et si aimable, sa conversation est si intéressante, elle possède au suprême degré ce je ne sais quoi que je trouve à si peu de personnes ; tu l'aimerais, j'en suis sûre.

M. de Boissezon s'empara de la découpure de Marie, représentant la pauvre mendiante ; après avoir admiré le travail, il fit la lecture de l'élégie. . . . . . . .

Dimanche.

J'ai été à Castres ce matin avec maman et me suis trouvée, par hasard, à l'installation du nouveau curé. Ah ! ma chère, j'ai eu bien mal au cœur, je t'assure ; au reste, toute la paroisse était en larmes. Les vicaires ont accompagné M. Facieux d'abord à sa stalle, puis aux fonts baptismaux, puis aux cloches, et enfin en chaire où il nous a dit qu'il n'était pas venu mettre des coussins sous les coudes des pécheurs, qu'il était effrayé du poids énorme qu'on avait assumé sur ses faibles épaules (note que je n'en ai jamais vues de plus robustes que les siennes). Ensuite, il a dit un mot du pauvre M. Maurel ; alors, ce ne furent plus que des sanglots, les vicaires fondirent en pleurs, tout cela faisait grand pitié. Au reste, c'est, dit-on, un fort brave homme qui a beaucoup de zèle. Dieu veuille qu'il fasse le bien (1). Adieu, Elisa.

(1) L'anecdote suivante montre qu'elle reporta sur M. Facieux la confiance qu'elle avait en son prédécesseur : M^lle Coraly avait commis une chanson patoise fort spirituelle dans laquelle chacun

Lundi.

Il fait aujourd'hui un brouillard aussi épais que celui de ton avenir, à travers lequel je t'aperçois toujours sous le porche du temple solitaire, tenant à la main ta couronne de roses blanches. Il faut avouer, ma chère cousine, que tu es bien aimable. Oh ! pourquoi n'es-tu pas sur un plus grand théâtre ! Certainement tu deviendrais célèbre. Je ne le deviendrai pas, moi, car chaque jour m'ajoute une nouvelle dose de bêtise.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mardi.

Que te dit ton estomac, chère Elise ? Le mien est affamé et boude un peu contre le jeûne. Cependant, quoique ventre affamé n'ait point d'oreilles, j'en ai eu assez pour écouter une charmante histoire que Roger nous a faite sur le compte de Mme de Saint-Martin. Je

des curés et ecclésiastiques de Castres était dépeint avec ses travers. Cette chanson n'avait pas tardé à faire le tour de la ville et à parvenir aux oreilles de M. Facieux, qui y trouva un couplet à son adresse et jura de se venger. Sa pénitente étant venue le trouver dans son confessionnal, M. Facieux la questionne, au beau milieu de sa confession, sur sa chanson que, disait-il, on trouvait fort amusante ; Coraly s'excusa aussitôt de sa méchanceté : « Hé bien ! lui dit le Curé, pour votre punition, vous allez me la réciter tout entière ». La pénitente s'exécuta, mais, entraînée par le feu de son débit, au lieu de réciter les derniers couplets, elle finit par les chanter, même celui de M. Facieux, que sa vengeance mit fort en gaîté, et qui dut apparemment se garder de défendre de nouvelles chansons.

t'assure qu'il a beaucoup d'imagination, et que les énormes souliers de Pierril chaussant le pied mignon de M[me] de Saint-Martin, et le gros jupon de serge attaché à sa fine taille, faisaient un très bel effet dans sa narration.

A propos, ma chère, qne dis-tu de ce malheureux Talma? voudrais-tu être dans sa peau? Les cheveux se dressent sur ma tête, d'autant mieux qu'il aurait vu l'Archevêque avec grand plaisir, si cette vilaine canaille qui l'entourait ne l'en eût empêché. Je me suis brouillée avec son sonnet (1) ; il aura beau faire des vers admirables, je ne veux plus l'aimer ; j'ai appris qu'il pensait comme tous ces gens-là ; c'est indigne !

Du mercredi, jour de la Toussaint.

Aujourd'hui, un temps sombre, un vent bien froid, des feuilles qui tombent, des offices bien longs, des prières bien touchantes, une procession au cimetière, des souvenirs déchirants, des espérances consolantes, des larmes que notre belle religion seule peut essuyer ; voilà tout.

Jeudi.

Je viens de rire comme une folle de la singulière dévotion de M[me] de Lestiés, qui fait avaler à son mari protestant tout le pain bénit qu'elle peut attraper à la messe, prétendant que chaque morceau qu'il mange lui efface un péché.

(1) Le tragédien Talma, né à Paris en 1763 est mort en 1826 ; il avait adopté avec ardeur les principes de la Révolution. On cite de lui les *Réflexions sur l'art théâtral*, parues en 1825 ; ses poésies sont peu connues.

Ma chère Elise, tu dois être bien contente, car l'on m'a dit que les dames de Saint-Martin sont arrivées à Saint-Pons. Que de choses vous allez dire ! Quel plaisir vous allez avoir ! Quelles charmantes soirées vous allez passer ! Le souvenir de Corcor sera-t-il entièrement banni de vos conversations ? J'aime à croire le contraire, et quelquefois, quand vous n'aurez plus rien à dire, vous parlerez un peu de celle qui vous aime si tendrement et qui se trouverait bien heureuse d'être au milieu de vous. Embrasse-les toutes bien serré de ma part ; je les prie de te le rendre.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive.*

Castres, 10 janvier 1826.

Grâces à Dieu, ma chère Lélé ! vous voilà à présent sans inquiétude. Vous ne sauriez croire combien vous nous avez occupés et combien nous avons pris part à votre affreuse situation ; ce sentiment était partagé par beaucoup de monde, il n'était question dans toute la ville que du moulin et des habitants d'Hauterive, chacun faisait un conte à sa guise ; mais la version qui m'a le plus divertie quand le danger fut passé, c'est un exprès envoyé par M. de Villeneuve, dans je ne sais quel pays, afin de chercher des matelots pour venir délivrer les pauvres prisonniers (1). Ce qui

(1) Habitants du moulin d'Hauterive, emprisonnés par les eaux, et sauvés par M. de Villeneuve ancien officier de marine.

ne m'a pas étonné, mais m'a fait plaisir, c'est que dans toutes les conversations du peuple, on a pu remarquer combien on savait apprécier et chérir monsieur votre père.

Quand je pensais, ma chère Lélé, que, cinq minutes plus tard, vous étiez surprises par cette affreuse inondation, les cheveux se dressaient sur ma tête ! Je parie que vous, et surtout Octavie, auriez été enchantées de courir cette aventure ; je vous connais, votre esprit aime assez les grands événements, et le plaisir de braver les flots et la tempête vous aurait fait oublier le danger que vous couriez et le chagrin de vos amies ; il me tarde de savoir si vous avez beaucoup de dégâts.

Je vous dirai, ma chère Lélé, que, comme je m'efforce de marcher sur vos traces, de même notre humble ruisseau a voulu singer votre belle rivière et nous a emporté beaucoup d'arbres et deux grandes chaussées ; mais tout cela doit être bien peu de chose comparativement à vous, aussi nous n'osons pas nous plaindre. M. Gachaçin a été le plus malheureux de tous les Castrais. L'eau, entrant dans sa cave, faisait soulever des bouteilles où était un vin sans doute fort précieux, puisqu'il faillit perdre la vie pour courir à leur secours. Enfin, après avoir gémi avec sa femme sur la perte de ce doux nectar, le choc des bouteilles enflammant son courage, il s'embarqua dans un cuvier auquel il attacha une corde devant servir de gouvernail et dont l'extrémité libre fut confiée à une servante. Après une navigation périlleuse, comme il sauvait du naufrage une de ces pauvres noyées, la servante fait un mouvement, tire la corde, et voilà tout l'équipage qui chavire, et le pauvre Gachaçin, ne sachant pas nager, crie au secours, pendant que la servante dé-

sespérée ne sait où donner de la tête. Enfin les voisins arrivent fort à propos, pour sauver le pauvre homme qui commençait à boire un coup de tout son cœur.

Grande nouvelle, chère Lélé ! Les Lastours ont enfin abandonné la paisible agriculture pour le fracas du grand monde de Castres ; pour ma part, je suis enchantée de leur retour, Hombeline est pour moi une grande ressource. Marie est aujourd'hui en cours de visites avec maman. Le monde est une chose bien ridicule ! L'on va voir des gens qui vous ennuient et que vous ennuyez. Mais enfin, n'en parlons plus ; tous les ans, je suis en fureur contre le genre humain. Il faut absolument que je retourne à Hauterive pour me raccommoder avec lui. Vivent les jolies soirées que nous passons ensemble ! gaîté, bonheur, charme, rien n'y manque, parce que le cœur n'y manque pas.

Quand nous reverrons-nous, ma chère Lélé ? En attendant, ma tante est dans l'admiration, maman dans l'enthousiasme, et moi, lorsque je lis vos jolis vers, je déchire ma page, et je cours me cacher. J'espère qu'à notre première entrevue, je vous trouverai armée d'un nouveau chef-d'œuvre. Octavie devrait aussi réveiller sa muse ; avec tant d'esprit et une imagination aussi vive, elle ne pourra que faire de jolies choses. Adieu, charmante Lélé, je vous embrasse bien serré et vous aime de tout mon cœur.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint Pons.*

[Castres..., janvier 1826.]

J'ai vu aujourd'hui, ma chère Elise, beaucoup de beau monde et j'ai fait tant de frais qu'il ne m'en reste plus pour te parler de ma tendresse. Si tu savais combien je me trouve petite auprès de ces grandes dames ! Madame la Baronne par-ci, monsieur le Comte par là ; des gens qui prennent leur parler des dimanches, qui re prononcent plus les *r*, qui sont ennuyés du monde et qui pourtant s'ennuient tous seuls. Mais j'ai été surtout frappée par un beau merveilleux, embelli par vingt mille livres de rente, qui, tout en arrangeant ses cheveux, frappant sans bruit ses doigts l'un contre l'autre comme s'il jouait du piano, passant le pouce dans une de ses boutonnières (ce qui est à présent le grand genre), nous donnait *sa paole d'honneu que Païs n'était pas aussi agéable que Toulouse, et que, d'après cette obsévation, il allait y passer le canaval.*

Pour moi, ma chère, qui ne suis pas encore à cette hauteur, je le regardai de tous mes yeux et le trouvai fort ridicule. Mon frère est parti aujourd'hui pour Toulouse ; je serais bien fâchée qu'il nous revînt avec ce jargon et ces grandes manières.

Tu as sans doute appris les événements aquatiques de notre cité ; c'est une chose bien affreuse qu'une inondation et notre modeste ruisseau qui a voulu singer les

grandes rivières nous a occasionné, par ce petit orgueil, trois ou quatre mille francs de dommages. Cependant ce n'est rien en comparaison de nos entours et nous n'osons pas nous plaindre.

Léontine m'a rendu compte fort drôlement des événements occasionnés à Hauterive par le débordement du Thoré. Voici un fragment de ce qu'elle m'écrivait :

Il faut, d'abord, que je vous fasse le tableau de l'intérieur du moulin, c'est-à-dire de ses habitants. La garnison ordinaire, composée d'hommes et de femmes, avait été renforcée, le jour de l'inondation, par trois ou quatre auxiliaires qui venaient aider à mettre tout en ordre. La curiosité, compagne de tous les âges et surtout de la jeunesse, conduisit vers ce lieu une douzaine de petits garçons et de petites filles qui venaient contempler le fleuve.

Tout à coup, la faible barrière, opposée par le mur du parc, se rompt ; l'eau se précipite avec fureur dans le nouveau lit qu'elle vient de se creuser, et voilà tout le monde en fuite, tâchant de se réfugier au moulin. Cependant, l'inondation ne tarda pas à parvenir jusques au rez-de-chaussée, il fallut monter au premier étage. L'eau croissait toujours, le vent soufflait avec violence. La nuit s'écoula, durant laquelle on veilla, puis on dormit, on gémit, on espéra, ainsi qu'il arrive en présence d'un danger qu'on redoute, mais qu'on se flatte pourtant de voir disparaître.

Le lendemain, le spectacle était vraiment effrayant ; les flots balayaient les murs avec violence, leur bruit soutenu empêchait les voix de parvenir de l'une à l'autre rive. On apercevait les pauvres mères qui, de la rive, tendaient les bras à leurs enfants, et les enfants qui leur répondaient en agitant la main. Les prisonniers, néanmoins, commencèrent à s'effrayer, les hommes même donnèrent l'exemple du découragement.

Le minotier, se tournant vers sa femme, lui dit : « Mariette, c'est aujourd'hui qu'il nous faut mourir ! » — A peine les assistants eurent-ils entendu ce discours rassurant, qu'un concert de cris et de pleurs s'éleva : « Ah ! vous autres, à la bonne heure ! dit le meunier, vous pouvez bien mourir ! mais nous qui avons des enfants ! » Et le forgeron reprit : « Oui, mais vous êtes tous réunis, vous ne ferez donc pleurer personne ; au lieu que ma pauvre Rousil !... Ah ! j'en suis sûr ! elle n'a pas mangé un morceau de pain depuis deux jours !... »

Cette dispute, à qui était le plus à plaindre, se termina ; l'on convint qu'il fallait se donner mutuellement des larmes, mais on se réunit pour signifier à un vieux maçon qu'il eut à se résigner, lui, vu qu'ayant passé soixante-dix-sept ans sur la terre, il devait peu lui importer, à lui ou aux autres, qu'il continuât à y rester : « Avés pla rasou, répondit-il, tabé, m'en voli pas douna » (1).

Toutefois, la frayeur allant croissant, les remords de la vie passée survinrent : mais, voilà que quelques lettrés s'avisèrent de dire qu'ils avaient lu un Evangile dans lequel il était dit que jamais les noyés n'étaient sauvés. Je vous laisse à penser comme ce théologien répandit l'effroi dans tous les cœurs. Heureusement la foulonneuse se rappela avoir conservé un cierge bénit, et elle prétendit qu'en l'allumant, on était préservé de tout danger ; mais le théologien avança que la protection du ciel ne pouvait s'étendre au delà de la durée du cierge : autre désespoir ! — Bientôt l'eau commenca à baisser, et je ne doute pas que Dieu n'ait exaucé les prières bien ferventes de ces pauvres infortunés.

Le lendemain, l'on décida qu'on pouvait aller les chercher en bateau, mais le plus difficile n'était pas passé : lorsqu'il s'agit de sortir du moulin, on trouva que la meilleure issue était un

(1) Vous avez bien raison ; aussi, je ne veux pas me tracasser.

trou rond, percé dans un mur de façade. Les premiers effectuèrent le passage ; la minotière le tenta ensuite. Malheureusement, la dimension de sa taille ne se prêtait pas à celle du trou, et la voilà engagée la tête en dehors, les jambes en dedans, criant et se désespérant. Il fallut toute la force du poignet de son mari pour la tirer de ce mauvais passage, mais on assure que ses hanches ont terriblement souffert.

### *A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive.*

[Castres, fin janvier 1826.]

Non, ma chère Lélé, ce n'est point un poème épique qui occupait ma plume, mais un gros rhume et toutes ses suites occupaient ma tête et toutes ses facultés, ne me laissant de libre que le cœur ; je commence afin à me débarrasser de cette fâcheuse visite, et je profite de ce premier moment de liberté, pour vous remercier des deux jolies lettres que vous m'avez écrites. L'histoire de votre moulin, qui nous avait tant affligés, a fini par nous faire rire aux larmes ; on ne peut raconter d'une manière plus aimable !

Et puis, ce pauvre abbé Prades ! quel drôle de corps ! je vous assure, ma Lélé, que je suis obligée de lui céder le pas. Au beau milieu d'un tendre vers, Pégase m'a jetée à terre ; je suis à me rouler dans la poussière depuis que je vous ai vue ; j'ai grand besoin, pour me relever, d'une main amie et je compte sur la vôtre. J'espère avoir le plaisir de vous embrasser cette semaine, si le temps est beau et pourvu que mon rhume ait disparu ; maman nous

a permis de venir passer une journée, et peut-être deux, auprès de nos bons amis d'Hauterive. Nous règlerons alors ensemble les statuts à observer dans notre aimable académie, en vous dédiant la place d'honneur, qui vous appartient à tant de titres.

Je vous dirai, chère Lélé, qu'il n'est bruit, dans la ville, que de la nomination de monsieur votre père à la mairie (1) ; tout le monde se félicite de ce bon choix, et moi plus que personne, en pensant que cela nous procurera peut-être le plaisir de nous voir plus souvent. Lorsque la nouvelle est arrivée, elle a couru la ville dans la minute, et chacun allait à la source afin d'avoir la certitude d'une chose si vivement désirée. Monsieur votre père est fort aimé à Castres ; c'est déjà une grande ressource pour faire le bien.

Votre lettre m'est parvenue, comme je causais avec Justine du plaisir que nous procurait cette nomination ; je vous dirai que cette bonne amie est arrivée plus fraîche que jamais. Elle est venue alimenter les plaisirs de Castres, qui sont toujours fort tristes, en dépit de tous les frais de Mme de Lestiés. L'on a pourtant annoncé une fort belle fête pour jeudi ; mais, qui la donnera ? c'est encore un mystère qui, je crois, ne s'éclaircira jamais. On parle aussi du mariage de Cornélie Alquié avec M. Godefroy de Bouffard ; mais, hélas ! ma chère, on ne parlera jamais du mien, car M. Emmanuel de V. m'a gracieusement condamnée au célibat. Il vint, l'autre jour, me confier obligeamment cette belle nouvelle, et c'est de grand cœur que j'en acceptai l'augure : « Vous voyez bien, Ma-

(1) De Castres.

« demoiselle, me disait-il en faisant rouler la clef de sa « montre, que vous ne pouvez pas vous marier, car enfin « vous êtes dans la même position que moi ; et si, par « exemple, je vous épousais, nous mourrions de faim. « Tenez, Mademoiselle, il vaut mieux rester comme nous « sommes, et surtout ne pas nous mettre ces marteaux « en tête, car c'est mauvais ! mais c'est mauvais ! « M^lle^ Léontine, oh ! celle-là, c'est différent ; aussi, je « l'aime ! mais je l'aime ! »

Je répondis du cœur et de la voix à cette belle exclamation ; mais, en prononçant ces mots, le pauvre garçon ouvrait une si grande bouche que je ne pus retenir un grand éclat de rire. Maman me faisait de grands yeux, Marie conservait une gravité impassible, Henriette écoutait de toutes ses oreilles ce discours ingénu. M. Emmanuel ne se déconcerta pas, il continua à me donner des conseils ; ensuite, se tournant vers mes sœurs, il fut ému de compassion, et, trouvant sans doute qu'il serait bien dommage que d'aussi jolis minois subissent un si triste sort, il les consola du mieux qu'il put et leur prédit un riant avenir, accompagné d'un aimable mari. Après cette belle harangue, il prit son chapeau et disparut, en nous laissant à nos réflexions ou plutôt à nos grands éclats de rire, qui furent si bruyants que je crains fort qu'il ne les ait entendus. Cependant, ma chère Lélé, en revenant sur ses raisonnements, je suis bien loin de les trouver ridicules, car ils portent la marque du bon sens.

Si j'avais plus d'espace, je vous parlerais d'un beau merveilleux que j'ai rencontré de par le monde, qui est tout à fait dans le grand genre, c'est-à-dire qu'il a toujours son pouce dans une de ses boutonnières, qu'il res-

semble à une élégie ambulante, et qu'il ne prononce plus les R. Il nous donna sa *paole d'honneu qu'il voulait faie un maïage d'inclination, qu'il ne demandait seulement qu'une demoiselle de cinquante mille écus comptants, et cinquante en espéance.* Je trouvai ce sentiment sublime !

Mais voilà que le papier me manque et que je voudrais pourtant vous parler de notre bonne et chère Emilie ; c'est demain un bien beau jour pour elle, j'envie bien sa place, je vous assure, et sa belle innocence lui présage de grandes bénédictions. Je la supplie de se souvenir un peu de Corcor qui réclame une petite prière.

Adieu, ma chère et mille fois bonne amie ; j'ai toujours un remords quand je termine mon bavardage, je crains toujours mon esprit satirique qui ne fait apercevoir que le côté ridicule là où je pourrais trouver beaucoup de choses à admirer. J'ai bien envie de jeter ma lettre au feu, mais croyez, ma chère Lélé, que j'ai sans doute exagéré les caractères que je vous trace, et qu'il n'y a rien de bien réel que ma tendresse pour vous.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

[Castres, ... février 1826.]

Nous venons d'être témoins, ma chère Elise, de la réception du comte de Villeneuve, qui a été installé maire de Castres. L'on ne saurait se figurer l'enthousiasme de la ville : cavalcades, feux de joie, banquet, illuminations,

sans compter les vers et les sérénades qui pleuvaient de tous côtés. Il y eut surtout un complimenteur fort intéressant qui se présenta après le charmant discours du sous-préfet, en réclamant l'attention du public, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait de plus marquant dans la ville. Ses bras pendants, sa tête énorme, son teint fleuri s'accordaient à merveille avec sa voix de jeune fille. Après un profond salut : « Messieurs, dit-il, le Roi !... naguère... ! le Roi !... » Il eut beau se taper le front, jamais l'air de bonté et les paroles bienveillantes de M. de Villeneuve ne purent le tirer de son *roi naguère*.

Que tu es éloquente, ma chère Elise ! Dieux ! j'en suis toute ébaubie ! Cependant, d'après ce que tu me dis, tu dois me détester joliment ; cela m'afflige beaucoup, car l'on veut toujours être aimé aussi bien que l'on aime, et pourtant, si, comme tu le dis, je suis la chaleur de ton été, je dois être bien à charge. Me voilà donc la cause de ta sueur et de tes suffocations ! que je suis malheureuse ! Rétracte-toi sur le champ, ou j'arrive à Saint-Pons avec un énorme éventail qui te fera respirer facilement, j'en réponds. Après m'avoir fait l'histoire de ton cœur d'une manière aussi poétique, tu fais arriver l'histoire d'un pan d'escot ; du Parnasse tu descends au comptoir ! Quelle chute pour une fille d'Apollon !

J'ai vu ces jours-ci un merveilleux qui m'a beaucoup parlé de votre journal : je ne sais s'il y est abonné, mais, d'après ce qu'il m'a dit, il paraît jouer un grand rôle dans les articles que vous consacrez aux nouvelles du jour. Il pourrait même au besoin vous fournir des morceaux littéraires et des vers de sa façon ; il se dispose à vous offrir bientôt une triste élégie sur sa culotte brisée

aux genoux pour s'être jeté trop précipitamment à vos pieds, en jouant une partie aux barres. Et vous, belles inhumaines, vous avez ri de son malheur ! il m'a conté tout cela les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme. Il a alimenté les plaisirs de notre ville pendant deux ou trois jours, puis il a été danser (le menuet, peut-être) dans des régions lointaines.

Ce pauvre Pierrou est-il toujours entre les griffes du diable ? Quand j'y pense, cela me fait frémir ! je ne voudrais pas être à sa place, mais plutôt je veux être toujours prête à partir, car j'eus l'autre jour une belle frayeur. Figure-toi, ma chère, une nuit bien profonde, une chambre bien isolée, une heure bien indue, et Cocor, profondément endormie, réveillée tout à coup par un bruit épouvantable qui se fait à la porte. Tu comprends combien j'étais rassurée ; je m'approche de la fenêtre, et j'entends des voix d'hommes qui parlaient assez bas et qui secouaient la porte très fortement. Alors, enflammée de courage, je veux les effrayer ; j'avais à ma portée un *vase d'iniquités* que j'étais tentée de leur jeter dessus, en accompagnant cette petite pluie de quelques morbleus prononcés d'une voix de stentor.

Mais, au milieu de tous ces beaux projets, la peur me saisit, je remonte au lit toute tremblante, j'enveloppe ma tête dans mes draps, je récite vingt actes de contrition et j'attends patiemment la fin de cette aventure. Enfin, messieurs les voleurs, saisis de je ne sais quelle terreur panique, abandonnèrent leur entreprise, pour aller dérober dans une maison voisine plusieurs effets d'assez grand prix. Le jour étant venu, j'osai alors me hasarder à sortir de ma chambre ; je raconte ce qui m'est arrivé, on se

moque de moi, me traitant d'extravagante. Pour seule défense, j'entraîne tout le monde vers la porte ; elle était en capilotade et l'on fut obligé de l'envoyer réparer. Que l'on dise après cela que je ne suis point courageuse !

Je te dirai qu'il est arrivé ici une jeune parisienne fort vive, fort jolie, fort gentille, qui joue du piano comme un ange, qui fait les délices de nos réunions, et qui, avec tout cela, est malade à la mort. Sa sœur, Mme de Lestiés, l'a amenée à Castres pour lui faire changer d'air ; elle-même a grand besoin de se remettre, car elle a furieusement maigri. Son mari est toujours le plus heureux des hommes ; son bonheur l'a même rendu joli garçon. O vertu de l'hymen ! Adieu, Elise, je t'aime bien.

*A Monsieur le baron de Gaïx, à Castres.*

Saint-Pons, [le ... mars 1826 ]

Je voulais vous écrire l'autre jour, mon cher papa, mais maman ne voulut point me céder sa place. Aujourd'hui, elle a eu beau se fâcher, je lui ai volé sa plume et je vais vous conter notre aventureuse existence depuis le départ de mes sœurs pour Gaïx.

Le lendemain de leur départ, Auguste arriva à six heures du matin, faisant grand bruit, disant que la voiture était disposée, qu'il fallait partir, que le temps était superbe, sauf un peu d'humidité. Nous nous habillons à la hâte et nous embarquons dans la vieille ganache de Mme Guiraud, avec l'humidité dont parlait Auguste, c'est-

à-dire une pluie battante et un vent furieux, qui faillit mettre l'équipage en capilotade lorsque nous passâmes au Sommail. Enfin nous arrivâmes clopin-clopant, onze personnes, de Saint-Pons à la Salvetat, chez les Raynaud, où nous fûmes reçus avec toute la grâce et la bonté possibles. Mme de Raynaud, dont j'avais grand peur par l'idée que je me faisais de son caractère, me rassura bientôt et, en dépit du mauvais temps, nous passâmes une journée fort gaie.

Le lendemain, un soleil magnifique nous invita à aller courir la campagne que j'ai trouvée superbe ; je n'ai rien vu de beau comme Arifat. Nous avons été aussi à Cacavel. Le soir arrive, nouveaux plaisirs ; un proverbe charmant précéda des jeux bruyants dont Mme de Raynaud fit l'ouverture, en dansant une bourrée avec M. Silvaire, ce qui commença à exciter notre gaîté. Nous sommes enfin reparties de la Salvetat avec beaucoup de regrets et un temps superbe, assommées de dîners et de fatigue, enchantées de la beauté du lieu et de l'aimable réception de cette bonne famille, qui nous a reçues comme des enfants chéris ; je vous assure que vous avez bien manqué à la fête et que tout le monde vous a bien réclamé.

Enfin nous voici de retour à Saint-Pons, où chacun s'empresse de nous caresser et de nous fêter. Nous sommes invitées lundi chez tante Moutine, mardi chez les dames Vidal, mercredi à Pont-de-Ra ; je suis obligée de dire comme le gascon : « Si ceci dure, j'en crèverai ». Malgré ces menaces d'indigestion, nous nous portons à merveille ; nous espérons que votre santé se soutient aussi. . . .

Adieu, mon cher petit papa, ne me grondez pas, si vous trouvez ma lettre peu soignée. Je ne serais pas

étonnée que vous y trouviez quelques fragments de Walter Scott, car maman en lit, tout auprès de moi, un passsage à Marie, mon oncle d'Espine joue sur la flûte l'air sentimental de Marlborough dans le tuyau de mon oreille, Raynaud cause avec bonne maman, et moi, je vous écris au milieu de tout ce brouhaha, criant contre tout le monde. Mais la fatigue et le sommeil me forcent à finir mon épître ; j'ai arpenté la ville deux ou trois fois et fait nos visites. Adieu donc encore, mon cher papa, dormez aussi bien que je vais le faire et croyez à toute la tendresse de votre très respectueuse Corcor.

P.-S. — Bonne maman vous fait des tendres compliments et est aussi fâchée que nous que vous ne soyez pas venu partager nos plaisirs.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Toulouse.*

[Saint-Pons, 6 mai 1826.]

Je n'ai jamais douté, ma bonne Lélé, de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me touche, et comme je suis sûre que vous étiez de moitié dans mes chagrins, je veux aussi que vous le soyez dans ma joie. Voilà enfin notre pauvre malade debout (1), après avoir gardé le lit pendant trente jours ; vous jugez, d'après cela, combien elle doit être faible et exténuée. L'on n'aperçoit sur son joli

(1) Marie de Gaïx avait été malade à Saint-Pons.

visage que des yeux immenses et un nez qui ne finit plus ; mon oncle d'Espine l'a surnommée la nymphe Echo, jamais ressemblance n'a été plus frappante. Elle commence à marcher avec l'aide de deux bras, son appétit est aussi revenu ; elle a encore besoin de beaucoup de ménagements, mais j'espère que, la semaine prochaine, nous pourrons nous acheminer vers Castres.

J'ai passé des jours bien pénibles, ma pauvre Lélé ! Oh ! mon cœur a cruellement souffert ! aux inquiétudes du présent venait se joindre l'amertume du passé ; j'ai versé bien des larmes et je me suis dit, plus que jamais : bien fou celui qui cherche d'autres liens, puisque les affections que l'on a déjà coûtent tant de pleurs. Ainsi, ma chère, point de mariage, ne m'en parlez plus, pas même du monsieur si dévot, qui devait me rendre si heureuse. Mais vous, ma chère Lélé, qui êtes destinée à faire le bonheur de vos entours, dépêchez-vous de nommer un heureux, car me voilà disposée à le chérir comme un frère.

Une colonie Castraise est venue fondre, m'a-t-on dit, sur Toulouse ; je suis enchantée de cette aventure, j'espère qu'à vous toutes, Mesdames, vous réhabiliterez notre réputation ; elle est remise en bonnes mains, et je ne doute pas, qu'en fait d'esprit et de beauté, nous ne remportions la victoire. Quant à moi, chère Lélé, je ne puis guère vous aider dans cette lutte. En fait d'esprit, je fais toujours un pas en arrière ; je ne sais trop où tout cela aboutira, mais il est certain que je ne deviens pas aimable.

Figurez-vous ce qui m'arriva l'autre jour, et jugez : une dame magnifiquement ornée vint nous faire une vi-

site, je lui offris d'abord un fauteuil avec assez de gaucherie, mais passe pour cela. Nous voilà assises, la conversation commence ; elle parle beaucoup de sa belle habitation où se trouve une immense *estafilade* d'appartements, de son mari qu'elle soigne par devoir, quoiqu'elle l'aime tendrement, de ses enfants qui sont morts, quoiqu'ils fussent bien élevés et qu'ils chantassent à merveille. Pendant tout ce discours, j'étais dans une distraction complète, mais j'en sortis bientôt, grâce à la phrase suivante, prononcée d'un ton de pitié : « Ah, mademoiselle Marie ! comme vous donnez de l'air à votre mère ! » Moi, qui savais que maman était sujette aux courbatures, je prends un visage tout effrayé, et m'adressant à ma sœur : « Prends garde, lui dis-je, tu l'enrhumeras ». Heureusement, l'on n'entendit pas ma réponse, mais Elise, qui aperçut mon étonnement, ne put s'empêcher d'éclater de rire. Hélas ! chère Lélé, plaignez-moi, voilà ce qui m'arrive tous les jours.

Du 14 mai.

J'espère, chère Lélé, que, dans huit à dix jours, Marie se trouvera assez bien pour partir de Saint-Pons, mais nous n'aurons pas le plaisir de vous embrasser à notre arrivée, car vous êtes encore, m'a-t-on dit, à Toulouse pour longtemps. Il me tarde bien cependant de vous revoir, surtout à Gaïx ou à Hauterive, car il me semble que nous sommes beaucoup plus aimables là que partout ailleurs. Toutes les demoiselles de Saint-Pons, qui me chargent pour vous de mille tendresses, sont dans ce moment-ci au milieu d'une fête brillante, mangeante et étouf-

fante, mais qui devait aussi être fort amusante. Il s'agissait en effet d'un ambigu au milieu d'un bois ravissant, sans compter des bergères en habit rose qui devaient paraître tout à coup avec des houlettes garnies de fleurs, chantant des couplets à la reine de la fête qui n'est rien moins que belle, quoique la chanson la proclame la plus jolie et la plus fraîche. Une pluie beaucoup plus fraîche encore est venue déranger ces beaux projets ; adieu, bergères ! adieu, fêtes champêtres ! Les voilà renfermées dans un salon fort étroit, jouant sans doute à l'écarté ; quel mécompte !

Quant à moi, chère Lélé, je me suis débarrassée d'une invitation ; ma sœur est souffrante, je n'ai pas le cœur au plaisir, j'en trouve un bien plus doux à causer avec vous, et vous dire que jamais vous n'aurez d'amie plus tendre que Corcor.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

[Gaïx, ... juin 1826.]

Comment, ma tendre cousine, pas un embroché ? mais c'est admirable ! tu avais sans doute armé ton cœur de pied en cap ; comment, pas un seul, je n'en reviens pas ! Te voilà donc avec la paix du cœur, ce qui vaut bien, je crois, toutes les brochettes du monde (1). Lisbine M.. ne peut en dire autant ; elle est aujourd'hui plus folle

(1) Brochettes de cœurs.

que jamais, après avoir passé deux ans sans regarder personne, pas même sa sœur, sans prononcer une seule parole, sans sortir de sa chambre excepté pour aller à l'église, où elle restait quatre heures dans la même position, avec un énorme livre d'heures qu'elle commençait à la préface et n'abandonnait qu'à la dernière ligne de la table.

Tout à coup, elle se réveille de cette espèce de léthargie, raconte à son père qu'elle est guérie, qu'elle veut s'occuper du ménage. Son père, transporté, lui confie cent écus qu'elle emploie aussitôt à acheter des fleurs et des parures, et à courir les grands chemins pour chercher un mari.

L'autre jour, elle alla prendre un petit enfant à Mme Combes, et, dans une toilette *in fiocco*, grimpa sur la corniche de Notre-Dame de la Platé ; un jeune vicaire, qui était alors presque seul dans l'église, voulant, sans doute dans un moment d'extase, lever les yeux au ciel, aperçut à la voûte une belle dame qui battait des entrechats, tenant un enfant dans ses bras. Il crut apparemment avoir une vision, mais enfin, reconnaissant la pauvre Lisbine, il eut une frayeur épouvantable. Il tâcha pourtant de la calmer un peu :

— Fort bien, Mademoiselle, fort bien, lui cria-t-il, doucement ! A présent essayez de descendre.

— Oh ! Monsieur, je voudrais essayer de faire le saut périlleux, mais cet enfant m'embarrasse.

En disant cela, elle avançait son pied sur le bord de la corniche et mesurait la distance ; tu comprends combien cet abbé devait être à son aise. Enfin, à force de prières, il la fit dégringoler. Depuis ce temps on l'enferme, mais

elle ne perd pas son temps, elle se coiffe et s'habille en turc, disant qu'elle est secrétaire d'un certain général grec dont je ne me rappelle pas le nom. Elle se met à la fenêtre avec cet équipage, et quelquefois se met à prêcher d'une manière si éloquente qu'il y avait, m'a-t-on dit, l'autre jour, plus de cent personnes, dans la rue, qui l'écoutaient. Je ne finirais pas si je voulais te citer tout ce que l'on raconte d'elle, c'est vraiment une pitié. Que la raison est une belle chose !

Adieu, ma bonne cousine, il me tarde bien de t'embrasser ; Justine m'a montré la jolie lettre de Clémence, j'y ai rencontré un petit souvenir pour nous dont je suis bien touchée. Parle quelquefois de moi à ces charmantes amies et reçois un baiser bien tendre de Corcor.

*A la même, à Saint-Pons.*

Gaïx, le 15 juin [1826.]

Enfin, chère Elise, me voilà debout avec l'espérance de te revoir encore. Ta charmante lettre me divertit bien, quoique je fusse alors bien souffrante ; mais je crus un instant que tu étais au chevet de mon lit, me racontant toutes vos excursions ; cette illusion me fit plaisir. Je me suis crue un moment fort malade et j'avais la folie de regretter la vie ! moi qui précisément, l'avant-veille, avait fait là-dessus des réflexions sérieuses qui m'avaient convaincue que je ne pourrais jamais trouver le bonheur sur

la terre ; car il m'arriva une chose, fort simple pourtant, mais qui me fit bien réfléchir.

Après une visite à Lastours où j'étais allée en compagnie de mon frère, nous nous arrêtâmes au retour à Castres où une petite affaire m'obligea d'aller à l'hôpital. Je trouvai les bonnes sœurs après leur souper, dans une grande cour, sous un acacia énorme où mille oiseaux chantaient leurs plus beaux airs. Les unes tricotaient, les autres causaient avec de vieilles femmes, les plus jeunes allaient et venaient, le bonheur et la joie se peignaient sur leur visage.

En m'apercevant, sœur Félicité vint au-devant de moi et me fit asseoir auprès d'elle. La personne qui m'accompagnait expliqua le sujet de notre visite. Pendant cette explication, me voilà retombée dans ma rêverie ; voilà donc, me disais-je, des personnes heureuses. Elles ont tout abandonné sur la terre, elles voient tout leur avenir ; occupées du matin au soir, elles ne connaissent ni désirs, ni remords ; rien ne trouble la sérénité de leurs jours. Et moi, qui viens de passer une journée charmante aux yeux du monde, je suis triste et troublée ; et puis, quelque chose me disait tout bas de rester toujours avec ces anges de la terre et de ne plus revenir dans le monde.

— Qu'avez-vous ? me dit sœur Félicité, vous êtes triste.

— Rien, ma sœur, lui répondis-je, et je fis un effort pour retenir mes larmes.

Alors arriva une jeune sœur, l'air préoccupé, qui nous fit, en passant, une petite révérence :

— Vous voilà avec un air bien sérieux, sœur Elisa-

beth, qu'avez-vous donc ? lui demanda sœur Félicité.

— C'est que mon pauvre vieux Guillaume n'a point voulu manger sa soupe, je crains qu'il ne soit malade.

— C'est, peut-être, un moment d'humeur.

— Oh non, ma sœur, je crois qu'il est souffrant, et cela m'afflige.

En disant cela, elle disparut. Elle fut remplacée par une autre, plus jeune encore, qui passait loin de nous. Sœur Félicité l'aperçut :

— Joséphine, approchez, lui dit-elle.

— Ah ! ma sœur, je viens de préparer des remèdes, je me suis abîmée, je ne puis paraître devant ces dames.

— Peu importe, ces dames vous excuseront.

Elle s'approcha en effet, comme faisant un acte d'obéissance, l'air timide, les yeux baissés, elle nous salua et se plaça debout derrière la supérieure. J'eus le temps de la regarder à mon aise et j'aperçus, sous la large cornette, les plus beaux yeux noirs que j'aie jamais vus, une peau éclatante de fraîcheur, une bouche qui ressemblait à une rose entr'ouverte.

— Vous êtes bien jeune, ma sœur, lui dis-je ; j'avais grande envie d'ajouter : et bien jolie ; mais son air de candeur et de modestie m'en imposèrent.

— Oui, Madame, me dit-elle, et pourtant je suis ici depuis plusieurs années.

Après quelques instants, sœur Félicité lui dit :

— Vous pouvez allez rejoindre vos compagnes.

Elle n'attendit pas davantage et s'en fut à toute course, comme soulagée d'un grand poids.

Quel ennui ! chère Elise, mon récit est interrompu

par l'arrivée de Mme de Juge et de toute sa famille. Après un instant de conversation dans le salon, tout ce beau monde va à la promenade, Henriette s'étant chargée de l'aînée et Mathilde de la seconde. En ma qualité de convalescente, je me suis dispensée de les accompagner et je suis venue vite, pendant ce temps, continuer notre causerie.

A propos d'Henriette, je te dirai qu'aujourd'hui est le jour de sa fête. Hier au soir, à la partie de reversi, Mathilde lui offrit un gros bouquet de roses, au nom de tous les habitants de Gaïx. Lorsqu'elle fut se coucher, elle trouva son lit orné de guirlandes et couvert de fleurs ; c'était l'œuvre de tous les domestiques qui, ayant voulu fêter leur jeune maîtresse, lui avaient secrètement préparé ces couronnes moins jolies et moins fraîches qu'elle. Comme les odeurs sont malsaines, nous allions enlever ces guirlandes ; mais elle ne voulut pas : « Non, non, dit-elle, cela me fait trop de plaisir pour me faire du mal. »

Hier au soir, nous avons été courir les bois pour ramasser des champignons : cette cueillette nous a fort amusées. Mathilde, à qui l'on avait raconté l'histoire de Robinson, s'est éloignée par mégarde de quelques pas et un arbre nous cacha à sa vue. La voilà qui se croit égarée dans une île déserte et qui se met à crier de toute la force de ses poumons. Nous accourons très effrayées, mais Mathilde, enchantée de revoir des humains, a essuyé ses pleurs et a repris gaîment son chemin.

Elle a versé aujourd'hui un torrent de larmes parce qu'Abraham avait chassé Agar et qu'il avait failli immoler Isaac ; je crois qu'elle déteste franchement ce

saint homme. Sa sensibilité s'attache à tout ce qui l'entoure, jusqu'à un petit oiseau que nous avions laissé à Gaïx, l'hiver dernier, pendant notre séjour à Castres, et qui lui fut un grand sujet de larmes, parce qu'il n'entendait pas le patois et que la femme du jardinier, chargée de le soigner, ne sachant pas le français, ils ne pourraient pas se comprendre.

J'entends du bruit, chère Elise, je crois que la promenade est finie ; il faut aller encore s'ennuyer de bonne grâce. Adieu, à demain.

Du dimanche, à quatre heures.

Que je suis contente, chère Elise ! Quelle charmante demi-heure je viens de passer ! devine qui vient de partir, devine, si tu peux, qui je viens d'embrasser ? Mme de Saint-Martin et Louise qui arrivent de Sorèze. Ce moment de plaisir a été bien court, mais enfin je les ai vues, et j'ai trouvé cette bonne Louise mieux en apparence que je ne l'avais laissée.

Tout ceci me fait oublier l'histoire de l'hôpital qu'heureusement je n'ai pas achevé de te conter. La fin de ma narration m'aurait valu, peut-être, un sermon de ta part. J'étais d'ailleurs dans un moment de tristesse et je ne t'aurais pas épargné, sans doute, les réflexions lugubres. Restons-en donc au riant souvenir de la jolie sœur et parlons d'autre chose.

On m'a conté un joli trait d'Auguste, ce qui, de sa part, ne surprendra personne. Dans l'un de ses derniers voyages à Toulouse, étant à table d'hôte, il s'égaya un peu sur le compte des gens de robe. Ce discours déplut

à un magistrat qui en demanda raison. L'un et l'autre se rendent au lieu indiqué, les témoins chargent et offrent les pistolets, l'adversaire tire le premier et manque son coup. Auguste dit que c'est à refaire, qu'il ne tirera pas. Le magistrat accepte, tire de nouveau ; le pistolet fait encore long feu. Auguste persiste, dit qu'il ne veut pas abuser du malheur de son adversaire, qu'il attend une troisième tentative. L'arme est de nouveau braquée au cerveau du pauvre cousin qui reste immobile, mais le pistolet ne voulut jamais partir.

Certes, alors, le magistrat, touché de tant de grandeur d'âme, jeta son arme, courut se jeter au cou d'Auguste et lui dit que tant de générosité et de courage le touchait vivement, qu'il ne voulait pas devenir un assasin, qu'il avouait qu'il avait eu tort, et qu'il serait heureux de trouver un ami dans celui qu'il regardait, le moment d'avant, comme son ennemi. Auguste lui tendit la main ; ils s'en retournèrent fort contents l'un de l'autre. Cette histoire, racontée par les témoins, a fait beaucoup de bruit à Toulouse. Auguste, comme tu le penses, ne nous en a pas dit un mot, mais, en fait de délicatesse et de beaux sentiments, rien ne m'étonnera de sa part.

Lundi.

Que n'étais-tu avec moi, chère Elise, lorsque nous allâmes visiter, au commencement de ce mois, un paysage bien sauvage et des sites enchanteurs ! Nous ne connaissions pas le Rocher tremblant qui attire tant de

curieux dans le Sidobre (1), et ma mère a voulu nous donner le plaisir de le voir. Nous montâmes en voiture avec un vent assez frais ; le temps était sombre, la journée superbe. Nous passons par un joli chemin bordé de violettes, nous traversons une prairie couverte de troupeaux. Enfin, ayant laissé notre équipage à Lézert, nous arrivons pédestrement au bout de notre course.

Mon Dieu, quelle vue ! d'énormes rochers entassés, au travers desquels coule une rivière qu'on n'aperçoit pas, mais qui fait le bruit d'un tonnerre lointain ; l'on croirait vraiment que Dieu n'a pas débrouillé cette partie du chaos. Tout en cheminant au bord des précipices, nous rencontrâmes un enfant qui offrit très gracieusement de nous conduire. Nous acceptâmes son offre et nous suivîmes notre jeune guide qui marchait gaîment devant nous. Il nous fit grimper à pic jusqu'à un endroit où les chèvres ont de la peine à se tenir. Nous nous suspendions comme des lianes ou des nids d'hirondelle. « Mon Dieu, mon enfant ! nous ne pouvons pas passer par là ! — Oh ! mam'selle, mon troupeau y passe bien ! » et il sautait légèrement en sifflant un air champêtre. Nous le suivions clopin-clopant, et moi surtout, m'attachant de temps en temps à la robe de Marie, au risque de la faire dégringoler avec moi.

Arrivés dans un endroit très escarpé, nous entrons dans une grotte où nos bons paysans racontent que saint Dominique a habité ; ils montrent avec beaucoup de respect la chaire dans laquelle il prêcha, une lampe atta-

(1) Plateau granitique entre l'Agout et la Durenque, dans le voisinage de Castres

chée à la voûte, et puis encore un bénitier. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut pas séparer la vue de ces déserts d'avec la pensée de Dieu, et ces pauvres gens, qui ont senti cela sans pouvoir le comprendre, ont tout de suite rempli ces lieux des apparitions d'un personnage mystérieux descendu du ciel.

En sortant de la grotte, nous recommençâmes à grimper, et nous aperçûmes, au bord du sommet, un énorme rocher qu'un léger effort ébranle ; c'est vraiment très curieux. Nos compagnons d'excursion prétendirent que c'était, sans doute, quelque monument druidique ; pour moi, je n'ai su voir dans tout cela que le doigt de Dieu.

Il est onze heures du soir, chère Elise, et je ne veux pas me coucher sans te dire adieu. La visite de Louise m'a valu comme le remède le plus efficace ; me voilà guérie depuis que je l'ai vue.

Il fait un temps superbe, je regarde la lune en pensant à toi ; c'est presque à sa clarté que je t'écris. Je te mande cela, afin que, de ton côté, tu n'oublies pas cette petite machine de sentiment. Je te parlerai demain des allants et des venants ; pour ce soir je me contenterai de t'embrasser bien serré et de te quitter à regret pour aller dormir. Sois assez aimable pour venir embellir mes songes, puisque tu ne veux pas venir en réalité ; cependant ma convalescence aurait grand besoin de toi.

Mardi.

A propos, chère Elise, j'oubliais de te faire compliment sur ton *marrainage* ; ce M. Fontepaisse a eu une drôle d'idée. J'attends des détails sur le baptême, et je

ne doute pas que tu ne reçoives un beau cadeau du parrain ; Raynaud connaît trop bien les devoirs des chevaliers pour ne pas remplir cette formalité, sans compter le grand bouquet de fleurs artificielles et le large ruban. Quel plaisir tu vas avoir à t'entendre appeler *Minine* (1) par ce gros Manuel !

Prends garde qu'il ne t'advienne ce qui arriva à maman qui, à l'âge de trois ans, avait tenu un petit garçon sur les fonts baptismaux. Elle avait entièrement oublié cet intéressant filleul, lorsqu'au bout de vingt ans, se trouvant au vieux château de Gaïx, au milieu d'un cercle brillant qui admirait sa beauté et ses grâces, la porte s'ouvre, un gros paysan paraît, saute au cou de ma mère, en criant : « Bonjour, *minine* ! » Chacun avait, comme tu penses, grande envie de rire, et ma mère, un peu honteuse, ne pouvait jamais se débarrasser de ces bras robustes. Enfin le paysan explique cet élan de tendresse et ma mère se rappela qu'en effet, autrefois, elle avait été marraine. Elle rit la première de cette petite aventure qui égaya beaucoup la société.

Du mardi soir.

Je viens de recevoir ta bonne et charmante lettre, ma chère cousine, et je ne veux pas me coucher sans te remercier de ton intéressante histoire. Cette épître m'a surprise au milieu des arts, c'est-à-dire entre le dessin, la musique et la poésie. Nous avons eu du monde toute la journée, et, pour faire passer le temps à nos hôtes, nous

(1) En français : marraine.

avons mis en jeu tous nos petits moyens. Cependant, en recevant ta lettre, j'ai tout abandonné pour me réfugier avec toi dans un petit coin, où j'ai lu avec intérêt tout ce que tu me mandes. Mais tu m'as fait une malice digne de toi : tu m'as mis la puce à l'oreille au sujet de ton frère, et puis tu m'as laissée là ; j'espère que Raynaud ne sera pas aussi méchant que toi, et qu'il aura pitié de ma curiosité.

Nous avons eu, ces jours-ci, la charmante M^me^ de Lestiés, en noir de pied en cap, ce qui lui va à merveille. Les dames de Villeneuve sont aussi venues nous voir dans une toilette des plus pompeuses ; c'étaient des chapeaux de crêpe blanc couverts de fleurs, c'étaient des robes superbes, des canezous de mousseline brodée, des bracelets à n'en plus finir. Avec tout cela, elles étaient charmantes, Octavie surtout. Je trouve que la simplicité sied mieux à Léontine ; cette chère amie est encore venue hier nous faire ses adieux, elle part après demain pour Saint-Sauveur. Puisse-t-elle nous revenir fraîche et bien portante !

M. Azaïs, de Labruguière, frère du tragique Lisou (1) que tu connais, était un de nos hôtes que nous avons charmés par des vers et des romances. Il avait été à Toulouse pendant le temps du jubilé et nous disait que l'abbé Gayon faisait florès parmi les militaires ; il nous parla surtout d'un soldat qui disait fort drôlement dans son langage énergique : « Ce f... missionnaire *m'a porté une*

(1) Lisou Azaïs, qui, durant la Révolution, avait comploté avec le baron de Gaïx pour rétablir la monarchie.

*botte* qui m'a été droit au cœur ; aussi je veux aller le voir dans sa *guérite*. »

En effet, il s'achemina vers le confessionnal où il raconta toute sa vie avec de grands sentiments de douleur.

— Etes-vous bien repentant, lui dit le prêtre, de tout ce que vous avez fait ?

— Oh ! diablement oui, lui répondit l'humble pénitent.

— Hé bien ! revenez un tel jour.

Le jour indiqué se passe, le soldat ne revient pas. Enfin, au bout d'un certain temps, il se présente de nouveau.

— Qu'avez-vous donc fait, lui dit le Père, pourquoi n'êtes-vous pas revenu ?

— Oh, c'est qu'il m'est arrivé une petite aventure qui m'en a empêché.

— Qu'est-ce donc ?

— Oh, ce n'est rien.

— Mais le soin de votre âme doit passer avant tout.

— Oui bien, mon Père ; c'est que, voyez-vous, j'avais acheté une petite bonne Vierge, pour me préparer un peu mieux. Je l'avais mise sous mon chevet et mon compagnon de chambre me dit : « Hé bien ! tu es devenu capucin, donc ? — Et moi je lui dis : Qu'appelles-tu capucin ! morbleu ! viens sur le terrain, je te ferai voir ! » D'ailleurs, il s'était moqué de la bonne Mère de Dieu, et moi, voyez-vous bien, je ne sais pas souffrir cela ; il vint sur le terrain et je l'étendis par terre.

— Comment, vous l'avez tué ?

— Oh! j'en réponds, morbleu, il n'en reviendra pas ;

insulter comme ça la bonne Mère de Dieu, le coquin !

— Mais vous n'êtes pas fâché de ce que vous avez fait ?

— Non, parbleu, mon Père ; si l'on insultait mon Roi, je le vengerais ; à plus forte raison la bonne Vierge. Oui, certes, un sabre est tout prêt ; qu'un autre recommence, s'il ose !

Enfin, le missionnaire ne put pas lui faire comprendre qu'il avait eu tort.

J'aime ce trait ; quoique blâmable sur un point, il me paraît bien français. Bonne nuit, chère Elise.

## *A la même.*

Gaïx, ce 22 juillet 1826.

Oh, la drôle de figure ! quelle physionomie bouffonne ! le nez au vent, la bouche ouverte, les bras pendants ; je ne puis encore m'empêcher de rire en songeant à cette singulière tournure. C'est pourtant un admirateur d'Henriette, qui arrive tous les dimanches aux offices de la paroisse et qui ne manque jamais de sortir de l'église avec quelqu'un de ma famille afin de voir à son aise celle qu'il trouve si jolie. Mais nous lui faisons ordinairement la malice de prendre un autre chemin ; nous venons encore de lui jouer ce tour et nous nous sommes fort diverties à le voir tristement s'acheminer vers sa demeure. Te rappelles-tu cette petite habitation derrière le vieux château, sur une hauteur ? C'est là le séjour de ce papillon séduisant.

Elise, je ne suis pas sage ! je me laisse toujours entraîner, d'autant mieux que ce pauvre garçon n'est peut-être pas aussi ridicule que je le dis. Je devrais arracher cette page de mon journal, mais je la laisse, afin de te montrer que je n'ai pas fait un pas en avant ; j'ai beau me gronder tous les jours, je suis constamment la même, et pourtant, qui n'avance pas recule. Elise, prie Dieu pour moi.

Nous avons vu hier Justine ; elle m'a dit qu'elle partait pour Saint-Pons à cause de la première communion de sa sœur. Cette cérémonie doit t'occuper beaucoup ; je te vois d'ici au milieu d'une fourmilière de petites filles, les excitant à la contrition, leur débitant les discours les plus pathétiques et leur faisant verser d'abondantes larmes. Je voudrais bien pouvoir me mettre au nombre de tes auditeurs et j'aurais été bien heureuse de me trouver à Saint-Pons le jour de cette touchante cérémonie.

Du dimanche soir.

Nous avons reçu une lettre d'Auguste, remplie de folies, où il tempête contre ce qu'il appelle mon excessive dévotion qui, selon lui, m'a rendue malade. Autrefois, ajoute-t-il, nos pères faisaient leur salut tout bonnement ; aujourd'hui, on croit que, pour l'obtenir, il ne s'agit rien moins que de prendre la lune avec les dents. Je serais bien malheureuse, si je ne pouvais le faire qu'à ce prix.

Il raconte ensuite qu'il a vu à Paris un mauvais libelle qui accuse les dames du faubourg Saint-Germain de n'avoir pas eu une conduite très édifiante avant la Révolution. Cette date les a indignées ; elles ont demandé

justice. On va jusqu'à dire qu'elles impriment un mémoire justificatif pour prouver que leurs erreurs ne datent pas de si loin, mais Auguste prétend qu'elles ne trouveront personne assez humble pour signer les attestations qu'elles veulent mettre à l'appui.

Après avoir bien ri de ces folies, une seconde lettre nous fut apportée, qui renfermait des larmes ; c'était une lettre déchirante de Mme de Pardeilhan (1) qui nous annonçait la mort de son fils. Ainsi va le monde, les uns pleurent, les autres se réjouissent, et j'ai trouvé des larmes dans mes yeux lorsque le rire était encore sur mes lèvres.

Du lundi soir.

Aujourd'hui grand extra, la belle de nos contrées a abandonné ses poules et ses œufs pour venir nous voir ; tu sais déjà de qui je veux parler. Oui, ma chère, Hombeline est venue nous voir et elle a été charmante, d'autant plus qu'elle m'a chargée pour toi de mille choses aimables ; elle m'a fait courir comme un basque, j'en suis un peu fatiguée, mais il me reste le souvenir d'une journée fort agréable.

Du mardi.

Je n'en puis plus ! je suis harassée de fatigue et de monde ! il me tarde bien de pouvoir rentrer en moi-même, j'ai grand besoin de solitude. Ce matin, à neuf

(1) Louise de Saint-Martin, devenue Mme du Treilh de Pardeilhan.

heures, maman, Marie, Henriette et moi, montées sur des ânesses, avons été voir le lieu le plus joli, le plus frais, le plus sauvage, le plus romantique que je connaisse. Dans ce moment-ci, mon esprit et mon cœur ont besoin de réflexion ; j'aurais voulu demeurer ermite dans ce joli désert avec mon chapelet et un livre d'Evangiles. Mais l'heure du départ sonna, il fallut reprendre le chemin de ses pénates ; nous n'arrivâmes au château qu'après une heure du soir.

Nous y trouvâmes Henri de Lastours qui nous attendait avec Amédée Mahusiés dans la rotonde, en carambolant de tout son cœur. Il nous dit que sa sœur et sa cousine nous attendaient à Brenas qui n'est qu'à une demi-lieue d'ici et qu'il aurait l'honneur de nous servir de chevalier ; il ajouta qu'un homme de beaucoup d'esprit, M. l'abbé d'Huteau, accompagnait ces dames. Nous dînâmes en toute hâte et partîmes : pendant que ces messieurs faisaient caracoler leurs chevaux à notre portière, je pensais au plaisir de revoir Léontine de Bayne (1) que nous n'avions pas vue depuis deux ans ; et puis, j'allais avoir la satisfaction de voir un homme d'esprit, ce qui est la *causo raro* dans notre pays.

Arrivées à la ferme, nous ne trouvons personne, ces dames couraient les champs. Cependant, à travers la prairie, nous vîmes courir à nous Hombeline et Léontine; celle-ci est, sans contredit, une beauté de premier ordre ; des yeux magnifiques, un nez à la grecque, une bouche charmante, c'est ainsi que je me suis toujours représentée la Sainte Vierge. Mais sa taille ne répond pas à

(1) Léontine de Bayne, amie d'Eugénie de Guérin.

sa beauté, il y a cependant tant de douceur dans sa physionomie, qu'en la voyant on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Quant à l'homme d'esprit, ma chère Elise, je suis sans doute une imbécile, mais je n'ai pas su admirer une seule de ses phrases. Je voudrais te citer quelque chose de lui, mais il ne m'est rien resté que je puisse te redire, si non qu'il a crié famine tout le temps. Pendant que nous étions tous armés d'une écuelle de lait, la porte s'ouvre et Victorine Dejean paraît, arrivant de Gaïx où elle ne nous avait pas trouvées. Nous étions, comme tu vois, fort nombreux, mais M. d'Huteau réclamant à cor et à cris le dîner de Lastours, il a fallu se séparer, et me voici, fort contente de retrouver le calme, ma chambre, ma plume et mon journal. Adieu, ma charmante amie, quand je reviens de ce brouhaha, je t'aime encore davantage.

De mercredi.

Les dames de Bonne se sont fait annoncer pour passer la journée ; nous les attendons de pied ferme, ce qui ne m'empêche pas de causer avec toi et de prendre un petit acompte de plaisir. Que te dirai-je, ma chère Elise ? rien de bien intéressant, car je suis fort maussade aujourd'hui. Je t'aime beaucoup, c'est une vieille histoire, mais, ce qui est nouveau, c'est que je voudrais pouvoir ne plus t'aimer. Toutes mes affections sont devenues des entraves; si j'étais assez heureuse pour les rompre !... mais, hélas ! il me semble que plus j'y travaille et plus le nœud se resserre. Ce qui ne coûte rien ne vaut rien. Il me semble

que Dieu me demande un grand sacrifice, le monde me devient chaque jour plus insupportable, je fais de grands projets, et puis, quand je pense à ma famille, à mes amies, à toi, ma bonne Elise, tout mon courage m'abandonne. Que Dieu fasse de moi ce qu'il lui plaira, je me jette dans les bras de sa Providence, mais je ne veux plus y penser, car ces combats sont affreux. Elise, ne raconte ma faiblesse à personne, mon cœur avait besoin de s'épancher ; il a bien fallu te le dire, mais ce n'est qu'à toi seule et je ne veux même pas que tu me répondes là-dessus.

On m'a dit hier que la pauvre Esther était très malade, à la suite d'un crachement de sang : sa sœur, M^me^ de Lestiés, est désolée ; elle attend une autre sœur qui est, dit-on, belle comme le jour et qui ne trouvera peut-être plus Esther. Pauvre enfant ! elle a fait cet hiver les délices du monde, et l'hiver prochain, on n'y pensera plus, à moins qu'on n'ait besoin d'une pianiste pour danser ; alors, dira-t-on peut-être, quel dommage qu'elle soit morte !

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Saint-Sauveur.*

Gaïx, 5 août 1826.

Vous voilà donc bien loin de nous, ma bonne Lélé, au milieu d'un tourbillon qui ne vous fera point, je l'espère, oublier vos amies. Notre voisinage a perdu la moitié de ses charmes, mais l'autre moitié nous reste et nous allons de temps en temps égayer la solitude de votre bonne

sœur. Dimanche, nous eûmes le plaisir de l'embrasser, les heures s'écoulèrent bien vite en parlant de vous, et le moment du départ arriva qu'il nous semblait encore que nous venions d'arriver. Octavie était gaie, bien portante, heureuse de penser que vous vous amusiez ; l'exacte Emilie sacrifia son heure d'étude à Henriette, ce qui n'est pas, je crois, une petite preuve de tendresse ; Ludovic chantait à tue-tête, avec une voix superbe, une romance fort tendre, après laquelle il fut se jeter dans le Thoré. A un âge plus avancé, on eut vraiment cru assister à la fin d'un roman, mais la romance ne s'adressait à personne et le saut périlleux était tout bonnement pour apprendre à nager.

Votre excellent père avait été voir ses amis de Gaïx et les inviter, avec sa grâce ordinaire, à aller célébrer Saint-Laurent (1), ce qui ne sera pour nous qu'une demi-fête, puisque vous n'y serez pas ; d'autant mieux que mon courage avait besoin d'être stimulé par le vôtre, car il est question d'une bombe qui doit partir avec beaucoup de bruit ; vous comprenez d'après cela que je prierai le grave Antoine de me cacher dans le lieu le plus reculé du château, et là je demanderai à votre patron, courage pour moi, bonheur et santé pour vous.

Je voudrais bien avoir à vous conter quelque chose d'intéressant, mais Castres est triste et maussade, nos jours sont uniformes et rapides, je lis, j'écris, je travaille, je réfléchis beaucoup sur la vie religieuse qui me plaît, sur le monde qui m'ennuie, sur ma famille que j'aime alors plus que jamais, sur mes amies, sur vous,

(1) Patron de l'église d'Hauterive.

ma chère Léontine, qui ajoutez aux liens que je ne saurai jamais rompre. Toute occupée de ces pensées, je m'acheminai l'autre jour vers Lastours où nous trouvâmes beaucoup de monde, entr'autres le merveilleux M. de Foucaud, qui fut tout surpris de m'entendre appeler Corcor :

— Comment, Mademoiselle, me dit-il, en faisant un calembour, vous avez deux cœurs ?

Surprise de cette question :

— Hélas ! lui répondis-je avec précipitation, un seul me suffit bien !

Etonné du ton avec lequel j'ai prononcé ces mots :

— Comment donc, me dit-il, mais voilà un demi-aveu.

Ah, Lélé, que je fus honteuse ! je lui assurai que ma phrase avait une physionomie bien trompeuse, si elle laissait entendre ce qu'il supposait, et je changeai aussitôt de sujet de conversation. Voilà ce que me vaut mon étourderie ; je crois toujours causer avec mes amies. A cette distraction s'en joignirent beaucoup d'autres tout aussi singulières qui durent me faire juger bien drôlement par M. de Foucaud, que je voyais à peu près pour la première fois. Enfin, la journée passa vite, M<sup>me</sup> de Lastours et Hombeline furent charmantes, Henri fit beaucoup de frais d'amabilité, et Léon de Bonne, veuf ce jour-là, fut d'une gaîté remarquable.

Parlant d'Henri, vous trouverez tout simple que je pense à ses chiens qui, l'autre jour, jouèrent une scène assez drôle. Vous savez que son plus grand plaisir est d'en être entouré, et qu'alors il se met à chanter, où plutôt à psalmodier un air lamentable qui fait hurler ces pauvres animaux pendant des heures entières. S'ache-

minant vers Brenas avec son équipage de chasse, il fut broncher contre le convoi d'un juge qui défilait avec beaucoup de pompe à travers les rues de Castres. Alors la meute, croyant reconnaître sans doute les chants du maître, se jette à travers le cortège en poussant des aboiements épouvantables, et se met bravement à lancer le tribunal qui suivait en grand costume, comme si c'eut été un lièvre dans les bois. Ces messieurs, effrayés, perdent leur gravité, enfoncent leur toque, retroussent leurs longues robes, et les voilà courant à toutes jambes, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Aux aboiements des chiens se mêlaient le rire des spectateurs, les chants des prêtres, et les sifflements du pauvre Henri, qui ne parvint qu'avec beaucoup de peine à ramener sa meute dispersée. Fort fâché de ce désordre, il reprit humblement son chemin, tandis que les juges, essoufflés, reprenaient celui du cimetière.

Octavie a dû sans doute vous parler de la mort de cette pauvre Esther, qui fut bien prompte et bien frappante. Le dimanche d'avant, jolie comme un cœur dans une parure charmante, huit jours après, dans le tombeau ! Nous apprîmes sa mort au retour de Lastours où nous avions passé une journée fort gaie ; ainsi va le monde, les uns pleurent, les autres se réjouissent. Adieu, ma bonne Léontine, il me tarde d'avoir de vos nouvelles, je veux de longs détails, faites-moi faire connaissance avec tous vos entours ; soignez-vous bien, amusez-vous, pensez à moi et surtout revenez bien portante. Adieu, croyez que vous n'aurez jamais d'amie plus tendre ni plus sincère que

Coraly de Gaïx.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

[Gaïx, ... août 1826.]

Je suis toute bouleversée, ma bonne Elise, mon cœur est serré, et pourtant j'arrive d'une fête où l'on a été fort gai, où j'ai vu beaucoup de monde, où j'ai ri de bon cœur ; mais, au retour, j'ai appris la mort de cette pauvre Esther, ce qui m'a bien frappée, je t'assure, quoiqu'on dût s'y attendre. Elle était si jeune ! si intéressante ! et puis les malheurs de ce genre réveillent en moi un souvenir si déchirant !

Dimanche, Esther, qui était toujours habillée de laine de pied en cap, parut sur la promenade dans une toilette charmante ; elle avait remplacé sa chemise de laine par une robe de mousseline blanche et un canezou des plus élégants qui laissait apercevoir une poitrine et des bras d'albâtre. Une ceinture rose et un chapeau blanc doublé de rose, placé sur l'oreille, complétaient ce joli costume; son petit minois était charmant là-dessous. Il faisait un froid assez vif, sa sœur l'engagea plusiêurs fois à remettre son châle ; mais on la regardait, on la trouvait jolie, elle était heureuse de paraître une fois dans tout son éclat, elle résista à toutes les instances qui lui furent faites, disant qu'elle étouffait, qu'elle ne sentait pas le froid ; enfin, elle prit le coup de la mort, et aujourd'hui sa parure est un linceul.

Elle avait demandé, le matin, son confesseur et reçu tous les sacrements avec une parfaite connaissance ; le

jour où elle tomba malade, elle lut toute la journée l'Evangile médité. Elle avait une grande candeur, beaucoup d'innocence, mais ne possédait aucune instruction religieuse. Sous l'empire des illusions de son âge, elle cherchait à s'étourdir sur son état, aimait le monde, les plaisirs, allait au spectacle pour se distraire. Si elle eut tourné son cœur d'un autre côté, qu'elle eut été plus heureuse ! mais à dix-sept ans, jolie, admirée, l'avenir paraît si beau ! il est si difficile de ne pas s'attacher à la vie ! Enfin, au milieu de ce tourbillon, sa conduite était pure, et je pense bien qu'elle ne voudrait pas maintenant retourner sur la terre. En attendant, récitons pour elle un *De profundis*.

Que te dirai-je encore, ma chère Elise ? ah ! rien ce soir ; je n'ai plus que des plaisirs à te conter et je n'en ai vraiment pas le courage.

Samedi.

Rien de nouveau aujourd'hui ; j'ai travaillé toute la journée à un modeste bas de coton, mes sœurs m'ont battue au billard, j'ai tout perdu au reversi ; une promenade solitaire et les *Confessions* de saint Augustin, que j'ai beaucoup lues, ont employé le reste du jour. Cette lecture m'a transportée ; quelle tête bouillante ! quel cœur si tendre ! son âme aussi était orageuse comme l'océan, mais qu'il a bien su y rétablir le calme ! Ma chère Elise, j'ai bien pensé à toi et j'ai rencontré plusieurs passages qui te ressemblaient, plusieurs traits qui pouvaient t'être appliqués. Mais ils se rapportaient bien plus encore à Auguste ; si ces deux personnages s'étaient

rencontrés ensemble sur la terre, ils auraient été bien bons amis.

Je me suis réconciliée avec l'esprit de M. d'Huteau, je l'ai vu *rassasié* et je l'ai trouvé aimable ; j'ai eu avec lui une longue conversation après laquelle il a été raconter à tout le monde que j'avais beaucoup d'esprit. Je me suis fait cette réputation à peu de frais, car je n'ai prononcé que trois mots et me suis contentée de l'écouter le reste du temps.

Le curé de Gaïx, qui a administré Esther, m'a dit qu'il avait cru voir un ange ; lorsqu'il entra, elle ouvrit ses grands yeux bleus, le regarda avec douceur, se confessa avec toute sa présence d'esprit, reçut son Dieu dans le plus grand recueillement, baissa la tête, tomba dans l'agonie, et mourut ou plutôt s'endormit. Le peuple a été la voir, chacun s'en retournait en disant : « Qu'elle est belle ! » On avait posé sur sa tête une couronne de roses blanches, un rosaire était passé à son bras, ses mains d'albâtre tenaient un livre rouge qui était son livre d'heures ; on lui avait mis aussi sa robe blanche ; on l'eut prise pour l'innocence endormie.

M^me^ de Lestiés a presque perdu la tête, elle va dans ses immenses appartements en criant : « Esther ! ma sœur ! tu ne me réponds plus ! dis au bon Dieu de te laisser venir un petit moment, afin que je te voie encore ! » Elle pleure ensuite à torrents, puis ne verse plus une larme. Sa douleur est affreuse, mais elle ne sera pas longue, car son caractère est trop vif et trop léger pour que cet état puisse durer.

Je te quitte, chère Elise, car il est près de minuit ; je crains que tu ne saches pas déchiffrer cette page, mais

je te prie de savoir lire que je t'aime de tout mon cœur.

Dimanche.

Aujourd'hui est pour moi une journée de contradictions. Je voulais aller à Castres pour régler certaines affaires pressantes ; au lieu de cela, il m'a fallu subir beaucoup de chaleur pour aller à la messe, beaucoup de tons faux dont les chantres ont gratifié mes oreilles et beaucoup de grimaces de Mme Fricasse, qui chantait le *Credo* dans la perfection ; sans compter le petit ménestrel de chaque dimanche qui n'a pas manqué de se rendre, selon sa coutume, à l'office afin de remporter dans sa cabane solitaire de doux souvenirs pour le reste de la semaine. Ajoute à cela un prône à toute une paroisse endormie, un chapelet si bien bredouillé qu'on n'entend jamais que les mots *ainsi soit-il*, un office chanté si vite qu'on en perd la respiration, la légèreté de mon esprit brochant sur le tout, et tu auras une juste idée de la ferveur de ton amie.

Tandis que toi, mon Elise, as dû être aujourd'hui bien touchée, bien pénétrée, bien fervente ; je te vois d'ici, pieds et poings liés, *en très plécs dins un banc* (1), comme dit ta mère, avec trois ou quatre livres, t'époumonant, suant à grosses gouttes, ou bien ramassant peut-être les fleurs que te jette le prédicateur et dont tu fais ensuite de si jolis bouquets. J'espère que la cérémonie d'aujourd'hui me vaudra de toi une longue page.

Ma bonne Elise, tu es vraiment trop patiente de lire

(1) Pliée en trois dans un banc.

d'un bout à l'autre toutes mes rapsodies, mais ton long silence me fait craindre que tu me trouves trop bavarde et que ce ne soit une leçon de ta part. Je vais donc en profiter pour finir cette longue lettre, cependant j'ai besoin de te dire tout cela, mon cœur est plein, mon esprit vide, et tu es, après ma famille, ce que j'aime le plus au monde ; j'ai aussi besoin d'un petit retour. Adieu, Elise, aime-moi, je t'en prie ; j'attendrai une lettre de toi pour t'écrire encore.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Hauterive*

[Castres,] 20 janvier 1827.

Enfin, vous voilà de retour, ma bonne Lélé ; je vous assure qu'il me tarde bien de vous voir, de vous embrasser : j'espère que Toulouse ne vous aura pas fait oublier Castres, et que Corcor vous est toujours aussi chère. Nous eûmes l'autre jour un grand plaisir à voir Octavie, nous la trouvâmes fraîche et bien portante ; nous coulâmes à fond votre chapitre, les moments passèrent vite, il fallut se séparer, et qui sait quand nous nous reverrons ? nous sommes à une lieue comme à cent. Donnez-nous de vos nouvelles, si vous ne pouvez venir me voir ; parlez-moi surtout de votre pauvre tante de Palarin qui vous occupe beaucoup. M. de Villeneuve est ici ; je ne l'ai vu que de loin, avec sa belle ceinture, à la tête de toutes les autorités. Tous les Castrais en raffolent, mais je connais quelqu'un qui l'aime plus que personne.

Qu'est devenu votre feu poétique ? il n'est bruit ici que de vos jolis vers, tout le monde m'en parle. Je ne sais qui vous a trahie, mais vos amies ne sont pas fâchées de voir divulguer ce petit secret. Quant à moi, j'en suis toujours au même point ; mon héros est toujours sous l'arbre, attendant l'aurore. Apollon me boude décidément, mais je vais le bouder à mon tour. Je porterai seulement tous mes soins à bien étudier le portrait de Gabrielle, afin de me calquer sur un si beau modèle et de le rendre ressemblant, sans quoi vous seriez obligée de faire comme ce peintre gascon qui, ayant dessiné un levraut qu'on prenait toujours pour une chèvre, fut obligé d'écrire au bas : *cette chiébre est un liébrot.*

Rien de nouveau ici ; les plaisirs de Castres sont fort calmes. On parlait beaucoup de l'arrivée de M. de Guyon (1) ; je l'attendais pour me dépouiller du vieil homme, car ma sainteté est toujours avec le même habit et la même cravate ; pas du tout, il va partir et nous ne nous convertirons pas. Adieu, ma chère Lélé, mes yeux sont fatigués, ce qui m'empêche de continuer. Je deviens aveugle et suis furieuse d'avoir cette demi-ressemblance avec le joli petit dieu qui n'aura jamais rien de commun avec moi ; heureusement, je ne porte pas de moustaches, sans quoi il rirait bien de mon défi et me jetterait à vos pieds. Trêve de folies, chère Lélé, je vous dirai sérieusement que je vous aime beaucoup, et je vous prie de croire à la vive tendresse de votre meilleure amie.

(1) Un prédicateur.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

[Gaïx. .., avril 1827.]

Oui, ma chère Elise, tu l'as deviné, non pas mon secret, au moins, car malgré toute ta pénétration, tu n'en viendras jamais à bout ; mais tu as deviné que ce serait avec quelques échappés de la noce (1) que je ferais mon voyage. En effet, nous avons trébuché de noce en noce. Notre voiture fut assiégée à la Bastide (2) par un tourbillon de personnes qui traînaient, plutôt qu'elles n'accompagnaient, une énorme dame qu'on jucha toute en pleurs au beau milieu de notre équipage, après qu'elle eut embrassé la foule qui l'entourait. Elle était suivie d'une autre dame moins vieille, qui monta plus gaîment et s'assit sans façon entre maman et moi, car son mari nous prévint que son *épouse* ne pouvait pas aller à reculons. Lorsque la vieille dame eut fait sa toilette et qu'elle eut essuyé la poussière, les larmes et la trace des baisers qui était restée sur son gros visage, elle nous demanda nos noms, et nous conta qu'elle venait de marier, à la Bastide, une de ses nièces habitant Anglès, et que ses cuisses lui faisaient grand mal, parce qu'elle avait descendu la montagne à pied.

Après ce beau préambule, je crois qu'elle s'endormit,

(1) Le mariage de M. Charles de Poumayrac et de Pauline de Laur, à la Cabarède, dans le voisinage de Saint-Amans-Soult.

(2) Localité située entre Saint-Amans et Saint-Pons.

et nous arrivâmes à la Cabarède où nous fîmes halte sous un arc de triomphe. Il était orné de belles devises où je ne pus jamais distinguer que le mot cœur ; j'augurai de là que c'était très sentimental, et que Mlle de Laur serait la plus heureuse femme du monde. Un instant après la portière de la voiture s'ouvre et nous voyons paraître le plus tendre des époux, accompagné et suivi de ses nombreux amis ; je remarquai avec plaisir qu'un superbe embonpoint pouvait s'accorder avec un sentiment très vif, car M. Charles possède l'un et l'autre au suprême degré. Nous lui parlâmes de son bonheur ; il était enchanté, et aurait voulu nous faire descendre de voiture pour nous montrer sa femme ; maman refusa. Alors un jeune homme à long nez offrit sa main à une dame à figure réjouie et les voilà encore dans notre voiture ; tu comprends comme nous devions être à notre aise.

Les adieux se font de part et d'autre, le postillon fait claquer son fouet et nous voilà partis ; chemin faisant, connaissance se fit et bien m'en a valu, car l'on me prenait toujours pour ma mère. Enfin la conversation s'entame, l'on parle avec enthousiasme de la société que l'on avait vue chez M. de Poumayrac. Notre beau voyageur débite une sentence contre les airs affectés : « il faut, disait-il, beaucoup de naturel pour être aimable », et tout en disant cela, il s'arrangeait à son aise, jambe par-ci, jambe par-là, tandis que moi, pauvre malheureuse, je me serrais dans mon petit coin, afin de ne pas monter à cheval sur les genoux de ce damoiseau si naturel.

On parla aussi des dames de la fête ; j'aurais bien voulu les passer en revue, mais je n'osai pas trop faire de questions. Je me hasardai pourtant à demander quelques dé-

tails, je fus curieuse en ton honneur et je commençai par la nouvelle mariée.

— On la dit fort gentille, dis-je bien bas.

— Oui, Mademoiselle, répondit le monsieur d'un air distrait, et il se mit à fredonner un air. Puis il reprit :

— Son frère est un charmant jeune homme, il parle six langues, coiffe les dames mieux que le coiffeur le plus habile et travaille l'or à merveille.

A la fin de chaque phrase, il recommençait sa chanson en l'interrompant de temps en temps pour dire quelque belle tirade sur la beauté de la campagne.

Enfin, j'entamai la grande question :

— Vous avez vu, Monsieur, les dames de Saint-Martin ?

— Certainement, je les ai vues, elles sont charmantes ; il faut avouer que M<sup>lle</sup> Clémence a des yeux bien *pacificateurs !*

A ces mots, j'eus bien de la peine à réprimer un grand éclat de rire.

— Elles ont beaucoup dansé, continua-t-il ; cette réunion était vraiment très agréable ; l'on est heureux d'avoir un voisinage aussi bien composé ; tra la la la.

Son refrain fut plus long que sa phrase n'avait été courte.

— Et M<sup>lle</sup> de Martrin.

— Ah voilà, par exemple, répondit-il avec promptitude, une très jolie personne !

Je vis alors que j'avais touché la corde sensible ; j'aurais voulu approfondir davantage cet article, mais je ne sais quel événement interrompit notre conversation. Je crois que ce fut une histoire de la grosse dame qui racon-

tait, avec beaucoup de feu, que son fils, *s'adits*, avait été, *s'adits*, trouver un missionnaire qui, *s'adits*, en avait été fort content. A cet éloquent discours, le merveilleux et sa mère riaient sous cape, j'avais bonne envie d'en faire autant, mais j'eus honte de tourner en ridicule cette bonne femme qui ne pensait qu'à Dieu, tandis que nous ne nous occupions que des plaisirs du monde.

Lorsqu'elle eut cessé de parler, la conversation changea de face ; on laissa la noce pour s'entretenir des Grecs et des Romains, ce qui fit bâiller et endormir notre vieille compagne. Enfin les ruines du vieux château de Gaïx commencèrent à paraître, et plus rien autre ne me vint à la pensée que le plaisir d'embrasser mes bonnes sœurs et de retrouver mon castel. Adieu, chère Elise, il est déjà tard, mes yeux se ferment et je crois te parler en songe, mais c'est bien au moins un rêve de félicité. Adieu.

*A la même, à Toulouse.*

[Gaïx,] le 21 juin 1827.

Bravo ! chère Elise : voilà ce qui s'appelle résister à la tentation ! M^lle^ Mars est, pour ainsi dire, à ta porte, tu meurs d'envie de la voir, l'on offre de t'y conduire, l'on te presse même, l'on se moque de toi, et tu es ferme comme un rocher ! et tu bouches tes oreilles de peur d'être séduite ! et tu ne succombes pas ! Mais voilà qui est admirable ! tu as ajouté un beau diamant à ta couronne, reçois-en mon sincère compliment. Je ne voudrais pas que le

bois dont je suis faite soit soumis à un feu aussi terrible, je craindrais trop l'incendie. Tu dois être bien heureuse de cette victoire, et puis de te trouver au milieu de tes bonnes amies qui te dédommagent de toutes les demoiselles Mars du monde.

*A la même, à Saint-Pons.*

[Gaïx,] ce lundi [... juillet 1827.]

Mais voilà qui est touchant, par exemple ! une diligence passe, mon cœur se met à battre comme s'il devinait ce qu'elle renferme, mes yeux la suivent avec attention ; elle arrive au bout de l'avenue, et un maudit coup de fouet, plus fort encore que de coutume, vient écorcher mon pauvre cœur et mes oreilles ; les chevaux passent sans s'arrêter et avec eux emportent mon espérance et nos douces conversations et mes rêves de plaisir. Oh, Elise, que je suis en colère ! j'aurais voulu être cheval de la diligence, j'aurais si fort rué que l'équipage aurait culbuté ; mes ruades auraient pourtant respecté deux intéressantes voyageuses, mais il leur aurait fallu, bon gré mal gré, s'arrêter à Gaïx, embrasser tous ceux qui les aiment et puis repartir si nous n'avions pu obtenir un plus long séjour. Mais, pas du tout, il a fallu renoncer à cette métamorphose pour demeurer toujours une cousine bien tendre et bien attrapée. Aussi je vais me venger en te condamnant à lire ce bavardage d'un bout à l'autre, et, en dépit de moi, il faut toujours te dire que

je t'aime et que j'ai eu hier le plaisir de parler de toi à quelqu'un qui nous a reconnues à notre tendresse pour Elise. C'est M. Fournier, un de tes cousins, qui, d'après ce qu'on m'a conté, vient d'être baptisé, ce qui a failli me faire prosterner à ses pieds, tant j'enviais sa blanche âme.

As-tu reçu une de mes lettres à Toulouse? Pourquoi donc, Mademoiselle, ne m'avez-vous pas écrit? Apprenez que, dorénavant, je veux compter avec vous, et si vous ne répondez pas bientôt une charmante lettre à cette longue paperasse, craignez mon courroux! Je viens, ma chère petite cousine, te demander en grâce une chose que tu ne me refuseras pas, j'en suis sûre. J'ai un grand projet en tête, mais, ne t'effraie pas, c'est une bêtise; je voudrais écrire des souvenirs de notre enfance que Marie embellira de ses jolies découpures, et puis je ferai relier le tout. Comme je pense que je retrouverai dans notre correspondance plusieurs choses qui pourraient m'être échappées, je viens te prier de me prêter toutes mes lettres. Je te les renverrai, si tu y tiens, ou, ce qui est bien simple, je les brûlerai après les avoir lues.

Rien de nouveau ici qu'une grande solitude qui m'enchante, troublée seulement par quelques indifférents au nombre desquels un certain merveilleux, nommé Anacréon, qui, tout en nous prouvant la richesse de son appétit, nous racontait aussi l'histoire de son cœur. C'est avec une bouteille à la main droite, un verre de l'autre, une protubérance remplie de pain à la joue droite, une autre pleine de viande à la joue gauche, qu'il nous disait comment un sou de ficelle l'avait rendu le plus heureux des mortels. Il fut obligé d'aller acheter cette ficelle dans une

boutique où elle lui fut vendue par une jeune personne qui la noua si bien qu'elle ne s'est plus dénouée, à ce qu'il prétend. Ayant revu cette beauté à une prise d'habit de sa sœur, cette vision l'occupa tout entier et l'empêcha, me dit-il, de verser quelques larmes. Enfin il l'a épousée, mais je puis assurer que son estomac est aussi bon que son cœur est tendre.

Ce mardi.

Aujourd'hui, chaleur assommante, visites ennuyeuses, conversation languissante, bâillements étouffés, ainsi s'est écoulée une partie de ma journée qui a été suivie d'une promenade isolée dans la course de bagues (1) qui domine le grand bois. Comme je laissais errer mon esprit sur mille idées folles ou sérieuses, une voix étrangère a fait cesser mes rêveries et fixé mon attention. Cette voix était troublée par le bruit de plusieurs chevaux qui marchaient d'un pas tranquille. De temps en temps, un silence admiratif interrompait le discours.

Assise sur une pierre, derrière une haie de buis, je prête une oreille attentive, et j'entends le voyageur passant au pied des vieilles tours qui disait : « les belles ruines ! quel dommage ! Comme ils doivent s'en repentir ! abattre un château d'un aspect aussi majestueux ! mais, M. de Gaïx n'y songeait pas, sans doute ! Et les troubadours ne viendront plus chanter sous les fenêtres d'une belle imaginaire ! » Piquée de cette dernière

(1) Allée du parc du vieux château de Gaïx, où se faisaient les courses de bagues.

phrase, j'eus un instant l'idée de franchir la haie et de dire au voyageur sentimental : « Qu'appelez-vous, monsieur, imaginaire ? regardez-moi, s'il vous plaît ! »

Mais des éclats de rire qui accompagnèrent les derniers mots de l'orateur excitèrent ma curiosité. Je m'avançai doucement entre les broussailles et j'aperçus, dans le chemin creux qui borde les remparts, une jeune personne charmante, d'une tournure pleine de grâce et d'élégance. Une jeune dame la suivait et un beau cavalier leur traçait le chemin. Une brise légère agitait mollement les robes blanches et les voiles des gentilles voyageuses, qui faisaient un effet charmant à travers les arbres.

La jeune demoiselle fit une question qui allait ranimer cette intéressante conversation ; mais le chien, qui les suivait, ayant fait partir un lapin, ruines et troubadours furent délaissés. L'on ne s'occupa plus que de la chasse de Médor qu'on appelait à grands cris. Bientôt la bruyante cavalcade s'enfonça dans le bois et disparut.

Ce mercredi.

Me voilà entièrement seule dans le château, et je profite de cette profonde solitude pour causer avec toi, bonne et chère amie, afin d'ajouter encore quelques lignes aux trois énormes pages que je t'écrivis hier et rendre encore plus sévère la pénitence que je t'ai infligée. Tu sauras d'abord que je suis très sentimentale et que ma causerie se ressentira sans doute de la sensiblerie de mon esprit. Ainsi, je te parlerai d'abord d'une promenade au clair de lune ; j'étais seule avec mes rêveries, du

vieux château je montai sur la pelouse comme un fantôme qui sort des ruines.

Là, assise sur les débris d'une colonne, je demeurai longtemps à contempler un spectacle magnifique : la nature était dans ses jours de coquetterie, je voyais de légers nuages passer rapidement, puis disparaître, et je disais : « Je passe aussi comme eux, heureuse si, comme eux, mon cœur ne recèle jamais d'orages ! » Un rossignol chantait encore ; l'on entendait aussi le cri monotone du grillon, un vent léger se jouait dans mon voile. La pensée de Dieu venait se mêler à cette foule de petites jouissances et leur donnait encore un nouveau charme, comme cette belle rose que je mets quelquefois dans un bouquet d'épis, pour les parfumer. J'étais dans un ravissement difficile à décrire, lorsque je fus tirée de ma rêverie par une voix terrible qui m'appelait pour aller..., te le dirai-je, chère Elise ?... pour aller *souper !* Quelle chute pour mon sentiment ! et, chose plus incroyable, je mangeai comme un ogre.

Je repris le lendemain mon cours de romantisme ; au plus matin levée, j'allai à la prairie. Rien n'est joli comme la récolte du foin : ces jeunes filles avec leur râteau, ces charrettes que l'on charge, ces bœufs qui paissent, tout ce paysage est rempli de mouvement et de vie. Mais, ce qui m'occupait le plus, c'était toutes ces jolies fleurs qui tombaient sous la faux cruelle, et qui n'étaient pas plus épargnées qu'une herbe déjà flétrie. A cette pensée, de tristes souvenirs se présentèrent à mon esprit ; je quittai la prairie le cœur serré.

En m'en retournant, je vis une foule de moissonneurs et de charmantes glaneuses, qui chantaient et riaient au

milieu de gerbes amoncelées ; tout était gai autour de moi, seule je ne riais pas. J'aperçus des épis magnifiques qui s'élevaient au-dessus des autres, courbant la tête sous leur poids, ce qui me fit ressouvenir de cette pensée charmante d'un de mes amis : heureux celui dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé.

Tu dois être fatiguée de cette promenade, et moi aussi ; d'ailleurs tu dois trouver la pénitence un peu sévère. Henriette prétend qu'après avoir lu tout cela, tu pourras chanter un *Te Deum*. Je t'avais annoncé du sentiment, j'espère t'avoir tenu parole ; il est temps maintenant de me reposer. Adieu, je t'aime ; j'ai une belle histoire à te conter, mais ce sera pour le prochain courrier.

*A Mademoiselle Léontine de Villeneuve, à Toulouse.*

Castres, ce 11 janvier 1828.

Ce ne sont pas des consolations que je viens vous offrir, ma pauvre Léontine, Dieu seul s'en réserve le soin, mais je viens pleurer avec vous et essayer de soulager mon cœur, qui ressent bien vivement le poids affreux qui accable le vôtre. Il faut avoir éprouvé ces douleurs pour pouvoir les comprendre, et qui mieux que moi saura vous plaindre ! Encore, si je pouvais être auprès de vous, nous trouverions un peu de douceur à parler d'elle ensemble, à dire combien nous l'aimions et combien elle était aimable (1).

(1) Octavie de Villeneuve venait de mourir.

Depuis trois ans, le ciel se peuple de tout ce qui nous est cher ; notre pauvre Octavie en a fait souvent la remarque, et, après avoir pleuré avec tant d'amertume celles que nous aimions tant, elle a été aussi les rejoindre. Ce n'est pas elle qui est malheureuse, mais vous, ma pauvre Léontine ! mais nous qui savions si bien la chérir, c'est nous qui sommes à plaindre ! nous prenions tant de plaisir à repasser les jours de notre enfance, et ces longues soirées d'Hauterive, et cette folie si aimable, et cette sensibilité si touchante qu'elle mêlait à tout.

Mais à présent, un souvenir affreux viendra empoisonner ces douces souvenances ; nous ne trouverons plus de plaisir dans le passé, le présent n'est que douleur, et je ne vois dans l'avenir que des regrets trop profonds pour qu'ils puissent jamais s'effacer. Je veux, si je puis, redoubler pour vous de tendresse et d'affection, et tâcher de vous faire retrouver dans Corcor, non pas la sœur que vous avez perdue, mais au moins un cœur qui saura, comme le sien, vous aimer et vous plaindre.

Il me tarde bien d'apprendre de vos nouvelles, il me semble que vous êtes malade, que vous ne pleurez pas assez. Tout cela me tourmente ; je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous donne un peu de courage et qu'il me fasse la grâce de mettre à profit les beaux exemples de résignation et de douceur que vous a laissés, en mourant, notre si tendre amie. Heureux qui peut mourir comme elle, n'ayant à offrir à Dieu qu'une âme pure, une jeune vie pleine de mérites, et des rêves de bonheur qu'elle formait sur la terre et qui se réaliseront dans le ciel.

Marie n'a pas le courage de vous écrire, mais elle me charge de vous embrasser bien serré. Ma tante, qui est

auprès de nous et qui ressent bien vivement la perte que nous avons faite, ne veut pas que je l'oublie auprès de vous. Et ce pauvre M. de Villeneuve qui était déjà souffrant ! Sa douleur est aussi la nôtre ; nous aimions Octavie comme une sœur, il me semble que nous avons à consoler un père.

Adieu, chère Léontine, je vous chéris plus que jamais, et vous embrasse plus tendrement encore que de coutume.

*A Mademoiselle Elise de Raynaud, à Saint-Pons.*

[Gaïx,... janvier 1828.]

Ingrate, cruelle, barbare, perfide, inhumaine ! « *Là, j'aimerai qui m'aimera, et puisque tu ne m'aimes pas, je ne t'aime pas* ». Belle conclusion ! Tandis que moi je dis : « *Je t'aimerai quand même* ». Et pourtant, ma bonne cousine, à mesure que ceux que j'aime vont peupler le ciel, j'ai besoin plus que jamais de ton affection et de ta tendresse. Cette pauvre Octavie nous a laissé des regrets ineffaçables, et Léontine me fait une pitié que je ne puis rendre.

Ces beaux jours de notre enfance, que nous aimions tant à repasser ensemble, nous apparaîtront mêlés à une pensée bien amère ; un souvenir déchirant accompagnera ces douces souvenances, et cette jolie fête d'Hauterive où nous étions si heureuses a été la source d'un affreux malheur. Tant il est vrai que nos plaisirs, même les plus

innocents, sont presque toujours suivis de larmes. Je ne parle que pour moi, chère Elise, et je n'avais pas besoin d'un exemple aussi terrible pour en faire la remarque.

Notre pauvre amie est morte avec un courage extraordinaire, connaissant son état, et voulant le cacher à son père et à sa sœur qu'elle accueillait toujours avec un sourire angélique pour ne pas les attrister. Son médecin lui témoignant l'étonnement que lui donnait sa résignation : « Ah ! Monsieur, lui répondit-elle, j'ai trop vu souffrir ma mère sans se plaindre, pour ne pas profiter d'un si bel exemple. » Enfin, j'espère qu'elle est heureuse.

Adieu, aujourd'hui je ne sais pas parler d'autre chose et je ne voudrais pas attrister tes plaisirs ; ainsi donc, je te quitte en t'embrassant de tout mon cœur. J'accepte ta devise dans toute son étendue ; je suis alors bien sûre de ta tendresse.

*A la même, à Saint-Pons.*

Gaïx, ce 28 juin 1828.

Tu m'aimes donc encore, ma chère Elise ! Oh, si tu savais les chagrinantes pensées qui ont assiégé mon esprit, tandis que des raisons toutes simples étaient la cause de ton silence effrayant, que je ne savais à quoi attribuer ! Tantôt je craignais que ma dernière lettre ne t'eût choquée, je cherchais à m'en rappeler les expressions et je n'en trouvais aucune qui pût te déplaire ; tantôt je

croyais que Dieu trouvait un attachement trop sensible dans l'affection que j'avais pour toi, et je frémissais qu'il ne m'en voulût demander le sacrifice. J'essayais quelquefois, en pleurant, d'acquiescer à sa volonté, et alors je le suppliais qu'au moins il te rendît heureuse, ainsi que ma chère Clémence que je croyais de connivence avec toi pour ne plus m'aimer.

Mais pourquoi te parler encore de toutes mes folies ? C'est que je ne sais pas éprouver un bonheur sans que tu le partages, et que je veux me réjouir avec toi de ce que je te suis encore chère. Parlons à présent de ton mariage, qui me tient trop à cœur pour que je ne m'y intéresse pas vivement ; je me sens très disposée à aimer ton mari, et il ne me faudra rien moins que la certitude de ton bonheur pour lui pardonner de t'éloigner de nous.

Ton incendie m'a bien fait rire. Cela m'a fait ressouvenir du grand feu de la Saint-Jean qu'on avait allumé ces jours-ci et auprès duquel Mathilde avait aussi allumé un tout petit feu, qu'elle sautait à pieds joints. Je laisse à M. de Chefdebien (1) le grand feu de la paroisse, mais au moins je réclame impérieusement pour ma part le petit feu de ma sœur ; il sera pour moi ce feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre.

Adieu, ma chère Elise, sois heureuse autant que tu le mérites ; ton bonheur contribuera au mien. Toute ma famille, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, me charge pour toi de ses compliments de félicitations ; il nous tarde beaucoup de faire connaissance avec notre nouveau cousin. Je te prie de lui parler de moi, j'ose espérer qu'il

(1) Le vicomte de Chefdebien, fiancé à Elisa

aimera tout ce que tu aimes. Etez-vous bien délassées des fatigues de la noce ? l'on m'a dit qu'elle avait été des plus brillantes. Adieu, encore, mon Elise, je ne finirai pas cette lettre sans t'embrasser de tout mon cœur.

*A Madame la vicomtesse de Chefdebien, à Saint-Pons.*

[Gaïx, le ... juillet 1828.]

Mille remerciements, ma chère Elise, de ta bonne et jolie lettre ; quoique bien éloignées de toi, j'espère que tu ne nous a pas crues indifférentes à ce beau jour de ta vie. Nous eussions été bien heureuses de recevoir ton *Pa de nobio* (1). Ah ! si j'avais eu des ailes ! Mais il a fallu se contenter de prier Dieu pour toi, et c'est de grand cœur que je lui ai demandé de te faire voir les petits enfants de tes petits enfants, et de ne te donner que la mort pour terme de ton bonheur, ou plutôt pour le commencement d'un autre, puisque, selon mes vœux, tu dois te retrouver au ciel avec toutes tes générations.

J'ai lu et relu la phrase de ta lettre m'assurant que ton nouvel état ne changerait rien à ton cœur. Il faut pourtant nous serrer rudement, ton mari arrive là, au beau milieu, comme un vainqueur, en criant : Place ! place ! — Ah, Monsieur, de grâce, ne poussez pas si fort ! laissez-moi un tout petit coin pour me nicher, et puisque vous allez faire le bonheur de mon Elise, croyez

(1) Pain bénit de la nouvelle mariée.

aussi que vous êtes de moitié dans l'affection que nous avons pour elle.

Je ne sais trop, ma chère, comment tu feras avaler cette phrase à ton mari, qui me trouvera peut-être bien familière, mais j'espère qu'il ne verra en moi qu'une cousine qui ne peut retrouver qu'en M^me de Chefdebien tout ce qu'elle a perdu dans Elise de Raynaud. Je te renvoie toutes mes paperasses qui pourront te servir à monter ton ménage ; je vois d'ici tes pots de confiture coiffés de mes tendresses, mais si quelques-unes échappent à cette noble destinée, elles pourront servir de témoins, dans cent ans d'ici, que mon cœur n'aura jamais changé pour toi.

Adieu, bonne cousine, donne-moi souvent de tes nouvelles ; je voudrais bien avoir quelques détails sur ton nouveau genre de vie. Toute ma famille t'aime et me charge de tous ses compliments pour le jeune ménage. Ecris-moi bientôt et crois que, dans toutes les positions de ta vie, mon affection sera la même.

*A la même, à Saint-Pons.*

Château de Gaïx, le 29 janvier 1829.

Espérant tous les jours avoir le plaisir de t'embrasser, ma chère Elise, je n'ai pas répondu à ton aimable lettre du mois de janvier, qui m'a fait un si grand plaisir, parce que je te retrouve toujours la même. Mais aujourd'hui, étant obligée de mettre au rang de mes contradictions ce

voyage tant désiré de Saint-Pons, je voudrais avoir une voix assez forte pour te faire entendre d'ici ce que je t'aurais dit au coin de ton feu, dans un de ces tête-à-tête qui m'en aurait rappelé tant d'autres : Ma chère Elise, aimes-tu toujours Corcor ? tes nouveaux liens n'ont-ils pas affaibli ceux qui datent de l'enfance ? Oh ! je ne suis point jalouse de ton excellent mari, mais je ne cède mes droits à personne, je les réclamerais plutôt les armes à la main.

Te voilà donc tranquille sur la santé de ta bonne mère, je m'en réjouis avec toi. Le chagrin que tu devais ressentir me faisait éprouver doublement celui de la savoir malade, car, ma chère Elise, mon cœur recevra toujours le contre-coup de tes plaisirs ou de tes peines. J'aime bien ton mari parce qu'il te rend heureuse ; l'on m'a dit pourtant qu'il manque encore quelque chose à ta félicité. Oh ! ma chère amie, ne t'afflige pas sitôt ; Justine a bien plus tardé que toi, et la voilà qui n'en finit plus. Quelque chose me dit tout bas que nous aurons bientôt un rejeton de ton nom et de tes vertus ; mais, si Dieu ne remplit pas tes désirs, ne murmure pas, chère Elise ! Des larmes bien amères et d'affreux désespoirs sont souvent attachés à ce titre mère. Je sais bien que je prêche au désert. Hé bien ! ne te fâche pas ; je ferai, si tu le désires, une neuvaine à la Vierge.

J'ai vu lundi Justine toute en larmes, parce que son fils pleurait, je crois vraiment qu'il était malade. Ces pauvres petits font pitié ! Quelle destinée est la nôtre ! Mais ce n'est pas trop le moment de gémir sur la pauvre nature, puisque cette lettre viendra peut-être se jeter au travers d'une brillante fête dont tu seras sans doute la reine, car le mariage, en détruisant les convenances et la

timidité de la jeune personne, a dû te rendre deux fois plus aimable. Il est, comme dit M. de Bonald, l'allumette de l'esprit des femmes : et quel incendie cette allumette n'a-t-elle pas dû causer chez toi !

Je ne te parle pas des plaisirs de Castres ; les plus bruyants sont des conférences sur le dogme entre deux messieurs de la société, l'un catholique, l'autre protestant : celui-ci s'embrouille, celui-là s'emporte, l'on crie, l'on se dispute, tout le monde accourt, le salon se remplit, et puis l'on se sépare pour recommencer le lendemain, afin de ne pas user tout le plaisir en un jour.

Nos jeunes gens ont, je crois, grande envie de faire une descente à Saint-Pons, pour vous enseigner à jouer *l'as qui court et la mer orageuse*, car la danse ! fi donc ! ils sont trop grands seigneurs ! Une génération pensante et réfléchissante ne doit pas danser. Vous êtes retardés d'un siècle à Saint-Pons, et moi, qui suis aussi de l'autre siècle, j'avoue ingénument que je m'amuserais beaucoup dans votre ville, si j'étais encore de ce monde ; mais, à tout cela, je préfère la paix de notre solitude et le calme de nos bois. J'y vais souvent penser à toi, et rien ne manquerait à ma satisfaction, si je pouvais t'y rencontrer un jour. Peut-être le temps, qui fait tant de choses, me rapprochera-t-il de toi ; en attendant, il peut bien renverser, en passant, l'empire le plus glorieux comme celui de la pauvre fourmi, mais sa terrible faux n'atteindra jamais à mon cœur. Cette belle phrase veut dire, ma chère, que je t'aimerai toujours, en ce monde et dans l'autre.

P.-S. — A propos, madame la vicomtesse, je ne veux pas vous tutoyer : c'est s'en ressouvenir un peu tard.

*A la même, à Narbonne*

Gaïx, 1er novembre 1829.

Oui, vraiment, chère Elise, ton silence était bien long et mon cœur commençait à s'alarmer ; ta prose et tes jolis vers sont venus très à propos et ont été reçus comme de coutume, c'est-à-dire avec grand plaisir. Si je t'avais soupçonnée à Saint-Pons, mes lettres t'auraient assaillie ; rends donc grâce à mon ignorance. Je suis ravie de ton établissement dans ta ville natale ; c'est sans doute une galanterie de ton mari, dont je lui sais bon gré, car j'y trouve mon compte (1). Le plaisir que me donnent mes voyages à Saint-Pons diminuerait d'une grande moitié, si je ne devais pas t'y trouver.

Mon errante sœur (2) court toujours le monde et ne nous donne plus signe de vie ; je sais pourtant qu'on l'a trouvée belle, aimable, et surtout bien bonne. Ah ! ma chère Elise, que je voudrais n'être pas aussi sensible à toutes ces vanités, mais mon orgueil se gonfle de fumée ! que Dieu me le pardonne ! Je trouve mes sœurs charmantes, j'aime à le penser, j'aime encore plus qu'on me le dise. Ah ! si je pouvais prêter mes yeux à quelque jeune duc et pair, bien renté, bien gentil ! voilà une folie que je te conte à l'oreille au moins. Il faut que tu essuies et

(1) M. de Chefdebien, qui résidait à Narbonne, fut nommé magistrat à Saint-Pons.
(2) Marie.

que tu me pardonnes tous les écarts de mon esprit, mais depuis quelque temps la solitude, la pluie, la tristesse occasionnée par la maladie de ma mère ont si fort influé sur moi que j'ai la tête fort près du bonnet. Oh, que la vie est une triste chose ! mais toi, ma chère Elise, qui ne la connais encore que du beau côté, conserve bien tes illusions et ton bonheur ; puisse tu jamais ne les perdre !

Tu vas donc voir une douzaine de grands personnages ; cette lanterne magique m'amuserait assez. Cette pauvre reine d'Espagne numéro quatre (1) m'intéresse beaucoup ; à sa place, j'aurais une belle frayeur, car Barbe-bleue n'a pas tué plus de femmes que ce pauvre Ferdinand. Tu me diras, je te prie, comment tu l'auras trouvée ; écris-moi une longue lettre avec tous les détails de vos belles fêtes, cela nous intéressera beaucoup.

Tu me demandes des nouvelles de Léontine ; elle est toute seule à Hauterive, rêvant à son hymen qui est fixé au 24 ; j'ai vu le futur qui est aussi aimable que galant. Mais Léontine est loin d'avoir renoncé à cultiver les muses ; elle est transportée de Châteaubriand et ne jure plus que par lui. Elle lui a mandé ces jours-ci son ode et son épître, avec une fort jolie lettre ; il me tarde de voir sa réponse. Mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit, à mes yeux, couvert de boue ; fi ! le vilain ! Cette nouvelle connaissance réveille la muse de Léontine qui fait des vers *à force* ; elle doit arriver ce soir ici, pour passer les fêtes avec nous, et m'apporter toute sa

(1) Marie-Christine de Naples, quatrième femme de Ferdinand VII, roi d'Espagne, mort en 1833 ; elle passa par Narbonne pour se rendre en Espagne.

poésie qui va grossir mon recueil. Emilie est à Toulouse d'où elle nous écrit des lettres toutes remplies de retraites, de cardinaux, de sermons. Ces deux sœurs se ressemblent à peu près comme une Anglaise à une Espagnole.

Adieu, mon Elise, je t'en veux un peu de ne m'avoir rien dit de ton mari ; fais-lui mes compliments. M^me de Chefdebien (1) voudra bien aussi recevoir l'assurance de mon respect, je n'ose pas dire de mon affection, mais comment pourrais-je m'en défendre, puisqu'elle sait si bien te chérir et te rendre heureuse. Tous mes entours te font mille amitiés.

### *A la même, à Saint-Pons.*

Gaïx, le 22 décembre 1829.

Ah ! madame la vicomtesse ! rendez grâce au jubilé ; sans lui, je vous ferais un beau sabbat. Comment donc, ma chère Elise, te voilà à demi maman et c'est le public qui m'a conté cette belle nouvelle ? Et, c'est en apprenant que tu as failli être malheureuse, qu'il faut nous réjouir. Je t'en veux un peu de ne me l'avoir pas dit, mais enfin je vais mettre toute gronderie de côté pour te dire combien cette nouvelle a fait plaisir à toute ma famille et pour m'en réjouir avec toi sans restriction. Soigne-toi bien, ma bonne Elise. Oh ! comme je vais bien prier pour toi.

(1) Belle-mère d'Elise.

J'écrivais hier à Léontine que, ne devant occuper aucune place ici-bas, mon bonheur se rattachait à celui de mes amies, et, comme tu es chargée d'une grande portion de ce bonheur, tu remplissais fort bien ton emploi ; je lui contais alors le sujet de ta joie et de la mienne, et je suis bien sûre qu'elle y sera sensible. On s'occupe beaucoup de Léontine qui, malgré les paris ouverts, les méchantes langues et les bruits de rupture, a prononcé son grand *oui* et se trouve parfaitement heureuse. Nous avons reçu d'elle de fort jolis cadeaux ; elle aurait dû me céder aussi une petite étincelle de son esprit, cette lettre serait plus aimable, ma chère Elise, et tu arriverais jusqu'au bout sans te fatiguer ; mais je suis réduite à mon cœur qui sait beaucoup sentir et ne sait rien exprimer.

Ma mère est mieux ces jours-ci ; mes sœurs ont profité de ce bien-être pour aller à Rhônel, et me voilà dans une profonde solitude qui m'enchante : je soigne ma mère, je regarde tomber la neige, j'écoute sonner *Nadalet* (1), je pense à toi, à Saint-Pons, à l'année qui finit, à celle qui commence, à la vie qui passe ; et puis je me serre au coin du feu et je te souhaite un bonheur qui ne passe pas, une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, et surtout des enfants qui te ressemblent. Je te promets pour eux un cœur de tante, puisque j'ai pour toi celui d'une sœur.

M. de Chefdebien voudra bien recevoir aussi mon compliment de félicitation : quel beau paraphe je ferais, si j'étais assez heureuse pour assister au baptême de son

(1) Sonnerie de cloches annonçant la prochaine fête de Noël (Nadal en roman).

fils ! Entends-tu, Elise ? de son fils ; ce n'est qu'à la prochaine fois que je te permets une fille. Ta mère est de mon avis, j'en suis sûre ; embrasse-la pour moi et fais-moi bientôt donner de tes nouvelles, ma chère petite cousine, car je suis fort pressée. Je baise ma petite Isabelle ainsi que sa jolie mère ; et je te prie de croire à une amitié qui date de trop loin pour s'effacer jamais.

*A Monsieur le baron de Gaïx, à Castres.*

Saint-Pons, le dimanche 2 mai 1831.

Je dérobe un petit moment à ce brouhaha, mon cher papa, pour venir causer un instant avec vous et vous rendre compte de notre conduite. J'ai, pour ma part, si fort dormi cette nuit qu'on a cru vraiment que je ne me réveillerais plus ; mais nous sommes occupées de votre isolement, cette idée gâte un peu le plaisir que nous avons de nous trouver avec tant de personnes que nous aimons et qui sont si bonnes pour nous.

Bonne maman est ravie de nous avoir, mais notre arrivée fut terrible : je l'ai trouvée bien maigrie par le chagrin (1). Nous avons la pluie aujourd'hui, ce qui dérange beaucoup la fête de Philippe (2) qui, sans elle, eut été des plus brillantes. Cela n'empêche pourtant pas les

(1) Mme d'Espine, grand'mère de Coraly, très affectée par la mort de Mme de Gaïx sa fille, survenue en avril 1830.

(2) Le roi Louis-Philippe Ier, qui venait de monter sur le trône.

feux de joie, les danses et les messes en musique d'aller leur train.

Si vous trouvez quelques pâtés dans ma lettre, prenez-vous en aux coups de canon et aux pétards qui ne cessent d'éclater et de tressaillir, car vous savez combien je suis courageuse. Le sous-préfet a fait un discours magnifique à la garde nationale dans lequel il a beaucoup parlé du chant du coq. J'ai cru vraiment qu'au lieu de lui répondre : « Vive le Roi ! » on allait crier *cacaraca*. Nous étions placées aux première loges pour voir tout cela, sans faire semblant de regarder ; c'était chez Elise où nous sommes invitées à dîner pour demain.

Adieu, mon cher papa, ma lettre est bien barbouillée, mais je n'ai rien qui vaille pour vous écrire, excepté mon cœur, qui me fait même passer par-dessus la peur qui m'étrangle, car on tire toujours. Ah ! que le bon Dieu a bien fait de ne pas me faire grenadier ! heureusement pour votre honneur, je ne suis qu'une fille bien tendre qui veut vous rendre heureux à tout prix. Ne soyez pas en peine de nos santés, elles sont vraiment bien meilleures que je ne l'espérais. Embrassez mon oncle et ma tante de ma part, car je les aime bien, sans oublier Edmond. Adieu, adieu ! l'on m'appelle ; je vous embrasse au plus vite. Votre très respectueuse fille.

# CHAPITRE V

## SUITE DE MES SOUVENIRS

Au château de Gaïx, ce 5 janvier [1830.]

En fouillant au milieu de vieux papiers, je trouvai dans le fond de mon bureau quelques feuilles éparses, sans ordre, sans dates, qui racontaient le bonheur de mes jeunes ans. A peine sortie de l'enfance, je commençai à les écrire ; je les continuai à plusieurs reprises, sans me donner la peine d'en marquer l'époque, car je décrivais mes sensations plutôt que les événements de ma vie ; et, comme le cœur ne vieillit pas, je ne croyais pas que son histoire eut besoin de dates.

Ces premières lignes, sorties de la plume d'une enfant, ne peuvent guère intéresser qu'une mère, et une mère aussi tendre que la mienne. Elle m'engagea à les continuer.

Mais l'histoire de mon bonheur est finie. Que d'amer-

tumes se rattachent à la pensée de mes innocents plaisirs ! Le présent ne me sourit pas davantage ; la santé délabrée de ma mère augmente tous les jours la somme de mes peines ; le chagrin de mes sœurs grossit encore le mien.

Nous nous réunissons pour la soigner et la chérir. Ces pages que je viens d'écrire l'ont, un moment, distraite de ses souffrances. Un sourire a paru sur ses lèvres décolorées. Oh ! que ce sourire m'a fait de bien ! c'est la goutte de miel au fond de la coupe amère ! mais, à présent, que puis-je raconter qui ne fasse couler ses larmes ! La mort a parcouru nos rangs ; elle a frappé les santés les plus florissantes, les jeunesses les plus brillantes. Trois d'entre nous sont dans le ciel ! Octavie et Joséphine ont suivi de bien près ma sœur Alexandrine, qui leur a montré le chemin. Cette chère enfant, après avoir vécu comme un ange, s'est aussi envolée comme un ange dans le sein de Dieu. Je voudrais pouvoir dire sa mort pleine de courage, d'innocence et de résignation ; mais la force me manque pour remplir cette tâche ; mes pleurs effaceraient la ligne que ma main viendrait de tracer. Nous la retrouverons un jour. Que cette pensée est consolante !

La plupart des amies qui me restent sont mariées : Léontine est devenue la comtesse de Castelbajac ; Justine a épousé un de ses cousins, officier de cavalerie, jeune homme plein d'honneur et de noblesse.

Aujourd'hui des opinions politiques et religieuses (1) ayant divisé la société, ma famille, trouvant le séjour de la ville fort ennuyeux, a pris le parti de se fixer à la

(1) A la suite de la révolution de 1830.

campagne. Mon oncle le chevalier ayant donné sa démission, nous sommes tous réunis ; Marie, Henriette et Mathilde vivent dans notre solitude, sans regretter les plaisirs d'un monde où leur jeunesse et surtout leur beauté pourraient leur procurer tant de succès.

Marie a conservé ce vague d'imagination et cette mélancolie qui jettent sur toutes ses actions une teinte un peu romanesque. Tendre et sensible jusqu'à l'excès, elle ne sait pas trouver le bonheur qu'elle fait goûter à ses entours. Henriette, au contraire, est bruyante, enjouée ; sa gaîté intarissable ranime nos longues soirées. Mathilde, dont l'éducation est confiée à nos soins, occupe une grande partie de notre temps. Le reste est rempli par la lecture, l'ouvrage, la promenade et la musique. A des jours de bonheur ont succédé des jours sombres et nuageux ; la mauvaise santé de ma mère, celle de mon père altérée aussi depuis longtemps sont pour nous une source inépuisable de tristesse.

Nos amies viennent nous revoir quelquefois, l'une avec son mari, l'autre avec sa jeune famille ; j'éprouve pour ces petits enfants une tendresse singulière, et, quoiqu'ils me poussent de l'épaule en me disant : *Ote-toi de là que je m'y mette !* c'est de grand cœur que je leur cède la place, Dieu veuille qu'ils y trouvent plus de bonheur !

Emilie de Villeneuve habite encore le château d'Hauterive ; c'est la seule qui nous reste de tout notre voisinage, aussi l'aimons-nous bien tendrement. Son esprit et son cœur, formés dans la solitude, n'ont de vivacité que pour la vertu ; toutes ses pensées sont tournées vers le Ciel. Le monde n'a aucun attrait pour elle : entièrement dévouée à ses amies, elle nous traite comme ses sœurs.

Qu'il est doux de pouvoir compter sur une amitié aussi solide ! mais je pense que nous allons la perdre et qu'elle ira bientôt faire la félicité d'une autre famille (1).

Mes sœurs, sans doute, se marieront à l'imitation de mes amies. Pour moi, qui n'ai jamais changé d'idée là-dessus, je redoute trop les affections de la terre pour m'entraver encore par de nouveaux liens. Le bonheur de mon frère, celui de mes sœurs, sauront bien me suffire ; je resterai auprès de mes parents ; je soignerai leur vieillesse ; je leur consacrerai mes jours, mon existence ; et si Dieu me réserve la douleur de leur survivre, que lui seul alors remplisse mon cœur !

* * *

Elise de Raynaud, Caroline et Clémentine de Saint-Martin étant venues passer quelques jours à Gaïx, Octavie et Justine vinrent aussi se joindre à nous. De bonnes nouvelles des amies absentes étant arrivées, nous pûmes jouir sans restriction du plaisir de nous retrouver ensemble. En effet, nous ne nous quittâmes plus ; nous allâmes passer une journée à Lostanges, ensuite à Hauterive où nous préparâmes à la hâte une petite fête pour M. de Villeneuve. C'était le jour de la Saint-Louis, dans le parc, sous les tilleuls, que parut un chœur de bergères, chacune avec sa houlette et son chapeau de fleurs, chantant des couplets en offrant un bouquet à M. de Ville-

(1) Emilie de Villeneuve devait fonder à Castres, en 1836, le couvent de l'Immaculée-Conception, et prendre le nom de sœur Marie.

neuve. Une danse suivit tout cela ; on porta des glaces. Octavie, qui avait grand chaud, ne fut pas assez prudente. Pourquoi faut-il que nos plus doux plaisirs soient toujours suivis d'un affreux regret ! l'année d'après, Octavie n'existait plus ! Dieu veut, sans doute, nous apprendre que les joies de la terre, même les plus innocentes, sont vaines et fragiles, et que ce n'est pas ici-bas qu'il faut chercher notre félicité.

*
* *

C'est sur mon vieux curé que je veux discourir aujourd'hui. Depuis trente-deux ans il nous aimait et vivait dans la famille comme un des nôtres. Il nous avait baptisés, bénis, mariés ; ses neveux n'occupaient dans son cœur que la seconde place. Il est bien juste que je consacre quelques lignes à ce vieil ami, qui, dans mon enfance surtout, me faisait passer de si heureux moments.

Quand j'étais sage, il me prenait sur son cheval, me contait de belles histoires et me donnait force dragées. Il y avait déjà longtemps que ses cheveux étaient blancs, sa tête tremblante, sa démarche pesante, lorsqu'on le trouva, un jour, sur un tas de neige, où il était tombé frappé d'apoplexie en allant dire la messe. On le transporta au château sur un brancard. Chacun accourut : l'un portait des remèdes, l'autre des secours, et moi mon crucifix devant lequel il expira sans avoir retrouvé sa connaissance (1).

(1) L'abbé Lecamus décéda au château de Gaïx, le 19 novembre 1835, à l'âge de 77 ans.

Nous posâmes cette croix sur ses lèvres, en invoquant les doux noms de Jésus et de Marie : il la baisa machinalement et ses yeux sans regard se fixèrent sur nous. Puis il alla paraître devant Dieu, tout paré de ses bonnes œuvres et de quatre-vingts ans employés à le servir. Et ce bon Dieu, qui récompense magnifiquement le don d'un verre d'eau, l'aura sans doute reçu dans sa miséricorde. Ses ouailles le pleurèrent et placèrent, selon ses désirs, sa tombe au milieu du chemin (1).

La bonté de son cœur, sa tête vive, son caractère gai, doux et facile, attiraient l'affection plus encore que le respect. Il avait le génie de la langue patoise, s'exprimait avec facilité, aimait à parler en public et mettait dans ses discours beaucoup plus de clarté que de dignité. Ainsi, par exemple, en racontant l'évangile de la multiplication des pains, voici le langage qu'il prêtait à notre divin Sauveur.

— Jesus diguet : *Jesus Maria !* quant de moundé ! coussi faren per lous nouiri (2) ?

Une autre fois, expliquant à son peuple ce que c'était que le jubilé :

— Sabés qu'es aco, mous fraires, que lou jubilé ? Acos un douzil que durbis uno grando tino, ramplido de boun vi. Ahï ! coussi lous ivrougnos m'escoutou ! Oui ; la gléïso, acos la tino ; las gracias, acos lou vi ; Dius ba remena un bricou lou douzil, et patatrac ! tout lou vi

(1) Dans l'allée centrale du cimetière.

(2) Jésus Maria ! combien de monde ! comment ferons-nous pour les nourrir ?

s'azoundara. Et nous aùtres de benfaire coumo lous ivrougnos et ana bada jous lou douzil (1).

Son caractère bouillant avait quelquefois des saillies qui nous faisaient fort rire. Sa colère contre les femmes se disputant autour de son confessionnal était fort amusante.

Un jour, une d'elles, pressée d'un singulier mouvement de contrition, voulut passer avant les autres pénitentes, qui s'y opposaient de toutes leurs forces. Alors, elle eut l'idée de monter sur le confessionnal, afin de se glisser plus vite à la place de celle qui se retirerait. Mais, se pressant un peu trop, elle tomba à califourchon sur le cou de la pauvre pénitente, qui se mit à crier comme un aigle.

Le curé, à ce vacarme, sortit aussitôt de son trou, criant dans sa sainte colère :

— Coussi, i a de canous per tua lous omes, et i en a pas per esclarci las fennos ! (2)

Il trouvait avec raison que les jeunes filles mettaient trop de luxe dans leurs parures. Il leur fit un discours là-dessus qui ne sortira jamais de ma mémoire.

— Agajas, disait-il, aquelos filhos, coussi se pimpou ! panou de tindellos a your mairès per croumpa des dantellos et de ribans, et belèu portou pas de camiso ! Tout

(1) Savez-vous ce qu'est le jubilé ? c'est le robinet d'une grande barrique pleine de bon vin. Ah ! comme les ivrognes m'écoutent ! Oui, l'Eglise, c'est la barrique ; les grâces, c'est le vin. Dieu va ouvrir un peu le robinet. Et patratac, tout le vin se répandra. Et nous autres, nous devons faire comme les ivrognes, et aller ouvrir la bouche sous le robinet.

(2) Comment ! il y a des canons pour tuer les hommes, et il n'y en a pas pour diminuer le nombre des femmes !

en garden lous poucels, volon faïré coumo las doumaïsellos. Escoutas ! que vous voli dire uno historio.

» Un cop, y avio uno damo qu'avio uno mounino. Sabès qu'ès aco uno mounino ? Acos uno bestio qué fa tout ço que veï faire. Aquelo mounino vesio dounc la siùno mestro que se coufavo, se metio de raùbos, de capels, et que s'habilhabo fort pla. Un joun, madamo ero sourtido, et la mounino s'en va al cabinet, et se met la raùbo de madamo, lou capel de madamo, lou moucadou de madamo ; et apéi, s'en anguét mettré à la fenèstro. Et tout lou mounde qué passabo disio : Ohi ! aqui madamo qu'es à la fenèstro ; ié fasiou la revérencio, ié tirabou lou capel, et saquéla, n'ero pas qu'une mounino ! Et vous aùtros, avés bél faïré coumo las doumaïsellos, siés pas que de *pourquiéiros*. Coumenças jouvés de vous courrigea, aùtromen valdrés pas res quan seres vieilhos.

» Escoutas ço que dis lou Sant Esprit : Lou trot que pren la mulo toujoun ié duro. — *Adolescentior juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* ». — N'éscoutas pas aqueles galapiaùs que vous disou qué siés poulidos, que toujoun vous aimaron !... paùros fennos ! Al cap d'un an de mariatgé, coussi vous remenou lou casaquin ! (1)

(1) En français : — Regardez ces filles, comme elles se parent ! elles volent des tranches de jambon à leurs mères pour acheter des dentelles et des rubans, et peut-être ne portent-elles pas de chemise ! Tout en gardant les pourceaux, elles veulent faire comme les demoiselles. Ecoutez, que je veux vous dire une histoire. — Une fois, il y avait une dame qui avait un singe. Savez-vous ce qu'est un singe ? C'est une bête qui fait tout ce qu'elle voit faire. Ce singe voyait donc sa maîtresse se coiffer, mettre des robes, des chapeaux, et s'habiller fort bien. Un jour, Madame étant sortie, le singe s'en va au cabinet de toilette.

met la robe de Madame, le chapeau de Madame, le fichu de Madame, et puis va se mettre à la fenêtre. Et tout le monde qui passait disait : « Oh ! voici Madame qui est à la fenêtre ; on lui faisait la révérence, on la saluait du chapeau, et cependant ce n'était qu'un singe ! Et vous autres, vous avez beau faire comme les demoiselles, vous n'êtes que des gardeuses de cochons. Commencez jeunes à vous corriger, autrement vous ne vaudrez rien quand vous serez vieilles. Ecoutez ce que dit le Saint-Esprit : Le trot que prend la mule dure toujours. — N'écoutez pas ces galapians qui vous disent que vous êtes jolies, qu'ils vous aimeront toujours ! pauvres femmes ! au bout d'un an de mariage, comme ils vous secouent le casaquin !

# CHAPITRE VI

## MON CRUCIFIX (1)

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore.

### I. — La chapelle.

Sur la cime isolée d'une haute montagne, au milieu d'arbres séculaires et touffus, s'élevaient deux tours jumelles, aimées du pauvre comme de l'hirondelle ; l'un et l'autre trouvaient là nourriture, abri et secours. Une jeune et bonne châtelaine (2) accueillait tout ce qui souffrait.

Elle aussi avait des larmes dans son histoire : les

(1) Ecrit en 1830.

(2) Ursule d'Espine, née de Raynaud de Roquefeuil, habitait le château d'Espine, non loin de Labastide-Rouairoux (Tarn), en pleine Montagne Noire.

crêpes de deuil qui l'enveloppaient en décelaient une partie ; et, quand venait le soir, prenant de chaque main ses deux beaux enfants, elle se dirigeait vers la petite chapelle, au bout de la cour. Les pauvres petits orphelins, à genoux, les mains jointes devant un crucifix, disaient au bon Dieu une prière pour leur père, et puis s'en retournaient jouer.

Mais la pauvre mère ! Oh ! elle restait aux pieds de ce crucifix qu'elle regardait avec amour, contemplant cette douleur plus grande encore que la sienne, et regardant ce cœur déchiré qui savait compatir au sien et le consoler

D'autres étaient venus prier là avant elle. Dire combien de pleurs avaient coulé devant ce crucifix, combien de soupirs s'étaient échappés en sa présence, autant vaudrait compter les feuilles du vieux lierre, qui tapissait la chapelle.

Il y avait bien longtemps, bien longtemps qu'il était placé là sur l'autel, il avait reçu bien des secrets, il avait essuyé bien des larmes, et la jeune mère éprouvait que son pouvoir consolateur n'était pas épuisé. Elle se relevait, le cœur moins flétri, rentrait au château, se couchait plus calme, s'endormait, puis voyait dans un songe son époux dans le ciel...

## II. — Le prètre.

Un vieillard (1) demeurait auprès d'elle ; il avait eu des jours mauvais. Jeune homme à l'âme ardente, au courage héroïque, à l'imagination de feu, se trouvant à

(1) Guillaume d'Espine, oncle de la châtelaine.

l'étroit dans l'univers, il avait placé ailleurs ses désirs et ses espérances. L'huile du sacerdoce coula sur son front; la Compagnie de Jésus le reçut dans ses rangs. Mais, lorsqu'un vent furieux eut déraciné cet arbre magnifique, il retourna dans son manoir se consoler aux pieds de ce crucifix de n'avoir pu aller au bout du monde gagner des âmes à son Maître et mourir pour lui. C'est là qu'il puisait ce calme et cette sérénité qu'il faisait passer ensuite dans le cœur de sa pauvre nièce.

Quelquefois, prenant sur ses genoux les deux orphelins, il leur racontait une histoire merveilleuse qui prouvait toujours qu'en aimant le bon Dieu, on n'était jamais malheureux.

— Hé pourquoi donc, disait la petite Ursule en caressant de sa douce main le front ridé du vieux prêtre, pourquoi pleures-tu si fort quand tu es dans notre chapelle, à genoux, devant le crucifix ?

— Enfant, répondit le vieillard, quand ce matin ta blanche tourterelle s'est envolée dans la forêt, ta douleur a été grande; et pourquoi pleurais-tu aussi quand le berger te l'a rapportée ? Tu vois donc bien que ce n'est pas toujours le chagrin qui fait verser des larmes; et ce beau crucifix devant lequel je pleure si souvent m'a rendu un plus riche trésor que ne l'est, pour toi, ta blanche tourterelle.

» As-tu jamais considéré cette tête couronnée d'épines, ces mains percées de clous ? Les méchants l'attachèrent à cette croix ; et lui, les laissa faire parce qu'il pensait à sa petite Ursule qui serait malheureuse, s'il ne souffrait pas pour elle. Tu es encore trop petite pour comprendre cette belle histoire, mais embrasse le crucifix, aime sur-

tout celui qui est cloué dessus, et tu grandiras en sagesse.

L'enfant écoutait ce discours avec attention ; ses beaux yeux fixés sur le prêtre se remplissaient de larmes qui roulaient sur ses joues roses comme des diamants, et, jetant ses bras autour du cou du vieillard, elle mêlait à ses cheveux blancs les boucles soyeuses de sa jeune chevelure ; telle une grappe, humide de la rosée du matin, suspendue à une souche antique.

Oh ! oui, l'enfant grandira en sagesse, en beauté, en vertus tendres et sublimes ! Continuez, saint prêtre, vos touchantes leçons ; elles ne tomberont pas sur une terre stérile. Enseignez à ce cœur qui doit un jour m'aimer d'un amour si tendre, le magique secret d'épuiser sans murmure, sans détourner la tête, la coupe d'amertume que le ciel lui prépare. Ah ! je le vois, vous lui montrez encore le crucifix ! Soyez tranquille, elle ne l'oubliera pas et me l'enseignera à son tour.

Mais n'anticipons pas et laissons couler cette douce enfance dans l'innocence et dans la paix. Hélas ! l'éclair ne passera pas plus rapide ! Déjà, un gros nuage formé des vapeurs de l'enfer s'étendait sur notre belle France. Bientôt, la foudre éclatait de toutes parts, l'arbre le plus haut et le plus magnifique avait été renversé, la plus brillante couronne jetée dans la boue, les plus belles vertus vouées à la mort.

O France ! qu'as-tu fait de ton Dieu, de ton Roi, de tes pompes religieuses et de tes brillantes fêtes ? Ah ! passons vite sur tant de sujets de douleurs et revenons à notre montagne. Hélas ! l'ouragan qui brisait les cèdres avait aussi flétri la petite fleur, et le château, solitaire

comme le palais des rois, avait été battu par la tempête. Le vieux prêtre avait disparu, les tours étaient abattues, la châtelaine jetée dans un cachot avec ses enfants, la chapelle détruite. Le joli lierre périt aussi avec les murs croulants ; mais, (oh ! chrétiens, quelles leçons !) au milieu de cet effondrement général, le crucifix fut sauvé, et, avec lui, consolation et espérance.

### III. — Le proscrit.

Cependant, des jours bien longs s'écoulèrent, et le nuage commençant à s'éclaircir, la prison de la pauvre mère fut ouverte ; elle put s'acheminer de nouveau vers sa montagne et s'installer parmi ses ruines. Les deux enfants ne l'accompagnaient plus, mais une jeune fille, presque aussi belle que son ange gardien, lui prodiguait ses soins et ses tendresses.

L'enfant avait grandi dans les jours mauvais comme un lys parmi des épines. Elle était à sa mère, ce qu'est au voyageur la goutte d'eau dans le désert brûlant, le rayon de soleil au milieu de l'orage.

Le Crucifix, la plus précieuse partie du bagage, fut déposé dans un lieu secret ; ce n'était qu'à la dérobée qu'on allait à ses pieds épancher son âme. Mais lorsque, de la forêt voisine, arrivait un homme au noble regard, épuisé de fatigue et de faim (car il avait marché bien longtemps à travers des dangers pour porter une bénédiction et montrer le ciel à un pauvre montagnard qui se mourait) oh ! alors, le crucifix paraissait sur une petite table recouverte d'un linge blanc, ornée des fleurs de la

montagne et de quelques cierges bénits ; les maîtres, les domestiques, les paysans des alentours s'assemblaient en silence et se prosternaient en pleurant de joie. Quelques-uns d'entr'eux faisaient sentinelle sur les lieux les plus élevés, tandis que le mystérieux étranger revêtait une robe blanche, et, dans un profond recueillement, faisait descendre Dieu lui-même au milieu de cette troupe fervente qui ne craignait pas de venir braver la mort pour l'adorer un moment. Après l'accomplissement de son saint ministère, le digne prêtre reprenait son chemin avec une force nouvelle, car la nourriture céleste et le breuvage divin, auxquels il venait de goûter, avaient relevé son courage ; et, se jetant dans un ravin pour n'être pas aperçu, il allait consoler d'autres douleurs et cédait sa place à d'autres fugitifs.

Un soir, le vent soufflait avec violence, la neige tombait à gros flocons, la nuit était obscure. Un grand coup retentit à la porte ; la jeune fille eut peur.

— Ouvrez, c'est un ami, dit la mère, car le chien n'aboie pas.

En effet, un noble et beau proscrit parut sur le seuil. Ah ! par pitié ! donnez-lui l'hospitalité ! il meurt de froid et de lassitude.

— Qui que vous soyez, dit la mère, si vous aimez Dieu et le Roi, entrez. Ici, votre cœur trouvera un écho, et votre corps fatigué, du repos et de la nourriture.

— Vive le Roi ! s'écria le proscrit.

— Vive le Roi ! répondirent des voix émues.

Oh ! que de sentiments, que de sympathies réveillait alors ce cri magique ! Aussi, voilà déjà l'étranger établi auprès du grand feu, racontant avec une naïveté char-

mante ses courses, ses dangers, son chagrin d'être trop jeune pour émigrer et aller servir le Roi, ses regrets d'avoir abandonné son frère et sa sœur plus jeunes que lui. Il n'a plus qu'eux au monde, et c'est pour eux seuls qu'il regretterait la vie.

« Vous n'avez donc pas de mère? Oh! que je vous plains! » dit une voix si douce que le beau proscrit resta comme interdit.

Mais la jeune fille, craignant d'avoir rouvert une plaie encore saignante, s'embarrassa et rougit; ses grands yeux noirs se baissèrent, une larme mouilla ses longues paupières; elle pensait aux infortunes du proscrit, et remerciait Dieu, dans son cœur, de ne pas l'avoir faite si malheureuse.

Mais la mère, interrompant le silence :

— Enfants, dit-elle, c'est l'heure de la prière. Ursule, prends cette clef, va chercher notre crucifix; la neige tombe trop abondante pour que les méchants nous surprennent, et il y a bien des jours que nous n'avons osé prier devant lui. Va, mon enfant! ce sera bien célébrer l'arrivée de notre hôte que de le mettre sous ses yeux, car sa vue rafraîchit le cœur.

Et, plus légère que la feuille que le vent emporte, la jeune fille disparut et revint bientôt après, portant cette croix précieuse qu'elle baisait avec amour.

Sa voix fut choisie comme la plus pure pour prier au nom de tous. Le souvenir du Roi et de ceux qui souffraient pour lui revint souvent dans sa prière; il y avait alors dans son regard, dans son air, dans toute sa personne, comme un reflet du ciel. Et le jeune homme, toujours frappé comme par enchantement de tant de grâce

et de tant de candeur, jura tout bas, par sa noble épée déposée aux pieds du crucifix, qu'il n'aurait jamais d'autre épouse qu'elle. Mais il faut atttendre des jours meilleurs, car aujourd'hui, traqué comme une bête fauve, le pauvre proscrit n'a rien pour reposer sa tête. Jamais il n'a tant regretté son antique castel, et sa belle prairie, et ses bois sombres et son frais ruisseau.

Tout à coup, les aboiements d'un chien et les cris répétés d'un paysan courant à toutes jambes annoncent l'arrivée des brigands. Vite, vite, jeune proscrit, reprenez vos armes, échappez-vous par la fenêtre basse, du côté du Nord, et jetez-vous dans la forêt ; jeune fille, cachez ce crucifix, et que les portes s'ouvrent !

Les voilà, ces cannibales, fouillant partout, jurant et blasphémant ce qu'il y a de plus saint. Ne dirait-on pas des bêtes féroces poursuivant une proie ! Après avoir cherché jusque dans les bureaux et les coffres les mieux fermés, ils passent une partie de la nuit à boire, et l'autre dans l'ivresse. Puis, au matin, furieux d'avoir manqué leur victime, ils partent pour de nouvelles expéditions.

Mais le proscrit ? Ah, ne craignez rien, nobles dames ; vos bénédictions l'accompagnent, son bon ange veille sur lui, il échappera à toutes les poursuites et reviendra souvent vous demander l'hospitalité, car il oubliera auprès de vous ses fatigues et ses dangers.

## IV. — Le mariage.

Le volcan s'est enfin apaisé ; Dieu a daigné jeter un regard de pitié sur la France. Déjà de nombreux exilés retrouvent

le pays ; leurs foyers, il est vrai, sont occupés par leurs oppresseurs, mais ils se consolent, car ils respirent l'air de la patrie. Déjà de saints confesseurs viennent s'asseoir sur les débris fumants de leurs temples ; le culte du Seigneur n'a pas repris sa splendeur première, mais on peut pratiquer sa loi sans craindre la mort. Voyez quel air de fête au château de la montagne ; on a paré de feuillage la plus grande salle ; des amis que l'orage avait dispersés se retrouvent là réunis de nouveau ; un sourire de bonheur éclaircit tous les fronts. Voilà le crucifix, entouré de fleurs et de cierges bénits, qui reparait encore.

Mais pourquoi cet autel ? pourquoi tous ces apprêts ? Les paysans, les domestiques sont radieux, la vieille Jeanne surtout, la berceuse d'Ursule, est folle de joie. Où est donc son enfant gâtée ? Où est sa bonne maîtresse ?

Silence ! la porte s'ouvre, une femme paraît, quelques-uns disent un ange, car dans le ciel seulement on peut trouver une plus céleste beauté. La couronne de fiancée rattache son voile blanc ; c'est Ursule, la pauvre jeune fille, que sa mère conduit par la main et place au pied de l'autel.

Bientôt s'avance le jeune et beau proscrit, dont l'œil brille de joie ; il regarde le crucifix si longtemps dépositaire de son secret, et aujourd'hui témoin de son bonheur. Oh ! comme tous deux le conjurent, avec larmes, de jeter sur eux un regard de pitié !

Cependant un vieux prêtre (1), arrivé depuis peu de

(1) L'abbé Guillaume d'Espine.

la terre étrangère, se recueille un moment ; puis, au milieu d'un grand silence, il leur adresse quelques mots touchants. Sa voix était émue ; sa parole, grave et solennelle :

« Mes enfants, leur dit-il, bénissez le Seigneur qui fait enfin luire un beau jour après tant de tempêtes, et qui m'a réservé, à la fin de ma course, un ministère si doux pour mon cœur ! Mais n'augurez pas d'une matinée riante que le soir sera calme et serein ; hélas ! bien jeunes encore, vous avez été ballottés par l'orage ! mais, grâces en soient rendues à celui qui est pendu à cette croix et qui a épuisé pour nous la coupe amère, vous voilà à la fin de vos douleurs. Si, cependant, il vous en avait laissé encore quelques gouttes, ne murmurez pas ; l'affliction purifie l'homme et le détache de la terre ; plus les eaux du déluge fondaient sur l'arche, plus celle-ci s'élevait vers le ciel. La carrière où vous entrez est semée d'épines, unissez-vous donc pour soutenir et partager ensemble joies et chagrins.

« Mais, que fais-je ? Je voudrais vous parler bonheur, et ma langue ne sait trouver que des paroles tristes. Mon fils, écoutez ce que je vous dis de la part de Dieu : Aimez, chérissez votre femme ; cette portion de votre tâche sera donc à remplir. Mais ne vous vengez pas de vos persécuteurs ; le chrétien bénit ceux qui le maudissent et répond aux outrages par des bienfaits ; c'est l'encens qui embaume la main qui le consume. Remettez donc votre épée dans le fourreau et ne l'en retirez jamais que pour Dieu et pour le Roi.

« Et vous, ma fille, colombe chaste et pure qui n'avez pas encore reposé votre pied sur la terre, où le placerez-

vous qui ne soit couvert de ruines, de souillures et de sang ? Ah, craignez le contact du monde ! pressez-vous contre cette croix, c'est de là que part tout ce qui va au ciel. Entourez votre mari d'affection et d'amour ; souvenez-vous que la liane parfumée embaume le chêne qui la soutient et l'embellit de ses rouges guirlandes.

« Enfants, soyez unis au nom de Dieu, et puisse la bénédiction d'un vieillard attirer sur vos jeunes vies cette portion de bonheur qui a été refusée à la mienne ! »

Les larmes étouffèrent sa voix. Bientôt après, il commença l'auguste sacrifice ; et, lorsque tout fut consommé, la jeune fille, montée sur son cheval favori entre sa mère et son époux, accompagnée de ses nombreux amis, dit adieu à sa chère montagne.

Oh ! comme son cœur fut triste lorsqu'elle la perdit de vue ! Jeune fille, ne pleurez pas ! Voyez briller au milieu de votre trousseau ce précieux crucifix à l'ombre duquel s'est écoulée votre enfance. Une sollicitude maternelle l'a glissé dans la corbeille à votre insu, afin qu'en le regardant, vous croyez retrouver encore dans votre nouvelle patrie, et votre mère, et votre montagne. Qu'il sut bien adoucir la tristesse de la séparation ! Et quand le cœur de la jeune épouse, oppressé par le souvenir, allait s'épancher à ses pieds, elle croyait entendre une voix lui dire :

« Tu pleures, ô mon enfant ! et moi aussi j'ai abandonné ma patrie céleste, et j'ai quitté, au milieu d'affreuses angoisses, une mère tendrement chérie ; j'ai voulu souffrir toutes tes douleurs, afin d'en enlever l'amertume et t'aider à les supporter, comme une mère goûte le breuvage amer qu'elle veut faire avaler à son enfant. »

C'est ainsi que ce grand Consolateur avait un baume pour chaque plaie et qu'on ne le quittait jamais sans être plus calme. Aussi fut-il placé avec honneur dans la grande et belle chapelle du vieux château de Gaïx. Les brigands l'avaient respectée, tandis qu'ils avaient renversé l'enceinte de cette antique demeure et douze tours extérieures qui la commandaient. Quatre seulement, échappées à leur rage, montraient au loin leur couronnement crénelé et rappelaient aux paysans d'alentour le vieux castel dont les salles inhabitées depuis longtemps étaient, d'après la légende, peuplées de revenants et de fantômes qui s'échappaient la nuit par les trois cent soixante-cinq fenêtres, afin d'errer librement dans les bois d'alentour.

Quelque temps après, la jeune épouse devint mère ; mon premier cri lui donna une émotion de tristesse et de joie si violente qu'elle faillit mourir. On craignit pour ses jours, et, dès ma naissance, je fus pour elle une cause de chagrin. Ma mère ! portez-moi vite aux pieds de votre croix, mais ne lui demandez pas ma vie avec tant de larmes. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ! Je serais un ange dans le ciel ; et qui sait si, aujourd'hui, j'obtiendrai ma couronne ?

Ne vous fâchez pas, mon bon ange, si ces paroles ont échappé à ma plume. Oui, je le sais, aucun secours ne me manquera, et ce crucifix devant lequel je trace ces lignes m'est un sûr garant de la victoire. A lui se rattachent tant de souvenirs et tant d'espérances ! J'ai déjà raconté une partie de ce qu'il me rappelle, mais ce qui me reste à dire sera déchirant pour mon cœur.

## V. — Alexandrine (1).

Notre enfance coulait en paix sous l'aile maternelle ; quatre sœurs partageaient mon amour. L'une d'elles avait reçu du ciel un cœur trop pur pour rester longtemps sur la terre ; sa douceur angélique, sa bonté touchante, son admirable candeur étaient les fruits de sa tendre piété.

Quelques lignes d'une simplicité charmante, écrites le jour de sa première communion nous ont révélé son secret :

« J'aime les saints qui sont morts jeunes, disait-elle ; mon Dieu, faites-moi mourir jeune comme eux ! »

Oh ! comme elle a été bien exaucée ! C'est devant ce crucifix qu'elle faisait chaque jour cette prière. Chaque matin, ce beau Christ, placé en face de moi, semblait m'écouter et me répondre ; ensuite je le trouvais toujours incliné vers la droite, on eut dit qu'il ne me regardait plus. J'avais beau le remettre en place, l'instant d'après il était retourné vers ma sœur. Affligée d'une circonstance que je croyais presque surnaturelle, je m'en plaignis à Alexandrine qui se mit à rire et me dit qu'elle était l'auteur du prétendu miracle. Elle aussi le tournait de son côté, car elle avait bien des choses à lui dire et de non moins belles à en apprendre.

« Que nous devons rendre grâces à Dieu, toi et moi, me disait-elle un jour, de ne nous avoir pas donné autant de beauté qu'à nos sœurs ! Chacun les regarde et les

(1) Alexandrine de Gaïx mourut en décembre 1824.

admire sans qu'elles s'en doutent ; peut-être, à leur place, eussions-nous été vaines, tandis que personne ne songe à nous. C'est un obstacle de moins que nous aurons à vaincre ; mais aussi que nous serons belles dans le ciel ! » Voilà comment toutes ses pensées, tous ses désirs étaient tournés vers Dieu.

Elle avait quinze ans lorsqu'une maladie longue et douloureuse, qu'elle souffrit longtemps sans rien dire, l'enleva à notre amour. Un regard jeté sur le crucifix au milieu de ses horribles souffrances la rendait heureuse (gens du monde, comprenez ce bonheur si vous le pouvez !) Oui, elle était heureuse, le sourire était toujours sur ses lèvres, et lorsqu'on lui dit qu'il fallait mourir, son visage devint radieux.

Elle reçut le Dieu de son cœur avec une joie ineffable, baisa le crucifix, et ses beaux yeux s'éteignirent, fixés sur lui !

Oh ! ma pauvre mère ! combien sa douleur fut grande ! Non, jamais rien ne m'a fait plus de mal que son affliction. Elle embrassa le corps de son enfant :

« Cieux, ouvrez-vous, s'écria-t-elle, pour recevoir ma fille ! Beaux anges, c'est une de vos compagnes qui vient vous joindre, accourez au-devant d'elle ! »

Puis, elle ne dit plus rien, elle ne pleura plus, mais elle emporta le crucifix et lui parla longtemps tout bas. Je ne sais s'il avait encore rencontré de plus douloureuses angoisses.

On la fit coucher, je passai la nuit auprès d'elle ; rien ne pouvait calmer sa cruelle agitation. Désolée de son état, je m'adressai à ma sainte sœur :

« Alexandrine, lui dis-je, vois notre mère, comme elle

souffre ! Obtiens de Dieu, que tu vois face à face, de la faire un peu reposer ».

A peine avais-je fini ces mots, qu'un doux sommeil ferma ses yeux pendant six heures. A son réveil, elle ne pouvait s'expliquer quel pouvoir enchanteur avait eu la force d'endormir sa douleur.

Le lendemain, les dépouilles de notre Alexandrine furent portées à Saint-Julien par toutes les jeunes filles de la paroisse. Elle fut enterrée au pied de la croix de pierre. On posa sur sa tombe une pierre sans nom ; mais ce nom, qui n'est pas sur la terre, est écrit dans le ciel !

## VI. — Ma mère (1).

Quelques années après, la santé de ma mère s'altéra sensiblement.

O mon crucifix ! Quelle page me reste-t-il à écrire ? A présent, je ne sais plus de paroles, mes larmes coulent, et voilà tout. Oh ! dites-moi ce qu'elle vous confiait, lorsque, au pied de son lit, vous veilliez avec elle et charmiez ses longues insomnies ! Racontez-moi son courage, sa résignation, son amour et sa sollicitude pour ses pauvres enfants ! Combien de fois ne m'a-t-elle pas remise entre vos mains et placée sous votre garde ! Dites-moi son dernier regard, sa dernière pensée, son dernier soupir ; car on m'arracha de son chevet, je ne l'ai pas vue mourir, je n'ai pas reçu sa dernière bénédiction. Mais elle vous a chargé, sans doute, de me la trans-

(1) Mme de Gaïx, née d'Espine, mourut en 1830.

mettre, elle vous a légué à moi comme la plus riche portion de son héritage.

Oui, vous êtes tout mon bien, ma consolation, mon trésor et ma vie ! Cachez-moi dans vos plaies ! C'est là seulement où je trouve à reposer ma tête. Le monde, je n'en veux pas ; et les saints asiles, où je voudrais m'ensevelir, me trouvent trop lâche ou trop faible, et ne veulent pas de moi. On m'a dit de rester sur la terre, comme le jalon planté au milieu du chemin pour indiquer la route au voyageur, et je ne connais pas même la mienne !

Ainsi donc, me voilà exposée à tous les vents, ballottée par tous les orages, prête à tomber à chaque instant, si je ne m'appuie sur vous, ô mon crucifix ! Enseignez-moi la tombe de ma mère : non seulement on ne l'a pas distinguée des autres, mais on l'a même nivelée, effacée de la terre, pour mieux la dérober à mes regards. Mais, j'en suis sûre, elle est auprès de celle de ma sœur ; l'émotion que j'éprouve lorsque j'y pose mes genoux me dit que cette terre ne m'est pas étrangère.

O ma mère ! pourquoi m'avez-vous laissée ici sans vous ! Appelez-moi bientôt au ciel, afin que je voie Dieu et que je sois sûre de ne jamais le perdre. En attendant, j'aime et j'embrasse votre crucifix ; il est là, sur ma table, il compte tous mes pas, il sait tous mes secrets, il est témoin de toutes mes actions. Sa forme est usée, son métal terni par les larmes, mais les perles et les diamants ont moins d'éclat à mes yeux.

Puisse-t-il être toujours ma sauvegarde et recevoir aussi mon dernier soupir !

# CHAPITRE VII

## LA SEMAINE SAINTE (1)

Quel ordre ai-je reçu ? quelle tâche est la mienne ! ô mon bon ange, qu'exigez-vous de moi ! Est-ce au rocher sauvage ou à la lyre harmonieuse que la brise qui passe arrache des accords ? Prophètes, prêtez-moi votre plume, donnez-moi vos soupirs ; l'on demande à mon cœur des accords célestes : où trouverai-je des paroles assez tristes pour raconter tant de douleurs, assez brûlantes pour dire tant d'amour !

Mon Sauveur, à votre mort, les pierres se brisèrent, et moi aussi, j'espère ce miracle. Je me sens déjà attendrie en fixant votre croix ! pourquoi tant de tristesse dans le lieu saint ? pourquoi ces vêtements de deuil, ces chants mélancoliques ? pourquoi les saints ont-ils disparu ? Je ne rencontre plus leur visage ami, qui semblait me dire : « Courage ! et toi aussi, un jour, tu seras comme nous ! » Hélas ! c'est que l'Eglise, ma mère, pleure la mort de son

(1) Ecrit en 1830.

Epoux. Qui la consolera, car sa douleur est grande comme la mer ? Elle me prend par la main : « viens, mon enfant, dit-elle, parcourons ensemble les lieux où il a souffert ; écoute son admirable histoire, tu apprendras peut-être à l'aimer davantage et ton amour adoucira ma peine ».

Oh ! comme ses plaintes sont touchantes ! Non, je n'oublierai jamais l'impression de tristesse que fit sur mon cœur de douze ans la voix d'un vieux chantre, psalmodiant, un mercredi saint, dans l'église presque déserte, une lamentation. Je fermai les yeux, et mon imagination d'enfant croyait voir le prophète assis sur les ruines. Il pleurait, car la fille de son peuple avait perdu son éclat et sa beauté ; l'ennemi l'avait dépouillée comme une vigne que l'on vendange, ses pieds étaient salis, ses joues baignées de larmes ; et je pleurais aussi, car on m'avait appris que le prophète racontait mon histoire.

Puis, je voyais le Calvaire, et mon Sauveur crucifié, et ses clous, et ses épines. J'entendais des voix qui criaient : « Le voilà ! il a été blessé par nos iniquités ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. O, vous tous qui passez, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à la sienne ! » Mon jeune cœur se fondait de tristesse et d'amour. Mais aujourd'hui, tout émoussé qu'il est par le froissement du monde, quels sentiments prêtera-t-il à ma plume ? Seigneur ! frappez ce caillou du bout de votre croix ; peut-être en ferez-vous jaillir une étincelle ! Mais en considérant cette sainte montagne, ce sang tout répandu, cette coupe qui déborde d'amertume épuisée jusqu'à la lie, et que je m'applique ces paroles touchantes : *Dilexit me, et tradidit semet ipsum pro me !* ne

trouverai-je pas une larme dans mes yeux, un soupir dans mon cœur ?

Nous voici au dimanche des Rameaux. Toute l'église est dans la joie, des palmes sont dans toutes les mains, l'hosanna dans toutes les bouches ; les petits enfants attendaient ce jour avec impatience. Les voilà qui suspendent à de beaux rameaux leurs meilleurs gâteaux et leurs plus beaux fruits ; et, tenant la main de leur mère, ils courent avec elle au devant du bon Jésus qui leur a donné tout cela, afin qu'il les bénisse. Oh ! vous les bénirez, Seigneur, car vos anges sont leurs frères ! Distinguez surtout d'un regard d'amour cette petite fille aux yeux bleus, cette enfant de notre affection ; voyez ces petites mains jointes, ces yeux fixés sur vous, elle vous prie avec ferveur de la rendre grande et sage, et de lui donner toujours vos faveurs.

Mais écoutez aussi la prière de la mère qui vous conjure avec larmes de conserver sans tache cette robe blanche dont elle est parée ! Et moi, me mêlant à la foule de ces joyeux Israélites, je viens jeter comme eux mon manteau sous vos pas : aussi bien, il gêne ma marche et m'empêche de courir vers vous. Oh ! de combien d'inquiétudes et d'ennuis je me débarrasse avec cette dépouille du vieil homme ! Hosanna au fils de David !

Mais la joie a cessé, la fille de Sion ne reconnaît plus son Bien-Aimé, le plus beau des enfants des hommes, tant ses traits sont altérés par d'horribles douleurs ! Oh, comme il souffre ! écoutez ce récit touchant, entendez ses douces et rares paroles, opposées aux vociférations de la populace : ne croyez-vous pas être à cette assemblée tumultueuse ? n'assistez-vous pas à ce drame sanglant, le

plus digne de larmes ? n'entendez-vous pas Pilate crier : « Il est innocent ! que ferai-je de lui ? » Eh quoi, Pilate, vous ne savez qu'en faire ! Donnez-le moi, j'en ferai l'époux de mon cœur, la joie de mon âme, mon trésor et ma vie !

« Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » répondent mille voix forcenées. Ces cris font frémir d'horreur et je ne songe pas que c'est moi qui les ai proférés chaque fois que j'ai offensé mon Dieu. Voilà comme je me trouve mêlée à ce grand mystère, et comme chaque circonstance de cette admirable passion me devient personnelle.

Mais les pleurs sont encore suspendus ; les vêtements de deuil sont remplacés par de beaux ornements ; c'est la fête de l'amour qui commence ; c'est un testament divin qu'on va exécuter. Le pauvre Jésus qui, la veille de sa mort, ne savait où reposer sa tête, légua à ses amis, dans la familiarité d'un repas, après un discours si ravissant de tendresse qu'en le lisant, les larmes coulent malgré soi, le plus magnifique de tous les héritages : l'abrégé de toutes les merveilles de la terre et du ciel. Affligés, ne pleurez plus ! voici la consolation de toutes les larmes ; pauvres, réjouissez-vous ! voici d'immenses trésors. Lui seul peut remplacer tous les amis, toutes les richesses, tous les plaisirs, l'univers entier.

Ah ! je ne m'étonne plus de ce concours d'enfants, de vieillards, de jeunes filles, de fidèles de tous les rangs et de tous les sexes venant se presser en foule autour de cette table délicieuse, comme des abeilles autour de leur ruche ! j'aime le Jeudi-Saint, et par les souvenirs qu'il rappelle et par les rêves de mon enfance. Lorsque je voyais le ministre de Dieu sacrifier dans un grand silence,

et les prêtres qui l'entouraient recevoir de sa main le Pain céleste, je me croyais au milieu du Cénacle. Chaque prêtre me semblait un apôtre : voilà Pierre avec ses cheveux blancs, voilà Jacques, voilà le jeune apôtre qui va s'endormir sur la poitrine de mon Sauveur. O Jean ! poussez-vous un peu, faites-moi place, laissez-moi m'endormir avec vous, et recevoir aussi les merveilleuses confidences de ce Cœur divin !

Mais à peine cette cérémonie est-elle terminée, que l'Eglise reprend ses vêtements de deuil, recommence ses plaintes et ses soupirs. Eh, quels soupirs ! jamais le cœur de l'homme n'en exhala de plus tristes. Elle en emprunte à toutes les douleurs : à la pauvre Mère qui pleure son Fils unique, à la jeune fille qui a perdu son fiancé, aux petits enfants qui meurent de faim dans les places publiques, aux exilés qui n'ont plus de patrie, aux rues de Sion qui pleurent leur solitude ; toutes les douleurs de la terre se trouvent réunies dans le cœur de cette pauvre Rachel.

L'orgue se tait, les cloches ne rendent aucun son. De temps en temps, un bruit terrible s'élève de toutes parts et cause à l'âme une grande émotion ; l'on dirait le renversement de toute la terre à la mort de son Créateur. Une foule de pieux fidèles suivent dans un saint recueillement les pas de leur divin Maître et vont l'adorer dans les différents lieux où il repose sur de beaux autels étincelants de mille flambeaux, tandis que le reste de l'église est désert, sombre et désolé.

Et Marie, cette mère si affligée, n'aura-t-elle pas un souvenir dans cette circonstance ? Ecoutez cette élégie magnifique empreinte d'une ravissante tristesse : ma

plume ne saurait la traduire, mais les sentiments qu'elle exprime trouvent un écho dans tous les cœurs. Oh! Marie! Comme vous souffrez debout aux pieds de cette croix! pour vos douleurs je n'ai pas assez de larmes et c'est moi qui fais couler les vôtres! Obtenez-moi d'aimer comme vous, afin de rester toujours avec vous aux pieds de la croix. Voilà votre amour et le mien qui expirent.

Il meurt et la nature est bouleversée; le ciel pousse un cri de joie, l'enfer un hurlement de détresse : cette croix, trophée d'ignominie, devient un trophée de victoire. La voilà exposée à la vénération publique. Accourez, ô vous tous que le chagrin consume! Contemplez-la cette croix, et dites, si vous l'osez, que les vôtres sont trop pesantes. Quelle est la douleur qui lui soit inconnue? Regardez-la avec amour, et vos peines deviendront légères. Pour moi, je l'embrasse avec transport et tout ce qui ne sera pas marqué de son sceau me deviendra insipide. Avec elle je braverai le monde et l'enfer. Elle est ce bois merveilleux qui change les eaux amères du désert en torrents de douceurs. Elle s'attache à toutes les circonstances de la vie pour les embellir ou les sanctifier; je la trouve dans les palais et dans les cabanes, sur le bourdon du pèlerin et sur le diadème des Césars.

Hélas! trois générations de rois viennent de s'acheminer vers la terre étrangère (1), et, laissant leur couronne sur un fumier, ils n'ont emporté qu'elle dans leur exil : il leur semble, en la regardant, respirer encore les parfums de la patrie. Symbole d'honneur et de fidélité, j'aime à la voir briller sur la poitrine de mon vieux

(1) Allusion à la révolution de 1830.

père ; je l'aime bien aussi suspendue au cou de mes jeunes sœurs, composer leur plus belle parure, et reposer sur leur cœur en signe d'amour et d'espérance ; j'aime à la rencontrer sur le bord de nos routes comme une borne placée dans le chemin de la vie.

Arrêtez-vous, pauvre voyageur ! reposez-vous sous son ombre ; rassasiez-vous de ses fruits ; peut-être les trouverez-vous amers à la bouche, mais qu'ils sont doux au cœur ! Oh ! ne dites plus « il y a un lion sur le chemin ! » ne laissez pas ainsi tomber vos bras, relevez votre tête et marchez avec courage. Un jour, vous la verrez brillante comme un phare lumineux qui annonce le port ; en attendant, elle console ici-bas nos derniers moments, et, après notre mort, elle protège encore nos cendres.

Croix de mon Dieu ! je veux vous planter dans mon cœur ; une larme versée à vos pieds est plus délicieuse, mille fois, que tous les plaisirs de la terre ; laissez-moi vivre et mourir entre vos bras ! Mais d'où vient qu'on l'estime si peu ? Voyez ce beau crucifix exposé sur ce tapis rouge ; à peine quelques femmes, quelques petits enfants s'approchent-ils pour baiser ses pieds ; le reste de la foule s'écoule indifférente. Le prêtre a beau crier : « Voici le bois de la croix, venez, adorons-le ! » c'est tout au plus si l'on fléchit le genou, le cœur n'y est pour rien. Ainsi le juste meurt et personne n'y pense. Ah ! le jour des vengeances arrivera, et cette croix, méprisée sur la terre, sera terrible dans le ciel !

Mais, quel cri de triomphe s'élève du sein de la mort ? quelle gloire brillante autour de ce sépulcre ! Des soldats terrassés ; des pierres renversées ; des anges radieux vêtus de robes éblouissantes, assis sur un tombeau

vide ! « Femmes, ne pleurez pas ! disent les voix angéliques, celui que vous cherchez n'est plus ici, il est ressuscité. » A ces mots, l'Eglise tressaille d'allégresse, elle essuie ses larmes, prend ses habits de fête et entonne ses chants de triomphe qui ne sont que l'écho des cantiques du ciel.

Ici, ma plume s'arrête, trop inhabile à raconter la joie. J'écoute ces chants et je pleure. Pourquoi tant de tristesse se mêle-t-elle à tant de réjouissance ? C'est que j'entends les airs de mon pays ; ils me rappellent ma belle patrie. Oh ! qu'ils sont doux et tristes au cœur de la pauvre exilée ! Seigneur, quand viendra ce beau jour où je pourrai chanter avec les anges cet alleluia éternel ?

# CHAPITRE VIII

## LA VOCATION DE SŒUR MARIE (1)

Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? il est vrai, j'ai perdu le charme de ma vie, la douce amie de mon cœur ; blanche colombe, elle s'est envolée dans l'arche, car elle ne savait où poser son pied sur la terre ! Qui me donnera les paroles d'un ange pour raconter les secrets ineffables de cette âme du ciel !!... Il s'agit d'une vierge que Dieu a bénie entre toutes ses compagnes d'une façon merveilleuse. Il a ouvert ses trésors pour orner son âme d'une éclatante parure d'innocence et de sainteté. Il veut en faire son épouse ! O Claire ! ô Thérèse ! ô Jeanne de Chantal ! ouvrez vos rangs ! voici votre nouvelle sœur qui s'avance ; elle a votre amour, votre courage ; la voilà jetée parmi vos épreuves ; elle est marquée du même sceau : ne la

(1) Emilie de Villeneuve, qui prit le nom de sœur Marie, lorsqu'elle fonda à Castres le couvent de l'Immaculée-Conception. Cet écrit est daté du 23 novembre 1836.

reconnaissez-vous pas ? venez poser sur sa tête sa couronne de fiancée..... et moi, qu'elle a laissée dans cette poussière du monde, me promenant sur des précipices, je vais essayer de chanter son épithalame !

Quand elle était avec moi, nous nous donnions la main et je marchais plus ferme ; mais aujourd'hui mes pas sont chancelants ; je vois au-dessous de moi des gouffres épouvantables ; la crainte glace mon cœur !... Mais, ô mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu ? Lève les yeux vers les montagnes, n'aperçois-tu pas déjà les pieds de Celui qui vient t'annoncer la paix ? Oh ! qu'ils sont beaux ses pieds !... que doit être son visage ? c'est Lui qui vient remplacer tout ce que j'ai perdu. O mon Sauveur ! Que vous êtes aimable ! Je vous embrasse avec transport et d'une manière si étroite que si je tombe dans l'abîme, je vous entraînerai avec moi ; et l'enfer même alors me deviendra le Ciel !

Mais, si je pleure mon Emilie, vous ne vous offenserez pas de mes larmes, vous qui avez pleuré Lazare ! bénissez-donc ces lignes que je vais tracer pour charmer mon ennui, et faites, ô mon Dieu ! qu'elles tournent à votre gloire.

*
* *

Le comte Louis de Villeneuve, ancien officier de marine, chevalier de Saint-Louis, épousa au retour de l'émigration Rose d'Avessens, remarquable par la solidité de son esprit aussi bien que par son instruction étonnante chez une femme. Petite fille du grand Riquet, elle en avait aussi l'énergie et la capacité. Pendant la

révolution, elle donna des preuves de courage et de résolution ; trois filles et un fils naquirent de ce mariage.

Le comte, qui avait en sa femme une entière confiance, lui laissa le soin d'élever ses enfants comme elle l'entendait; et, soit calcul pour n'être pas dérangée dans une affaire si importante, soit aussi qu'une santé délicate l'obligeait à une grande solitude, elle obtint de son mari de quitter Toulouse qu'ils habitaient l'hiver et de s'établir pendant plusieurs années au château d'Hauterive, grand et vieux manoir, flanqué de tours, entouré de fossés, où l'on ne pouvait arriver que par des chemins affreux, ce qui s'accordait très bien avec les projets d'isolement que M^me de Villeneuve avait médités.

La proximité de nos habitations et les rapports d'intimité qui existaient déjà entre nos familles commencèrent une liaison qui nous fait aujourd'hui verser tant de larmes, puisqu'il faut la rompre. Mais, Dieu le veut !... Silence, mon cœur ! adore cette main qui brise, baise-là en passant, et revenons à ces beaux jours où nous ignorions encore qu'il en existait de si tristes...

Notre Emilie, troisième fille du comte de Villeneuve, naquit en 1811. Son enfance n'annonçait guère ce qu'elle serait un jour. Sa mère, entièrement livrée à l'éducation de Léontine et d'Octavie, ses filles aînées, trop souffrante d'ailleurs pour s'occuper avec assiduité de cette petite fille, en avait chargé Léontine. Mais la jeune élève, dès que les leçons étaient terminées, allait rejoindre Octavie qu'elle aimait par-dessus tout ; et certes, ce n'était pas sans raisons. Cette charmante créature si aimante, si tendre, était un mélange de vivacité et de douceur, d'originalité et de grâce. Ces deux sœurs aimaient l'étude

avec passion et faisaient des progrès rapides. L'intimité qui existait entre elles, leurs conversations infinies, leurs études communes, la solitude où elles vivaient, le monde qu'elles n'avaient vu encore que dans leurs livres et qu'elles n'apercevaient qu'à travers un prisme enchanteur, tout contribuait à enflammer ces jeunes têtes déjà si vives. Leur mère causait beaucoup avec elles, mais, ne connaissant pas la tournure de leurs idées, elle ne pouvait guère les redresser.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant l'enfant grandissait ; son amour pour l'étude avait encore augmenté ; elle dévorait les livres qui tombaient sous sa main ; mais son cœur restait froid, rien ne pouvait l'émouvoir. Le vieux curé de la paroisse lui fit faire sa première communion, et ce jour-là, le plus beau de la vie, la trouva insensible et glacée. Mais Dieu, qui ne trouvait aucune souillure dans cette jeune âme, s'y reposa comme un bon levain ; et, sans faire sentir sa présence, il agissait secrètement, tantôt en lui faisant voir le monde sous son point de vue véritable, tantôt en lui donnant un grand mépris pour ses blâmes ou ses applaudissements ; tantôt en lui inspirant un grand dégoût de tout ce qui brille aux yeux des hommes : la toilette, la danse, la musique, elle avait tout cela en horreur, et ce n'était pas dans ses principes religieux qu'elle puisait toutes ces idées ; ils n'étaient pas encore très développés, la piété ne lui avait pas encore montré tous ses charmes. Mais elle trouvait tout cela dans le fond de son caractère, naturellement sérieux, ou plutôt, comme je le disais tout à l'heure, c'était le bon levain qui fermentait dans son cœur à son insu. Et

tandis que ses sœurs ne rêvaient que fêtes et plaisirs, ne soupiraient qu'après le moment où elles iraient dans le monde, Emilie, toujours seule, sérieuse dans ses jeux comme dans ses idées, se promettait bien de le fuir le plus possible.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La voix de Dieu commençait à retentir dans l'âme d'Emilie ; mais quel horrible orage enfantait ce brillant éclair ! Voyez-vous l'impitoyable mort enveloppant de ses noires ailes une jeune vie toute pleine d'espérances, un esprit admiré de tous, des succès brillants et mérités, une santé si florissante, des rêves si doux, un avenir si riant !... pauvre fleur ! parce que le soleil brillait à ton matin, tu comptais aussi qu'il serait beau le soir !... parce que la rosée rafraîchissait ta tige délicate, tu croyais que ses perles l'embelliraient toujours ! Aussi quel coup pour notre pauvre Octavie lorsqu'elle sut qu'il fallait mourir ! Oh ! comme ses regrets furent vifs, ses plaintes amères ! Qui donnera du courage à cette âme abattue ? qui versera du baume sur une plaie si douloureuse ? qui changera ses larmes en plaisirs, ses craintes en espérances ? Voyez cet ange du Seigneur, ce prêtre assis à son chevet, écoutez ses douces paroles ; il parle du Ciel si beau ! des anges dont elle doit bientôt augmenter le nombre, de Dieu qui vient lui-même la chercher pour épouse !... et voilà que le monde ne lui paraît plus qu'un monceau de boue ; la vie, une entrave à son bonheur, et la mort un doux réveil.

Vous étiez là, mon Emilie, et cette parole, puissante comme un glaive à deux tranchants, vous révélait la vie en même temps qu'à cette sœur chérie elle enseignait la

mort. Quelque chose d'inconnu vibra dans votre âme, un rayon céleste l'illumina, et, tout à coup, les graves pensées de la femme forte remplacèrent sans transition les rêves de l'enfant. La religion, en s'emparant de cette âme toute neuve, l'ouvrit à la tendresse, aux sentiments affectueux. Et, pour la première fois, ce cœur de seize ans éprouva une douleur amère, lorsque des yeux chéris se fermèrent pour toujours!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dévouée à ses amis, rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de les obliger.

Eh ! qui mieux que nous a été à même d'apprécier cette vertu touchante ! elle ne nous passait aucun défaut, savait nous dire les vérités les plus fâcheuses, et cette aimable franchise nous la rendait encore plus chère. Aucune pensée de nos cœurs ne lui était inconnue ; elle redressait nos idées et avait un art merveilleux pour calmer des imaginations quelquefois bien extravagantes. Elle nous rendait la confiance que nous lui témoignions ; mais jamais le secret d'autrui ne s'est échappé de ses lèvres.

Que de beaux jours nous avons passés ensemble ! comme ils s'écoulaient doux et rapides ! que de souvenirs touchants se rattachent pour nous à ce lieu d'Hauterive, à cette longue allée du vieux château de Gaïx et ce petit sentier que nous suivions si souvent, où l'oiseau que nos pas effrayaient, la feuille que le vent emportait, le nuage mobile, la fleur cueillie en passant nous parlaient de Dieu d'une façon si merveilleuse ; et cette petite église si recueillie où les heures passaient si vite ! et ces larges causeuses auprès du grand foyer, si souvent protectrices de nos têtes-à-tête ! et ces lectures que nous

faisions ensemble ! et cette pensée de Dieu qu'Emilie mêlait toujours à nos conversations comme pour les embaumer ! Elle ne songeait qu'à mettre le présent à profit, sans s'occuper de l'avenir.

J'allais ordinairement passer les fêtes de Noël à Hauterive. M. de Villeneuve partait pour Castres et nous restions toutes seules, Emilie et moi, dans ce grand château. Tout alors nous portait au recueillement. Le point de vue si triste et si calme de ma petite chambre, le silence qui régnait autour de nous, la petite église presque toujours déserte où l'on n'entendait que les pas lourds de quelques bergers, le chuchotement des prières mystérieuses de trois ou quatre bonnes femmes, le bruit monotone de l'horloge qui fournissait à lui tout seul cent mille méditations.

J'aimais surtout lorsqu'il faisait nuit, qu'un pâle rayon de la lampe illuminait le tabernacle, alors que tout le reste était dans l'obscurité : je me figurais le Thabor, et sa nuée lumineuse, et sa voix ravissante ; je m'écriais : Ah ! qu'il fait bon ici !..., lorsqu'un son de voix rauque et lugubre, accompagné d'un bruit de clefs, criant : « Y a pas digus pus ? » (N'y a-t-il plus personne ?) me faisait sauver au plus vite.

Emilie me grondait d'être restée si tard : « Vous ne vous attachez qu'aux charmes de la piété, me disait-elle, mais lorsqu'il faut se vaincre, se renoncer, supporter un chagrin, vous perdez courage..., ce n'est pas ainsi qu'on aime Dieu. » Et son exemple donnait à ses discours une grande autorité. Je me sentais meilleure, quand j'étais auprès d'elle. Ce qui nous charmait le plus, c'était d'aller ensemble à la Sainte Table nous enivrer d'amour. Oh !

ces jours-là étaient beaux ! et quand ma jeune amie, transportée d'allégresse, écoutait mon Sauveur dans un profond recueillement, on eut dit un ange du ciel contemplant Dieu face à face.

Cependant elle devint rêveuse et pensive. Un grand secret pesait sur son cœur ; on la voyait renoncer peu à peu à toutes ces délicatesses de la vie où elle avait été élevée ; sa couche était dure ; et, quoiqu'elle aimât à dormir, son lever précédait souvent celui du soleil. Les aliments les moins recherchés étaient ceux qu'elle préférait, elle passa sans feu un hiver rigoureux, mais tout cela avec tant de simplicité que personne n'y prenait garde.

Un jour, nous causions tête-à-tête du bonheur d'être à Dieu sans partage et sans retour.

— Vous vous marierez sans doute, lui disais-je, votre famille y compte, mais il me semble bien difficile de tenir son cœur au ciel lorsqu'un mari, des enfants, cent mille liens l'attachent à la terre ; je le vois par l'affection que nous avons déjà, c'est comme de la glu qui s'attache à nos ailes.

Emilie secoua la tête et ne répondit pas.

— Qu'avez-vous donc, lui dis-je, une pensée vous préoccupe, vous avez quelque projet ; auriez-vous un secret pour moi ?

Elle soupira et me répondit :

— Non, ma chère, je ne me marierai pas, j'y suis bien décidée. Mais, ce qui me tourmente, c'est une vocation pour laquelle je me sens un attrait irrésistible, et le père Le Blanc (c'était le Jésuite qui la dirigeait) ne veut pas encore se prononcer. Voilà un an que je la médite, et

plus je réfléchis, plus je sens le désir de me consacrer aux pauvres dans l'admirable société des filles de Saint-Vincent-de-Paul.

A cette nouvelle, je tombai comme des nues et me mis à pleurer.

— Eh quoi ! me dit-elle, ne le comprenez-vous pas ? Mais pourquoi vous attrister de ma résolution, puisque c'est à Dieu seul que vous me céderez ? J'espère bien n'avoir pas de grands obstacles dans ma famille. Je vais écrire de nouveau au père Le Blanc : je lui détaillerai mes motifs, ma position, les désirs violents de mon cœur, et, quelle que soit sa décision, je me soumettrai sans murmure.

En effet, après avoir consulté Dieu, elle prit la plume et me montra huit à dix pages vraiment inspirées par le Saint-Esprit. Quel courage ! quel amour de Dieu ! quel renoncement à soi-même ! oh, je suis bien fâchée de n'en avoir pas gardé la copie ! voilà comme écrivaient les saints.

Aussi la réponse du père Le Blanc remplit-elle ses désirs ; et, sans prendre une décision positive, du moins donnait-il bon espoir. Le carême arriva, Emilie fut le passer à Toulouse comme de coutume. Et après de ferventes prières, après bien des aumônes, des communions, des consultations nombreuses auxquelles on répondait toujours qu'elle semblait choisie bien plus pour gouverner que pour obéir, après un examen long et sévère, le père Le Blanc lui dit : « Partez, ma fille, vous êtes appelée de Dieu ! »

Oh ! que son bonheur fut grand ! que sa joie fut extrême ! La lettre où elle nous annonçait sa félicité nous fit

fondre en pleurs. Nous allions perdre une amie que rien ne pourrait remplacer, une sœur que nous aimions avec tendresse. Mais la pensée que c'était pour Dieu répandait presque de la joie sur notre sacrifice. Elle exigea un grand secret sur cette détermination que, pour plusieurs raisons, elle ne voulait pas encore faire connaître à son père. Enfin, elle revint auprès de nous ; nous ne pouvions nous lasser de la voir, en songeant que bientôt nous allions la perdre pour toujours.

Il fallut bien pourtant se décider à parler à sa famille ; elle voulut m'emmener pour cette grande affaire à Hauterive.

— Venez, me disait-elle, vous soutiendrez mon courage ; je ne sais pourquoi je tremble si fort.

Nous passâmes deux jours en prières et un matin, après la messe où nous avions reçu ensemble la Sainte Communion, elle se tourna vers moi, son visage était radieux !... « Je vais parler à mon père, me dit-elle, priez pendant ce temps-là ». Elle s'agenouilla devant une petite statue de la Sainte Vierge qui depuis longtemps savait tous ses secrets : sa prière fut courte, mais qu'elle fut fervente !

Je restai seule à l'église. Les battements de mon cœur étaient violents et rapides, et jamais les mouvements de l'horloge ne me parurent aussi lents. J'aurais voulu faire marcher le temps plus vite, mais il ne m'écoutait pas plus que quand je veux le retenir ! Enfin, au bout d'une demi-heure, Emilie arriva. Nous sortîmes aussitôt de l'église ; sa figure n'avait rien perdu de sa sérénité.

— Quel mécompte ! me dit-elle, je ne croyais pas que mon père fût si affligé de ma résolution. Vous savez qu'il

s'occupe de remplacer ma femme de chambre qui vient de mourir. Je suis partie de là pour lui raconter tout ce que je voulais lui apprendre.

» — Mon père, lui ai-je dit, d'après la détermination que j'ai prise, il est inutile de remplacer Rose ; je n'ai plus besoin de femme de chambre, et je viens vous dire tous mes projets.

» A ces mots, il a changé de visage, son livre est tombé de ses mains.

» — Eh ! quels projets, ma fille, ce n'est pas le couvent, j'espère ? Eh ! quoi donc ? voudrais-tu me quitter ?

» Il y avait tant d'expression dans ses paroles que, si Dieu ne m'eût soutenue, mon courage allait défaillir.

» — Mon père, lui ai-je dit, c'est pour Dieu que je vous quitte, je veux aller servir les pauvres chez les Sœurs de la charité.

» — Les Sœurs de la charité ! mais tu n'y songes pas, mon enfant. Aller t'expatrier, quitter une vie douce, des habitudes délicates, pour entrer dans un ordre si rude et si pénible ! et si la peste, le choléra, une maladie contagieuse arrivait, nous serions toujours en alarmes et tu serais peut-être la première enlevée. N'es-tu pas heureuse ici ? Dis, que manque-t-il à ton bonheur ? ne pourrais-tu pas faire dans ton village, avec ta fortune, une maison de miséricorde, soigner les pauvres, les malades, les orphelins, ne pas abandonner ta famille. Mais, tu ne réponds pas, ta résolution est donc bien arrêtée ?

» — Oui, mon père, je veux partir.

» — Et quand cela, ma fille ?

» — L'hiver prochain, si vous voulez bien me le permettre.

» — Il faut consulter ta tante, Léontine, et puis nous verrons.

» Alors, il a repris sa lecture et je m'en suis allée ; il vous en parlera sûrement, tâchez de lui faire comprendre que je suis déterminée. Je vous laisse, allez le joindre.

En effet, je revins au château ; en entrant dans la cour je vis ce pauvre père qui errait autour des massifs. Il s'arrêta devant un arbuste dont il ôtait machinalement les fleurs. Ses yeux étaient fixés à terre ; un grand ennui pesait sur son front. Sa rêverie était si profonde, que je passais près de lui sans en être aperçue. Quelques moments après, il rentra au salon où j'étais seule.

— Eh bien, me dit-il en me voyant, Emilie vous a-t-elle parlé ?

— Oui, Monsieur.

— Qui donc peut lui avoir monté la tête à ce point ? Ses confesseurs, sans doute ? les Sœurs de la charité !... encore, si c'était un autre ordre ! mais là, nous ne la reverrons plus ! et moi, qui ai déjà un pied dans la tombe, qui soignera mes vieux ans ?

— Hélas, Monsieur, lui dis-je, vous savez qu'Emilie ne se monte jamais la tête. Toutes ses démarches sont bien calculées, ses projets bien réfléchis, et je puis vous dire que ses confesseurs, loin de l'avoir poussée à cette idée, s'y sont opposés pendant un an de toutes leurs forces. Enfin ils ont fini par reconnaître la volonté de Dieu. Voudriez-vous vous y opposer? Si vous eussiez trouvé pour elle un excellent mariage à deux cents lieues d'ici, auriez-vous hésité un instant ? Votre pauvre cœur est brisé, je le sens mieux que personne ; vous perdez une enfant, moi une sœur. Mais c'est à Dieu que vous

la donnez, ne soyez pas en peine de son bonheur!...

— Il faut donc se résigner! dit-il alors en s'attendrissant, et tous deux nous pleurâmes!

« Si, du moins, elle voulait ajourner son projet à quelques années, ajouta-t-il ensuite ; elle est si jeune encore! » Je ne sus que répondre à un désir si juste et je promis d'user de toute mon influence pour obtenir un délai. Le père Le Blanc, consulté par Emilie, l'engagea beaucoup à accorder un délai de quatre ans, puisqu'on le demandait avec instance :

« C'est me faire mourir à petit feu, dit Emilie, mais j'attendrai puisqu'on le conseille. »

Tout le monde fut enchanté de cette détermination et nous ne fûmes pas les dernières à nous en réjouir. Mais, dès ce jour, la vie d'Emilie ne fut plus qu'une prière, une suite de bonnes œuvres, de renoncement intérieur à ses goûts et à ses affections.

Son nouveau curé, M. l'abbé Devic, homme d'une grande douceur et d'une piété plus grande encore, l'estimait comme une sainte, l'aidait de ses conseils et n'entreprenait rien dans sa paroisse sans lui demander son avis. Nous la nommions en riant : Monsieur le Vicaire. Le bien qu'elle faisait était immense, et je puis dire que ses bons exemples, ses aumônes, étant toujours accompagnés d'un mot de Dieu, ont contribué presqu'autant que les soins du bon curé à rendre ce village excellent.

Elle découvrit un certain jour une pauvre mère de famille qui se trouvait dans la misère qu'elle supportait avec beaucoup d'aigreur, et tout en la consolant et la secourant, elle amena cette femme à lui confier qu'elle n'avait pas fait sa première communion. Elle s'appliqua

alors à la préparer de son mieux à réparer cette omission. Ce beau jour arriva enfin ; la Table Sainte fut inondée de ses pleurs ! bientôt après, elle y parut encore accompagnée de son mari. Non, la joie d'un vainqueur ne peut être comparable à celle d'Emilie dans cette circonstance.

Je n'oublierai jamais la conversation que nous eûmes le soir de ce beau jour ! Toutes deux appuyées sur le balcon qui domine la rivière, nous regardions le ciel au-dessus de nos têtes tout brillant de cent mille étoiles ; un air frais qui passait sur les fleurs nous en apportait les parfums ; les flots, calmes et tranquilles, réfléchissaient les saules du rivage, les tours du vieux manoir, les étoiles étincelantes ; et je disais : un cœur pur sait encore mieux réfléchir le Ciel. Il me semblait voir des anges se mirer avec complaisance dans celui de mon amie. . . . .

Mais, voilà qu'un léger zéphir vint rider la face des flots : le riant tableau disparut. Une grande tristesse me saisit en songeant qu'il en faut bien moins encore pour effacer dans notre pauvre cœur l'image ravissante de mon Dieu. Emilie pensait avec douceur à la joie de la pauvre femme et rapportait à Dieu tout le bien qu'elle avait fait. Puis, regardant le tableau magnifique qui s'étendait devant ses yeux : « Bientôt, me disait-elle, il faudra quitter tout cela. Quand la nature y pense, elle s'afflige, car ces lieux me sont chers ; mais quand la grâce se fait sentir, je voudrais les aimer encore plus pour ajouter à mon sacrifice ! Oh ! qu'il me tarde de partir ! Ces quatre années vont me paraître quatre siècles. »

Enfin l'Archevêque et le père Le Blanc conseillèrent à Emilie de s'adresser à M. l'abbé Mouton, homme froid

et calme, auquel elle devait confier la direction de ses projets. Cette décision la remplit de joie et, dès ce moment, elle ne s'occupa plus qu'à trouver des sujets qui pûssent la seconder. Emilie acheta de ses deniers une maison de modeste apparence, elle y fit construire une petite chapelle, et puis, sans autres ressources que la pension que lui donne son père, elle prend la résolution étrange d'aller s'y installer avec deux coadjutrices. Chacun la taxe de folie. Son père, qui voudrait surtout pour sa fille un établissement riche et commode, ne consent à cela qu'avec beaucoup de peine. Mais ceux qui considèrent les choses avec les yeux de la foi sont ravis de cette détermination. Allez, petit oiseau du ciel! fiez-vous à la Providence et la graine ne vous manquera pas au désert, ni la goutte d'eau dans le creux du rocher.

Les statuts et les règlements de son nouveau couvent devinrent sa principale étude; elle étonna les têtes les mieux organisées, les plus avancées dans la perfection par la profondeur de ses pensées et la sagesse de ses vues. La Sainte Vierge, qui l'avait gardée dès l'enfance, qui lui avait inspiré son héroïque résolution et à qui elle avait voué un tendre amour, devint aussi sa douce patronne et la fête de son Immaculée-Conception fut choisie spécialement pour être la grande fête de son Ordre, qui en prit le nom, malgré les murmures de quelques personnes à oreilles délicates.

Elle se mit aussi sous la protection spéciale de saint Joseph et de saint François-Xavier, choisit pour elle le doux nom de Marie. L'Archevêque approuva toutes ces mesures et promit de venir lui-même présider la cérémonie. Il ne s'agissait plus que de trouver le moyen de faire un

noviciat. Emilie écrivit à Toulouse, et les dames de la *Visitation* promirent de la recevoir dans leur cloître avec ses deux coadjutrices.

Tout est donc arrangé, les règlements sont faits, le costume est choisi ! Oh ! qu'il tarde à notre Emilie de partir ! Elle languit dans le monde, comme une fleur qui se meurt au soleil. Avec quelle joie se dépouille-t-elle de tout ce qu'elle a de précieux, sa jolie montre en or émaillé cède la place à un gros réveil en cuivre ; ses bijoux se convertissent en toile grossière, et ses belles parures en robe de laine bleue, car le bleu est la couleur de la Sainte Vierge.

Enfin elle arrive, le moment de nous dire adieu est venu ! je ne dirai pas notre séparation douloureuse ! ! Dieu seul a su tout ce qu'elle eut d'amer ! ! Avant de partir, elle distribua un souvenir à chacune de nous ! à l'une, son écharpe ; à l'autre, son reliquaire ; son nécessaire à celle-ci, ses boucles d'oreilles à celle-là !

Aujourd'hui la voilà à la Visitation où elle fait son noviciat, avançant à pas de géant dans la voie spirituelle, étonnant le cloître même par sa ferveur et ses vertus !...

Mon Emilie ! vous avez pris la meilleure part : et tandis que vous allez vous consumer doucement, comme cette lampe qui brûle dans le sanctuaire, souvenez-vous de ces pauvres amies que vous avez laissées dans le monde et qui vous aimeront toujours ! !

Au château de Gaïx,

Ce 23 novembre 1836.

*
* *

Ce 8 décembre 1836.

*Jour de l'Immaculée-Conception* (1).

*Columba... cum non invenisset... etc.*

(*Genèse.*)

Oh ! quel beau jour vient de finir ! quelle fête magnifique a ravi l'Eglise du Ciel et celle de terre ! Les Anges étaient descendus, car, eux aussi, étaient invités aux noces de leur sœur ; et, l'on eut dit que leurs blanches ailes entouraient la Vierge bénie, tant il y avait de l'ange dans son regard céleste. Vous étiez là aussi, Sainte Vierge Marie ! et vous bénissiez votre enfant toute parée pour une pompe nuptiale ! Oh ! qu'il est beau et noble l'époux que vous lui avez choisi !... ses compagnes accourues avant le lever du soleil apportent la robe éclatante, les colliers et les bracelets d'or, posent sur son front virginal le voile sans tache qui ne la cache qu'à demi.

L'on aperçoit encore le bout de ses jolis doigts et quelques boucles soyeuses de ses beaux cheveux blonds, comme on voit quelquefois les rayons de la lune s'échapper à travers le nuage diaphane !... Ainsi les hommes et les Anges la contemplent avec admiration ; ses jeunes compagnes la regardent avec envie ; elle seule ignore ce qui se passe autour d'elle ; son esprit est ravi au ciel...

(1) Cérémonie de la prise de voile d'Emilie de Villeneuve et de ses deux premières compagnes.

et, pourtant, toute la cité est en émoi ; le temple saint est orné comme aux jours de fête. Voyez cette multitude que personne ne peut compter ! Cette croix ornée de rubans et de fleurs, ces bannières conduisant un essaim de jeunes filles toutes parées de robes blanches ! ce prince de l'église accouru pour bénir ! entendez le son des cloches, le bruit des tambours mêlé aux cantiques de réjouissances !

L'on s'achemine en grande pompe vers l'humble maison des pauvres, habitée par cette fille du Ciel. Le pieux Archevêque bénit d'abord ces murs qui vont bientôt dérober aux regards des hommes de sublimes vertus ; puis la jolie chapelle où Dieu lui-même vient habiter ; mais, tout à coup, au milieu de la fête, paraît l'image de la mort, un vieux ministre du Seigneur, un de ces hommes qui passent en faisant le bien, tombe, comme frappé de la foudre ! terrible leçon qui semblait nous dire : bien fou, qui s'attache aux biens d'ici bas ! puisque même les plus pures jouissances ne sont pas exemptes de trouble...

La cérémonie est interrompue. L'on s'empresse autour du moribond, tandis que les trois vierges restent au pied de l'autel, demandant grâce pour des jours si précieux ! Qu'est-ce donc que Dieu refuserait ce jour-là à ses enfants chéries ? Aussi, comme la foule répétait : Il est mort ! !... que le jeune lévite pleurait déjà un père, l'orphelin un appui, le saint prêtre ouvre les yeux, se lève, parle, se montre aux regards effrayés et veut reprendre son rang. — Il serait bien à plaindre celui qui ne verrait pas là un prodige !...

La cérémonie reprend son cours, la procession défile et se dirige vers l'église.

Enfin Emilie paraît ! Oh ! quel murmure flatteur s'élève dans la foule quand passe la fiancée de Dieu ! *Aïh ! qu'es poulido !..* Ah ! qu'elle est jolie !... dit-on de toutes parts, *semblo un angel !!* Elle ressemble à un ange !.. ses deux coadjutrices sont à ses côtés. Arrivées à l'Eglise, on les installe sur des places élevées ; les mondains auraient dit le bûcher de leur sacrifice ! mais, voyez leurs visages sérieux ; et puis, si vous l'osez, dites encore : *Pauvres victimes !* Le saint sacrifice commence ; le festin des noces préparé par les anges est aussi servi par eux. Oh ! quel pain délicieux, quel breuvage ineffable rassasient de bonheur ces vierges bénies ! Ah ! c'en est trop, Seigneur ! elles vont mourir si vous ne modérez leur joie ! il faut les arracher à cette douce extase ; car la sainte messe est terminée.

Un jeune prêtre est monté en chaire ; écoutez les paroles ravissantes qui s'échappent de son cœur, comme les flammes brillantes d'un foyer brûlant.

Il fixe d'un regard inspiré la jeune épouse du Seigneur, lui fait de la part de son Divin maître des promesses magnifiques, et, tandis que l'auditoire fond en pleurs, au touchant détail de son sacrifice, elle seule se réjouit, regarde le ciel qu'on lui montre et se sent animée d'une nouvelle ardeur. La voilà enfin aux pieds de son archevêque qui lui dit :

— Ma fille, que demandez vous ?

Que de courage, dans sa réponse.

« Eh bien ! lui dit l'Archevêque, vous ne serez plus Emilie de Villeneuve, mais désormais vous vous nommerez *Sœur Marie.* »

Vous qui avez pour elle l'affection d'une sœur,

vous ses tendres amies qui, déjà ce matin, l'avez revêtue en pleurant de toutes les pompes du monde, hâtez-vous d'aller l'en débarrasser. Cette robe légère lui est d'un poids insupportable et ses bijoux étincelants sont pour elle un pesant fardeau ; où est son humble coiffure et son habit grossier ? avec quels transports saisit-elle sa nouvelle parure ? Non, jamais la jeune fille n'a revêtu avec tant de joie le costume de bal qui va la faire paraître si belle !

Mais ses pauvres amies ! qui racontera les déchirements de leur cœur lorsqu'elles enlevaient un à un : ses bracelets, sa ceinture, ses boucles d'oreilles et son riche collier. Enfin, sa belle chevelure doit aussi tomber sous le ciseau. Oh ! par pitié ! cherchez une main étrangère !... mais non, c'est le dernier témoignage qu'elle réclame d'une amitié qui va poser sa racine dans le ciel, et voilà ces longues tresses blondes, si admirées de tous, qui couvrent le pavé (1)... Oh, c'était bien triste ! Et la main amie, qui fit ce ravage, tremblait encore longtemps après !

Enfin la voilà parée de sa robe bleue ; ses mains blanches et délicates se cachent sous les grands plis du rude vêtement. Elle reçoit de monseigneur la ceinture de laine et le long chapelet, et prononce d'une voix émue ses trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance... Aussitôt, les anges se réjouissent, les saints de la terre chantent ensemble *veni sponsa christi.*

On met l'anneau au doigt de la nouvelle épouse ; l'on

(1) Emilie de Villeneuve avait demandé à Coraly de Gaïx de lui couper sa chevelure.

attache une croix à son cou et sur sa tête une couronne, car son époux est roi. Ah ! du moins, celle-là ne sera pas douloureuse à son jeune front, comme celles de la terre ! L'innocence et la pureté sont les perles qui la composent.

Approchez-vous donc, jeunes filles, ne craignez pas d'aller attacher une épingle à la couronne de la nouvelle reine ; cela vous portera bonheur ? N'est-ce pas qu'elle est plus belle, sous ce costume, que toutes les princesses du monde ? Entonnez un cantique de réjouissance ; car tout est consommé, on va la reconduire en triomphe.

La multitude fixe sur elle ses regards attendris : « La « voilà ! disait-on de toutes parts ; elle s'est fait pauvre « pour nous rendre riche, elle s'est dépouillée pour nous « vêtir, elle a quitté son père pour servir de mère à nos « petits enfants ! » Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur ! ! !

Et, lorsqu'elle fut rentrée dans sa pauvre demeure, le peuple regarda longtemps encore la porte qui venait de se fermer sur elle !...

O douce Vierge Marie ! bénissez cette famille qui se forme sous votre aile ! bénissez votre enfant qui a tout quitté pour vous suivre, pardonnez-moi les larmes qui tombent sur cette page ! votre enfant, c'est ma sœur ! nos vies coulaient ensemble comme deux ruisseaux qui avaient mêlé leurs ondes ; et voilà qu'aujourd'hui il faut nous séparer ! mais, pourquoi troubler par des pleurs la joie d'un si beau jour ! c'est qu'ici-bas nos joies les plus pures ont toujours un arrière-goût de la terre !

J'ai vu couler les larmes d'une famille, j'ai entendu

les regrets d'un pauvre village, j'ai vu la solitude du foyer paternel ! !...

Le cœur de l'homme est un abîme de tristesse, quand les pensées de la foi ne viennent pas le réjouir ! Aussi, j'irai chercher, pour essuyer mes larmes, un doux regard de la pauvre *sœur Marie* !

*
* *

*La Fête de Noël au couvent de l'Immaculée-Conception*
(1839.)

Noël !.. Noël !... ainsi criaient nos pères, alors que, pleins de foi, une grande allégresse faisait battre leurs cœurs. Ce cri de réjouissance était comme un parfum qu'ils mêlaient à leurs joies de la terre pour les sanctifier et leur donner un avant-goût de celles qui ne finissent pas.

Oh ! qu'ils savaient bien comprendre les secrets de nos pauvres cœurs ! eux qui, trouvant comme nous le but de leurs plaisirs, se hâtaient d'y mêler une pensée chrétienne, et donnaient ainsi à leurs joies éphémères quelque chose d'éternel. Mais aujourd'hui que la main glacée de l'incrédulité ou de l'indifférence a passé sur notre siècle, nous avons oublié ce cri d'allégresse. Aussi nos plaisirs sont tristes, nos joies remplies de larmes ; car, dès qu'elles commencent, nous en voyons la fin. Foi de nos pères, vous nous avez quittés sans retour ? Et ce mot de Noël qui faisait surgir autrefois de si magnifiques espérances, ne réveille-t-il rien dans nos cœurs ?

Quel est celui d'entre nous que cette jolie fête trouve sans émotion.

Oh ! celui-là est bien à plaindre qui ne revient pas avec transport aux beaux jours de sa douce enfance, alors qu'autour du brillant foyer, assis sur les genoux de sa mère, il écoutait sans oser respirer la touchante histoire de l'enfant Jésus ; et tandis que les vents sifflaient dans les vieux créneaux, que la neige s'amoncelait dans l'angle de la fenêtre, il se serrait dans le sein maternel, s'attendrissait sur le pauvre enfant qui n'eut point de berceau et demandait avec instance qu'on le menât à cette messe de minuit pour laquelle on faisait de si beaux préparatifs.

Tous les candélabres du château et les chandeliers d'argent, supportant de grands cierges, allaient parer ce jour-là l'autel de la paroisse. Les serviteurs, après avoir roulé dans le large foyer une souche séculaire, se revêtaient de leurs plus beaux habits, maîtres et domestiques s'agenouillaient pour faire, comme de coutume, la prière du soir. Mais l'enfant s'endormait, et sa mère, le baisant au front, le déposait doucement dans sa couche, puis pensait à cette autre mère, si sainte et si pure, qui n'eut qu'une crèche pour déposer son fils. Le sien rêvait déjà des bergers et des anges et l'on eut dit à son doux sourire que le divin enfant le caressait de ses petites mains ! Oh ! oui, Noël est une jolie fête !

Lisez l'admirable évangile qui en raconte l'histoire. Quelle ravissante simplicité dans ces touchantes paroles qui renferment un si sublime mystère ! — Marie enfanta son fils... Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux

dans l'hôtellerie... ; de qui donc parlez-vous, saint évangéliste? n'aviez-vous pas dit tout à l'heure que Marie était de la race de David? tout le sang des Rois de Juda et des plus illustres prophètes ne coule-t-il pas dans les veines de cet enfant? N'allez-vous pas bientôt nous répéter le cantique des anges qui célèbrent sa naissance? et pourtant vous nous le représenterez dans une étable, comme si vous eussiez dit un palais : repoussé de tous, comme vous auriez raconté une entrée triomphale ; entouré de bergers comme si c'eût été une brillante cour!...

Orgueil de l'homme, viens te briser contre cette crèche! viens mesurer à sa juste valeur les avantages d'une naissance illustre, accompagnée de richesse et d'honneurs!

Quelles leçons! que de touchants souvenirs! heureux qui a su les comprendre ces belles leçons, et mille fois heureux qui a su les pratiquer!

C'est cette nuit, au pied de l'autel du couvent de l'Immaculée-Conception, que ces pensées ont fait battre mon cœur. Il y a trois ans, à pareil jour, alors que la pieuse fondatrice de ce saint établissement était encore dans le monde, nous fûmes ensemble à la crèche du Sauveur. Oh! Sans doute, le saint enfant qu'elle contemplait avec amour laissa tomber dans le cœur de mon amie une de ses divines larmes ; et voilà qu'un grand mépris de tout ce que le monde estime s'empara de son âme, elle n'eut plus d'autres désirs que de se faire humble et petite. Et, c'est de la crèche qu'elle est partie pour accomplir une œuvre admirée par les anges, incompréhensible aux hommes, et qui a fait pousser un cri de rage à l'enfer.

Aussi, comme la messe de minuit dans cette petite chapelle si calme et si tranquille a vivement ému mon cœur ! comme autrefois à Bethléem, l'enfant Jésus n'était entouré que de pauvres, de faibles, de cœurs simples et naïfs ; il y avait tant de paix dans ce lieu que je me crus transportée aux célestes parvis. Placée près de mon amie, il m'arrivait comme un rejaillissement des délices ineffables dont, sans doute, elle était enivrée. Il me semblait entendre une voix céleste de l'autel qui disait : « Viens, que je te caresse, toi qui t'es faite petite pour me ressembler ! pour ton amour je me suis arraché du sein de mon père et tu as abandonné le tien ! j'ai quitté le ciel, toi la maison paternelle ! je me suis revêtu de langes, et toi, d'un vêtement grossier. Des bergers ont formé ma cour et tu ne vis qu'avec des pauvres : le froid a glacé mes membres et tu t'es refusée toutes les douceurs ! aussi le monde m'a repoussé et voilà qu'il te repousse ; à peine suis-je né que je suis en butte à la haine des méchants, à l'indifférence des prêtres ; rien de tout cela ne te manque, viens donc entourer mon berceau. Place-toi près de ma mère, réchauffe-moi contre ton cœur avec courage.

A la communion, Sœur Marie se leva entourée de pauvres petites filles qu'elle fut présenter à celui qui venait de naître comme si elle eut dit : « Jésus, soyez leur frère, laissez-les grandir près de vous !... et ce Dieu si bon et si tendre se livra tout entier à ces jeunes enfants qui avaient à lui offrir plus d'un trait de ressemblance. — Oh ! qu'elles furent douces les larmes qui coulèrent, alors que les joies de la terre sont tristes et pâles auprès de tels ravissements ! Non, jamais cette fête ne s'effacera de ma mémoire.

J'ai déjà vu passer bien des nuits de Noël, j'en ai vues dans nos Cathédrales avec leur mille cierges, leurs chapes éblouissantes et leurs chants majestueux. J'en ai vues aussi dans nos églises de village, où, certes, elles ne sont pas sans charmes. Mais aucune ne m'a émue comme celle qui vient de finir !

Cependant, je serais ingrate si j'oubliais les douces émotions que cette fête réveille à la campagne, au milieu de nos pauvres bergers ; c'est leur fête à eux ; aussi rien n'est joli comme le son de la cloche argentine de notre pauvre petite église (1) se mêlant aux concerts lointains des grosses cloches de la cité voisine. On dirait la voix d'un petit ange séparé un moment de ses frères pour venir annoncer aux bergers de notre vallon la naissance du pauvre Jésus. Aussi les voilà tous, avec leur chapelet, leurs gros sabots et leur sarrot de laine. Ils chantent un vieux Noël qu'ils ont appris de leur mère et qui n'est pas dépourvu de grâce. Quelquefois le plus lettré du village mêle à ces vieux refrains quelques couplets de sa façon ; les derniers que j'ai entendus finissaient par ces mots :

Venez mon petit Jésus !
Venez dans ma chambrette
J'ai un beau petit lit blanc,
Je vous y mettrai dedans.
O ! mon maître !

Oh ! sans doute le bon Jésus qui ne regarde que l'intention est descendu avec toutes ses grâces dans la chambrette du pauvre poète.

(1) Eglise de Saint-Julien de Gaïx, dans la banlieue de Castres.

Au reste, tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend est en harmonie avec cette poésie grossière. Les voix rauques et criardes ; les petits cierges clairsemés ; le bruit des lourdes chaussures ; l'autel qui se ressent de la pauvreté de ceux qui l'entourent ; tout fait penser à cette étable où Jésus voulut naître. Mais le ciel s'est chargé de parer la terre pour cette jolie fête. Une neige éblouissante la recouvre en entier, comme on jette des tentures magnifiques sur le passage d'un souverain. Des perles de cristal pendent en feston à toutes les branches ; cent mille étoiles brillent au firmament ; pas un brin d'herbe qui n'ait sa parure et l'homme fait alors un triste retour sur son cœur plus pauvre et plus froid que la crèche, et dans lequel il va loger son Dieu ! oh ! que cette neige si blanche qui a effacé toutes les souillures de la terre m'a souvent fait envie ! et moi aussi un jour je fus blanche et pure aux yeux de Dieu ; parée de tous les dons du ciel, mon âme était pour les Anges un magnifique spectacle. Mais comme le pied de l'homme qui laisse sa trace sur la neige et la souille en passant, ainsi le monde a fait un pas dans mon âme et toute sa blancheur a été effacée.

Hélas ! divin enfant ! voilà pourquoi vos yeux versent des larmes, et c'est moi qui les fais couler ! Ah ! qu'elles tombent dans mon âme ! qu'elles la lavent ! qu'elles la purifient ! et lui rendent sa beauté première. Alors, ô mon Sauveur ! je m'approcherai de votre crèche ; j'irai m'asseoir à votre festin ; je vous recevrai dans mon cœur ; je trouverai ma force dans votre faiblesse ; ma richesse dans votre pauvreté ; ma gloire dans votre abaissement ; ma consolation dans vos larmes.

O Marie, gardez-moi toujours près de vous! Laissez-moi contempler Jésus entre vos bras ! Laissez-moi prendre part à ses douces caresses ; et obtenez-moi la grâce d'imiter une vie commencée dans une crèche et terminée sur une croix !

# CHAPITRE IX

## FRAGMENT DE JOURNAL

1er janvier 1839.

Une année qui finit ; une année qui commence ; un temps qui ne reviendra plus ; un avenir tout plein de mystère ! que de sujets de réflexion ! aussi je reprends aujourd'hui ma plume, amusante compagne de nos longues soirées, que des lectures attachantes ou de douces causeries m'avaient fait négliger depuis longtemps.

Je veux revenir un moment sur ces jours qui ne sont plus et qui ont emporté sur leurs ailes légères mes plus riantes illusions. Mais, pourquoi regarder en arrière ? Lorsque le voyageur, fatigué d'une pénible route, retourne encore sa tête, il aperçoit le long chemin qu'il vient de parcourir et se réjouit en son cœur d'être plus près de sa patrie. Mais moi, Seigneur, puis-je me réjouir, lorsqu'après une marche si longue, je suis encore si loin

de vous ? Oubliez, ô mon Dieu, cette année qui vient de finir et que j'ai si mal employée. Non, je ne dirai point, pour excuser ma lâcheté, que les chemins étaient rudes, la montée difficile. Vous aviez ordonné à votre ange de me garder dans toutes mes voies : il me portait entre ses mains, il empêchait mon pied de heurter contre la pierre ; et moi, ingrate et malheureuse, j'ai affligé cet ami de mon pèlerinage ; j'ai voulu m'arrêter malgré lui, pour rafraîchir mes lèvres brûlantes à des citernes corrompues ; je l'ai forcé quelquefois à s'éloigner de moi.

Revenez, revenez, aimable compagnon de mon exil ! je serai désormais plus docile. Voilà que j'ai fait la moitié de la course ; peut-être même n'ai-je plus qu'un petit espace à franchir. Déjà, dans le bruit du vent, je crois entendre la voix de vos frères qui chantent les airs de mon pays, et la brise qu'agitent vos blanches ailes me paraît tout embaumée des parfums de ma patrie.

Aussi, je veux que cette année soit entièrement consacrée à mon Dieu ; mes actions, mes paroles, mes pensées, mes désirs, tout sera pour vous, mon Sauveur ; et quelquefois le soir, aidée de votre grâce, je viendrai repasser à vos pieds la journée finissante. Puissent-elles toutes s'écouler pures et sans tache, afin que la dernière ne soit pour moi qu'un beau jour éternel. Oh ! quel bonheur, alors, de pouvoir vous posséder, mon Dieu, sans crainte de vous perdre !

8 janvier.

J'ai bien négligé mon journal, mais ma vie passe si uniforme, que l'histoire de la veille est toujours celle du

lendemain. Quelques visites insignifiantes, quelques voyages à Castres en ont troublé parfois la solitude et la monotonie. Les jeux bruyants de nos petits neveux sont les seules distractions que nous puissions avoir; au reste, nous n'en désirons pas d'autres ; ces beaux petits enfants sont charmants de grâce et de gentillesse.

L'aînée surtout (1), dont l'intelligence commence à se développer, est vraiment intéressante par la bonté de son cœur. Nous nous amusons à façonner cette cire molle facile à recevoir les bonnes impressions. La touchante histoire de l'enfant Jésus l'a vivement émue, et déjà, la crainte de déplaire au touchant objet de son naïf amour lui fait réprimer ses petits caprices :

« Je veux être bien sage, me dit-elle sans cesse, car je veux que Jésus m'aime beaucoup ; oh ! je l'aime bien, moi. Il doit avoir bien froid dans cette vilaine étable ! et pourquoi sa maman le laisse-t-elle dans cette crèche ? Je veux aller le chercher et lui faire place dans mon petit lit. Oh ! je ne veux pas qu'il meure ; et quand je serai grande, je monterai sur sa croix, j'arracherai ses clous et ses épines ! »

Grandis en paix avec tes douces émotions et puisses-tu jamais n'en éprouver que de semblables !

Son frère n'est pas aussi facile à émouvoir, mais sa mémoire est étonnante (2). Il retient à merveille les histoires que l'on conte à sa sœur et n'a jamais l'air de les écouter ; il en fait ensuite des applications fort singulières.

(1) Coraly de Chefdebien, filleule de Coraly de Gaïx, appelée aussi Corcor.

(2) Fernand, baron de Chefdebien.

Ce matin, pendant qu'il jouait, ma nièce se faisait raconter, pour la centième fois, la passion de notre Sauveur. Elle avait été très frappée du reniement de saint Pierre, du pardon qui fut accordé à son repentir, et encore de la prière que Jésus fit pour ses bourreaux.

— Eh quoi, disait-elle, Jésus donc aimait les méchants ?

— Eh oui, mon enfant, il a voulu nous apprendre à les aimer, à les plaindre et à leur faire du bien tant que nous pourrons.

— Et saint Pierre ? Jésus l'a mis au ciel ?

— Oui, sûrement ; tu sais bien qu'il pleura beaucoup sa sottise ; aussi lui fut-il pardonné.

Pendant ce discours, son frère jouait toujours, mais ne perdait pas un mot. Dans le courant de la journée, il ne fut pas sage et sa bonne le gronda. Ensuite il vint à moi, et, me tendant ses petits bras, il s'efforçait de grimper sur mes genoux :

— Non, Monsieur, lui ai-je dit d'un ton sévère, vous n'êtes pas sage, allez-vous-en, je ne vous aime pas.

— Hé, sabés bé, m'a-t-il répondu sans se déconcerter et dans le langage de sa nourrice, sabés bé que cal aïma lous missans ! Sant Peire faguet uno souttiso, et Jésus lou mettet al cel (1).

J'avoue que les bras me sont tombés et que j'ai eu bien de la peine à réprimer un éclat de rire. Mais sa

(1) Eh, vous savez qu'il faut aimer les méchants ! Saint Pierre fit une sottise et Jésus le mit au ciel.

sœur s'est chargée de lui faire la leçon, en lui disant :

— Mès que sant Peire plouret tout plé et ié tournet pus. Tabès Jésus lou perdounet (1).

(1) Mais saint Pierre pleura beaucoup et ne retomba pas dans sa faute. Aussi Jésus lui pardonna.

# CHAPITRE X

## LETTRES — TROISIÈME SÉRIE (1841-1847)

*A Mademoiselle Gabrielle de Chefdebien* (1), *élève au Sacré-Cœur de Toulouse.*

Gaïx, ce 30 décembre 1841.

Merci mille fois, ma chère enfant, du plaisir que m'a fait ta bonne lettre ; nous en avons été vivement touchés. Tu as raison de laisser parler ton cœur, il dit bien mieux, je t'assure, que l'esprit de beaucoup d'autres. Je reçois avec reconnaissance les vœux que tu fais pour moi Si tu les accompagnes de tes prières, je suis sûre de ton bonheur, si ce n'est dans ce monde, au moins dans l'autre, et c'est le principal, car, ma pauvre enfant, cette vie est bien laide. Tu ne l'aperçois encore qu'à travers un prisme enchanteur ; à ton âge, je la voyais ainsi et je

(1) Fille de la vicomtesse de Chefdebien.

disais toujours : « Oh ! que demain sera beau ! » Et pourtant que de larmes m'a apportées ce lendemain !

Ceci est bien sérieux pour toi, mais excuse-moi, car j'écris sous l'impression d'une grande tristesse. Cette pauvre petite Castelnau (1) que tu as vue si blanche, si rose, si bien portante, Dieu en a fait un ange au ciel et sa mère est restée sur la terre dans un affreux désespoir. Prie Dieu afin qu'il la console ; et toi, chère petite, sois bien sage, et porte-toi bien afin de faire le bonheur de la tienne et de pouvoir lui ressembler un jour. Voilà le sermon de ta vieille tante qui t'aime et t'embrasse avec une vive affection.

P.-S. — J'ai fait le tour du château pour distribuer tes compliments. Chacun en a reçu sa part avec reconnaissance et me charge de te les rendre avec usure. Les petits enfants ont été ravis de ton souvenir ; Corcor ouvrait de grands yeux à l'aspect de ta lettre et demandait beaucoup si c'était toi-même qui l'avais écrite. Il lui tarde bien de savoir en faire autant (2).

(1) Fille d'Henriette de Gaïx, sœur de Coraly.

(2) Il n'a pas été conservé de lettres de Coraly entre les années 1833 et 1841 ; c'est cependant dans cet intervalle de temps qu'elle fit la connaissance d'Eugénie de Guérin et que, si l'on en croit celle-ci, elle fut sur le point d'entrer dans l'Ordre de l'Immaculée-Conception, vulgairement appelé couvent bleu à cause de la robe bleue des religieuses, que fonda à Castres, le 8 décembre 1836, M^lle Emilie de Villeneuve, dont il est souvent question dans ces lettres.

*A Monsieur Louis Veuillot, à Paris, prison de la Conciergerie.*

Gaïx, ce 2 juin 1844 (1).

Vous nous connaissez bien, nous sommes les petites filles de Gaïx, dont vous avez parlé dans un beau livre, lorsque nos sœurs plus grandes nous apprenaient à choisir les fleurs, les champignons et les oiseaux qui

(1) Cette lettre, qui est censée écrite par les jeunes paysannes de la paroisse de Saint-Julien de Gaïx, l'a été par Coraly de Gaïx, avec la collaboration de sa plus jeune sœur Mathilde, alors âgée de 24 ans, qui épousa l'année suivante M. Jean de Blay. Le beau livre, dont il est question dans cette lettre, a été composé par Louis Veuillot et édité en 1842 par Olivier Fulgence, à Poissy ; il porte pour titre : *Mémoires de sœur Saint-Louis.* Un exemplaire, superbement relié, fut offert par Veuillot à Mathilde, le jour de ses noces, avec cette inscription de sa main : « A Mademoiselle Mathilde de Gaïx, en souvenir des fleurs qu'elle a cueillies pour les missionnaires, et remercîment des aumônes qu'elle a faites aux prisonniers. — Son très humble et très obéissant serviteur : Louis Veuillot. »

Le chapitre XXII de ce livre est consacré à l'œuvre dirigée par M[lle] Mathilde dans le but de réunir le dimanche les jeunes filles de la paroisse et de les employer à ramasser des fonds pour les missionnaires de Chine ; après un préambule, le récit commence ainsi : Dans un coin du beau Languedoc, non loin d'une grande ville se trouve une antique demeure entourée de bois, de prairies et de ruisseaux. Là vit paisiblement, etc... Et c'est ainsi que Mathilde et sa sœur aînée Coraly, informées de la prison subie par L. Veuillot à la suite de polémiques provoquées par la lutte pour la liberté de l'enseignement, coopérèrent à la libération du prisonnier, disposant en sa faveur d'une somme destinée à l'œuvre des missions.

plaisaient le plus, pour avoir notre petit sou à donner, nous aussi, aux pauvres missionnaires. Nous sommes étonnées qu'un monsieur, que nous n'avons jamais rencontré dans nos courses, sût si bien nous connaître. Peut-être que le bon Dieu vous avait envoyé un ange ou quelque bon prophète, comme il faisait autrefois à ses amis dans les histoires de la Bible : maintenant nous sommes plus grandes, aussi avons-nous fort bien compris que les hommes de notre pays sont plus méchants que ceux de la Chine. On vous a mis en prison parce que vous vouliez que nos frères fussent instruits par ceux qui savent le catéchisme et le mettent en pratique.

Vous avez bien raison ! que seraient-ils sans cela ? Les pauvres petits de la Chine, dont les histoires nous font tant pleurer, sont bien moins à plaindre ! le bon missionnaire les baptise, et, s'il ne peut pas tous les acheter, du moins ceux qui périssent vont au ciel ; tandis qu'en France, si on ne leur apprend pas à connaitre le bon Dieu, que deviendront-ils ? Aussi nous destinons nos cueillettes à vous aider à payer cette grosse somme que tous nos pères entre eux ne possèdent pas.

Dans nos marchés l'on demandait souvent pourquoi nous vendions nos fleurs ; nous disions votre nom pour ne pas mentir, et aussitôt, chose étonnante, notre corbeille était vide et notre main pleine de beaux sous blancs comme nous n'en avions jamais vu. Nous vous les envoyons tous, et nous avons bien prié la bonne Vierge tous les soirs à notre petite chapelle. Pour vous, nos plus beaux bluets lui étaient offerts ; elle vous soutiendra, vous protègera ; elle nous l'a presque promis.

ainsi que de nous faire un jour partager votre triomphe comme aujourd'hui vous partagez nos trésors.

Recevez en attendant, Monsieur, l'assurançe bien sincère de nos sentiments respectueux.

Les Paysannes.

*Réponse de Louis Veuillot aux jeunes paysannes de Gaïx.*

A la Conciergerie, le 29 juin 1844.

Le prisonnier de la Conciergerie ne se souvient guère de ses livres, mais il n'a pas oublié les paysannes de Gaïx ni le chapitre qu'elles lui ont fourni, le meilleur chapitre qu'il ait jamais publié ; il connaît leur œuvre, il a gardé leur souvenir, il répète leurs noms dans ses prières, deux noms surtout, Coraly, Mathilde. Coraly dit que Mathilde est un ange, et Mathilde dit que Coraly est une sainte ; et il y a un moine qui certifie au prisonnier que Coraly et Mathilde disent vrai toutes deux. Le prisonnier n'avait pas besoin de cette garantie. Ce sont des âmes aimées de Dieu, celles qui viennent au secours du soldat de la croix, l'aident de leurs prières, de leurs aumônes et surtout de leurs douces exhortations.

Soyez bénies, sœurs inconnues : l'ange invisible de Gaïx est venu jusqu'ici ; il y a fidèlement apporté le parfum de vos fleurs ; et ni les barreaux ni les verrous n'ont empêché le prisonnier d'aller en esprit jusqu'à ces prairies, jusqu'à ses ombrages, jusqu'à cette chapelle où

la bonne Sainte Vierge vous accompagne avec tendresse, quand vous travaillez et quand vous priez.

Ecoutez maintenant, douces abeilles du Seigneur ; voici ce que le prisonnier vous envoie en retour de vos aumônes :

Quand vous entendrez dire qu'un de vos frères souffre pour la justice, recommandez-le bien au bon Dieu, mais ne le plaignez pas ; il pense à son Sauveur, il s'estime heureux de souffrir, il voudrait souffrir davantage, il se sent plus courageux et plus fort que jamais. Si vous voulez à votre tour connaître cette grande joie, cela est facile ; confessez partout Jésus-Christ, préférez son amour à l'amour du monde, sacrifiez-lui au premier signe tout ce qui vous sera le plus cher ; le monde ne manquera pas de vous haïr et de vous persécuter, et vous goûterez une joie si grande, si grande, qu'il semble qu'elle devrait être réservée pour le ciel.

Mes sœurs, petites et grandes, châtelaines et paysannes, adieu. Que celui qui donne aux champs leurs fleurs brillantes, et aux brillantes fleurs leurs aimables parfums, verse dans vos cœurs, son plus noble ouvrage, la joie et les consolations qu'il m'a données par vous. Amen.

Louis Veuillot

*A Madame la vicomtesse de Chefdebien, à Bizanet, près Narbonne.*

Gaïx, ce 7 janvier 1845.

Ah ! reste toujours jeune, ma bonne Elise ! Avec cette jeunesse et cette fraîcheur d'imagination, la vie est plus facile à porter, ses jouissances sont mieux senties, ses chagrins moins amers, et l'on est deux fois plus aimable. Ta lettre m'a touchée, ravie, enchantée, et par l'assurance de ton amitié qui est pour moi comme un trésor, et par l'espoir que tu nous donnes de venir rendre notre alleluia plus joyeux encore que de coutume.

En attendant, me voilà bien seulette. Mathilde est partie radieuse d'aller revoir cette chère Marie ; elle-même avait grand besoin de quitter Gaïx, de changer d'air, de se distraire. Sa santé m'affligeait beaucoup, et, sans souffrir précisément, elle était pâle, ne dormait pas, ne mangeait pas, toussait un peu ; et je ne sais vraiment à quelle cause attribuer son état. Mon père prétend qu'un mari guérirait tout cela, mais la pauvre enfant n'y pense guère, et, dans tous les cas, le remède, à mon avis, serait pire que le mal. Ah ! Seigneur ! des maris *libera nos, Domine* ! Je pense qu'elle arrivera lundi à Narbonne ; elle est ravie de pouvoir t'embrasser au passage. Je l'ai chargée pour toi de toutes mes tendresses, de tous mes vœux de bonne année, et de trois volumes de M^me^ de Créqui (1) qu'elle échangera contre ceux que tu as déjà

(1) Souvenirs de la marquise de Créqui (1710 à 1800), œuvre apocryphe d'un homme de lettres interlope.

lus ainsi que l'ouvrage de Veuillot, s'il ne t'est plus nécessaire.

Je ne puis te dire combien cette pauvre Mathilde me manque, il me semble que je suis toute déshabillée ; j'ai perdu mon rayon de soleil, le parfum de mes fleurs. J'erre toute seule dans ces longues allées comme une âme en peine ; ou bien je retrouve ma chambre, mes livres, mon crucifix, et alors ma tristesse devient presque de la joie. Mais je te demande pardon de ce long chapitre ; j'ai beau vouloir écarter ce *moi*, il se faufile partout. Parlons un peu de toi, mon Elise, le sujet en vaut la peine.

J'ai bien ri, je t'assure, de tes résolutions, de tes ailes et de ton canard ; je croirais voler bien haut si je barbotais comme toi. Mais sais-tu qui a pris son vol pour se ranger parmi les anges ? c'est l'abbé Bessieux que tu as vu à Saint-Pons. Il partit plein de zèle, avec six de ses confrères, pour aller convertir les nègres de la Guinée ; un seul est revenu et ce n'est pas lui ; ils ont été dévorés par cet horrible climat.

Adieu, ma sainte Thérèse, l'heure du dîner me dérange ; il faut d'ailleurs me faire belle pour aller visiter M^me^ Ludovic de Villeneuve. Mais ni dîners, ni toilettes, ni visites ne m'empêcheront de t'aimer, de te le dire et de te prier de me le rendre.

## L'Endormiana.

*Remède efficace contre l'insomnie (par brevet d'invention).*

*Jès ! qu'uno bargairo !* (1).

*A Mesdames de Chefdebien et de Blay par leur tendre sœur, Coraly de Gaïx.*

Gaïx, ce 24 juin 1845, jour de saint Jean-Baptiste.

Mon Dieu, mes sœurs, qu'il me tarde de vous voir, de vous embrasser, de causer avec vous ! voilà six jours, cinq heures et huit minutes que j'aperçus pour la dernière fois le bas de vos robes (2) et cette espèce de voiture qui vous emportait à tous les diables. Je m'en veux aujourd'hui de n'avoir pas eu assez de courage pour vous dire adieu. Comme je vous cherche dans tous les coins ! comme je crois vous voir paraître à chaque bout d'allée !

Mais n'entamons pas ce chapitre, car les larmes arriveraient, et je ne veux pas faire de cette page une lamentation de Jérémie. J'aime mieux causer avec vous comme dans notre longue allée, alors que nous étions heureuses de nous trouver ensemble et que nous riions

(1) Dieu ! quelle bavarde ! Le mot bargaïro se traduit par broyeuse de chanvre, parce que les paysannes, tout en broyant leur chanvre, s'en donnaient de bavarder entre elles.

(2) Les deux sœurs venaient de quitter Gaïx, où la famille s'était réunie pour célébrer le mariage de Mathilde ; il n'y était resté que Coraly, son père et son oncle.

de bon cœur. D'ailleurs enfin, ma tristesse serait égoïste, votre bonheur doit me consoler. Et puis, je ne suis pas si seule, j'ai le bon Dieu, la Sainte Vierge et mon bon ange, qui me tiendront fidèle compagnie et qui ne me quitteront jamais ; car ceux-là, j'en suis sûre, ne se marieront pas.

Allons, voilà que je commence à déraisonner ; heureusement que vos époux ne lisent pas, j'espère, par-dessus votre épaule, et peut-être vous-mêmes ne lirez jamais ces lignes que j'écris plus encore pour charmer mon ennui que pour vous les envoyer. Mais, après avoir causé avec les arbres, les poules et le vent (et j'ai de longues conversations avec celui qui vient de votre pays) (1), j'aime à retrouver ma plume et à me faire une douce illusion.

Ce qui n'en est pas une, heureusement pour moi, c'est la gracieuseté de mon oncle à mon égard ; il a l'air de vouloir réparer toutes ses rudesses à force d'affection et de prévenances. Aujourd'hui tout ce que je fais est un chef-d'œuvre, tout ce que je dis est applaudi ; depuis votre départ surtout, il ne peut plus se passer de moi, tant il est vrai que, faute de grives, il faut manger des merles. Je passe auprès de lui toutes mes journées, depuis neuf heures jusqu'à six, à lui faire des contes, des patiences, car il ne lit que sa chère *Gazette* (2) ; je crains que son état de maladie ne dure longtemps, mais il le supporte avec tant de gaîté, de patience et de résigna-

(1) Le vent d'autan, venant du sud-ouest, direction du Roussillon.

(2) La *Gazette de France*.

tion, que c'est à faire la nique à tous les saints du paradis.

Assurément, je suis très heureuse de pouvoir lui être agréable, mais je vous avouerai tout bas que je regrette un peu ma liberté, et surtout ces bonnes heures que je passais seulette dans ma chambre. Maintenant je n'ai plus le temps de tousser, de cracher ni de respirer. J'ai pourtant conservé mes courses à Castres les jours du sabbat; ils comprennent tous ici que c'est la seule chose qui me rende supportable, grâce aux ramonades (1) que l'on m'administre le samedi. Sans cela je serais bien méchante, et il y a déjà longtemps que j'aurais donné ma démission.

C'est aujourd'hui la fête de saint Jean-Baptiste, et notre curé a jugé à propos de nous supprimer les offices dans l'église de Saint-Julien; il a fallu courir à Lagarrigue pour entendre la messe. En revanche, le brave homme a fait une longue visite à mon oncle; ils sont restés longtemps enfermés; puis le curé est sorti de là tout radieux, il n'a pas paru au salon; mais, comme de coutume, il a fait une longue station à la cuisine où il a demandé à tous les domestiques si, au moins, ils n'avaient pas écouté aux portes, car il s'agissait, entre lui et mon oncle, de choses très sérieuses. Puis il a été publier dans toute la paroisse et dans toute la ville le coup de grâce dont il avait été l'instrument. La joie du saint homme est bavarde et si mon oncle le savait, je ne sais pas jusqu'à quel point il en serait satisfait.

Adieu, mes sœurs, car j'ai oublié d'ordonner le dîner;

(1) Ramonages de sa conscience, c'est-à-dire confessions.

il faut donc aller s'occuper de mangeaille, tandis que le pauvre saint Jean se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage ; ah ! mon Dieu, quel fricot !

Ce mercredi, 25 juin.

Je ne vous ai pas dit que ma tante est restée à Castres cette semaine pour entrer en possession de son nouvel hôtel. Comme un moucheron lui est un éléphant, c'est une grande affaire pour elle que ce déménagement, et je pense que Noé, lorsqu'il déménagea pour entrer dans l'arche, était bien moins affairé. Je pense qu'elle reviendra demain ; mais moi, j'ai un ennui que je n'ose dire à personne et qu'il faut que je vous raconte, pour décharger ma bile.

Vous savez que ce pauvre Edmond a été à Toulouse à deux époques différentes ; mais, ce que vous ne savez pas, c'est, qu'en dépit de ses serments et de ses paroles d'honneur, il a joué sur nouveaux frais et a gagné, dit-on, une somme assez rondelette. Au lieu de s'en servir pour payer son arriéré, il a le beau projet et l'intention bien arrêtée de revenir à la charge, alléché qu'il est par ce premier gain, et vous comprenez tout ce qui peut résulter d'une pareille situation.

Il fait ses préparatifs de départ ; mon Dieu, qui pourra l'arrêter ? et ne trouverai-je personne pour lui faire une représentation ! J'ai envie d'aller conter mes craintes au père Ramel (1) ; peut-être, s'il voulait lui écrire, l'arrêterait-il au bord du précipice ? qu'en dites-vous ? mais,

(1) Jésuite en résidence à Castres.

j'oubliais que vous êtes à cent mille lieues, je vais donc consulter mon bon ange.

29 juin.

Ah! si vous saviez, mes sœurs, la bonne visite que nous avons reçue! C'est le bon père Ramel qui est accouru pour tendre la main à Edmond à mon premier signal de détresse. Jeudi, comme j'en avais eu l'idée, je fus le conjurer de venir au secours de mon frère; ce n'est pas sans trembler un peu que je le demandai au parloir, et, dès qu'il eut entendu de quoi il s'agissait, il voulut arriver jusqu'à Gaïx, espérant y trouver Edmond et le faire renoncer à son funeste projet. Mais celui-ci avait déguerpi, et tout le profit de la visite fut pour nous.

Si vous eussiez été là, vous auriez ri d'abord de mon air embarrassé; mais il fut si aimable, si gai, si bon, si spirituel que mon père oublia ses cartes, ma tante son tricot, mon oncle sa *Gazette*, et moi mon extrême frayeur. J'osai le regarder en face malgré ses quatre yeux, et je finis par être tout à fait à mon aise. Il nous raconta des histoires à mourir de rire dont je vous régalerai quelque jour; la gravité de ma tante et le sérieux de mon père en furent tous déconcertés. Mon Dieu! qu'il est malin! et qu'il doit faire d'efforts pour se mettre au pas de la charité!

Mais aussi, lorsque son vieil homme se trouve d'accord avec le nouveau pour fustiger une pauvre âme qui a besoin d'humilité; oh! alors, quel déluge de traits! j'en suis quelquefois toute hérissée comme un saint Sébastien, et je sors toujours de ses pieds percée à jour comme un crible. Mais tout cela me fait un bien merveilleux.

Adieu, je vous quitte pour aller me recueillir ; c'est aujourd'hui une si belle fête! ce pauvre saint Pierre ! il était crucifié les jambes en haut et la tête en bas ! j'étouffe rien que d'y songer, et c'est pourtant bien souvent la position de mon âme.

2 juillet, jour de la Visitation.

Ecoutez, écoutez, mes sœurs, les belles choses que j'ai à vous dire : ce pauvre oncle ! vous pouvez croire que c'est un saint ; j'en suis encore tout émue. J'étais invitée aujourd'hui par la cousine des dames de Villèle (1) à assister à sa prise d'habit, qui devait avoir lieu à Castres, à neuf heures ; je mourais d'envie d'y aller, mais je n'osais pas le dire, craignant de déranger mon oncle ou de contrarier mon père. Mais mon oncle comprit tout cela, et hier il me dit : « Tu as bien envie d'aller à Castres, n'est-ce pas ? Eh bien ! laisse-moi arranger les choses. Moi aussi, demain, très matin, j'aurais besoin de la voiture, mais sois tranquille, je ne te dérangerai pas. »

En effet, ce matin, il s'est levé avec le soleil et s'est fait plus beau que le soleil. Il avait mis ses habits magnifiques et si l'on avait pu voir son âme, on l'aurait trouvée encore plus resplendissante. Il en avait quelques reflets sur son visage ; je ne lui ai jamais vu l'air si content. Enfin, le voilà parti pour Saint-Julien où il a reçu son Dieu avec une foi, un amour, un transport qui feraient envie aux anges même. Oh ! que la grâce est une habile faiseuse! Tout d'un coup elle fait naître des fleurs et des

(1) De la famille de l'ancien ministre de la restauration, résidant à Toulouse.

fruits là où il n'y avait tout d'abord que des ronces et des épines. Il est revenu de l'église tout radieux, et moi alors, j'ai filé sur Castres où nous avons eu une cérémonie superbe et un sermon encore plus beau et un dîner (*ici une longue rature*).

Du 5 juillet.

Pardon de cette grande rature, c'est l'effet d'un remords ; ne cherchez donc pas à la déchiffrer, car le diable qui est dessous vous sauterait aux yeux. Je rencontrai Zoé (1) chez sœur Marie (2), nous eûmes une grande joie de nous retrouver et j'avoue, à ma honte, que nous nous esquivâmes au beau milieu de la cérémonie pour aller faire un tour de parc et causer un peu à notre aise. Devinez si, dans cette conversation, il fut question de vous. Je profitai du reste de la journée pour aller faire les visites de cérémonie que vous n'aviez pu rendre. Je m'étais mise pour cela sous le patronage de Mme de B... qui avait l'air d'un moulin à paroles ; toutes les écluses étaient levées, et je vous assure qu'elle me raconta de singulières choses. Mon Dieu, ne devrais-je pas faire encore une rature ?

Ce 8 juillet.

Que je vous conte mon chagrin ! vous savez cette collection de meubles antiques qui décoraient notre vieille maison de Castres ; mon père a eu l'idée de les faire por-

(2) Zoé de Saint-Maur, mariée au baron de Scalibert.

(3) Chez Emilie de Villeneuve, au couvent de l'Immaculée-Conception de Castres.

ter dans le vestibule du château où il compte les laisser, je pense, jusqu'à l'époque de mon mariage, comme cette vieille chaise à porteurs qui n'a disparu qu'à ta noce, ma chère Mathilde ! Si j'étais rat ou chauve-souris, je ne choisirais pas d'autre lieu pour faire une nichée que ces vieux fauteuils et ce bahut qui tombe en ruines et que mon père dit être de la Renaissance.

Je ne puis vous dire combien je suis contrariée de cet encombrement de mobilier, mais il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Oh ! que la vie serait laide dans un détail si épineux, si la volonté de Dieu n'embellissait toutes les contradictions qu'il nous donne !

Mes jours s'écoulent fort calmes et fort monotones ; j'ai des conversations infinies avec mon oncle dont je suis aujourd'hui la seule ressource. Ce pauvre oncle ne va pas mieux ; il est toujours étendu sur sa chaise longue, entre l'Evangile et la *Gazette de France*, qui est bien pour lui un autre Evangile. A part cela, il ne lit plus rien, de sorte que ses journées sont fort longues. Nos entretiens se succèdent sans interruptions : « Vois-tu, me disait-il l'autre jour, le bon Dieu visite ceux qu'il aime, aussi suis-je content de souffrir. D'ailleurs cela me sert à expier mes fautes. Je me suis si souvent servi de cette jambe malade pour offenser Dieu, que je ne suis pas fâché du tout de la voir en si mauvais état ; car il faut nous sauver, ma pauvre Corcor, à quelque prix que ce soit. » En vérité, saint Ignace, sur son grabat, ne disait pas mieux.

10 juillet.

Oh ! mes sœurs ! quels brigands ! quelle canaille que ceux qui nous gouvernent ! Avez-vous lu les Gazettes ? Avez-vous vu comme quoi nos pauvres Jésuites vont être chassés de France ? nous en sommes tous bouleversés ! Quelle infernale machination ! Et le pape qui, au lieu de protéger ses enfants les plus dévoués, prend aussi une verge pour aider à les battre : En vérité, c'est à n'y rien comprendre. Nous en mettons les bras sur la tête et nous faisons des raisonnements à perte de vue ; nous parlons tous à la fois ; mon oncle jure, ma tante gémit, mon père dit qu'il ne regrette plus de mourir. Mais tout cela n'empêchera pas les bons Pères de prendre le chemin de l'exil et de laisser notre France livrée à son sens réprouvé.

Mme de G... est venue aujourd'hui avec ses enfants et le projet de passer la soirée avec nous. Elle a voulu d'abord aller au vieux château ; chemin faisant, elle s'est tournée vers moi et m'a dit avec un regard scrutateur :

— Vous êtes peut-être de ceux qui tenez beaucoup aux Jésuites ?

— Oh ! oui, Madame, lui ai-je répondu en la regardant à mon tour ; moi et ma famille les aimons extrêmement.

— En ce cas, vous serez affligés, car les voilà chassés à tout jamais.

— Oh ! me suis-je empressée de répondre, ils ne sont pas encore partis, et je ne serais pas étonnée que tout cela ne fût une rouerie du gouvernement, et que, dans toute l'histoire de Rome, il n'y eut pas un mot de vrai.

— Comment donc ? me dit-elle, est-ce que vous en

doutez ? sachez que j'ai reçu depuis plusieurs jours une lettre de mon père qui doit bien le savoir et qui me confiait cette affaire sous le sceau du secret.

Puis elle s'est mise à me faire l'éloge du gouvernement et à vouloir me persuader que cette mesure était très sage et surtout très orthodoxe.

Il lui eut fallu une autre rhétorique pour me persuader. Et moi qui avais eu la bonté, au commencement de la visite, de la trouver charmante, tout d'un coup elle m'apparut comme une pie grièche. Oh ! la laide ! Heureusement que la menace d'un orage nous en a débarrassés plutôt qu'elle ne voulait, sans quoi je me serais donné le plaisir de lui dire doucettement quelques bonnes vérités.

Ce 12 juillet.

Aujourd'hui samedi, mon oncle et mon père m'ont envoyée aux informations et, en entrant chez les Jésuites, j'ai été fort étonnée de trouver la chapelle en bon train : des tableaux qu'on allait placer, des ouvriers qui peignaient les portes et le père Ramel qui riait de mon épouvante et qui n'était nullement troublé. Son assurance m'a donné du courage ; je crois bien qu'il en sait plus qu'il n'en dit ; mais ce qui diminue notre chagrin, c'est que, quoiqu'il arrive, nous ne le perdrons pas. Des gens que je crois bien informés m'ont dit que, si l'on chassait ces messieurs, lui au moins resterait comme auxiliaire du clergé de Castres. Pauvre père Ramel ! ce serait bien une perle sur un tas d'huitres ! Bonsoir, je vais me coucher, car je radote. Que je voudrais au moins vous voir en songe ! mais, depuis quelques

nuits, je ne rêve que brigands et bourreaux sous la figure de M^me de G... et de son père le duc de F...

15 juillet, jour de Saint-Henri.

Aujourd'hui est pour moi un beau jour, c'est la fête de notre cher Henri V et de notre pauvre bretonne (1), aujourd'hui j'ai reçu des lettres de toutes mes sœurs, aujourd'hui la jambe de mon oncle va mieux, aujourd'hui les bons journaux assurent que le pape n'est pour rien dans l'histoire des Jésuites. Il n'y a que notre gazettasse (2) qui soutient le fait, la gallicane qu'elle est ; mon père, ma tante et moi sommes ligués contre elle, mais mon oncle la soutient et sa voix prévaudra, j'en suis sûre, au prochain abonnement.

Les de Bonne, de Lostanges, sont venus nous demander à dîner. Nous avons fait une musique enragée ; il y avait bien longtemps que je n'avais chanté et j'étais toute étonnée qu'il put sortir un son de mon gosier. L'archange Topetphaël (3) est aussi arrivé à tire d'aile ou plutôt à *tire de cheval*, en attendant que les ailes lui poussent. Il a raconté, avec son air de prophète Michée, que les grands événements ont commencé, et qu'une ville immense vient de s'engloutir, et avec elle trois cent mille âmes.

— Ah ! mon Dieu ! et où donc cela, monsieur du Valés ?

— Eh mais, c'est la ville de... de..., vous savez bien, qui est là... dans cet archipel qui se nomme... vous

(1) Henriette de Gaïx, mariée au baron de Castelnau, de Nantes.
(2) La *Gazette de France.*
(3) Surnom donné à un parent M. de Coussin du Valés.

savez bien... qui est du côté de... Comment diable! cela ne me vient pas... enfin le nom n'y fait rien.

Et l'on n'a pas pu le tirer de là. Ah, le brave homme! que Dieu le bénisse! Mais si les prophètes d'autrefois n'avaient pas eu d'autre éloquence, je doute fort qu'on eut conservé leurs discours. Pendant le dîner, j'ai dit tout bas à Louis de Bonne :

— Vous allez voir, je vais lui faire dire que le résultat de la mission de Rossi (1) avait été prédit par son Michée.

En effet, il n'y a point manqué, et nous avons failli mourir d'un rire rentré ; il a compris pourtant que nous n'étions pas très épouvantés de ses prophéties et il s'est fâché tout rouge. Il est fort occupé du mariage de notre cousin de Berlas, car c'est lui, à l'entendre, qui a tout fait, il a donné des conseils, il a poussé à la roue, il a parlé et déparlé. La pauvre Mme de Berlas prétend que, bientôt, elle n'osera pas faire cuire un œuf chez elle sans sa permission.

Parmi les bonheurs que je vous contais tout à l'heure, j'ai oublié de mentionner celui d'avoir enfin obtenu de mon père qu'il débarrassat le vestibule de toutes ses antiquailles sans attendre le jour de mes noces. Mais, pour cela, que de parties de piquet il m'a fallu perdre! que de longs raisonnements il m'a fallu essuyer! J'ai fait de la politique et de l'agriculture, et je vous assure que Rossi n'a pas mieux négocié que moi. Malheureusement je ne réussis pas toujours aussi bien ; il y a des choses qui me tiennent bien plus à cœur, sur lesquelles je ne puis rien obtenir.

(1) Rossi, ministre du pape.

Mon oncle rit de mes ruses et ma tante en gémit ; je n'ai pas pu encore deviner ce qu'en dit mon bon ange, mais il me semble qu'il ne doit pas en être fâché.

20 juillet.

Mes sœurs, ce soir j'ai la *parlotte*, il faut que vous subissiez mon discours. Que vous dirai-je ? en vérité, je n'en sais rien, car nos jours se suivent et se ressemblent, mais j'ai besoin de vous écrire pour ne pas oublier de rire ou de parler.

Il faut d'abord que je vous conte que j'ai entrepris un ouvrage de romain. C'est une tapisserie magnifique ; depuis feue Pénélope, on n'a rien vu de pareil. J'y travaille du matin au soir sans relâche, et aussi comme feue Pénélope, je défais fréquemment le soir ce que j'ai fait le matin. C'est un éteignoir que j'ai placé sur mes folles pensées, car, au lieu de rêver creux comme je le faisais souvent, je suis obligée de compter des points toute la journée. Ah ! mon Dieu ! que c'est bête ! et je ne sors de là que pour aller ordonner mon dîner ou faire les comptes de ménage.

Quelquefois pourtant, il faut bien causer avec mon pauvre oncle ou avec mon père, lorsqu'ils en ont envie ; et quand je ne sais pas de nouvelles, je suis obligée de leur fabriquer des histoires. Je pense toujours, dans ces occasions, à la fameuse histoire des petits cochons de M[elle] Hausgiebel, vous souvenez-vous comme nous nous retrouvâmes dans son récit ? Malheureusement, je n'ai plus à craindre que personne ne me devance dans ma narration. Mais, adieu, car je viens de barbouiller une

grande page pour ne rien dire ; ne vaut-il pas mieux compter des points ou aller se coucher ? Sur ce, je vous souhaite le bonsoir.

Ce 22 juillet.

J'ai fait ce soir une promenade romantique et sentimentale, en tête à tête avec moi-même, comme de coutume. Je suis allée d'abord à la prairie où j'ai failli pleurer, en voyant la longue faux de ces grands diables d'hommes trancher sans pitié les plus jolies petites fleurs comme les plus méchantes herbes. Et j'ai pensé à cette foule de nos amies et de nos sœurs, détachées de leur tige dans tout l'éclat de leur jeunesse et dont les belles âmes, toutes parfumées d'innocence, nous ont précédées dans le ciel.

Que c'est joli de mourir jeune ! l'on évite la vieillesse et son triste cortège, l'on n'a pas à rendre compte d'une longue vie passée comme la mienne dans l'inutilité, l'on passe sans transition des bras de sa famille dans ceux de Dieu. Je parlerais là-dessus jusqu'à demain, mais je reviens à ma promenade ; chemin faisant, j'ai rencontré la petite du vieux château, qui avait déniché une tourterelle et qui lui prodiguait les plus tendres soins ; elle la baisait, la caressait, la réchauffait, la faisait manger par force, ce qui n'a pas empêché la pauvre petite bête de mourir une heure après. Tant il est vrai que rien au monde ne peut remplacer l'aile maternelle ! J'allais, j'allais toujours de chemin en chemin, de réflexion en réflexion, ce qui aurait mené mon esprit et mes jambes beaucoup trop loin, lorsqu'enfin une pluie traîtresse m'a fait reprendre au plus

vite le chemin du manoir et a fait rentrer dans la prose la folle du logis.

4 août.

Oh ! mes sœurs ! devinez, si vous le pouvez, ce qu'ont fait, jeudi passé, jour de Saint-Ignace, nos bons pères Jésuites ? Oh, rien du tout, sinon que d'ouvrir leur église, sans tambour ni trompette, à la barbe de tous les diables Castrais qui n'ont pas osé grouiller. L'on a dit des messes toute la matinée ; le soir, la bénédiction du Saint-Sacrement, et tout a été pour le mieux. Leur chapelle est une perle, un vrai bijou ; ton aube, ma chère Mathilde, aussi bien que mon tour d'autel, y figuraient avec honneur.

Je n'ai rien vu de tout cela, mais j'en avais bien envie ; malheureusement, il était jeudi au lieu d'être samedi, et c'est dans l'église de Saint-Julien que j'ai fêté saint Ignace. Je m'étais promis pour ce jour-là un grand renouvellement de ferveur, je voulais unir mes prières à celles de tant d'autres, et prier, moi aussi, pour le salut de notre pauvre France. Mais, en entrant à Saint-Julien, je fus assaillie par un régiment de distractions ; il y en avait une surtout qui était le général en chef, sans compter une vingtaine de moyennes et cent mille de petites. Par-dessus le marché, l'on faisait l'enterrement de la vieille Michèle, avec renfort de cris, de grincements de dents, d'évanouissements, d'apostrophes à la défunte ; rien n'y manquait que la douleur. Julie surtout joua très bien son rôle : au beau milieu de la messe, on entendit un grand cri de *paŭro minino* ! (1) suivi d'un pataflosque,

(1) Pauvre grand'mère !

et puis l'on monta sur les chaises, l'on enjamba le cercueil pour atteindre au vinaigre. Quelle attrape, mon Dieu, si *la paŭro minino* était tout à coup ressuscitée !

Ce matin, en allant à la messe, j'ai retrouvé Julie toute pimpante, toute sémillante, toute consolée, qui m'a conté qu'en la voyant passer un bon jeune homme riche, aimable et beau, jura, l'autre jour, ses grands Dieux qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle. Aussitôt la voilà qui prend la balle au bond, fait publier les bans au plus vite, se presse d'acheter dentelles et bijoux, et, sans la mort de *paŭro minino*, elle eût été mardi M^me^ Bourniquel, grande dame de Boissezon. Mais ce qui est différé n'est pas perdu, car la voilà bien décidée à suivre l'exemple de son ancienne maîtresse et, depuis ton mariage, chère Mathilde, la vocation du *matrimonium* commence à pousser joliment chez toutes tes élèves. Si tu voyais déjà comme elles s'appliquent à *s'éscupi sul frount !* (1)

7 août.

J'ai été fort étonnée ce matin, à sept heures, d'entendre sonner la messe à Saint-Julien. « Oh ! Oh ! me suis-je dit, M. le curé est aujourd'hui de bonne humeur, il faut en profiter. » Vite, vite, j'ai pris mon chapeau, mon ombrelle, et me suis acheminée par le grand chemin où j'ai rencontré M. X..., beau comme un astre, dans un équipage étincelant qui s'est arrêté à ma rencontre : « Ah ! bonjour, ma petite ! m'a-t-il dit en bais-

(1) A se cracher sur le front, c'est-à-dire à lisser avec leur salive les bandeaux de cheveux encadrant le front.

sant une glace. Et où donc allez-vous si matin? Comment va-t-on au château? Comment va la jambe du pauvre chevalier ? » Je répondis de mon mieux à ce torrent de questions dont il n'écouta pas la réponse, et lui demandai à mon tour où il allait si matin. Alors il me mâchonna quelque chose comme s'il mangeait des pois chauds ; au milieu de ce barbouillage, je distinguai les mots de *Saint-Amans*, de *maréchal Soult*, et puis fouette cocher ; je ne lui avais jamais vu un air plus attrapé.

Arrivée au ponceau de Saint-Julien, j'eus un chagrin que vous partagerez, j'en suis sûre. C'est ce pauvre vieux saule pleureur que nous aimions tant, qui nous avait si souvent prêté son ombrage, sous lequel nous avions passé ensemble de si bons moments, qu'on arrachait et coupait à grands coups de hache ; j'ai failli le pleurer comme un vieil ami.

Quand j'arrivai à l'église, la messe était presque dite, et, comme je m'en retournais, le petit clerc courut après moi : « Mademoiselle ! Mademoiselle ! M. le curé a dit que vous deviez rester pour accompagner le Saint-Sacremenr qu'il va porter à un malade de Valdurenque. » Je ris du sans-façon du pauvre curé et je revins sur mes pas. C'était à Michel, de l'*Oustalou*, à ce pauvre jeune homme qui, me prenant sans doute pour Esculape, voulut à toute force me montrer l'autre jour cette horrible plaie qu'il a par là-bas, au fond des côtes ; c'était à lui qu'on portait le bon Dieu.

Là, où tout à l'heure j'avais rencontré un brillant cavalier en superbe équipage allant voir un grand de la terre, passait aussi le roi du ciel, allant visiter un pauvre sur son grabat, précédé d'un petit clerc tout déguenillé

et n'ayant d'autre suite qu'une pauvre âme plus déguenillée encore ; les larmes m'en venaient aux yeux : les paysans quittaient leurs travaux et venaient prier au bord du chemin, les cavaliers s'arrêtaient, les piétons s'agenouillaient ; il y a donc encore un peu de foi dans notre bon pays.

En entrant chez Michel qui est installé dans la maison de Mirandel, son oncle, il était impossible de n'être pas ému à la vue de tant de force et de jeunesse luttant avec la mort. Le curé lui parla d'une manière fort touchante et laissa ce bon jeune homme entièrement résigné à la volonté de Dieu. Pendant la cérémonie, Frédéric était à genoux derrière la porte, pleurant à chaudes larmes. Enfin, mes sœurs, vous riez peut-être de mes phrases, mais il est de fait que le spectacle de ce matin m'a rendue moins mauvaise tout aujourd'hui.

9 août.

Marie ! Marie ! où es-tu ? Dans quelque niche, sans doute ; où est le bord de ta robe, que j'en détache une parcelle ? où est la trace de tes pas, que j'en baise la poussière ? car tu es une sainte, je t'en préviens. Il y a longtemps que je m'en doutais, mais aujourd'hui j'en ai acquis la certitude sur la place publique où j'ai entendu publier tes vertus, presqu'à son de trompe. L'on s'arrêtait pour écouter, et j'ai vu le moment où le bon curé Facieux (1) montait sur un tréteau pour te prôner plus hautement, car c'est lui qui était le publicateur.

Comme je passais près de lui, il s'est mis à crier :

(1) Curé de la cathédrale de Castres.

— *Eh ! ount anas tan bité* (1) ? Eh ! venez donc ici, j'ai quelque chose à vous dire. Dites-moi, quelle idée avez-vous eue de quitter ce brave abbé Mouton, pour aller… enfin, vous m'entendez !

— Hé non, du tout, Monsieur, je ne vous entends pas.

— *Si fait, si fait, sies uno pendardo* (2).

— Il est vrai, Monsieur, que j'aurais peut-être mieux fait de venir vous trouver.

— Je ne dis pas que non.

— Mais vous avez déjà tant de travail que j'ai craint de vous assommer.

— Allons ! allons ! ça n'est pas la raison ; c'est que je vous connais trop et vous avez eu peur.

— Mais enfin, Monsieur, j'irai bien au ciel tout de même?

— Je né sais pas ! je sais qué moi j'irai toujours, mais vous ! la bonne, la sainte madame de Chefdebien ira aussi, c'est celle-là qui est brave ! (3) elle ne va pas changer de confesseur, elle ne va pas courir aux Jésuites ! *acos francot* ; *acos brabot* (4) ; elle va toujours son petit bonhomme de chemin ; tra, tra, tra, garo, garo, garo ! Oh ! quelle femme ! quelle femme ! *Mulier timens Dominum, ipsa laudabitur.*

Tout en parlant de la sorte, le saint homme s'animait, il criait, il gesticulait, il parlait diverses langues. Il voulait me persuader que j'aurais beaucoup mieux fait d'aller

(1) Et, où allez-vous si vite.
(2) Oui, oui, vous êtes une coquine.
(3) Bravé, mot roman signifiant bon, sage.
(4) C'est ça qui est franc, c'est ça qui est bon.

m'adresser à lui, je voulais lui faire comprendre qu'il valait beaucoup mieux que je m'adresse aux Jésuites. Mais j'y perdis mon latin, et lui son français, ce qui ne veut pas dire que nous ayons perdu grand chose ni l'un ni l'autre. Enfin nous nous séparâmes, et, quand il fut à quelque distance, il se retourna pour me menacer encore de son poing et de son bâton ; « *Quos ego* », et je partis d'un éclat de rire.

11 août.

Mon Dieu, mes sœurs, je n'ose pas relire les rapsodies que je vous écrivais ces jours-ci, j'ai peur de me trouver méchante, j'ai peur de falloir déchirer ces pages, de jeter mes causeries au feu, ce qui ne serait pas une grande perte. Mais aujourd'hui, je veux être bien sage et vous dire du bien de tout le monde, en commençant par M. Fabre d'Envieu : et, si je vous parle sérieusement jusqu'au bout, vous pourrez bien croire que j'ai tué le vieil homme.

Il est venu nous voir, apportant deux excellentes brochures de M. de Ravignan (1) dont il m'a fait cadeau, et suivi d'un domestique qu'il a fait plonger toute la journée dans la rivière, pour aller troubler au fond de l'eau les tranquilles ménages de nos pauvres truites. Mais la pêche n'a pas été heureuse. Alors nous nous sommes dédommagés de ce mécompte par une longue conversation où le brave homme m'a presque fait sa confession générale. Puis, nous avons causé agriculture, théologie, économie politique, littérature. Mon Dieu ! que vous auriez

(1) Père Jésuite, prédicateur à Notre-Dame de Paris.

ri si vous nous eussiez écoutés, derrière l'arbre sous lequel nous étions assis !

Mais changeons d'entretien, car j'ai promis d'être bonne, et je vous prie de conclure, de tout ce verbiage, que M. Fabre est le plus brave homme du monde, s'il n'en est pas le plus grand littérateur. Il a dû bien rire à son tour de mes raisonnements sur l'agriculture ; il mit les bras par-dessus la tête de ce que mon père a donné aux paroissiens tous les défrichements de la prairie, sans en rien retirer que la paille.

Il a calculé qu'il entrerait cette année dans la maison des pauvres plus de deux cent setiers de grain recueilli sur notre bien, tandis que notre récolte est déplorable dans le reste du domaine et qu'il en entrera fort peu dans les greniers de mon père. Je voulais lui prouver que cet arrangement nous serait au moins profitable dans l'autre monde, mais lui, qui n'aime pas à tirer le diable par la queue dans celui-ci, m'a prouvé à son tour que j'étais une radoteuse, ce qui ne m'empêcha pas de me réjouir en pensant que nos pauvres ne mourraient pas de faim cette année. J'ai reçu ce matin, de l'un d'eux, un cadeau qui m'a singulièrement touchée. C'est du pauvre Michel à qui une autre pauvre femme avait donné cinq figues, l'unique récolte de son pauvre figuier ;-aussitôt ce bon jeune homme en mange deux et députe sa marraine en grande pompe pour me porter les trois autres.

Du reste, les pauvres en général me protègent beaucoup, et, ce matin, en allant à la messe, j'ai rencontré une vieille femme, toute courbée sur son bâton, qui a fait en ma faveur une grande dépense de compassion et de pitié sur ce que toutes mes sœurs avaient trouvé des ma-

ris, tandis que moi j'étais au *croc*. Elle m'a pourtant assuré que, si je cherchais bien, je pourrais peut-être en trouver encore, quoiqu'il fut un peu tard, et elle avait fort envie de m'offrir sa médiation pour un monsieur bien gentil qu'elle connaît je ne sais où. Cette rencontre a été pour moi une bonne fortune, que j'ai exploitée comme les petits cochons de M[lle] Hausgièbel. Mon oncle en a bien ri, et la gravité de mon père et de ma tante en a été déridée.

Ce 12 août.

Mathilde, c'est à toi que mon discours s'adresse, c'est avec toi que je veux discourir aujourd'hui et rendre compte à notre ancien vicaire des affaires de la paroisse. Je te conterai donc que je t'ai succédé, si non dans tes talents et dans ton zèle, du moins dans tes fonctions. Ton troupeau (1) est venu me conjurer de vouloir bien continuer tes saintes et belles œuvres, et j'avoue que ce n'est pas sans répugnance que j'ai cédé à leur désir. J'ai trouvé tes petites filles d'une sagesse et d'une science admirables. Elles grimpent sur les arbres comme de vrais garçons, se disputent, se battent jusque dans l'église, volent tous les fruits et me font enrager à qui mieux mieux ; voilà pour leur sagesse. Quant à leur science, si je demande à l'une combien il y a de dieux, elle répondra quatre ou peut-être cinq, elle n'en est pas bien sûre ; à l'autre : qui s'est incarné pour nous ? C'est la Sainte Vierge ; qui vous a créée et mise au monde ? elle répondra crânement ; c'est M[lle] Mathilde.

(1) Celui des jeunes filles de la paroisse.

Tu vois qu'elles sont fort instruites et que j'ai lieu d'être satisfaite ; si je les gronde, elles rient ; si je les prêche, elles bâillent. Oh ! que tu as été patiente de les soigner si longtemps ! Enfin, après le catéchisme, je les lâche dans la prairie, sous le patronage d'Hélène et de Marguerite, et alors, par exemple, elles s'acquittent fort bien de leur devoir : ce sont des sauts, des cris, des rondes, des jeux, des gambades à n'en plus finir. Je les régale quelquefois d'une cruche de coco ; alors la joie est à son comble. Plusieurs, parmi les grandes, sont déjà mariées, après s'être engagées à la grand'messe, à grand renfort de coups de pistolet.

Voilà, je crois, chère sœur, toutes les nouvelles de la paroisse, mais il faut aussi te parler de ton bon ami Stop (1) qui vient tous les soirs me trouver sur le perron, où je hume et j'interroge le vent qui arrive de la Bretagne ou du Roussillon. Cette pauvre bête ne manque jamais à mettre son museau sur mes genoux, elle me donne la patte, remue la queue ; il ne lui manque que la parole pour me demander des nouvelles de sa jeune et bonne maîtresse ; je l'aime et le caresse à ton intention. Il y en a bien d'autres aussi, qui ne sont pas des chiens, et qui demandent de tes nouvelles avec un vif intérêt. Pauvre Math ! tu es bien loin d'être oubliée dans ce pays. Adieu, j'entends mon oncle qui sonne, preuve qu'il a terminé la lecture de sa chère *Gazette* et qu'il se dispose à en rendre compte à sa chère nièce ; je cours auprès de lui écouter ses raisonnements.

(1) Chien favori de Mathilde.

Ce 14 août.

Oh ! pour le coup, je suis en colère ! j'attendais aujourd'hui des lettres de toutes mes sœurs, et le courrier n'a porté que son éternelle *Gazette*. Allez, vous êtes toutes des laides, je ne vous aime plus. Revenez, je vous en prie, sur la terre où vous avez une sœur qui ne comprend rien aux extases, encore moins à la lune de miel, et qui n'a d'autre plaisir que de vous lire, puisqu'elle ne peut vous entendre.

Je ne vous conterai rien d'aujourd'hui, parce que je suis d'une humeur de chien. Mais il faut bien vous pardonner, car c'est demain une bien belle fête, et, afin que le soleil ne se couche pas sur ma colère, je vous embrasse de tout mon cœur.

15 août.

Ma bien chère Marie, je te souhaite une bonne fête. Que tu es heureuse de te nommer Marie ! que ce nom est doux ! qu'il a de charme ! qu'il réveille de délicieuses pensées ! Il te portera bonheur, j'en suis sûre. Oh ! comme j'ai prié la Sainte Vierge de te conserver la santé ! elle est si bonne, la Sainte Vierge ! va, sois tranquille ; elle aura soin de toi.

Que je plains nos frères égarés, qui ne savent pas tout ce qu'il y a de doux et de suave dans le culte de Marie ! à qui donc s'adressent les mères quand leurs petits enfants sont malades ? qui protège leurs fils dans les combats ? qui les garde sur la mer orageuse ? qui sert de mère à leurs pauvres orphelins ? Leur religion désen-

chantée ressemble à un bouquet sans parfum, à un désert sans fontaine, à un jardin sans fleurs. Allons, me voilà lancée dans les phrases, et je parie que vous riez de moi. Eh bien ! je vais laisser la plume, car, dans ce moment, je ne saurais vous parler d'autre chose. Sainte Marie, priez pour mes sœurs et pour moi !

16 août.

Je vous dirai que mon pauvre Michel est mort comme un saint ; je pense que le bon Dieu lui rendra au centuple les trois figues qu'il m'a données. Sa foi, sa résignation, sa patience ont édifié toute la paroisse ; il a vu venir la mort et l'a acceptée sans regrets. C'est en baisant la sainte médaille qu'il a rendu le dernier soupir. Il demandait avec instance d'être enterré dans le cimetière de Saint-Julien-de-Gaïx, afin qu'en passant près de sa tombe, l'on se souvînt de lui. Maintenant son père, sa sœur et ses parents sont à se disputer ses minces dépouilles ; mais, de lui, il n'en est plus question. Je ne sais pourquoi je vous fais un si long chapitre de ce bon jeune homme, mais c'est que j'en suis tout émue.

Vous saurez que je vais courir le monde ; Nathalie m'écrit lettres sur lettres de Saint-Félix et me dit qu'elle arrive, si je n'y vais pas. Mon père, pour éviter les dérangements que lui causent les belles visites, m'expédie au plus vite. Je compte donc partir mardi, mais je voudrais savoir auparavant si ma chère Elise ne viendra pas nous voir, et, pour être fixée, j'attends ta lettre, chère Marie. Il y a bien une autre raison qui me cloue à Gaïx, c'est que voilà cent ans que nous n'avons reçu de tes nou-

velles, méchante Mathilde, et que je me suis mis dans l'esprit que tu étais malade. Cette charmante pensée ne me quitte ni jour ni nuit, et je ne voudrais pas l'emporter avec moi, car elle me rend trop maussade.

Ce 20 août.

J'en étais là de mon discours, lorsque le bruit d'une voiture en poste, arrivant dans la cour, me fait sauver au plus vite, car j'étais dans ma robe de chambre. Puis, j'entends de grands oh ! de grands ah ! — « Eh ! bonjour, madame de Mauléon ! Eh ! bonjour Claire ! » C'était Nathalie qui avait pris la poste pour venir me chercher et Claire du Valés avait aussi profité de l'occasion pour passer quelques jours avec nous. Elles sont reparties ce matin, en maugréant contre cette pauvre Elise que j'attends demain avec sa fille Gabrielle, ce qui m'a empêchée de suivre Nathalie.

Nous avons eu force visites pendant le séjour de ces belles dames et nous avons fait beaucoup de mysticisme avec Nathalie qui était folle de joie de la conversion miraculeuse de l'un de ses proches ; le bonheur lui sortait par tous les pores, aussi elle n'était plus reconnaissable. Aujourd'hui j'ai appris par ta lettre, ma chère Marie, que Mathilde se portait bien et je t'en remercie ; tu as ôté la Montagne noire de dessus mon cœur.

22 août.

Oh ! qu'il est ennuyeux d'être obligé de rire quand on a envie de pleurer ! voilà pourtant ce qui m'arrive depuis quelques jours. Le château est rempli de monde, de par-

tants, d'arrivants et de demeurants. Il faut mettre ma bouche au pli du gracieux, et pour si peu qu'on me demande de tes nouvelles, ma pauvre Mathilde, je frémis en pensant que nous en sommes privés.

Mais j'ai reçu une grande épître d'Auguste (1) qui est chargé par un autre académicien de recueillir tous les Noëls patois, vieilles chansons et légendes du pays, dont ils veulent faire un livre. Auguste me charge, à son tour, de lui envoyer tout ce que je sais en ce genre ; il veut que je fouille dans mes paperasses, que j'interroge nos vieux bergers, que j'écoute tous nos échos et me promet pour ma peine une mention honorable dans ce beau livre. Vous comprenez comme ce travail m'amuse (d'autant mieux qu'il faut de plus que je note tous nos vieux airs), et surtout, combien je suis tentée par la récompense.

Si j'avais le cœur plus content, je m'en serais fait un amusement ; mais, en vérité, je n'ai pas envie de chanter, vous pouvez le croire.

Ce 23 août.

Ah ! quelle *ramonade* j'ai attrapée ce matin ! et quelle fameuse étrille le bon père Ramel a dans sa manche, quand il s'agit de secouer une âme paresseuse ou d'humilier son orgueil. Il m'a mise plus bas que terre et m'a fait avaler les choses les plus dures dans les termes les plus doux et les plus polis. Il m'a dit doucettement que je ne savais pas ce que je disais ni ce que je voulais dire. Toutes ces rudesses me font un bien merveilleux, et je

(1) Auguste, vicomte de Raynaud, mainteneur de l'académie des jeux floraux de Toulouse.

ne les changerais pas contre les douceurs de bien d'autres.

Je lui ai conté ma colère contre toi, ma chère Mathilde, il a pris ta défense ; je lui ai dit que je ne t'aimais plus, il m'a demandé jusques à quand ? je lui ai dit que ton oubli me donnait envie de pleurer, et il s'est mis à rire. Enfin, il veut absolument me mener au ciel, et si je n'y vais pas, ce ne sera pas sa faute : En attendant, le saint homme m'a bien écorchée, sans doute pour me donner un trait de ressemblance avec saint Barthélemy qu'on écorcha comme moi et dont demain on célèbre la fête.

Ce 24 août.

Laisse-moi t'embrasser, ma bonne Mathilde, et te demander pardon de tout le mal que j'ai dit de toi. Hier je ne t'aimais pas du tout, aujourd'hui je t'aime trop. Baptiste était tout triomphant de m'apporter ta lettre. Je lui ai lu le petit passage relatif à cet autre Baptiste que tu as trouvé parmi tes nouveaux serviteurs, qui lui ressemble, qui a comme lui une jambe écourtée, emportée comme la sienne sur le champ de bataille ; enfin que tu l'aimes à cause de lui. A ce dernier trait, le brave homme a fondu en pleurs, ses yeux coulaient comme deux gouttières, je ne pouvais plus le consoler. « Ah ! mamselle, m'a-t-il bredouillé, dites à madame que... que... j'ai le cœur sensible. »

Les petites filles ont été aussi fort touchées de ton souvenir, Henriette en a pleuré d'attendrissement, et toutes ensemble nous avons récité à deux genoux et à mains jointes un *Souvenez-vous* pour la *bonne mademoiselle Ma-*

*thilde*. Adieu, je vais me coucher et j'aurai sans doute de beaux rêves, car ce soir je suis contente.

26 août.

La petite vérole trône à Castres en souveraine, tous les jolis minois sont en fuite, et ceux qui restent, en sollicitude. Pour moi qui n'ai rien à perdre en fait de beauté et de bien d'autres choses, je brave le danger et ne me prive pas d'aller voir la bonne sœur Marie, quoique sa maison soit infestée par cette désolante épidémie. Que je suis heureuse de n'être pas belle ! et que je rends grâces à Dieu de ne m'avoir accordé rien de ce qui brille aux yeux du monde ! Certainement, j'en eusse été vaine et j'aurais peut-être fait comme cette malheureuse, qui, se voyant défigurée par l'épidémie, a mieux aimé mourir que rester laide et s'est tuée avec un verre d'eau fraîche.

Pour vous autres, mes sœurs, qui avez toujours fait l'admiration des anges et des hommes, et qui n'avez jamais fait plus de cas de votre beauté que de vos pantoufles, je vous conjure, si cette maladie arrive à Perpignan, de la fuir au plus vite, car nous ne vivrions pas si nous vous savions dans un air aussi empesté. Celui de Gaïx est d'une pureté extrême ; ainsi, ne soyez pas en peine sur notre compte.

29 août.

Et bonjour, mes sœurs ! me voilà de retour de mon grand voyage à Viviers (1) où je viens d'expérimenter,

(1) Viviers les montagnes, près Castres.

hélas ! que *rarement à courir le monde on en revient homme de bien.* Je n'ai pourtant pas commis des forfaits, et néanmoins la conscience gronde comme si j'avais commis des crimes. Cependant, j'ai vu là de beaux exemples, j'ai entendu de bonnes paroles ; mais la disposition de mon esprit était mauvaise, j'avais envie de rire de beaucoup de gens et de beaucoup de choses.

Il y avait là d'abord un pauvre vicaire que tu connais, Mathilde, et qui a toujours l'air d'avoir dans le corps une médecine qui le tourmente (cinq mots rayés)... Ah ! le maudit vieil homme ! enseignez-moi, mes sœurs, à le tuer (ce n'est pas du vicaire au moins que je parle). Mme de Lavallière aussi était là, parlant avec amertume de sa vie passée, faisant de tristes retours sur ce qu'autrefois elle nommait ses beaux jours ; pétillante d'esprit, coupant en deux ses épigrammes. Enfin je l'ai trouvée fort aimable, d'abord parce qu'elle l'est beaucoup, et puis parce qu'elle m'a parlé de vous toutes avec intérêt et amitié.

Nous avions là aussi le bon père Guzzi et le père Bonnet. J'avais d'abord fait le trajet avec ces deux messieurs, mais dans la voiture, le père Bonnet me prenant sans doute pour le diable se mit à faire des signes de croix et à réciter des *oremus*, tandis que le bon père Guzzi fut tout à fait aimable. Il est d'une bonté et d'une simplicité qui enchantent, je trouve en lui un reflet de saint François de Sales. Il s'amusa comme un enfant avec les enfants, fut d'une gaîté charmante avec tout le monde, et au milieu de toutes ses histoires, savait toujours ramener la pensée à Dieu. Quant au Père Bonnet, c'est à mon gré un vrai bonnet de nuit,

dont, par exemple, je ne suis pas du tout coiffée.

Nous avons reçu, ces jours-ci, un nouvel ouvrage de notre ami Louis Veuillot : ce sont *Les Français en Algérie*. En ouvrant le volume, j'ai bronché contre une longue page laudative en l'honneur du maréchal Bugeaud, ce qui m'a mise en colère. Comment ce pauvre Veuillot peut-il être aussi prodigue d'admiration en faveur de cette canaille ! c'est comme si un ange encensait le diable. J'ai fermé le livre de rage et je ne le rouvrirai qu'après le départ du père Ramel, car il y a des pages admirables et je m'en servirai pour stimuler ma ferveur pendant l'absence du bon Père.

Mais, à propos de Veuillot, vous ai-je dit qu'il s'était marié le jour de Saint-Ignace avec une demoiselle de Versailles ? son goût pour le *matrimonium* et l'histoire de Bugeaud ont tout à fait déconcerté mon admiration. J'avais mis dans mes arrangements qu'il ne se marierait pas, et je ne sais pourquoi j'en suis vexée.

Je vous conterai que demain est notre fête de Saint Julien ; il y aura bal, sermon, messe en musique et grande ripaille. L'on a tué sept veaux, deux vaches, sans compter le reste ; c'est la première fois de ma vie que je vois pareille chose dans la paroisse. Ce sont précisément les plus pauvres qui se mettent le plus en frais, et jamais l'année n'a été plus mauvaise, car, à part les défrichements que mon père a donnés à tous ces gens-là et qui ont rendu dix-neuf grains pour un, les récoltes sont si mauvaises qu'on ne recueillera même pas la semence. Mais à quoi servirait de se lamenter de ce que le vent d'autan a égréné la récolte, que l'épizootie ravage le bétail et que la sécheresse dévore le millet ? Je trouve

qu'à pareilles choses le seul remède est la soumission à la volonté de Dieu. Il est peut-être oiseux de vous dire tout cela, ma plume trotte comme une folle, la moitié du temps sans ma participation.

Ce 30 août, jour de Saint-Julien.

Savez-vous qui a prêché ? le chœur était rempli de soutanes, la nef de beaux étrangers ; tout le monde accourait pour entendre l'orateur. Tu dis, Mathilde, que c'est le père Ramel ? Allons donc ! pour qui nous prenez-vous ? c'est bien mieux que cela ! C'est notre curé lui-même, en chair et en os, car il a voulu nous donner cette aimable surprise.

Après le sermon, les fifres et les tambours sont venus à leur tour. Pour allécher tes chèvres (1), chère Mathilde, et éviter au curé le crève-cœur de les voir danser, comme il dit, avec des galants, je leur ai donné un goûter orné d'un gâteau monté, puis je les ai fait boire à ta santé. Comme elles péparaient déjà une grande farandole sous les arbres de l'avenue, une violente averse les a dispersées et je n'ai pas eu le temps de leur faire mon sermon.

Ce 1er septembre,

Voilà le père Ramel qui m'annonce son départ et qui m'offre, avec une grâce infinie, de vous porter toutes mes commissions. Je vais profiter de son obligeance et

(1) Jeunes filles de l'association qui gambadaient comme des chèvres.

le charger d'un petit ouvrage que j'ai fait pour vous ; je désire que ce souvenir vous fasse autant de plaisir que j'en ai eu à travailler pour vous.

J'ai bien envie d'ajouter à mon paquet cette paperasse que j'ai écrite sans penser qu'elle dût vous parvenir un jour. Je vais y ajouter une introduction, la décorer d'un titre, et voilà que j'aurai fait un livre sans m'en douter ; je serais pourtant bien attrapée si l'on me condamnait à le relire. Il servira du moins à allumer votre feu et à vous prouver que le temps ni l'absence ne peuvent vous effacer de mon esprit ni de mon cœur. Allons, voilà ma lampe qui a coulé sur mon papier ! Que voulez-vous ? les harangues de Démosthènes sentaient l'huile et ma paperasse aura au moins ce trait de ressemblance avec les siennes. Que je voudrais pouvoir me glisser avec elle dans la valise du bon Père !

Gaïx, ce 3 septembre 1845 (1).

Je vous demande pardon, mes sœurs, de vous envoyer ce fatras que je n'ai eu le temps ni le courage de relire ; mais puisque le port n'en coûte rien, je veux au moins prouver que j'ai pensé à vous. Dans tous les cas, cette lecture pourra vous être utile dans vos insomnies, si vous en avez, et le papier vous servira pour faire des papillottes ou recouvrir vos pots de confiture.

(1) Nous avons placé ici, à son rang de date, l'introduction de l'*Endormania*.

*A Madame la vicomtesse de Chefdebien, à Bizanet, près Narbonne.*

Gaïx, ce 3 janvier 1846.

Mon Dieu, chère amie, que tes lettres sont amusantes ! et que ta dernière m'a fait rire ! pourquoi le nouvel an n'arrive-t il pas tous les huit jours ! je te remercie d'abord des aimables et tendres vœux que tu fais pour mon bonheur temporel et spirituel ; je te le rends au centuple pour toi et tous les tiens, sois-en bien sûre. Mais un de ceux que je forme pour moi cette année, c'est de te voir à Gaïx, car pour te voir à Narbonne, en vérité, je n'ose l'espérer.

Mais écoute pourtant mon château en Espagne ; tu sais que le bon Père Ramel veut m'amener à Perpignan où il va donner une retraite aux dames vers les fêtes de la Pentecôte ; peut-être, si tu étais du voyage, mon père ne serait pas aussi récalcitrant à me lâcher. Mais aller voir mes sœurs, assister à toutes les joies d'un baptême, faire une retraite, et encore la faire avec toi, auprès de toi, ranimer ma ferveur à la tienne, me chauffer à ton feu ! ce serait trop de bonheur à la fois, et je ne veux pas y penser pour ne pas avoir de mécompte.

Il vaut mieux revenir à ta charmante lettre et à ta sotte duchesse de C. qui ferait bien, ce me semble, d'étudier la civilité puérile et honnête. Comment, être duchesse et ne savoir pas répondre un mot poli à toutes les jolies phrases ! j'aimerais mieux, à ce compte, m'appeler *Margoton*. Que l'on a eu une bonne idée de s'adresser à

toi pour cette souscription ! J'étais bien chargée aussi de la même mission, mais comme je n'ai ni des mules, ni tes chevaux, ni un mari complaisant, ni surtout ton éloquence et ton savoir-faire, mon nom figurait tout seul sur une liste, et, après avoir secoué la poussière de mes souliers contre la triste ville de Castres, j'ai tout jeté au feu. J'en suis honteuse pour nos belles dames, mais c'est sûrement à moi qu'il faut s'en prendre, car si tu eusses été à ma place, tes vers et ta prose les auraient piquées d'émulation.

Et moi aussi, j'ai reçu une jolie lettre de Gabrielle, mais je suis en colère contre elle, je t'en préviens. Imagine-toi qu'elle m'appelle *Mademoiselle* gros comme le bras ; elle a mis ce titre en vedette, j'en ai été épouvantée ; aussi, dans ma réponse, me suis-je fâchée tout de bon.

Et que dis-tu du malheur de cette pauvre Justine ? Les voilà qui vont partir pour Paris ; on espère que le voyage les distraira ; mais qui pourra consoler cette pauvre mère ? Mon Dieu que le bonheur de ce monde tient à peu de chose, quisqu'il ne faut qu'une étincelle pour l'anéantir ! Bien fou celui qui cherche à établir sa tente sur la terre ! Ma chère Elise, ne regardons que le ciel, c'est le seul moyen de goûter un peu de paix ici-bas. Allons ! voilà que je commence un sermon, et c'est bien le diable qui prêche les saints.

Si tu savais, ma chère, comme je suis méchante ! mon pauvre ramoneur ne sait plus avec moi de quel bois faire flèche. Enfin, me voilà embarquée dans une confession générale, qui est pire, pour moi, que ce gros écheveau de fil bien embrouillé, dont on ne sait trouver ni le

commencement ni la fin, et que, dans certains pays, on fait débrouiller comme épreuve aux jeunes fiancés. J'en perds le boire, le manger, le dormir, et plaise à Dieu que je n'en perde pas la cervelle. Certains médisants diraient que, quant à ce dernier article, on ne peut perdre ce qu'on n'a pas. Mais ce que je ne perdrai jamais, ma chère Elise, et dont je suis en possession depuis près d'un demi-siècle, c'est ma vive affection et ma tendre amitié pour toi, ma bonne cousine.

Tu serais bien aimable de m'écrire de temps en temps pour la satisfaction de mon cœur et l'épanouissement de ma rate, qui est bien ratatinée ; depuis le départ de mes sœurs, je suis devenue bien triste, bien maussade, je ne sais plus rire, je ne sais plus parler que le langage des poules et des dindons. Aussi je te prie d'excuser cette sotte lettre et de recevoir une tendre embrassade de ta vieille amie.

## *A la même, à Bizanet.*

Gaïx, ce 5 juin 1846.

As-tu vu le bon Père Ramel, ma chère Elise, à son passage à Narbonne ? il avait le plus grand désir de te rencontrer et de te témoigner lui-même toute sa reconnaissance pour l'empressement que tu as mis à nous obliger. Il est maintenant à Perpignan où Mathilde a eu tant de joie de le revoir. J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles de ma sœur ; elle doit venir me remplacer pendant le séjour que je dois faire à Ussat, à la fin de ce mois-ci. J'en suis en-

chantée pour mon père, mais j'avoue que, pour moi, j'en suis désolée, car il y a si longtemps que je ne l'ai vue, et la vie est si courte pour des absences si longues !

Voilà mes trois sœurs dans la joie de se trouver réunies à Perpignan, et moi aussi par contre-coup, car je ne puis plus être heureuse que de leur bonheur. Mais le mien, hélas ! n'est pas sans nuage ; tu sais que l'enfant prodigue nous est revenu. Je ne sais à quel saint ou à quel diable il s'est voué pour se sauver des créanciers…

Ah ! que le bon Dieu le bénisse ! tu comprends que toutes ces émotions ne contribuent guère à me guérir ; un rien me donne la fièvre, et pourtant, depuis quelques jours, j'éprouve beaucoup de bien des remèdes que je prends. Au reste, cette vie est si laide qu'il me semble que je la quitterais sans regret. Aussi ce n'est que par ordonnance que je demande à Dieu de me rendre une santé dont j'ai fait, jusqu'ici, un si mauvais usage. Toi qui n'es pas obligée de lui demander qu'il me guérisse, demande-lui surtout pour moi la grâce d'une bonne mort.

Quand donc vas-tu à Saint-Pons ? Souviens-toi que tu m'as promis d'arriver alors jusqu'à Gaïx ; j'espère que tu n'auras pas recommencé quelque autre étonnante aventure. Mon Dieu, que j'ai envie de voir tes paperasses ! Oh ! je t'en prie, ma chère, ne me prive pas de cette jouissance que je rêve depuis longtemps. Mais peut-être le père Bouissou les aura-t-il fait imprimer pour l'édification de ses paroissiens ; je le prie, à ce compte-là, de m'en envoyer le premier exemplaire. Ma chère Elise, tu seras toujours et jusque dans le ciel une charmante folle, et ton bon ange doit rire aux éclats quand il raconte tes prouesses au bon Dieu.

Adieu, bonne, aimable et sainte cousine ; je te demande pardon de cette sotte lettre, toute pleine de moi. Je me figurais causer avec toi dans la grande allée ; de là vient ce sot abandon. Réponds-moi bientôt et aime-moi toujours.

### *A la même, à Bizanet.*

Gaïx, 27 février 1847.

Que tu es bonne, mon Elise, d'avoir pensé à moi et que je te remercie de ton envoi dont je me suis régalée ! le chou-fleur surtout a fait florès, et puis encore j'ai trouvé, au fond du panier, une bonne petite somme dont Dieu te récompensera dans le ciel et nos pères t'en béniront sur la terre.

Je suis encore dans mon lit depuis ton départ, et je ne me lève qu'une ou deux heures vers le soir ; ma faiblesse est extrême, mon estomac en compote, je tousse toutes les nuits comme une enragée, mais on appelle cet état une convalescence. Il est vrai pourtant que je suis beaucoup mieux qu'à ton départ ; il n'est pas survenu d'autre accident, et si je n'éprouve pas de rechute, j'espère à la fin pouvoir sortir de mon lit et m'acheminer vers Toulouse. Du reste, j'ai un si grand bonheur de voir auprès de moi ma bonne Mathilde, que cette joie seule me guérirait.

Mon Dieu, quelle longue page sur ma pauvre carcasse ! Mais toi, tu sais aimer et il me semble que tu ne la liras pas sans intérêt. Il me tardait de pouvoir tenir

une plume pour te remercier et te donner de mes nouvelles. Et ma chère petite Gabrielle, s'est-elle bien amusée à Saint-Pons ?

Adieu, chère Elise, ma main trouve qu'il y en a assez et me refuse son service, mais le cœur ne se lassera jamais de t'aimer avec une grande tendresse. J'embrasse ma petite Gabrielle, dont le départ a mis un éteignoir sur les récréations du Sacré-Cœur ; personne là-bas ne sait plus rire depuis qu'elle est partie. Je baise M. François, je fais une révérence à ton mari et je garde pour toi la plus tendre de mes caresses.

# CHAPITRE XI

## UNE SAISON A USSAT (1)

### I. — Dédicace de ces pages à mon amie d'enfance.

Me voilà depuis cinq minutes, la plume à la main, le cœur plein, la tête vide, ayant besoin de parler, de raconter, de me souvenir ; cherchant un cœur qui me comprenne, qui m'écoute avec intérêt, qui sache pleurer de mes larmes et rire de mes joies.

J'avais d'abord pensé à adresser ces causeries à ce que j'aime le plus au ciel et sur la terre parmi toutes les créatures, présentes et futures, à celle dont le seul souvenir enchante ma solitude, qui m'a toujours aimée d'un amour si touchant, dont la tendre sollicitude a toujours prévenu mes désirs, endormi mes douleurs, adouci mes larmes, à cette douce amie de mon enfance dont le nom seul est un baume et la pensée est un enchantement, à Marie, ma

(1) En 1846.

bonne mère et celle de mon Dieu. Sa ravissante image est là, sur mon bureau, qui me regarde avec un sourire ; on dirait qu'elle veut enhardir ma plume, mais cette pauvre plume est quelquefois si folle, si extravagante, que je n'oserais pas en consacrer les lignes à cet abîme de perfection.

C'est donc à toi, ma bonne Elise (1), que je vais adresser ces pages décousues ; tu aimes mes folies, tu partages mes faiblesses, tu chéris la pauvre Corcor (2), en voilà plus qu'il ne m'en faut pour laisser épancher mon cœur. Viens donc avec moi te promener en tête à tête dans la grande allée du vieux château (3) ; je veux te parler d'un mois enchanté qui vient de s'écouler, dont le souvenir parfumera le reste de ma vie et me suivra jusque dans le ciel.

Il ne s'agit pourtant que d'un simple voyage à Ussat (4), entrepris d'abord avec répugnance, car il n'était question que d'aller y chercher une santé que, d'ailleurs, je ne retrouverai jamais. Mais le bon Maître avait d'autres desseins. C'était là qu'il s'était assis et qu'il m'attendait, comme autrefois cette femme sur le bord du puits de Jacob. Qu'il soit béni mille fois pour cette faveur insigne : mais, je vais reprendre mon histoire de plus haut.

(1) Elise de Raynaud, mariée au vicomte de Chefdebien.
(2) C'est ainsi qu'on l'appelait dans sa jeunesse.
(3) Château de Gaïx.
(4) Station thermale du département de l'Ariège.

## II. — Départ pour Ussat. Compagnes de route. Incidents du voyage.

J'avais passé l'hiver dans un état de langueur et de malaise indéfinissable, je changeais, je dépérissais, j'avais la fièvre ; ma famille, alarmée de mon état, exigea un voyage aux eaux d'Ussat. C'était précisément le moment où mes sœurs se réunissent au nid paternel. Mathilde, que je n'avais pas revue depuis son mariage, était déjà auprès de nous ; je demandais grâce, assurant que le bonheur de recevoir mes sœurs me vaudrait toutes les eaux du monde.

L'on ne voulut pas m'entendre et je partis bien triste, laissant ici la meilleure portion de mon cœur pour aller trouver là-bas des visages inconnus, des âmes froides et glacées, me promettant bien de ne voir personne et de beaucoup m'ennuyer pour l'amour de Dieu.

Cependant le bon Dieu eut pitié de moi ; il m'envoya deux aimables compagnes de voyage que je connaissais et que j'aimais déjà depuis longtemps presque à l'égal de mes sœurs. Je commençai alors à prendre plus gaiement mon parti. Je parie, chère Elise, que tu as bien envie de savoir qui elles sont. Tu les connais aussi bien que moi, mais pour t'intriguer je vais te les peindre : devine, si tu peux.

Commençons d'abord par l'aînée, car j'ai toujours beaucoup respecté le droit d'aînesse. D'une charmante figure, ses traits étaient alors un peu altérés par un long hiver de souffrance, suite inévitable d'affreuses secousses qui avaient brisé son cœur, ébranlé sa foi et détruit sa santé

qu'on aurait pu, au premier abord, croire florissante, tant elle était fraîche et grasse. Ses grands yeux sont vifs et brillants, sa conversation animée est remplie de saillies et de naïvetés charmantes. Entourée de tout ce qui peut faire le bonheur ici-bas, elle ne sait pas être heureuse ; son imagination extravagante place toujours un nuage de tristesse sur ses plus douces jouissances. Elle aime avec passion et se tourmente sans cesse pour les objets de son affection. Une piqûre au doigt de sa mère devient à ses yeux un mal incurable ; un petit nuage au ciel est sûrement une tempête sur l'océan qui engloutit son frère le marin ; celui qui est à Paris n'écrit pas à jour fixe, c'est qu'il est mort d'une fluxion de poitrine, car il a toussé une fois avant son départ ; la prière de sa jeune sœur a-t-elle été plus longue que de coutume, a-t-elle voulu essayer, en riant, un costume de religieuse ? preuve évidente qu'elle songe au couvent. Ce sont alors des larmes, un désespoir et la fièvre par contre-coup. Heureusement qu'il y a aussi beaucoup de mobilité dans ce caractère ; elle passera d'un déluge de pleurs à un éclat de rire, presque sans transition, mais il y a tant de noblesse dans son cœur, tant de délicatesse dans sa belle âme, qu'il est impossible de la connaître sans l'aimer.

Sa jeune sœur est toute différente ; autant l'une est vive, pétulante, exaltée, autant celle-ci est douce, calme et paisible. Elle ressemble à ce joli ruisseau si clair, si limpide, où le ciel se mire avec complaisance et dont on peut compter tous les grains de sable. Que d'innocence dans son regard ! Que de candeur dans son sourire ! Il s'exhale d'elle comme un parfum du ciel, et sûrement

les anges l'appellent leur sœur. Son exquise sensibilité lui fait trouver, sans qu'elle s'en doute, une foule de ces mots heureux qui enchantent, qui attendrissent, et dont les cœurs tristes ou froissés la remercient tout bas. Pauvre enfant ! Qu'elle souffrira dans le monde avec une âme si tendre, un cœur si aimant, et des goûts si opposés à tout ce qui n'a pas Dieu pour principe et pour fin.

Il y a de la distinction dans sa tournure, et dans sa mise une grande simplicité ; ses cheveux toujours posés en bandeau, comme ceux de la Vierge, laissent apercevoir un front où se reflètent, malgré elle, les ineffables émotions de son âme candide. N'est-ce pas, chère Elise, qu'à cette simple ébauche tu as déjà deviné Mathilde et sa sœur Elise (1) ?

C'est donc avec ces deux aimables compagnes que nous partons, le 9 juillet, par la plus belle chaleur du monde. Notre voyage fut fort gai, jusqu'à P... où notre caravane s'augmenta du curé du lieu, brave homme fort officieux, se disant beaucoup l'ami de nos familles, et qui partit de là pour se créer notre mentor, notre chaperon, notre aumônier, notre tout enfin ; en attendant, il commença par être notre assommoir, notre pressoir, notre étouffoir, notre désespoir ou du moins le mien, car mes compagnes en prirent gaiement leur parti. Mais tu sais combien je sais supporter les gens qui m'ennuient, et parmi ceux-là, le brave homme dont je te parle occupe un rang d'honneur ; aussi ce ne fut pas sans une vilaine grimace que je me mis à la presse pour lui faire place ainsi qu'à sa laide gouvernante, flanquée de tout le bagage de son maître,

(1) Elise et Mathilde de Bonne.

c'est-à-dire de sa garde-robe, de sa cuisine et de sa chapelle.

Il commença d'abord par lever les glaces pour se préserver d'un catarrhe, et, malgré le grand éventail dont il était armé et qu'il agitait sans cesse, nous crûmes être asphyxiées. Puis il fallut écouter la longue histoire de ses succès mondains et ecclésiastiques, car, avant d'endosser la soutane, il faisait tourner la tête aux belles de son temps, et, soit dit en passant, je présume que ces belles têtes-là devaient être fixées sur quelque pivot de girouette pour tourner si facilement.

Enfin, après avoir avalé beaucoup de poussière, de chaleur et d'histoires, nous nous séparâmes, attendu que le brave homme, qui craignait l'ennui par-dessus tout, voulut se caser dans l'établissement le plus gai, le plus bruyant, le plus recherché du beau monde ; nous choisîmes, au contraire, le lieu le plus tranquille et le plus retiré.

Oh ! la sotte page que je viens d'écrire ! et qui mériterait bien d'être arrachée ! Mais j'avais besoin de décharger ma bile et je compte sur toi, mon Elise, pour me garder le secret de cette méchante boutade.

### III. — Description de la station d'Ussat.

Je dois maintenant te présenter mes nouveaux hôtes, car nous voilà jetées dans un monde inconnu où l'on se presse et se succède avec une rapidité incroyable, comme les générations devant Dieu. C'est une chose assez drôle que la vie d'Ussat, mais laisse-moi d'abord te faire la

description de ce petit coin du monde qui ne ressemble en rien aux autres lieux.

Figure-toi deux hautes montagnes de rochers, où les corneilles et les isards ont établi leur domicile ; pas une herbe, pas une mousse ne couronnent leur sommet et n'embellissent leurs flancs arides. On aperçoit pourtant quelques arbustes rabougris et clairsemés qui ont poussé là comme une bonne pensée dans un cœur desséché par le remords.

Entre ces deux montagnes d'un aspect si désolé court l'Ariège aux frais rivages et aux gracieux contours. On dirait que le bon Dieu a voulu nous donner, dans ce magique contraste, l'abrégé de ses leçons sublimes sur l'orgueil et l'humilité : plus la vallée s'abaisse, plus elle s'embellit et de fruits et de fleurs : plus les montagnes s'élèvent, et plus elles sont arides.

Notre joli pavillon, qui contient à peu près quarante baigneurs, est situé sur le bord de l'Ariège dont il n'est séparé que par un petit jardin, un ruisseau et un pré ; un joli sentier ombragé conduit à la chapelle où le bon Dieu daigne aussi se fixer tout le temps que dure la saison des bains. Souviens-toi, je te prie, de ce pré, de ce jardin, de cette tranquille chapelle et de ce beau petit ruisseau qui roule des flots si calmes et si limpides ; ils ont été le théâtre d'une humiliation dont le souvenir ne s'effacera pas de mon esprit et que je te dirai plus loin.

## IV. — Quelques croquis de baigneurs.

Maintenant, viens avec moi dans le salon commun : vois-tu d'abord trôner sur cet unique canapé une vieille

demoiselle ? Sa robe pêche, son bonnet lilas, ses faux cheveux crêpés, frisés et parfumés, feraient croire à quelque vocation mal éteinte. Sa conversation animée et bruyante, entremêlée de vieux refrains, de citations de poètes encore plus surannés et de vieilles histoires où dans son jeune temps elle jouait le beau rôle, amuse les uns, étonne les autres et étourdit tout le monde. Pauvre Augustine ! Je serais pourtant bien ingrate, si je ne la peignais que de profil. C'est une vieille amie de ma famille, qui a été pour moi d'une bonté parfaite et m'a tout d'abord accordé sa protection. On voit qu'elle est habituée au rôle de châtelaine, et si elle a quelques petits ridicules dont il est impossible de ne pas sourire doucement, elle les fait oublier par l'excessive bonté de son cœur. Elle a toujours une larme pour le malheur, une obole pour l'indigence ; sa tendresse pour son excellente sœur Nancy est si grande qu'à force de soins, de précautions, d'alarmes pour sa santé, elle en fait une victime ; mais celle-ci souffre tout, supporte tout avec une douceur d'ange et s'en fait sûrement un mérite pour le ciel, où elle a placé dès longtemps ses espérances (1).

Ces deux excellentes filles, arrivées des premières à Ussat, font les honneurs du salon. Autour d'elles se groupent, pêle-mêle, une collection d'originaux ou plutôt d'originales, car il n'y a là que des femmes qui ont renoncé ou qui postulent au *matrimonium* ; cinq à six prêtres, et un veuf dont je parlerai plus tard, complètent cette société. Un tel assemblage nous faisait rire et nous avons nommé notre établissement *l'hôtel du célibat.*

(1) Augustine et Nancy de Lamouzié, âgées respectivement de 54 et 50 ans.

Parmi toutes ces femmes, aucune ne mérite une mention particulière : l'une est romantique, l'autre artiste, celle-ci pédante, celle-là moitié folle : c'est le monde en raccourci. Cependant il ne tient qu'à moi de me croire en plein Ancien Testament, au milieu des rois, des patriarches et des prophètes. Je n'entends nommer autour de moi que Mme Hénoc, Mme Salomon, Mlle David, mais celle-ci n'a d'autre trait de ressemblance avec son auguste patron que son amour pour la polka ; et encore, je doute fort que ce soit précisément cette danse que le prophète ait adoptée pour célébrer sa joie devant l'arche: c'est bien alors que la pauvre Michol se serait scandalisée !

Quant à Mme Salomon, elle me paraît aussi folle que le grand roi était sage ; et Mme Hénoc préfère de beaucoup une belle et bonne calèche pour aller courir le monde, à tous les chars de feu qui l'enlèveraient au ciel. Tous ces noms si bizarres et si drôlement portés nous amusèrent longtemps.

Tant que j'en suis encore aux indifférents, laisse-moi tirer de la foule un pauvre prêtre qui vaut la peine de t'être présenté. C'était un fort saint homme, tout pénétré de sa vocation, mais qui avait un air si fou, des manières si excentriques, que je l'avais d'abord très mal jugé. Il nous avait choisies pour ses confidentes, et nous racontait, entr'autres choses, qu'il était quelquefois attaqué de crises épouvantables à la suite desquelles il se croyait enragé : il me semblait, en entendant cela, voir ses yeux sortir de sa tête, et sa bouche, presque écumante, laissait voir de grosses vilaines dents qui ne nous rassuraient guère. Nous faillîmes en prendre la fuite :

— Ah ! Monsieur, nous écriâmes-nous toutes épouvantées, est-ce que vous allez nous mordre ?

— Oh ! soyez tranquilles, Mesdames, je suis trop bien élevé !

Cet argument ne nous rassura pas du tout ; et nous fûmes bien moins tranquilles encore quand nous apprîmes, plus tard, qu'il avait été mordu par un chien. On ne le connaissait que sous le nom de l'enragé.

Un beau soir, au milieu du cercle, il se lève sans dire gare et se met à entonner d'une voix de stentor, comme s'il eût été au lutrin :

J'aime Lucile à la folie,
Lucile fait tout mon bonheur ;
Ce qui me plaît dans mon amie,
C'est qu'elle est laide à faire peur.

Puis il interrompt son chant pour nous demander d'un air terrifié :

— Pardon, Mesdames ! aucune de vous, au moins, ne se nomme Lucile ?

Sur notre réponse négative, il continua sans scrupules, chantant toujours à pleins poumons.

Je te laisse à penser quels bruyants éclats de rire accompagnèrent cette antienne. Et pourtant, ma chère, c'était un fort digne homme.

J'ai voulu te conter cette histoire pour te faire profiter de la leçon que j'en ai tirée : c'est qu'il ne faut jamais juger les gens sur la mine.

Nous vivions fort à l'écart de toute cette cohue dont, cependant, avec un peu d'habileté, d'oisiveté et de bonne volonté, il eut été facile de tirer un assez bon parti. J'ai-

mais mieux, pour mon compte, les rochers, les prés, les torrents, même les ours dont on voulait me faire peur. J'ai toujours eu pour eux beaucoup de sympathie ; si l'on en dit du mal dans le monde, c'est qu'on ne les connaît pas.

Mais nos goûts de misanthropie étaient fortement combattus par ces bonnes demoiselles dont je t'ai déjà parlé. Augustine surtout ne plaisantait pas ; bon gré mal gré, il fallait faire une toilette et s'ennuyer pendant deux heures à écouter les conversations les plus stupides, les relations les plus circonstanciées de l'effet des eaux, des infirmités qu'on venait guérir. On ne faisait pas grâce du moindre détail...

### V. — Un compagnon édifiant.

Il y avait pourtant là un homme avec lequel il faut absolument que tu fasses connaissance, et que tu aimeras, j'en suis sûre ; c'est ce veuf dont je t'ai déjà parlé, il mérite bien un chapitre à lui tout seul. Chaque matin, je le trouvais à la chapelle où sa présence me valait une méditation. Souvent aussi, dans la semaine, je le voyais à la Sainte Table avec la ferveur d'un chérubin ; et certes, alors, je ne l'apercevais plus qu'à travers des larmes, tant il me pénétrait, me touchait et me confondait.

Il venait habituellement au salon lire les journaux, et causait volontiers avec ces dames. Sa conversation m'intéressait singulièrement ; on reconnaissait en lui l'homme du monde, mitigé par l'Evangile. Il aimait la controverse ; alors, son regard brillait, sa parole était

éloquente et l'on voyait qu'il avait de la peine à soutenir sa thèse sans emportement. Rien n'était amusant comme de le voir s'arrêter à moitié chemin de la plus légère médisance. Il s'exprimait avec grâce, ses manières étaient distinguées, sa figure noble, ses yeux vifs et perçants, son caractère plein d'énergie ; mais il y avait un pli sur son front qui décelait toute son existence : c'était la ride du désenchantement. De combien de déceptions et de mécomptes n'était-elle pas formée ? Dieu seul pourrait nous le dire. On devinait facilement à son regard mal éteint que son cœur avait été longtemps la région des tempêtes.

Il me faisait l'effet de ce vieux chêne de la pelouse, frappé par la foudre, que j'aime tant à contempler. Ses branches orgueilleuses, qui autrefois narguaient le ciel, aujourd'hui brisées, abattues, ne servent plus que de retraite aux petits oiseaux et d'ombrage à ceux qui passent. Peu à peu, nous nous apprivoisâmes et nous fûmes bientôt avec lui comme les petits oiseaux avec mon vieux chêne ; il était notre chevalier dans les excursions lointaines, notre secours dans nos embarras. Pauvre M. C... ! Que de fois, pour grimper la montagne, ne me suis-je pas accrochée à son bras ! je gage que ce malheureux bras s'en ressent encore.

Mes amies en étaient d'autant plus enchantées qu'elles retrouvaient dans ses gestes, dans ses manières, dans son ensemble, des souvenirs de cœur qui, parfois, les faisaient fondre en larmes. « Oh ! me disaient-elles souvent, comme il ressemble à notre père ! » Il avait avec nous un charmant abandon, nous racontant avec naïveté les luttes de son âme pour revenir au bien ; il avait d'au-

tant plus de mérite à persévérer, qu'après avoir abandonné pour le ciel ses chimères enchantées, Dieu se plaisait à le laisser au désert sans manne et sans eau. Il nous disait sa détresse avec la simplicité d'un enfant.

Mais Dieu, qui a toujours des desseins de miséricorde, l'avait aussi conduit à Ussat pour le faire boire comme nous, à longs traits, dans la source délicieuse qu'il allait nous ouvrir.

## VI. — L'homme de Dieu.

C'était le 15 juillet, jour de la Saint-Henri ; cette date ne s'effacera plus de mon souvenir. Mon oncle le Chevalier devant passer à Ussat pour se rendre à Ax, j'allai l'attendre sur le chemin pour l'embrasser au passage. Le soleil se levait à peine et faisait étinceler cent mille diamants ; chaque brin d'herbe portait sa perle. L'Ariège coulait si tranquille qu'on entendait à peine le bruit de ses flots. Un vent frais et embaumé agitait la cime des arbres. Je m'assis sur un rocher ; tout était paix et calme autour de moi. La voiture n'arrivait pas et je me laissai aller, faute de distractions, à cette rêverie triste et enchantée, dont on ne peut se rendre compte, qui berce l'âme si doucement qu'on croit entendre son bon ange murmurer un chant du ciel, ou le chant d'une jeune mère qui endort son nouveau-né.

Je fis ainsi de tristes retours sur mon pauvre cœur que j'aurais voulu embellir de tout cet éclat, de tous ces parfums, de toute cette paix dont la nature est parée, car, dans quelques instants, le bon Dieu allait y descendre.

Puis, je pensais avec amertume à notre royal exilé qui célébrait tristement sa fête bien loin de sa chère France. Je songeais à tant d'autres amis que, ce jour-là, j'aurais voulu fleurir, je chargeais le nuage et le vent de leur porter mes bénédictions et mes vœux.

Enfin, le roulement de la voiture interrompit brusquement ces rêves sans fin : je me trouvai dans les bras de mon oncle que j'embrassai avec bonheur ; il me portait les nouvelles du pays et de tant d'êtres qui me sont chers.

D'abord je ne sus voir et n'entendre que lui ; je n'aperçus pas un bon prêtre qui voyageait dans la même voiture. Celui-ci, devant rester à Ussat, descendit en lui disant un adieu si amical, que j'en fus touchée ; mon oncle, de son côté, le salua d'un air presque attendri : « Au revoir, mon Père ! », lui dit-il avec affection ; et le prêtre se retira. Mon oncle, se tournant vers moi : « Voilà un saint, me dit-il, et un saint fort aimable ». Puis, il ajouta en riant : « Va, va ! je lui ai fait un chapitre sur ton compte ! tu trouveras à qui parler ». A peine achevait-il ces mots que la voiture l'emporta.

Je le suivis longtemps des yeux, puis je m'acheminai lentement vers la chapelle où la petite cloche annonçait que le saint Sacrifice allait commencer bientôt. Je m'agenouillai avec une grande émotion ; j'éprouvais, sans savoir pourquoi, toutes les joies et les angoisses d'un mendiant qui va découvrir un trésor longtemps cherché, d'un aveugle qui va trouver un guide. Enfin, après un moment d'attente, je vois paraître au pied de l'autel ce bon prêtre, tout poudreux, qui venait se délasser avec Dieu des fatigues du voyage. Il célébra la sainte messe avec la

ferveur d'un chérubin, et, de sa main, je reçus le Pain des anges. Oh, non ! jamais ce jour ni ce moment ne s'effaceront de mon cœur !

Après la messe, je revins toute joyeuse dans ma petite cellule et m'empressai de raconter à mes amies la bonne arrivée de ce nouvel hôte. L'heure du déjeuner arriva ; le bon M. C..., toujours à l'affût de ce qui exhale un parfum du ciel, s'était déjà emparé du nouveau venu. Comme il devait être placé auprès de nous à table, M. C... nous le présenta et nous le recommanda : « C'est le bon père H..., missionnaire, nous dit-il, soignez-le bien ».

A peine fûmes-nous assis, qu'une conversation animée commença à s'établir ; on parla du bon Dieu, de Marie sa bonne mère, des pauvres martyrs de la Chine et de mille autres choses qui mouillaient nos yeux. Bientôt nos cœurs s'ouvrirent et se comprirent ; on eut dit de vieilles connaissances qui se retrouvent après une absence. Doux et délicieux apanage de notre aimable religion ! Un étranger, en passant, s'asseoit à notre foyer, on ne sait ni d'où il vient, ni où il va ; mais il parle de Dieu avec amour, il aime Jésus et sa mère. Aussitôt la confiance s'établit ; le doux nom de frère lui est prodigué ; on l'aime et l'on en est aimé ; et voilà justement l'histoire de notre entrevue avec le bon missionnaire.

Il devint notre ami et presque notre père ; sa charmante gaieté animait nos conversations ; sa ferveur sanctifiait nos délassements, nos récréations, nos promenades. Les rencontres les plus fortuites lui fournissaient toujours quelque sainte et douce pensée : un oiseau, une fleur, l'onde du ruisseau, la feuille détachée de l'arbre ; tout le ramenait à Dieu.

« Voyez, nous disait-il un jour en contemplant ces montagnes stériles et désolées, voilà pourtant ce qu'est notre âme aux yeux de Dieu quand le péché l'a ravagée ! »

### VII. — Un mot malencontreux.

Je n'ai jamais trouvé de cœur plus tendre ni plus candide. A la gravité de l'apôtre, il joignait la simplicité de l'enfant. Il poussait même si loin cette aimable vertu, que nous en étions quelquefois dans des étonnements incroyables. Le monde ne saura jamais comprendre tout ce qu'il y a de saint et de sublime dans cette naïveté charmante ; moi-même, quelquefois j'en riais avec mes amies.

Un jour qu'il avait été faire une course pour voir une superbe grotte et que je le croyais bien loin de nous, Elise et Mathilde étaient avec moi dans ma petite chambre dont la porte était toute grande ouverte à cause de la chaleur ; nous causions avec abandon et le chapitre du Père arriva sur le tapis :

— Sa simplicité est si grande, disait l'une, qu'on a peine à la comprendre.

— Il n'en inspire que plus de confiance, disait l'autre.

Alors, prenant la parole d'un ton élevé :

— Concevez-vous, leur dis-je, qu'avec un air si *bête*, on ait autant d'esprit ? Tenez, voyez son allure.

Et, un bonnet de travers, prenant un air bien niais que j'exagérais à plaisir, je leur jouai une espèce de scène dont elles riaient de bon cœur, quand, tout à coup, de la

chambre voisine qui est celle du bon Père, nous entendîmes une espèce de toux qui semblait nous dire : « Ne parlez pas si haut, je suis là ». Ah ! ma chère ! quel coup de foudre ! nous en perdîmes la parole et la respiration.

Lorsque nous eûmes retrouvé l'une et l'autre, ce furent des lamentations infinies :

« Que nous sommes étourdies, nous disions-nous tout bas ; oh ! sûrement, il nous aura entendues ! — Ces cloisons sont perfides ! — Et puis, nous parlions si haut ! — Mais aussi, nous nous croyions si seules ! — Oh, comme il va être fâché ! — Bah ! c'est un saint, il en rira et voilà tout. — Oui, mais, si saint que l'on soit, ces choses-là ne font pas plaisir. — Moi, je n'oserai plus lui rien dire. — Et moi, donc, qui étais l'orateur ! — Allons, calmons-nous ; peut-être n'a-t-il rien entendu ». Sur ces entrefaites, la cloche du dîner sonna ; il fallut bien descendre et affronter la présence du Père qui devait bien rire, sous cape, de notre embarras.

J'entamai deux ou trois sujets de conversation que personne ne soutenait, j'avalais de travers, mes amies ne mangeaient pas ; ce dîner me parut éternel. En sortant de table, on proposa une promenade ; le Père se récusa, disant qu'il avait autre chose à faire. Mais Léon de Bonne, beau-frère de mes amies, qui était avec nous depuis quelques jours, le décida à nous accompagner.

Nous débutâmes par le grand chemin dont la poussière nous aveuglait : « Mais pourquoi, dis-je alors, ne pas descendre dans ce joli pré ? Le gazon en est si vert, la promenade y sera charmante ». L'on ne fut pas de mon avis ; cependant je n'en tins pas compte et je sautai dans

la prairie, suivie bientôt de mes amies et de toute la troupe.

— Concevez-vous cet entêtement ? dit en riant M. de Bonne, en s'adressant au Père ; quand les femmes ont quelque chose en tête, il faut absolument subir leur volonté.

— Oh ! répondit celui-ci sans se déconcerter, c'est que M<sup>lle</sup> Coraly aime beaucoup *l'herbette* (l'air bête).

A ces mots, pour le coup, nous perdîmes contenance. M. de Bonne et sa femme, qui savaient notre aventure, ne pouvaient s'empêcher de rire. Enfin, pendant une minute, ce fut un feu roulant de charmantes malices qui augmentaient notre embarras ; et chacun s'amusait de notre air coupable. Ce fut la seule vengeance que tira de nous le bon Père, mais elle a porté juste, car je m'en souviendrai longtemps.

### VIII. — Effets salutaires de la présence du bon Père.

Toutes les misères, toutes les angoisses, toutes les tristesses trouvaient en lui un trésor inépuisable de compassion et de piété ; il savait des paroles magiques pour endormir toutes les douleurs : « Oh ! que je suis heureux ! nous disait-il de temps en temps ; je viens de rencontrer une âme à qui j'ai fait un peu de bien ! » L'âme était tout pour lui ; il ne s'informait guère si le corps qui la logeait était jeune ou vieux, beau ou difforme. Nous en riions quelquefois, mais lui ne savait voir autre chose dans ses frères que des images de Dieu rachetées par le sang de

Jésus-Christ ; c'était l'apôtre de l'amour, de la confiance et de la simplicité.

Mais quelle plume pourra raconter son dévouement à la Sainte Vierge ? On peut dire sans exagération qu'il l'aimait à la folie ; c'était la dame de ses pensées. Les ménestrels, les troubadours, les chevaliers errants n'étaient que glace auprès de lui ; il portait ses couleurs, s'entourait de ses devises, gravait son nom sur tout ce qui tombait sous sa main. Ce doux nom de Marie était sans cesse sur ses lèvres et amenait toujours des larmes dans ses yeux. Aussi, comme il était aimé de cette tendre Mère ! Oh ! qui pourra nous dire les secrets ineffables de ces communications si intimes, dont, malgré lui, il paraissait quelquefois tout ému ! Que de grâces, dans ces moments précieux, n'a-t-il pas dérobées à cette Reine toute puissante pour de pauvres âmes assises à l'ombre de la mort et qui ont vu, tout à coup, paraître une grande lumière sans se douter à qui elles devaient tant de bonheur !

Oh ! si j'osais, mon Elise ! Quelle merveille de miséricorde opérée par sa médiation ne pourrais-je pas te raconter ! Qu'il en soit béni mille fois et qu'il ignore toujours que j'ai su pénétrer son secret !

Dès le jour de son arrivée, comme nous étions réunis, travaillant autour d'une petite table, il débuta par nous lire une relation admirable d'un apôtre de ses amis qui évangélise la Chine en l'arrosant de son sang. La cangue, la torture, rien ne lui avait manqué que le dernier coup de cimeterre, et le saint confesseur se lamentait d'avoir touché à la palme du martyre sans avoir pu la saisir. Il aurait fallu voir la physionomie de notre bon mission-

naire commentant ce récit ! il pleurait encore plus de joie que de tristesse ; il enviait son ami, nous disant le bonheur que l'on éprouve à s'immoler pour Dieu.

Puis il se retira et alla se recueillir auprès du bon Maître, lui demandant sûrement la grâce de répandre son sang, lui aussi, pour son amour. Nous restâmes longtemps en silence ; de grosses larmes roulaient sur nos ouvrages, et chacune de nous, croyant être la seule émue, cherchait furtivement à les effacer. Quand nous nous aperçûmes de ce petit manège, nous finîmes par en rire et par nous raconter mutuellement nos impressions. Oh ! j'en suis sûre, ces impressions-là ne s'effaceront jamais.

Comme nos heures s'écoulaient délicieuses et rapides ! Tantôt nous grimpions la montagne pour aller visiter sur son rocher aride le bon curé du lieu ; il vivait là, tout seul dans ce désert, entre l'église et le cimetière. Nous mangions ses fraises et ses groseilles ; puis, avant de redescendre, nous allions voir le bon Dieu qui nous attendait au passage.

Rien ne délasse mieux dans ces courses qu'une petite pause devant le Saint-Sacrement. Après avoir récité une petite prière pour nos frères inconnus qui reposaient là sous le gazon, nous retournions gaiement dans notre nid de la vallée.

D'autres fois, c'était au bord d'un ruisseau que nous allions nous asseoir ; le bon Père lisait tout haut quelque délicieuse poésie ou quelques pages naïves de saint François de Sales, son ami, son modèle dont il était, à son insu, la charmante copie.

Souvent, la causerie remplaçait la lecture. Notre bonne Elise avait toujours quelques doutes à soumettre, quelques

objections à proposer. Je ne sais vraiment pas où elle allait puiser ses arguments ; elle soutenait son opinion avec tant de chaleur et d'originalité, le bon Père lui ripostait avec tant de finesse et de malice, que la discussion finissait toujours par des rires bruyants :

« Ah ! mon Dieu ! s'écriait-elle un jour avec une naïveté charmante, que je voudrais comprendre l'apocalypse ! »

Cette exclamation lui a été, depuis, bien souvent répétée.

Quand la pauvre Elise était battue, c'était ordinairement M. C... qui prenait la parole pour argumenter à son tour. Celui-ci, certes, ne nous faisait pas rire ; il nous montrait son pauvre cœur écrasé par le souvenir de ses erreurs passées et par la crainte de la Justice divine ; il avalait sa coupe amère sans jamais y trouver une goutte de miel : Oh ! comme le bon Père l'écoutait avec compassion ! Comme il ouvrait alors tous les trésors de sa charité ! Comme il aurait voulu dilater, élargir ce pauvre cœur, et prendre pour lui toutes ses angoisses ! Il savait trouver alors des pensées si douces, des paroles si suaves, qu'il était impossible de n'en être pas attendri.

Les tristes réponses de M. C... le mettaient au désespoir, et, quand la discussion s'animait, c'étaient comme deux cailloux en contact, d'où jaillissaient mille brillantes étincelles. Souvent la cloche de l'Angelus venait les interrompre : et tous, à genoux, les mains jointes, nous priions la douce Marie pour ce cœur désolé.

Je sais que ces entretiens ont porté leur fruit, et qu'un peu d'espérance est venue réjouir enfin cette pauvre âme.

### IX. — Pèlerinage à la chapelle de Sabart.

Tout près d'Ussat, au détour de la montagne, se trouve une vieille chapelle pauvre et délabrée, où le cœur froid et l'œil curieux ne sauront jamais rien trouver de remarquable. On n'y voit, pour tout ornement, qu'une pauvre Madone, adossée contre un pilier, dans un costume des plus bizarres, toute chargée de dentelles, de rubans enfumés et de fleurs fanées dont une piété naïve s'est plue à l'entourer : c'est le ruban de la pauvre paysanne dont la Madone a ramené l'époux, c'est la couronne nuptiale de la jeune mère dont l'enfant allait mourir et que la bonne Vierge a guéri par un miracle.

Regardez ces piliers tout chamarrés d'une singulière décoration : ce sont des bras, des jambes, des pieds et des membres grossièrement sculptés. Il y a même un portrait peint à coup sûr par le barbier du village et avec le même pinceau dont il barbouille le visage de ses pratiques ; on en rirait vraiment, si l'on n'en pleurait pas à chaudes larmes. Mais je plaindrais celui qui resterait sans émotion, en présence de ces naïfs et touchants témoignages d'une pieuse reconnaissance. Oh ! si ces voûtes pouvaient parler ! Que de touchantes histoires ne diraient-elles pas ! Que de prodiges éclatants ! Que de larmes essuyées ! Que de cœurs consolés ! Aussi, comme, de tous côtés, l'on accourt vers cette pauvre chapelle !

Tu penses bien, chère Elise, que nous ne fûmes pas les dernières à aller y faire un pèlerinage. C'était précisément le jour de Notre-Dame des Anges ; le bon Père nous dit la veille :

« Soyez bien sages, recueillez-vous, et demain, si vous le voulez, nous irons à Sabart invoquer la bonne Vierge pour nous et pour tous ceux que nous aimons. Je dirai la messe, je consacrerai pour vous le pain des anges, et quand vous l'aurez reçu ; oh ! alors, demandez avec confiance ; tous les trésors du ciel sont entre les mains de Marie, elle ne saura rien vous refuser ».

Cette proposition fut accueillie avec grande joie. La nuit nous parut longue, et, dès le grand matin, ayant juché sur un âne la pauvre Elise qui s'épouvantait de la longueur de la route, nous nous acheminâmes, suivis d'une femme de chambre armée d'une grande épingle pour stimuler l'ardeur de la pauvre bête et d'un petit panier contenant notre déjeuner. Chemin faisant, le bon Père nous parlait de Dieu, de Marie, du bonheur ineffable qu'elle nous réservait en nous donnant son Fils ; puis il nous enseignait de pieux secrets pour accueillir le bon Jésus, causer avec lui cœur à cœur, en faire notre confident, notre meilleur ami, notre tout. Oh ! alors, comme nos âmes étaient remuées et doucement émues ! Je me croyais sur le chemin d'Emmaüs, et je compris ce qu'éprouvèrent les deux disciples lorsque le bon Maître se joignit à eux et leur expliqua les Ecritures !

Enfin, nous voilà arrivés sans nous en douter. La grande statue de la Vierge nous apparut d'abord avec son beau petit Enfant qui étendait vers nous ses petites mains comme pour nous bénir. Nous nous agenouillâmes devant son autel. Te dire, chère Elise, ce que j'éprouvai dans ce moment serait chose difficile. J'avais tant de choses à demander, le souvenir de tant de malheureux, qui me sont chers et qui n'ont jamais invoqué Marie,

brisait tellement mon cœur que je fus obligée de sortir pour pleurer ; je suffoquais. Je songeais surtout avec une grande amertume à ce malheureux, assis depuis si longtemps à l'ombre de la mort, pour lequel toi et moi avons tant prié et dont le miraculeux retour à la grâce vient d'étonner la terre et de réjouir le ciel ; ce jour-là, j'en suis sûre, le bon Père le recommandait aussi à Marie.

Comme j'errais tristement autour de la chapelle, portant mes pas au hasard, j'écartai machinalement une ronce du bout de mon ombrelle, et voilà qu'une pauvre tonbe parut à mes regards. Je lus un nom ignoré, suivi de ces simples mots : « Elle a aimé Marie pendant sa vie et à sa mort ». Aussitôt je me prosternai, car cette naïve inscription racontait la vie d'une sainte ; que d'actions héroïques, que de dévouements inconnus, que de vertus sublimes ne révélait-elle pas ?

« O Vierge ! m'écriai-je, ceux qui vous aiment deviennent des héros. — Repose en paix, âme chérie de Dieu, et prie pour ceux qui, comme toi, veulent aimer Marie pendant la vie et à la mort ! »

Je rentrai dans l'église ; le sacrifice allait commencer ; Elise et Mathilde ressemblaient à deux anges au pied de l'autel. Enfin le bon Père déposa sur nôs lèvres toutes les richesses du ciel. Oh, alors ! nous osâmes nous présenter à Marie. Que pouvait-elle nous refuser ? Aussi heureuses qu'elle, nous portions dans nos cœurs celui qu'elle allait invoquer pour nous. Quand tout fut terminé, nous sortîmes de la chapelle ; un bonheur indicible inondait nos âmes. Assis sur le gazon, une joie naïve égaya notre déjeûner qui me faisait penser aux agapes des premiers siècles. Tous les fronts étaient ra-

dieux, et ce fut en chantant les louanges de Marie que nous reprîmes le chemin de la vallée. Voilà comme le bon Père savait nous faire goûter des joies qui n'étaient que l'avant-goût du ciel.

### X. — Une vocation irrésistible.

D'autres fois, il nous initiait à un drame tout palpitant de douces émotions ; il nous montrait la nature aux prises avec la grâce dans le cœur d'une faible enfant. Tantôt c'étaient des joies célestes, et tantôt des tristesses ineffables. Mais, au milieu des déchirements les plus douloureux, la sérénité de cette âme candide ne s'altérait jamais. Oh ! que les faiseurs de romans viennent nous vanter le courage d'emprunt et les vertus factices de leur héroïne ! Celle qui aime Jésus a seule du courage et de la vertu.

Aline avait vingt ans ; riche, aimable et belle, le ciel l'avait parée de tant de candeur et d'innocence que les anges et les hommes la considéraient avec admiration. Le monde lui souriait et voulait en faire sa souveraine. Mais, ignorante dépositaire de tant de merveilleux trésors, ne se doutant nullement de ce qu'on admirait en elle, la pauvre enfant ne savait qu'aimer et croyait bonnement qu'on lui rendait son affection désintéressée. Orpheline dès son jeune âge, elle savourait pourtant toutes les douceurs de l'amour filial. Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, avait placé auprès d'elle une âme céleste qui, avec le doux nom de fille, lui prodiguait encore les soins et les caresses d'une mère. Aussi, comme ces deux

cœurs s'entendaient ! comme ils étaient rivés l'un à l'autre ! Leur vie, leurs prières, leurs bonnes œuvres se mêlaient et montaient vers le ciel comme la fumée de deux encensoirs qui brûlent devant Dieu.

Mais, ce n'est pas en vain que le Seigneur s'est appelé un Dieu jaloux. Cette affection si vive, ces caresses si tendres, ces doux épanchements, lui seul voulait en être le mobile et la fin. Quel honneur pour sa pauvre créature ! Un Dieu immense, éternel, infini, met sa gloire à régner sans partage dans le cœur si petit, si faible, si borné d'un être d'un jour ! Oh ! comme Aline a bien compris la voix du bon Maître ! Aussi, la voilà qui marche vers l'autel comme une douce victime.

Mais qui lui apprendra donc le secret de dénouer ses liens, et, s'il le faut, de les briser, de les arracher, de marcher sur son cœur, sans qu'une grande défaillance accompagne ce cruel sacrifice ? Dieu ne la laissera pas sans secours. Voyez ce prêtre du Seigneur qui lui met doucement le glaive entre les mains, et qui se tient là, tout près, pour jeter le baume à mesure qu'elle frappe. Il souffre toutes ses douleurs, et voudra se charger de toutes ses angoisses.

Ce prêtre, c'est notre bon père H... ; obligé de s'éloigner un moment, il n'abandonne pas pour cela cette chère enfant qui saura bien, malgré la distance, faire arriver jusqu'à lui ses cris de détresse et ses chants de triomphe. Ce n'était qu'à travers des pleurs qu'il nous contait cette touchante histoire et nous faisait assister à ses glorieux combats. C'était précisément l'époque où, après avoir tout abandonné, elle prenait son vol vers la maison des pauvres où elle allait consumer sa vie. Deux cœurs sur-

tout étaient saignants : le sien et celui de sa pauvre mère adoptive. Toutes les deux écrivaient au bon Père qui nous confiait, avec sa naïve simplicité, tout ce qui pouvait être lu de ces pages intimes, chef-d'œuvre de simplicité, d'amour et de foi.

Courage ! écrivait la pauvre enfant, d'une main tremblante, à cette mère chérie. Il est dix heures, bonne mère, je reçois seulement votre lettre ; je vais déjeuner chez ma sœur, et puis je pars ! Ce matin, Dieu m'a comblée de ses biens ; j'ai reçu autant de grâce qu'il peut m'en faire. J'ai du courage, de la force ; j'arriverai au but, non sans souffrir, mais qu'importe !

Je suis bien pressée, mes moments sont comptés, ma malle est partie, je quitte tout pour ce que j'aime plus que tout !

Adieu ma belle chambre, ma petite Vierge, mon petit tableau, mon portrait de saint Vincent ! Adieu les cheveux de ma mère, le portrait de mon pauvre père ! Adieu tout ce que j'aime et ma mère plus que toute chose ! Quand vous me lirez, je serai à la Grave (1). Dieu veuille que ce soit pour toujours !

Je vous promets de me soigner : c'est à peine si j'ai la force de me tenir sur mes jambes. Mon cœur n'y tient plus ! Je viens de quitter ma sœur ! Dieu seul ! votre fille toujours. »

Et ces dernières lignes étaient à peine lisibles ; on voyait qu'elles avaient été écrites comme elles sont lues, c'est-à-dire à travers des larmes.

Voici encore quelques fragments de ce qu'elle écrivait à sa mère (2) le jour où elles se quittèrent :

(1) Hospice de Toulouse.
(2) Adoptive.

« Que puis-je faire de mieux, pour me distraire, s'il est possible, que de vous dire à vous, ma bonne mère, que Dieu vient de frapper encore un nouveau coup bien cruel à mon pauvre cœur : Louise (1) vient de partir, mes bons petits enfants ne sauront jamais combien je les aime ! Il n'y a que Dieu qui sache tout ce que je souffre ! Mais, que m'importe, puisque je n'attends que de lui seul force, courage, consolation, récompense ; c'est à lui seul que j'offre ce sacrifice ; c'est pour lui prouver mon amour et ma reconnaissance.

Mais il me sera encore permis, bonne mère, d'être près de vous par la pensée ; nous serons ensemble dans votre petit cabinet, vous travaillant, écrivant pour les missionnaires, et moi soignant les pauvres, les malades, les affligés, les enfants, leur apprenant à aimer Dieu. Et si, un jour, ma vie peut avoir quelques mérites, pour qui pensez-vous que je les offre à Jésus-Christ ? Pour ma famille, sans doute, mais aussi pour celle que la Providence a voulu me donner. Et ma mère, n'aura-t-elle pas toujours la première place ? Toujours et partout, je ne vous appellerai plus que de ce doux nom.

Je vous envoie la lettre du père par excellence ; il m'a répondu courrier par courrier. Quelle bonté, quelle douceur, quelle charité, quelle paix, quelle vive affection règnent dans cette lettre ! Oh oui ! elle m'a fait du bien ; je vous l'envoie pour qu'elle vous en fasse aussi.

Je viens d'avaler un peu de chocolat et je prends la plume pour vous rendre compte de ma conduite depuis que je vous ai quittée. Après minuit, j'ai fini par m'endormir ; à cinq heures, je me suis réveillée, je ne savais où j'étais, je vous cherchais encore sur mon lit. Quatre fois je me suis levée pour aller vous embrasser et, arrivée à la porte, je n'osais pas l'ouvrir ; j'attendais toujours le bruit de votre voiture pour vous dire adieu de la fenêtre. Ce retard me faisait craindre

(1) La sœur d'Aline.

que vous ne soyez malade ; je voulais descendre et je ne le pouvais pas. Enfin, je l'ai entendue, cette voiture ; quel battement de cœur j'ai ressenti ! j'ai couru à la fenêtre, je vous ai dit adieu, et les roues de votre voiture ont passé sur le cœur de votre pauvre fille.

Dieu m'a donné un peu de force ; rien de ce que j'avais éprouvé n'a paru, j'ai pu faire ma toilette et aller à la messe. J'ai fait faire mon portrait, mais il n'est pas assez bien pour vous. J'étouffais, je n'ai pu dîner. Enfin, la journée a été finie ; j'ai pu rester seule dans ma chambre pour donner libre cours à mes tristes pensées. Je me suis couchée, mais à onze heures je pleurais encore. Assise sur mon lit, je pensais à ma mère, je priais Dieu pour elle ; toute la nuit, je n'ai rêvé que d'elle. Au matin, mes jambes pouvaient à peine me soutenir. J'ai été à l'église ; là, j'ai reçu Celui qui ne m'abandonnera pas, et qui, ne se contentant pas de m'appeler son enfant, veut me faire son *épouse*.

Tâchez de ne revenir que jeudi afin que je sois partie. Dieu veut que je boive le calice jusqu'à la lie ; je l'avale goutte à goutte, savourant lentement tout le chagrin dont je suis cause. Je ne refuse pas de souffrir ; tout ce que je demande, c'est la force de souffrir jusqu'au bout. Si je résiste à toutes ces secousses, je serai bien sûre que Dieu me veut ! Adieu, adieu, vous que j'aime plus que je ne saurais le dire ! Ma pensée est toujours pour vous ; je vous suis partout, dans votre chambre, à l'église, dans le parc, chez les sœurs. Votre fille est encore là ; courage ! Dieu bénira notre sacrifice, car nous souffrons pour lui.

A mon tour, je pleure, et je n'y vois plus.

Votre fille,

Aline.

Elle lui écrivait encore :

De l'hospice de la Grave.

Oui, bien chère amie, me voilà enfin à la Grave, bien heureuse, bien contente, quoique pleurant encore de tout mon cœur. Voilà le premier pas fait ; c'est beaucoup ! Dieu m'a si merveilleusement soutenue, que je dois attendre avec la plus grande confiance les grâces qui me sont nécessaires pour souffrir et supporter les croix et les sacrifices qui m'attendent encore. Dieu peut tout, et moi absolument rien, moins que rien. Merci de votre beau bouquet.

Ma pauvre Cécile est venue hier me faire ses adieux et m'embrasser peut-être pour la dernière fois ; j'ai été bien raisonnable avec elle, mais, une fois la porte fermée, j'en étais toute tremblante, mes jambes ne pouvaient plus me soutenir. J'ai été auprès du bon Dieu qui m'a consolée ; c'est de tout mon cœur que je lui ai fait ce sacrifice. Son pauvre mari pleurait comme un enfant, et sa jeune fille était gentille comme un ange. Elle me riait d'un air si caressant ! pauvre petite ! je l'aurais tant aimée ! elle ne me connaîtra pas, mais au ciel nous nous retrouverons tous. Je n'ai pas eu d'autres nouvelles de Louise ; mon pauvre petit Eugène ne va plus savoir me caresser dans cette grande maison.

Vous pouvez rassurer votre cœur de mère, je suis aussi bien soignée que possible. Hier, j'ai mangé ; cette nuit, j'ai dormi ; je ne souffre pas, je me sens plus calmée, vous verrez comme vous me trouverez sage ! J'aurai assez de résignation pour vous en donner. Courage ! courage ! de loin comme de près, nous nous aimerons toujours. C'est Dieu qui m'avait placée près de vous pour retrouver une mère ; et quelle mère ! Après me l'avoir donnée si bonne, il ne peut pas me défendre de l'aimer ; et je l'ai quittée pour lui, pour lui seul !

Adieu, pauvre bonne mère ! Adieu ! A mardi, vers trois

heures ; je tâcherai de vous attendre avec patience. Hier au soir, à onze heures, il y avait huit jours que nous nous étions dit adieu ! mais nous nous reverrons dans ce monde ; et dans l'autre, plus de séparation !

Votre fille,

ALINE.

Quelle exquise sensibilité, quelle douce tristesse sont empreintes dans ces lignes ! Est-il possible de ne pas aimer tout d'abord ces deux âmes si bien faites l'une pour l'autre ! Je suis sûre, ma bonne Elise, que tu ne seras pas arrivée à la fin de ces pages sans être inondée de pleurs. Que je suis fâchée de ne pouvoir transcrire aussi les lettres que cette angélique créature écrivait au bon Père pendant que nous étions à Ussat ; de temps en temps, il nous en lisait quelques passages. Je me souviendrai toujours de ce cri de détresse qu'elle poussait au moment de briser tous ses liens : « Je pars, mon père ! « Mon Dieu, je n'en puis plus ! etc… » Et le bon Père répondit sur le champ une lettre touchante que l'on croirait dérobée à la plume de saint François de Sales.

Elle est partie, la pauvre enfant, emportant avec elle le souvenir de ses amis, de ses sœurs, de ses neveux, et surtout de cette bonne mère et de ce père par excellence ; elle en a fait comme un bouquet dont elle pare chaque jour l'autel du sacrifice et dont elle va, de temps en temps, respirer les parfums pour ranimer son courage au milieu de ses rudes et saintes occupations.

— Voilà ce qu'il nous disait, le bon Père, et voilà comme nos journées s'écoulaient doucement. Mais si

nous pleurions quelquefois, le plus souvent aussi nous riions de bon cœur.

Je me souviens d'un jour où nous voulûmes nous mettre en marche à la barbe d'un nuage qui nous faisait pourtant de terribles menaces. Mais, armées d'une ombrelle et de deux parapluies, nous osâmes le défier. Nous allions, flânant dans les chemins, respirant à pleins poumons l'air frais et pur d'une soirée charmante, lorsque, tout à coup, le nuage crève. Refugiés sous un noyer, nous prétendions braver la tempête ; mais dans un instant, le feuillage fut transpercé, et bientôt nos chapeaux, nos robes, nos écharpes subirent le même sort. Il fallut déguerpir au plus vite. M. C... s'empara de l'ombrelle, Elise et Mathilde d'un parapluie. Alors, le bon Père, n'osant pas reculer, m'offrit son bras pour m'abriter de son mieux sous le second riflard ; j'acceptai sans façon, et nous voilà pataugeant, glissant, nous éclaboussant au milieu du chemin qui était devenu un torrent. Nos vêtements ruisselaient, et cependant, nous riions d'un si bon rire que j'en perdais la respiration.

Nous arrivâmes à Ussat dans cet accoutrement ; si nous eussions été du temps des Israélites, on aurait pu nous prendre pour des échappés de la Mer Rouge. On vint au-devant de nous avec des flambeaux, des châles, des jupons et des chemises ; on nous gronda, on nous appela folles, mais je n'aurais pas donné cette aventure aquatique pour le plus beau soleil du monde.

## XI. — Un dimanche au village de Mercus.

Un autre jour, M. C... et le bon Père furent invités par un curé du voisinage à aller passer le dimanche dans sa petite cure, située à deux kilomètres d'Ussat : « Et pourquoi, nous dirent-ils, ne viendriez-vous pas aussi assister aux vêpres et au salut ? » L'idée nous parut bonne, d'autant mieux qu'on ne célébrait pas les offices dans la chapelle de l'établissement, et que les dimanches y sont fort vides. Nous nous mettons alors en mouvement pour nous procurer un moyen de transport, et nous trouvons un homme à mine renfrognée, possesseur d'une cage à poules assez mal suspendue, qu'il avait peinte en jaune et décorée du nom de *polka*.

Chacune de nous fit d'abord la grimace ; mais, ne trouvant pas d'autre véhicule, Augustine, Nancy, Elise, Mathilde et moi, nous nous entassons tant bien que mal dans cette méchante caisse où l'on avait de la peine à caser ses jambes. Les cahots et les secousses parvinrent enfin à nous enchâsser. Le voyage fut fort gai ; arrivées au village par la plus belle chaleur du monde, le bon curé et ses deüx hôtes vinrent au-devant de nous.

On nous accueille, on nous fête ; l'eau sucrée et le vin blanc du pauvre curé font deux ou trois fois le tour du cercle. On rit, on cause, on admire l'évangélique simplicité du presbytère, et deux ou trois portraits de nos apôtres d'outre-mer, seuls ornements de la chambre d'honneur. Enfin, la cloche sonne ; le curé nous demande en grâce de chanter au salut un cantique patois, le père H... nous promet un sermon à ce prix. N'osant pas re-

fuser des invitations si pressantes, Elise et Mathilde promirent en hésitant ; je me récusai, car j'étais prise d'un grand enrouement.

Enfin, par un soleil des plus ardents, nous nous acheminons vers l'église située sur la pointe aiguë d'un rocher. Nous grimpons par un chemin de chèvres, nous accrochant à tout pour ne pas rouler, escortées de tout le village, et nous arrivons au bout d'un quart d'heure, suant à grosses gouttes, sur le plateau de la vieille église. Ah ! mon Dieu, quel magnifique spectacle ! Oh ! pour le coup, nous oubliâmes chaleurs, fatigues et sueurs, tant nous fûmes émerveillées du tableau magique qui se déroulait à nos regards.

J'admire comment le bon Dieu ménage souvent au voyageur de ces surprises merveilleuses qui le délassent, le reposent et le font penser malgré lui à cette main amie qui a placé là pour son œil ces forêts et ces fraîches cascades. Quelle bonne pensée a présidé à la construction de cette église, qui date d'un siècle reculé ! Le bon Dieu est là, qui domine, protège et bénit tout le pays ; il faut absolument se dérober aux bruits de la terre quand on veut causer avec lui.

Nous ne pouvions nous lasser de contempler ce coup d'œil magnifique, lorsque de grosses voix qui entonnaient l'*In adjutorium* nous avertirent que l'office commençait. Nous nous hâtâmes de rentrer dans l'église où l'on nous avait préparé des places d'honneur. Les vêpres furent chantées admirablement à mon gré ; il y avait de la foi dans les voix mâles et sonores de tous ces braves gens qui chantaient de toute la force de leurs poumons. Puis le sermon fut écouté dans un grand recueillement.

Le moment du salut approchait ; la seule pensée du cantique promis déconcertait mes pauvres amies, timides à l'excès et tremblant déjà comme la feuille. Enfin, l'heure est venue ; le prêtre est agenouillé au pied de l'autel, l'encens fume ; un grand silence s'établit. Elise et Mathilde, ne pouvant plus reculer, commencent d'une voix chevrotante : *Bous cresen dedins la santo houstio* (1). Puis le courage leur manque, elles ne trouvent plus un son dans leur gosier et, en dépit de l'auditoire, en dépit de la gravité du moment et du lieu, elles sont prises d'un rire convulsif qu'aucune considération du monde ne pouvait arrêter. Le prêtre eut pitié d'elles et coupa court à tout cela en donnant la bénédiction.

Quand tout fut terminé, les pauvres enfants étaient si honteuses, si attrapées, qu'elles ne voulaient pas sortir ; enfin, elles se décidèrent à venir recevoir nos félicitations. Elles parurent avec le nez rouge, les yeux gonflés, jurant et protestant que plus jamais, à l'avenir, elles ne s'exposeraient à pareille humiliation. Nous rîmes beaucoup de leurs serments et de leurs larmes ; le curé et le bon Père les consolèrent de leur mieux. Enfin, elles essuyèrent leurs pleurs et nous songeâmes à repartir.

Mais une nouvelle scène, bien plus amusante à mon gré, nous attendait au bas de la montagne. Quand nous l'eûmes dégringolée, nos hôtes, ne voulant pas nous quitter qu'ils ne nous eussent emballées dans notre brillant équipage, nous conduisirent en pompe jusqu'au lieu du départ ; mais la place était vide.

— Ah ! mon Dieu, qu'est devenue la *polka* ?

(1) Nous vous croyons présent dans la sainte hostie.

On appelle, on cherche, on s'informe :

— Avez-vous vu passer une cage à poules, peinte en jaune, avec un conducteur qui ressemble à un brigand ?

— Oh, oui, Madame, répondent quelques vieux assis au coin du chemin ; il est sorti du cabaret, puis il est parti au grand galop. Tenez, il est passé par là.

A ces mots, nous restâmes pétrifiées comme des statues. Mais la bonne Augustine, réunissant à elle seule toutes nos colères, se mit dans une fureur si amusante que nous en riions aux éclats :

— Ah ! il est parti au galop, ce scélérat ! disait-elle les poings fermés, les narines gonflées, les yeux étincelants, le chapeau de travers et le geste menaçant. Ah, il est parti ! parce qu'il n'y avait pas avec nous quelques moustaches, parce qu'il avait seulement affaire à des jupons, il s'est moqué de nous ! il nous a plantées là ! il nous a prises pour de petites filles ! Mais, je lui apprendrai à se conduire de la sorte ! Oui, oui, j'irai devant le juge de paix, je lui ferai payer une bonne amende !

A ce discours improvisé, à ces gestes menaçants, au son de cette voix aiguë, le village s'attroupait, ces messieurs riaient ; honteuse de cette scène, la douce Nancy voulait calmer sa sœur. Elle la tirait par sa robe, lui faisait des raisonnements que celle-ci n'entendait pas, lorsqu'enfin une diligence vient à passer. On l'arrête, on demande des places ; on nous y colloque tant bien que mal. Nous partons et nous n'étions pas arrivées que la colère d'Augustine s'était évanouie et qu'elle en riait avec nous.

Pauvre village de Mercus ! je me souviendrai long-

temps, et de ton bon curé, et de ta vieille église perchée au bout d'un roc, et de ton délicieux point de vue, et de nos aventures mêlées de tant de pleurs, de tant de colères et de tant de gaieté !

## XII. — Une sœur de charité. — Départs et arrivées.

C'est à peu près vers cette époque qu'il arriva dans notre hôtel la plus délicieuse créature qu'on puisse voir. C'était une pauvre sœur de charité, si jeune, si naïve, si jolie, avec un regard si touchant, un son de voix si doux, que tout le monde en raffolait : « Quel dommage, disaient les mondains, d'avoir caché ce ravissant minois sous cette triste cornette ! » Elle racontait avec tant d'enthousiasme le bonheur et les charmes de son état, qu'il s'en fallut de peu que jeunes et vieilles ne s'enrôlassent toutes sous les drapeaux de Saint-Vincent.

Mathilde, surtout, en était transportée ; elle en avait fait son ange gardien et la suivait partout, dans le jardin, dans sa chambre, à l'église ; elle ne pouvait se lasser de l'entendre exalter les douceurs de la vie religieuse. Mais aussi, ces deux âmes étaient bien faites pour se comprendre ! Un jour, cette bonne Mathilde voulut essayer la cornette. Oh ! qu'elle était heureuse sous ce costume ! elle ne voulait plus ensuite s'en dépouiller ; saint Vincent en riait dans le ciel, mais sa sœur en pleurait sur la terre. Oh ! qu'il doit faire bon mourir entre les mains de ces anges qui savent prodiguer des soins si touchants, et murmurer à l'oreille du mourant des paroles si douces qu'il croit entendre déjà les concerts du ciel ! Mais il n'y

a pas seulement les pauvres qui ont besoin d'être soutenus au dernier combat. Reste avec nous, pauvre Mathilde ! tu trouveras autour de toi assez de larmes à essuyer, assez de souffrance à soulager, assez d'infortunes à adoucir, car les tristesses de la vie sont aussi le partage des heureux du siècle ! Mais non, je le sens, mon vœu est égoïste et le bon Dieu m'en punirait ; puisse mon bon ange cacher cette page sous son aile, afin, ma bonne Mathilde, qu'elle ne tombe jamais sous tes yeux !

Il vaut mieux revenir à ces souvenirs d'Ussat où le temps passait si rapide. Aussi bien, le moment du départ approche ; nous n'avons plus que quelques jours à passer ensemble et nous voulons jouir de nos restes. Déjà notre petit cercle s'est rétréci. Augustine et Nancy sont parties ; le bon M. C... les a suivies de près. Le jour de son départ, nous assistâmes à la messe que le bon Père célébra pour lui ; je sentis mes paupières humides, lorsque, à l'Evangile, j'entendis réciter l'histoire de ce céleste voyageur, qui vint se joindre à deux pauvres disciples qui cheminaient tristement. Il charma les ennuis de la route par sa sublime conversation et consola leur cœur affligé !

Partez donc, monsieur C..., ne craignez pas la longueur ni les accidents du voyage ; celui qui cheminait avec les disciples d'Emmaüs veut aussi vous accompagner. De quelle touchante sollicitude l'Eglise, notre mère, n'entoure-t-elle pas ses enfants ! Comme elle a de douces et bonnes paroles pour semer de joie toutes les situations de notre triste existence ! Il partit enfin, ce bon M. C..., emportant avec lui une grande portion de nos jouissances.

Il fut bientôt remplacé par d'excellents amis qui nous

portèrent des nouvelles du pays. Elise et Mathilde eurent la joie de retrouver leur bonne sœur Justine et leur beau-frère Léon. La mienne ne fut pas moindre, car je retrouvai aussi des amis d'enfance.

## XIII. — Une excursion à Ax.

Alors, nos promenades et nos excursions recommencèrent de plus belle. Un jour, l'un de nous proposa d'aller à Ax faire une visite à mon oncle le Chevalier. Cette idée fut accueillie avec acclamation. On nous entasse pêle-mêle dans une voiture dont le contenu était plus large que le contenant. Léon s'empare des rênes ; le bon Père trône sur le siège à ses côtés ; la route est délicieuse ; on rencontre à chaque pas de jolis coteaux couronnés de villages, des creux de rochers où se cachent de blanches maisonnettes.

Là, un clocher s'élance d'une touffe d'arbres ; plus loin, c'est un château ruiné sur la cime d'un roc aride ; partout, ce sont des ombrages, des cascades, des troupeaux, des croix sur le bord du chemin. Et pour que rien ne manquât à notre enchantement, tous les clochers étaient en branle pour sonner l'angélus, et le souvenir de Marie remplissait ce gracieux paysage. La salutation angélique fut récitée à l'unisson. Le bon Père était encore plus ravi que nous ; chaque fois qu'il apercevait une église, il nous faisait admirer la bonté de Dieu qui venait se placer là, sur ce chemin, nous attendant depuis longtemps pour nous bénir au passage.

De petits pauvres suivaient notre voiture comme un

essaim de mouches. Ils firent une heureuse diversion au désœuvrement de la petite Marie qui, depuis une heure, assommait sa tante Mathilde et lui arrachait ses beaux cheveux, sous prétexte de la coiffer à la mode. La douce Mathilde la laissait faire :

« Elle a trouvé là, disait-elle en riant, une belle occupation ; au moins, pendant ce temps, elle ne tracasse personne. »

« Savez-vous prier Dieu ? » demanda la petite fille au cortège déguenillé qui suivait en courant.

Pour toute réponse, l'un d'eux se mit à réciter l'*Ave Maria* sans respirer. A ce nom de Marie, le bon Père vida ses poches où, par extraordinaire, se trouvaient ce jour-là quelques sous.

Après avoir roulé bien longtemps, nous arrivâmes enfin au bout de notre course. Les trois heures, qui venaient de s'écouler, nous avaient paru cinq minutes. Mais, arrivés à Ax, je n'y trouvai, pour ma part, d'autre plaisir que celui d'embrasser mon oncle qui fut agréablement surpris de notre visite. Là, se trouvait aussi le brillant essaim de nos belles d'Ussat qui étaient venues de leur côté pour croquer un copieux déjeuner, tirer le pistolet et fumer quelques cigares. Il fallut subir leur conversation sans intérêt, leurs fades compliments et leur ennuyeuse présence.

Le bon Père en prit la fuite ; nous allâmes courir la ville qui me paraît noire, triste et maussade, au milieu de cette campagne toute brillante de soleil ; c'était un vilain tableau dans un beau cadre.

Le temps me parut long ; j'étais ennuyée, fatiguée ; je soupirais après le moment du départ. Pour comble d'in-

fortune, notre équipage était trop lourd pour nos chevaux ; je dus me séparer de mes chères compagnes, et m'installer dans une des voitures de ces belles dames qui m'offrirent une place avec une grâce infinie. Je les ennuyai sûrement beaucoup, quoique je fisse de grands efforts pour monter mon esprit à leur diapason.

Dans un détour du chemin, l'équipage s'arrêta un moment pour nous donner le temps de visiter une délicieuse solitude. Deux ou trois allées d'énormes hortensias bien fleuris, sous des arbres séculaires, conduisaient à un précipice où mille cascades se précipitent, tourbillonnent, remontent en blanche écume et se réunissent pour devenir plus loin un joli ruisseau bien tranquille et bien pur. Oh, le beau petit coin du monde ! Il y a là tant de paix, de calme, de fraîcheur, de recueillement, que l'envie vous prend sur le champ de s'y faire ermite.

Mes belles dames ne perdirent pas l'occasion de faire du sentiment. L'une voulait rester là avec de blancs moutons, une houlette garnie de rubans roses, et sûrement un berger ; mais celui-ci était sous-entendu. L'autre parlait de vaches, de beurre, de clair de lune ; toutes tournaient à l'idylle et je riais sous cape de leur sensiblerie. Ah ! je voudrais bien les y voir une semaine seulement, avec leurs blancs moutons, leurs vaches et leur lune ! Qu'est-ce donc que la solitude, si Dieu et ses anges ne la remplissent pas !

## XIV. — Une visite au château et aux châtelains de Gudane.

Un autre jour, nous allâmes à Gudane (1). Voilà bien encore un désert enchanté ! Une imagination un peu romanesque pourrait facilement se croire transportée aux alentours de quelque vieux manoir dépeint par Walter Scott. Rien ne manque à l'illusion : ni le château aux grandes salles et au large foyer, ni le site sauvage, ni les bois touffus, ni la forge bruyante où je me crus dans l'antichambre de l'enfer, ni la gracieuse châtelaine, ni la noble hospitalité du châtelain ; de tous les coins, l'on croit voir surgir des fantômes ou des héros. Mais lorsqu'on voit de près les douces vertus chrétiennes que cache cette retraite enchantée, le roman disparaît aussitôt pour faire place à une réalité bien autrement intéressante. C'est la vie et les aventures de ces héros de l'Evangile qui font peu de bruit dans le monde, mais dont les anges écrivent l'histoire avec des caractères ineffaçables. Cette visite à Gudane sera toujours un de mes gracieux souvenirs.

## XV. — Une dernière conversion. Avalanche de montagnards.

Mais voilà que le temps s'écoule ; la saison des bains est passée, la famille nous réclame, il faut mettre un terme à cette vie si douce, pour regagner le foyer pa-

(1) Château habité alors par M. de Limairac, depuis son mariage avec M^lle^ Astrié.

ternel. Nous voulons au moins être ensemble le plus longtemps possible, et Mathilde et moi, de concert avec le bon Père, formons le charmant projet de ne nous séparer qu'à Toulouse.

Pendant les cinq à six jours que nous restâmes encore, Dieu ménagea au cœur du bon Père de bien douces jouissances. Un jour, on vint l'avertir qu'une personne le demandait. Il accourt, et voilà une jeune femme qui se présente, lui demandant assez timidement s'il ne pourrait pas se rendre au confessionnal.

— Oh ! j'en suis bien fâché, répond le bon Père ; n'ayant aucun pouvoir dans ce diocèse, je ne puis me rendre à vos désirs. Mais, il y a ici un bon Curé qui se fera sûrement un plaisir de vous être utile.

— Oh ! ce n'est pas pour moi, reprend celle-ci avec feu, mais il s'agit d'une pauvre jeune mère tourmentée de remords qui, depuis longues années, vit bien loin de Dieu : elle a entendu parler de vous, et je crois que, sans beaucoup d'efforts, je l'amènerais bientôt à vos pieds.

— Oh ! alors, c'est différent, répond le Père avec une expression de joie dont sa voix même était altérée. Amenez-la moi sans tarder ; je vais écrire sur le champ, et demain, sûrement, j'aurai tous les pouvoirs possibles.

En effet, quelque temps après, on vit cette bonne dame revenir triomphante, escortée d'une jeune femme dont la démarche embarrassée et les regards inquiets annonçaient un cœur bourrelé ; elle menait par la main une petite fille.

Dès qu'elles eurent frappé, en tremblant, à la porte du bon Père, celui-ci se hâta d'ouvrir et d'étaler, pour les recevoir, tous les trésors de sa charité. Il caressa l'en-

fant, lui donna de belles images, parla de Dieu et de Marie avec tant de tendresse, dilata si bien le cœur de la pécheresse qu'elle se mit à fondre en pleurs. Alors le bon Père, sans perdre de temps, la conduisit au confessionnal.

Que se passa-t-il entre eux pendant cette heure de miséricorde ? Dieu seul peut le savoir. Mais quelques jours après, comme nous revenions de Sabart où nous avions été demander un bon voyage à la Sainte Vierge, le bon Père, qui s'était arrêté en passant à la chapelle où l'on disait la messe, revint tout rayonnant, nous contant d'une voix émue qu'en entrant dans l'église, au moment de la Communion, il avait aperçu cette nouvelle Madeleine assise au festin des anges, avec des larmes de joie. Son amie la contemplait avec ravissement, et la petite fille regardait, tout étonnée, cette scène touchante qu'elle ne comprenait pas encore et dont elle éprouvait pourtant un rejaillissement de bonheur. Pour consolider ce retour qui avait réjoui le ciel, le bon Père voulut enrôler cette chère âme sous les drapeaux de Marie et la décora du Saint Scapulaire.

Dès qu'on apprit dans le pays qu'il avait reçu des pouvoirs, tout le monde courut à lui ; chacun voulait lui ouvrir son âme, et la sienne éprouvait une grande tristesse de ne pouvoir seconder tant de bonnes dispositions. Mais le temps lui manquait, le moment du départ était là ; alors, pour ne pas renvoyer ces bonnes âmes sans consolations, il se mit à leur parler de Marie et à leur distribuer des scapulaires.

La nouvelle de cette pieuse générosité se répandit, et aussitôt les habitants de la montagne descendirent en

masse pour profiter aussi de toutes ces grâces. Ces bonnes gens marchaient toute la nuit, arrivaient à Ussat au lever du soleil et, le jour de notre départ, ils étaient si nombreux qu'on aurait pu craindre une émeute, si l'on n'eut été rassuré par le calme et la paix qui régnaient sur toutes ces bonnes figures. Oh ! que le bon Père était heureux, comme il répandait avec bonheur autour de lui cette bonne semence ! J'en suis sûre, cette semence produira son fruit.

## XVI. — Incidents du retour.

Enfin, nos apprêts de départ sont terminés, nos malles sont fermées, la voiture est prête ; il faut dire adieu à cette jolie vallée où nous ne laissons après nous ni regrets, ni souvenirs. A peine nos paquets sont-ils emportés, que nos chambres sont occupées par des successeurs impatients. Mais ce séjour des eaux n'est-il pas tout à fait l'image de notre passage sur la terre ? Bien fou donc est celui qui cherche à fixer ici-bas toutes ses espérances.

Le gracieux châtelain de Gudane vint nous donner la main pour monter en voiture. J'emportais avec moi tous ceux que j'aimais à Ussat, et néanmoins je ne pus me défendre d'un moment de tristesse, en voyant disparaître ce pré, ce ruisseau, cette chapelle, où nous avons passé des heures enchantées.

Cette émotion fut bien vite effacée par la gaîté communicative de mes deux compagnes ; la récitation du chapelet, les doux refrains de quelques beaux cantiques,

quelques suaves paroles du bon Père, interrompaient souvent nos joyeuses saillies.

La nuit arriva enfin avec son cortège d'étoiles, de fraîcheur. de silence et de douce lumière. Il fallut songer au repas du soir. Rien n'ouvre l'appétit comme la joie du cœur ; aussi, un beau poulet, un énorme saucisson, des fruits et du pain frais disparurent comme par magie. Arrivés à Pamiers, le postillon qui avait oublié, je crois, de mettre de l'eau dans son vin faillit nous jeter dans l'Ariège. Des cris d'effroi s'élevèrent de tous côtés, l'essieu se rompit, mais la main de Marie nous soutint au bord de l'abîme.

Il fallut s'arrêter longtemps à Pamiers où nous arrivâmes clopin-clopant. J'aurais bien voulu profiter de cet arrêt forcé pour aller à la cathédrale prier sur une tombe qui m'est bien chère (1). Mais il était bien tard ; d'ailleurs, je me serais infailliblement égarée dans ces rues sombres et tortueuses.

Enfin l'essieu fut arrangé tant bien que mal et on songea à repartir. Un voyageur, qui attendait la voiture au passage, trouvant fort dur de grimper sur le siège où se trouvait la seule place vide, essaya doucettement de se glisser à nos places, dans l'espoir qu'en l'honneur de la soutane qu'il portait nous voudrions bien nous serrer un peu. Mes douces compagnes, tout en faisant la grimace, auraient facilement cédé à cette exigence ; mais certes, je ne fus pas aussi endurante. Voyant combien la présence de ce nouveau venu allait mettre un éteignoir

(1) Celle de monseigneur de Latour-Landorthe, oncle de Coraly.

sur notre joyeuse intimité, je pris bravement la parole et lui assurai qu'il nous était impossible de l'admettre parmi nous. Le pauvre homme s'en alla tout décontenancé. Le bon Père me gronda un peu de ma rustauderie; mais, au fond du cœur, personne ne fut fâché de mon exécution et nous reprîmes le fil de nos joyeux propos.

Tout à coup, une lueur rougeâtre éclaira nos visages et nous aperçûmes à l'horizon un immense globe de feu qui paraissait à travers les arbres comme un vaste incendie. Il était deux heures du matin ; nous fûmes glacés d'épouvante et, ne pouvant porter d'autres secours que des vœux et des prières, chacun de nous se mit à invoquer la Sainte Vierge avec une grande ferveur. Bientôt le sinistre prit une nouvelle forme, changea de couleur et, lorsqu'il s'éleva peu à peu de terre, nous reconnûmes à notre grande stupéfaction que ce n'était autre chose que la lune. De grands éclats de rire accueillirent cette découverte, mais, jamais de ma vie, je n'avais vu mon amie la lune se lever dans un appareil aussi lugubre. Comme je tiens prodigieusement, chère Elise, à ce que tu ne nous prennes pas pour des imbéciles, je veux te dire que nous n'avons pas été les seuls à nous méprendre ; je lus, en effet, quelques jours après dans les journaux, qu'au lever de cette pauvre lune, tout le monde cette nuit-là criait au feu.

Quand notre émotion fut un peu calmée, nous essayâmes de dormir ; chacun de nous se tapit dans un coin ; mais le sommeil ne venait pas, aussi bien n'avions-nous pas beaucoup de temps à rester ensemble, et le soleil nous surprit lorsque nous avions encore bien des choses à nous conter.

Enfin, voilà Toulouse, ses reverbères mal éteints, ses clochers qui sonnent l'angélus, ses magasins qui commencent à s'ouvrir. Ici, la voiture s'arrête. Nous nous séparons du bon Père qui va rejoindre son couvent, tandis que, brisées de fatigue, nous allons nous reposer dans un hôtel tranquille et confortable.

## XVII. -- Arrêt à Toulouse. Visite au couvent du Calvaire Dernière séparation.

Après avoir dormi la grasse matinée, fait notre prière, notre toilette et un bon déjeuner, nous allons voir la ville. Je te fais grâce, chère Elise, de nos faits et gestes durant cette journée, pour arriver enfin au couvent du Calvaire où le bon Père nous attendait. Il nous reçut comme des enfants chéris, nous donna des médailles, des images, des livres, des prières : reliques précieuses que j'ai mises au rang de mes trésors.

Il nous fit visiter l'église et l'enceinte des stations toute parsemée de petites chapelles où sont grossièrement représentés les mystères que l'on vient méditer en ce lieu. Il faut avoir une foi robuste pour garder son sérieux devant ces saintes femmes qui ressemblent à des mégères, devant ces disciples que l'on prendrait pour des cochers de fiacre, et aussi devant cette bonne Vierge dont on a fait une poissarde. Mais la foi naïve des bons Toulousains n'y regarde pas de si près. Que de pleurs ont coulé sur les marches de ces autels !

Enfin nous arrivons devant un groupe représentant Jésus au tombeau, auquel le statuaire mettait la der-

nière main (1). Ici, certes, l'admiration et l'étonnement nous ôtèrent la parole ; je n'ai pas vu de plus belles sculptures que celle-là ; il est bon cependant d'ajouter que j'en ai très peu vues. Joseph d'Arimathie, aidé de saint Jean, dépose dans le sépulcre le corps de son divin Maître ; Madeleine s'est emparée des pieds de son Jésus, qu'elle arrose de toutes ses larmes. Il y a tant d'amour, de respect, de douleur dans toutes ces physionomies, qu'il est impossible de n'en être pas touché. Mais, ce qui brise l'âme, c'est la douleur muette de Marie qui succombe et s'affaisse sous le poids de ses angoisses. Assez longtemps, elle s'est tenue debout au pied de la croix. Maintenant que le sacrifice est consommé, elle tombe éperdue entre les bras de l'une des saintes femmes. O Vierge ! ô Mère de douleur, c'est moi qui ai conduit votre Fils au tombeau, c'est moi qui fais couler vos larmes ! Oh ! comment n'être pas émue devant un spectacle si déchirant ?

La seule remarque que je sus faire, c'est que la sainte Vierge, dont la beauté majestueuse enchante et ravit les yeux, me parut plus jeune que son fils. Je me hasardai à dire tout haut ma pensée :

— Mais, ne savez-vous pas, répondit aussitôt le sculpteur, que la nature de la sainte Vierge était exceptionnelle et qu'elle n'a jamais vieilli !

Le bon Père fut ravi de cette réponse :

— Brave homme ! lui dit-il ; vous avez raison, Marie fut toujours plus belle que les anges !

(1) Ce groupe est du sculpteur Griffoul-Dorval. Il est actuellement au musée de Toulouse.

Puis, se tournant vers nous :

— On voit bien qu'avant de se mettre à l'ouvrage, ce brave homme a fait sa méditation.

Quand nous eûmes tout parcouru, tout vu, tout admiré, le bon Père offrit de nous accompagner chez de belles et bonnes âmes, dont on nous avait beaucoup parlé et que, sans avoir jamais vues, nous avions déjà adoptées pour nos sœurs. Elles avaient eu la bonté de s'occuper de nous et nous avaient évité bien des ennuis à Toulouse. J'avoue que le cœur me battait un peu en franchissant le seuil de leur porte ; mais, arrivées auprès d'elles, nous fûmes accueillies avec tant de charité, de simplicité, de bienveillance, que, même avec toi, chère Elise, je n'eusse pas été plus à mon aise.

L'une d'elles, M^me^ d'O..., m'enchanta surtout par son air de candeur et de douceur charmante. L'élégante simplicité de ses manières trahit le rang qu'elle occupe dans le monde ; un délicieux sourire, un front toujours calme et serein décèlent malgré elle tout ce qu'il y a de céleste dans son âme : c'est la mère adoptive de cette charmante Aline dont je t'ai conté l'histoire ; et, tout comme la sainte Vierge du groupe du Calvaire, elle a l'air aussi jeune que son enfant.

L'autre, M^lle^ Elise, son amie intime et la sœur de son choix, me parut faible, malade, languissante ; mais, dès qu'un mot de Dieu se fut glissé dans la conversation, ses grands yeux s'animèrent, sa physionomie devint toute de feu ; et je compris alors qu'une brûlante imagination consumait cette frêle enveloppe. Bientôt une charmante simplicité s'établit entre nous, et ce fut à l'unanimité qu'on nous accorda un rang dans une touchante associa-

tion d'amitié, de prières et de bonnes œuvres que le bon Père protège et réchauffe sous son aile.

Enfin le moment de la séparation est arrivé. Il faut s'arracher à de si douces jouissances, se séparer de tous ces cœurs amis ! Ce fut le cœur bien gros que nous dîmes adieu au bon Père qui ne nous quitta qu'après nous avoir bénies.

Oh ! oui, cette bénédiction nous portera bonheur ! Déjà elle commence à produire son fruit ; déjà je me sens plus forte, plus courageuse pour soutenir ce lourd fardeau de la vie. Il a su si bien dilater nos cœurs, ce bon Père ! il a développé en nous un si grand amour pour Jésus et Marie, que maintenant nos épreuves deviennent des joies. Oh ! qu'il soit béni mille fois pour tout le bien qu'il m'a fait, pour tous les secours dont il m'a entourée, pour toutes les jouissances qu'il m'a fait éprouver !

N'avais-je pas raison, chère Elise, de dire que les souvenirs d'Ussat me suivraient au delà du tombeau ? Si je ne mets ce voyage à profit pour le ciel, Dieu m'en demandera un compte terrible. Puisse-t-il être après ma mort le sujet d'une grande joie, comme il sera pendant ma vie une source enchantée de douces souvenances ?

# TABLE DES MATIÈRES

—



Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIERE

LIBRAIRIE ANCIENNE, H. CHAMPION, ÉDITEUR
*5, quai Malaquais — PARIS*

Fleury (Abbé E.). — **Hippolyte de la Morvonnais.** Œuvres choisies, poésie et prose, avec des notes explicatives. 1 vol. in-8 de 150 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

— **Hippolyte de la Morvonnais.** Sa vie, ses œuvres, ses idées. Etude sur le romantisme en Bretagne, d'après des documents inédits. Ouvrage orné d'un portrait et de 5 gravures hors texte. 1 vol. in 8 de 588 pages. . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

Ces volumes sur le poète ami de Maurice de Guérin où les citations sont habilement mêlées aux souvenirs biographiques, « se lisent avec un intérêt qui ne se dément pas ». (*Revue du Clergé français*).

Lefranc (A.), professeur au Collège de France. — *Les Lettres et les Idées depuis la Renaissance.* Tome I : **Maurice de Guérin,** d'après des documents inédits, 1910, in-8, II-321 pages, portraits vues autographes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »»

On connaît la manière des livres de M. Lefranc : tout y est neuf. Parmi les chapitres de la biographie, qu'enrichit M. Lefranc, et dont l'un au moins importe à l'histoire générale, citons son séjour à la Chênaie, chez Lamennais, qui ne le comprit ni ne l'aima ; son passage au Val de l'Arguenon, chez La Morvonnais ; et de vraies révélations, tout à fait piquantes, sur ses amitiés, ses relations de famille, ses passions, son mariage, Barbey d'Aurevilly s'y détache en pleine lumière, pour son amitié fidèle, son zèle pieux d'éditeur et sa finesse de psychologue. — Littérairement, M. Lefranc a non seulement expliqué le Centaure et la Bacchante, qui paraissaient de purs miracles, en retrouvant dès l'adolescence les sources et en esquissant les étapes du panthéisme de Guérin, mais il en a même découvert les sources livresques. (*Revue Universitaire*).

Maigron (Louis), professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. — **Le Romantisme et les Mœurs.** Essai d'étude historique et sociale d'après des documents inédits, 1910, in-8 de XIX-508 pages, sous couverture romantique. (Couronné par l'Académie Française), (*presque épuisé*) . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr. »»

— **Le Romantisme et la Mode,** d'après des documents inédits, avec une planche en couleurs et 24 photogravures hors texte, 1911, in-8 de VIII-250 pages . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr. »»
*La Toilette féminine. — La Toilette masculine. — L'Ameublement et l'Architecture. — Quelques Elégances romantiques. — L'Air romantique...*

M. Maigron voyage gaiement à la découverte parmi les ridicules d'autrefois. Son plaisir est d'interroger, non seulement les écrivains et les artistes illustres, mais le monde inconnu des suiveurs, la foule anonyme des modinomancs... « Nous étions, a dit Gérard de Nerval, ivres de poésie et d'amour. » Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, alors qu'on s'amuse à feuilleter des gravures de modes. H. Roujon, *Le Temps*.

— **Le Roman historique à l'époque romantique.** Essai sur l'influence de Walter Scott. 1912, in-8 de VII-247 pages . . 5 fr. »»

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE